

GEORGES BATAILLE

ŒUVRES
COMPLÈTES

III

Œuvres littéraires

MADAME EDWARDA
LE PETIT - L'ARCHANGÉLIQUE
L'IMPOSSIBLE
LA SCISSIPARITÉ - L'ABBÉ C.
L'ÊTRE INDIFFÉRENCIÉ N'EST RIEN
LE BLEU DU CIEL

nrf

GALLIMARD

GEORGES BATAILLE

Œuvres
complètes

III

Œuvres littéraires

MADAME EDWARDA

LE PETIT - L'ARCHANGÉLIQUE

L'IMPOSSIBLE

LA SCISSIPARITÉ - L'ABBÉ C.

L'ÊTRE INDIFFÉRENCIÉ N'EST RIEN

LE BLEU DU CIEL

nrf

GALLIMARD



© *J.-J. Pauvert pour Madame Edwarda, Le Petit et Le Bleu du ciel.*

© *Éditions de Minuit pour L'Impossible et L'Abbé C.*

© *Éditions Gallimard, 1971.*

Madame Edwarda

PRÉFACE ¹

La mort est ce qu'il y a de plus terrible et maintenir l'œuvre de la mort est ce qui demande la plus grande force.

HERZL.

L'auteur de Madame Edwarda a lui-même attiré l'attention sur la gravité de son livre. Néanmoins, il me semble bon d'insister, en raison de la légèreté avec laquelle il est d'usage de traiter les écrits dont la vie sexuelle est le thème. Non que j'aie l'espoir — ou l'intention — d'y rien changer. Mais je demande au lecteur de ma préface de réfléchir un court instant sur l'attitude traditionnelle à l'égard du plaisir (qui, dans le jeu des sexes, atteint la folle intensité) et de la douleur (que la mort apaise, il est vrai, mais que d'abord elle porte au pire). Un ensemble de conditions nous conduit à nous faire de l'homme (de l'humanité), une image également éloignée du plaisir extrême et de l'extrême douleur : les interdits les plus communs frappent les uns la vie sexuelle et les autres la mort, si bien que l'une et l'autre ont formé un domaine sacré, qui relève de la religion. Le plus pénible commença lorsque les interdits touchant les circonstances de la disparition de l'être reçurent seuls un aspect grave et que ceux qui touchaient les circonstances de l'apparition — toute l'activité génétique — ont été pris à la légère. Je ne songe pas à protester contre la tendance profonde du grand nombre : elle est l'expression du destin qui voulut l'homme riant de ses organes reproducteurs. Mais ce rire, qui accuse l'opposition du plaisir et de la douleur (la douleur et la mort sont dignes de respect, tandis que le plaisir est dérisoire, désigné au mépris), en marque aussi la parenté fondamentale. Le rire n'est plus respectueux, mais c'est le signe de l'horreur. Le rire est l'attitude de compromis qu'adopte l'homme en présence d'un aspect qui répugne, quand cet

aspect ne paraît pas grave. Aussi bien l'érotisme envisagé gravement, ragiquement, représente un entier renversement.

Je tiens d'abord à préciser à quel point sont vaines ces affirmations banales, selon lesquelles l'interdit sexuel est un préjugé, dont il est temps de se défaire. La honte, la pudeur, qui accompagnent le sentiment fort du plaisir, ne seraient elles-mêmes que des preuves d'inintelligence. Autant dire que nous devrions faire enfin table rase et revenir au temps de l'animalité, de la libre dévoration et de l'indifférence aux immondices. Comme si l'humanité entière ne résultait pas de grands et violents mouvements d'horreur suivie d'attrait, auxquels se lient la sensibilité et l'intelligence. Mais sans vouloir rien opposer au rire dont l'indécence est la cause, il nous est loisible de revenir — en partie — sur une vue que le rire seul introduisit.

C'est le rire en effet qui justifie une forme de condamnation déshonorante. Le rire nous engage dans cette voie où le principe d'une interdiction, de décences nécessaires, inévitables, se change en hypocrisie fermée, en incompréhension de ce qui est en jeu. L'extrême licence liée à la plaisanterie s'accompagne d'un refus de prendre au sérieux — j'entends : au tragique — la vérité de l'érotisme.

La préface de ce petit livre où l'érotisme est représenté, sans détour, ouvrant sur la conscience d'une déchirure, est pour moi l'occasion d'un appel que je veux pathétique. Non qu'il soit à mes yeux surprenant que l'esprit se détourne de lui-même et, pour ainsi dire se tournant le dos, devienne dans son obstination la caricature de sa vérité. Si l'homme a besoin du mensonge, après tout, libre à lui ! L'homme, qui, peut-être, a sa fierté, est noyé par la masse humaine... Mais enfin : je n'oublierai jamais ce qui se lie de violent et de merveilleux à la volonté d'ouvrir les yeux, de voir en face ce qui arrive, ce qui est. Et je ne saurais pas ce qui arrive, si je ne savais rien du plaisir extrême, si je ne savais rien de l'extrême douleur !

Entendons-nous. Pierre Angélique a soin de le dire : nous ne savons rien et nous sommes dans le fond de la nuit. Mais au moins pouvons-nous voir ce qui nous trompe, ce qui nous détourne de savoir notre détresse, de savoir, plus exactement, que la joie est la même chose que la douleur, la même chose que la mort.

Ce dont ce grand rire nous détourne, que suscite la plaisanterie licencieuse, est l'identité du plaisir extrême et de l'extrême douleur : l'identité de l'être et de la mort, du savoir s'achevant sur cette perspec-

tive éclatante et de l'obscurité définitive. De cette vérité, sans doute, nous pourrions finalement rire, mais cette fois d'un rire absolu, qui ne s'arrête pas au mépris de ce qui peut être répugnant, mais dont le dégoût nous enfonce.

Pour aller au bout de l'extase où nous nous perdons dans la jouissance, nous devons toujours en poser l'immédiate limite : c'est l'horreur. Non seulement la douleur des autres ou la mienns propre, m'approchant du moment où l'horreur me soulèvera, peut me faire parvenir à l'état de joie glissant au délire, mais il n'est pas de forme de répugnance dont je ne discerne l'affinité avec le désir. Non que l'horreur se confonde jamais avec l'attrait, mais si elle ne peut l'inhiber, le détruire, l'horreur renforce l'attrait ! Le danger paralyse, mais moins fort, il peut exciter le désir. Nous ne parvenons à l'extase, sinon, fût-elle lointaine, dans la perspective de la mort, de ce qui nous détruit.

Un homme diffère d'un animal en ce que certaines sensations le blessent et le liquident au plus intime. Ces sensations varient suivant l'individu et suivant les manières de vivre. Mais la vue du sang, l'odeur du vomit, qui suscitent en nous l'horreur de la mort, nous font parfois connaître un état de nausée qui nous atteint plus cruellement que la douleur. Nous ne supportons pas ces sensations liées au vertige suprême. Certains préfèrent la mort au contact d'un serpent, fût-il inoffensif. Il existe un domaine où la mort ne signifie plus seulement la disparition, mais le mouvement intolérable où nous disparaissions malgré nous, alors qu'à tout prix, il ne faudrait pas disparaître. C'est justement cet à tout prix, ce malgré nous, qui distinguent le moment de l'extrême joie et de l'extase innommable mais merveilleuse. S'il n'est rien qui ne nous dépasse, qui ne nous dépasse malgré nous, devant à tout prix ne pas être, nous n'atteignons pas le moment insensé auquel nous tendons de toutes nos forces et qu'en même temps nous repoussons de toutes nos forces.

Le plaisir serait méprisable s'il n'était ce dépassement atterrant, qui n'est pas réservé à l'extase sexuelle, que les mystiques de différentes religions, qu'avant tout les mystiques chrétiens ont connu de la même façon. L'être nous est donné dans un dépassement intolérable de l'être, non moins intolérable que la mort. Et puisque, dans la mort, en même temps qu'il nous est donné, il nous est retiré, nous devons le chercher dans le sentiment de la mort, dans ces moments intolérables où il nous semble que nous mourons, parce que l'être

en nous n'est plus là que par excès, quand la plénitude de l'horreur et celle de la joie coïncident.

Même la pensée (la réflexion) ne s'achève en nous que dans l'excès. Que signifie la vérité, en dehors de la représentation de l'excès, si nous ne voyons ce qui excède la possibilité de voir, ce qu'il est intolérable de voir, comme, dans l'extase, il est intolérable de jouir ? si nous ne pensons ce qui excède la possibilité de penser *... ?

A l'issue de cette réflexion pathétique, qui, dans un cri, s'andantit elle-même en ce qu'elle sombre dans l'intolérance d'elle-même, nous retrouvons Dieu. C'est le sens, c'est l'énormité, de ce livre insensé : ce récit met en jeu dans la plénitude de ses attributs, Dieu lui-même ; et ce Dieu, néanmoins, est une fille publique, en tout pareille aux autres. Mais ce que le mysticisme n'a pu dire (au moment de le dire, il défaillait), l'érotisme le dit : Dieu n'est rien s'il n'est pas dépassement de Dieu dans tous les sens ; dans le sens de l'être vulgaire, dans celui de l'horreur et de l'impureté ; à la fin, dans le sens de rien... Nous ne pouvons ajouter au langage impunément le mot qui dépasse les mots, le mot Dieu ; dès l'instant où nous le faisons, ce mot se dépassant lui-même détruit vertigineusement ses limites. Ce qu'il est ne recule devant rien. il est partout où il est impossible de l'attendre : lui-même est une énormité. Quiconque en a le plus petit soupçon, se tait aussitôt. Ou, cherchant l'issue, et sachant qu'il s'enferme, il cherche en lui ce qui, pouvant l'antantir, le rend semblable à Dieu, semblable à rien **.

* Je m'excuse d'ajouter ici que cette définition de l'être et de l'excès ne peut philosophiquement se fonder, en ce que l'excès excède le fondement : l'excès est cela même par quoi l'être est d'abord, avant toutes choses, hors de toutes limites. L'être sans doute se trouve aussi dans des limites : ces limites nous permettent de parler (je parle aussi, mais en parlant je n'oublie pas que la parole, non seulement m'échappera, mais qu'elle m'échappe). Ces phrases méthodiquement rangées sont possibles (elles le sont dans une large mesure, puisque l'excès est l'exception, c'est le merveilleux, le miracle... ; et l'excès désigne l'attrait — l'attrait, sinon l'horreur, tout ce qui est plus que ce qui est, mais leur impossibilité est d'abord donnée. Si bien que jamais je ne suis lié ; jamais je ne m'asservis, mais je réserve ma souveraineté, que seule ma mort, qui prouvera l'impossibilité où j'étais de me limiter à l'être sans excès, sépare de moi. Je ne recuse pas la connaissance, sans laquelle je n'écrirais pas, mais cette main qui écrit est mourante et par cette mort à elle promise, elle échappe aux limites acceptées en écrivant (acceptées de la main qui écrit mais refusées de celle qui meurt).

** Voici donc la première théologie proposée par un homme que le rire illumine et qui daigne ne pas limiter ce qui ne sait pas ce qu'est la limite. Marquez le jour où vous lisez d'un caillou de flamme, vous qui avez

Dans cette inénarrable voie où nous engage le plus incongru de tous les livres, il se peut cependant que nous fassions quelques découvertes encore.

Par exemple, au hasard, celle du bonheur...

La joie se trouverait justement dans la perspective de la mort (ainsi est-elle masquée sous l'aspect de son contraire, la tristesse).

*Je ne suis en rien porté à penser que l'essentiel en ce monde est la volupté. L'homme n'est pas limité à l'organe de la jouissance. Mais cet inavouable organe lui enseigne son secret *. Puisque la jouissance dépend de la perspective délétère ouverte à l'esprit, il est probable que nous tricherons et que nous tenterons d'accéder à la joie tout en nous approchant le moins possible de l'horreur. Les images qui excitent le désir ou provoquent le spasme final sont ordinairement louches, équivoques : si c'est l'horreur, si c'est la mort qu'elles ont en vue, c'est toujours d'une manière sournoise. Même dans la perspective de Sade, la mort est détournée sur l'autre, et l'autre est tout d'abord une expression délicieuse de la vie. Le domaine de l'érotisme est voué sans échappatoire à la ruse. L'objet qui provoque le mouvement d'Eros se donne pour autre qu'il n'est. Si bien qu'en matière d'érotisme, ce sont les ascètes qui ont raison. Les ascètes disent de la beauté qu'elle est le piège du diable : la beauté seule, en effet, rend tolérable un besoin de désordre, de violence et d'indignité qui est la racine de l'amour. Je ne puis examiner ici le détail de délires dont les formes se multiplient et dont l'amour pur nous fait connaître sournoisement le plus violent, qui porte aux limites de la mort l'excès aveugle de la vie. Sans doute la condamnation ascétique est grossière, elle est lâche, elle est cruelle, mais elle s'accorde au tremblement sans lequel nous éloignons de la vérité de la nuit. Il n'est pas de raison de donner à l'amour sexuel une éminence que seule a la vie tout entière, mais si nous ne portions la lumière au point même où la nuit tombe, comment nous saurions-nous, comme nous le sommes, faits de la projection de*

pâli sur les textes des philosophes ! Comment peut s'exprimer celui qui les fait taire, sinon d'une manière qui ne leur est pas concevable ?

* Je pourrais faire observer, au surplus, que l'excès est le principe même de la reproduction sexuelle : en effet la *divine providence* voulut que, dans son œuvre, son secret demeurât lisible ! Rien pouvait-il être épargné à l'homme ? Le jour même où il aperçoit que le sol lui manque, il lui est dit qu'il lui manque *providentiellement* ! Mais tirât-il l'enfant de son blasphème, c'est en blasphémant, crachant sur sa limite, que le plus misérable jouit, c'est en blasphémant qu'il est Dieu. Tant il est vrai que la création est inextricable, irréductible à un autre mouvement d'esprit qu'à la certitude, étant excédé, d'excéder.

l'être dans l'horreur? s'il sombre dans le vide nauséux qu'à tout prix il devait fuir...?

Rien, assurément, n'est plus redoutable! A quel point les images de l'enfer aux porches des églises devraient nous sembler dérisoires! L'enfer est l'idée faible que Dieu nous donne involontairement de lui-même! Mais à l'échelle de la perte illimitée, nous retrouvons le triomphe de l'être — auquel il ne manqua jamais que de s'accorder au mouvement qui le veut périssable. L'être s'invite lui-même à la terrible danse, dont la syncope est le rythme danseur, et que nous devons prendre comme elle est, sachant seulement l'horreur à laquelle elle s'accorde. Si le cœur nous manque, il n'est rien de plus suppliciant. Et jamais le moment suppliciant ne manquera : comment, s'il nous manquait, le surmonter? Mais l'être ouvert — à la mort, au supplice, à la joie — sans réserve, l'être ouvert et mourant, douloureux et heureux, paraît déjà dans sa lumière voilée : cette lumière est divine. Et le cri que, la bouche tordue, cet être tord peut-être mais profère, est un immense alleluia, perdu dans le silence sans fin.

Si tu as peur de tout, lis ce livre, mais d'abord, écoute-moi : si tu ris, c'est que tu as peur. Un livre, il te semble, est chose inerte. C'est possible. Et pourtant, si, comme il arrive, tu ne sais pas lire ? devrais-tu redouter... ? Es-tu seul ? as-tu froid ? sais-tu jusqu'à quel point l'homme est « toi-même » ? imbécile ? et nu ?

MON ANGOISSE EST ENFIN
L'ABSOLUE SOUVERAINE. MA
SOUVERAINETÉ MORTE EST A
LA RUE. INSAISISSABLE — AU-
TOUR D'ELLE UN SILENCE DE
TOMBE — TAPIE DANS L'AT-
TENTE D'UN TERRIBLE — ET
POURTANT SA TRISTESSE SE
RIT DE TOUT ¹.

Au coin d'une rue, l'angoisse, une angoisse sale et grisante, me décomposa (peut-être d'avoir vu deux filles furtives dans l'escalier d'un lavabo). A ces moments, l'envie de me vomir me vient. Il me faudrait me mettre nu, ou mettre nues les filles que je convoite : la tiédeur de chairs fades me soulagerait. Mais j'eus recours au plus pauvre moyen : je demandai, au comptoir, un pernod que j'avalai ; je poursuivis de zinc en zinc, jusqu'à... La nuit achevait de tomber.

Je commençai d'errer dans ces rues propices qui vont du carrefour Poissonnière à la rue Saint-Denis. La solitude et l'obscurité achevèrent mon ivresse. La nuit était nue dans des rues désertes et je voulus me dénuder comme elle : je retirai mon pantalon que je mis sur mon bras ; j'aurais voulu lier la fraîcheur de la nuit dans mes jambes, une étourdissante liberté me portait. Je me sentais grandi. Je tenais dans la main mon sexe droit.

(Mon entrée en matière est dure. J'aurais pu l'éviter et rester « vraisemblable ». J'avais intérêt aux détours. Mais il en est ainsi, le commencement est sans détour. Je continue... plus dur...)

Inquiet de quelque bruit, je remis ma culotte et me dirigeai vers les Glaces : j'y retrouvai la lumière. Au milieu d'un essaim de filles, M^{me} Edwarda, nue, tirait la langue. Elle était, à mon goût, ravissante. Je la choisis : elle s'assit près de moi. A peine ai-je pris le temps de répondre au garçon :

je saisis Edwarda qui s'abandonna : nos deux bouches se mêlèrent en un baiser malade. La salle était bondée d'hommes et de femmes et tel fut le désert où le jeu se prolongea. Un instant sa main glissa, je me brisai soudainement comme une vitre, et je tremblai dans ma culotte; je sentis M^{me} Edwarda, dont mes mains contenaient les fesses, elle-même en même temps déchirée : et dans ses yeux plus grands, renversés, la terreur, dans sa gorge un long étranglement ¹.

Je me rappelai que j'avais désiré d'être infâme ou, plutôt, qu'il aurait fallu, à toute force, que cela fût. Je devinai des rires à travers le tumulte des voix, les lumières, la fumée. Mais rien ne comptait plus. Je serrai Edwarda dans mes bras, elle me sourit : aussitôt, transi, je ressentis en moi un nouveau choc, une sorte de silence tomba sur moi de haut et me glaça. J'étais élevé dans un vol d'anges qui n'avaient ni corps ni têtes, faits de glissements d'ailes, mais c'était simple ² : je devins malheureux et me sentis abandonné comme on l'est en présence de DIEU. C'était pire et plus fou que l'ivresse. Et d'abord je sentis une tristesse à l'idée que cette grandeur, qui tombait sur moi, me dérobaient les plaisirs que je comptais goûter avec Edwarda.

Je me trouvai absurde : Edwarda et moi n'avions pas échangé deux mots. J'éprouvai un instant de grand malaise. Je n'aurais rien pu dire de mon état : dans le tumulte et les lumières, la nuit tombait sur moi ! Je voulus bousculer la table, renverser tout : la table était scellée, fixée au sol. Un homme ne peut rien supporter de plus comique. Tout avait disparu, la salle et M^{me} Edwarda. La nuit seule...

De mon hébétude, une voix, trop humaine, me tira. La voix de M^{me} Edwarda, comme son corps gracile, était obscène :
— Tu veux voir mes guenilles ? disait-elle.

Les deux mains agrippées à la table, je me tournai vers elle. Assise, elle maintenait haute une jambe écartée : pour mieux ouvrir la fente, elle achevait de tirer la peau des deux mains. Ainsi les « guenilles » d'Edwarda me regardaient, velues et

roses, pleines de vie comme une pieuvre répugnante. Je balbutiai doucement :

— Pourquoi fais-tu cela ?

— Tu vois, dit-elle, je suis DIEU...

— Je suis fou...

— Mais non, tu dois regarder : regarde !

Sa voix rauque s'adoucit, elle se fit presque enfantine pour me dire avec lassitude, avec le sourire infini de l'abandon :
« Comme j'ai joui ! »

Mais elle avait maintenu sa position provocante. Elle ordonna :

— Embrasse !

— Mais..., protestai-je, devant les autres ?

— Bien sûr !

Je tremblais : je la regardais, immobile, elle me souriait si doucement que je tremblais. Enfin, je m'agenouillai, je titubai, et je posai mes lèvres sur la plaie vive. Sa cuisse nue caressa mon oreille : il me sembla entendre un bruit de houle, on entend le même bruit en appliquant l'oreille à de grandes coquilles. Dans l'absurdité du bordel et dans la confusion qui m'entourait (il me semble avoir étouffé, j'étais rouge, je suais), je restai suspendu étrangement, comme si Edwarda et moi nous étions perdus dans une nuit de vent devant la mer.

J'entendis une autre voix, venant d'une forte et belle femme, honorablement vêtue :

— Mes enfants, prononça la voix hommasse, il faut monter.

La sous-maîtresse prit mon argent, je me levai et suivis M^{me} Edwarda dont la nudité tranquille traversa la salle. Mais le simple passage au milieu des tables bondées de filles et de clients, ce rite grossier de la « dame qui monte », suivie de l'homme qui lui fera l'amour, ne fut à ce moment pour moi qu'une hallucinante solennité : les talons de M^{me} Edwarda sur le sol carrelé, le déhanchement de ce long corps obscène, l'âcre odeur de femme qui jouit, humée par moi, de ce corps blanc... M^{me} Edwarda s'en allait devant moi... dans des nuées. L'indifférence tumultueuse de la salle à son bonheur, à la gravité mesurée de ses pas, était consécra-

mienne, un échange sournois. Nous descendîmes un escalier étroit, où nous rencontrâmes une soubrette. Dans l'obscurité soudaine de la rue, je m'étonnai de trouver Edwarda fuyante, drapée de noir. Elle se hâtait, m'échappant : le loup qui la masquait la faisait animale. Il ne faisait pas froid, pourtant je frissonnai. Edwarda étrangère, un ciel étoilé, vide et fou, sur nos têtes : je pensai vaciller mais je marchai.

A cette heure de la nuit, la rue était déserte. Tout à coup, mauvaise et sans dire un mot, Edwarda courut seule. La porte Saint-Denis était devant elle : elle s'arrêta. Je n'avais pas bougé : immobile comme moi, Edwarda attendait sous la porte, au milieu de l'arche. Elle était noire, entièrement, simple, angoissante comme un trou : je compris qu'elle ne riait pas et même, exactement, que, sous le vêtement qui la voilait, elle était maintenant absente. Je sus alors — toute ivresse en moi dissipée — qu'Elle n'avait pas menti, qu'Elle était DIEU. Sa présence avait la simplicité inintelligible d'une pierre : en pleine ville, j'avais le sentiment d'être la nuit dans la montagne, au milieu de solitudes sans vie.

Je me sentis libéré d'Elle — j'étais seul devant cette pierre noire. Je tremblais, devinant devant moi ce que le monde a de plus désert. En aucune mesure, l'horreur comique de ma situation ne m'échappait : celle dont l'aspect, à présent, me glaçait, l'instant d'avant... Le changement s'était fait comme on glisse. En M^{me} Edwarda, le deuil — un deuil sans douleur et sans larme — avait fait passer un silence vide. Et pourtant, je voulus savoir : cette femme, à l'instant si nue, qui gaiement m'appelait « fifi »... Je traversai, mon angoisse me disait de m'arrêter, mais j'avançai.

Elle glissa, muette, reculant vers le pilier de gauche. J'étais à deux pas de cette porte monumentale : quand je pénétrai sous l'arche de pierre, le domino disparut sans

bruit. J'écoutai, ne respirant plus. Je m'étonnais de si bien saisir : j'avais su, quand elle courut, qu'à toute force elle devait courir, se précipiter sous la porte; quand elle s'arrêta, qu'elle était suspendue dans une sorte d'absence, loin au-delà de rires possibles. Je ne la voyais plus : une obscurité de mort tombait des voûtes. Sans y avoir un instant songé, je « savais » qu'un temps d'agonie commençait. J'acceptais, je désirais de souffrir, d'aller plus loin, d'aller, dussé-je être abattu, jusqu'au « vide » même. Je connaissais, je voulais connaître, avide de son secret, sans douter un instant que la mort régnât en elle.

Gémissant sous la voûte, j'étais terrifié, je riais :

— Seul des hommes à passer le néant de cette arche!

Je tremblais à l'idée qu'elle pouvait fuir, à jamais disparaître. Je tremblais l'acceptant, mais de l'imaginer, je devins fou : je me précipitai, contournant le pilier. Je fis le tour aussi vite du pilier de droite : elle avait disparu, mais je n'y pouvais croire. Je demeurais accablé devant la porte et j'entrais dans le désespoir quand j'aperçus, de l'autre côté du boulevard, immobile, le domino qui se perdait dans l'ombre : Edwarda se tenait debout, toujours sensiblement absente, devant une terrasse rangée. J'allai vers elle : elle semblait folle, évidemment venue d'un autre monde, et, dans les rues, moins qu'un fantôme, un brouillard attardé. Elle recula doucement devant moi, jusqu'à heurter une table de la terrasse vide.

Comme si je l'éveillais, elle prononça d'une voix sans vie :

— Où suis-je?

Désespéré, je lui montrai sur nous le ciel vide. Elle regarda : un instant, elle resta, sous le masque, les yeux vagues, perdus dans des champs d'étoiles. Je la soutenais : maladivement ses deux mains tenaient le domino fermé devant elle. Elle commença de se tordre convulsivement. Elle souffrait, je crus qu'elle pleurerait, mais ce fut comme si le monde et l'angoisse en elle étouffaient, sans pouvoir fondre en sanglots. Elle me quitta saisie d'un obscur dégoût, me repoussant : soudain démente, elle se précipita, s'arrêta net, fit voler l'étoffe du domino, montra ses fesses, prenant d'un coup de cul la posture, puis elle revint et se jeta sur moi. Un vent de sauva-

gerie la soulevait : elle me frappa rageusement au visage, elle frappa poings fermés, dans un mouvement insensé de bagarre. Je trébuchai et je tombai, elle s'enfuit en courant.

Je n'étais pas entièrement relevé, j'étais à genoux, qu'elle se retourna. Elle vociféra d'une voix éraillée, impossible, elle criait au ciel et ses bras battaient l'air d'horreur :

— J'étouffe, hurla-t-elle, mais toi, peau de curé, JE T'EMMERDE...

La voix acheva de se casser en une sorte de râle, elle étendit les mains pour étrangler et s'effondra.

Comme un tronçon de ver de terre, elle s'agita, prise de spasmes respiratoires. Je me penchai sur elle et dus tirer la dentelle du loup qu'elle avalait et déchirait dans ses dents. Le désordre de ses mouvements l'avait dénudée jusqu'à la toison¹ : sa nudité, maintenant, avait l'absence de sens, en même temps l'excès de sens d'un vêtement de morte. Le plus étrange — et le plus angoissant — était le silence où M^{me} Edwarda demeurait fermée : de sa souffrance, il n'était plus de communication possible et je m'absorbai dans cette absence d'issue — dans cette nuit du cœur qui n'était ni moins déserte, ni moins hostile que le ciel vide. Les sauts de poisson de son corps, la rage ignoble exprimée par son visage mauvais, calcinaient la vie en moi et la brisaient jusqu'au dégoût.

(Je m'explique : il est vain de faire une part à l'ironie quand je dis de M^{me} Edwarda qu'elle est DIEU. Mais que DIEU soit une prostituée de maison close et une folle, ceci n'a pas de sens en raison. A la rigueur, je suis heureux qu'on ait à rire de ma tristesse² : seul m'entend celui dont le cœur est blessé d'une incurable blessure, telle que jamais nul n'en voulut guérir...; et quel homme, blessé, accepterait de « mourir » d'une blessure autre que celle-là?)

La conscience d'un irrémédiable, alors que, dans cette nuit, j'étais agenouillé près d'Edwarda, n'était ni moins claire ni moins glaçante qu'à l'heure où j'écris. Sa souffrance était en moi comme la vérité d'une flèche : on sait qu'elle entre dans le cœur, mais avec la mort; dans l'attente du néant, ce qui subsiste a le sens des scories auxquelles ma vie s'attarde en vain. Devant un silence si noir, il y eut dans mon désespoir un saut; les contorsions d'Edwarda m'arrachaient à moi-même et me jetaient dans un au-delà noir, impitoyablement, comme on livre au bourreau le condamné.

Celui qu'on destine au supplice, quand, après l'interminable attente, il arrive au grand jour au lieu même où l'horreur s'accomplira, observe les préparatifs; à se rompre le cœur lui bat : dans son horizon rétréci, chaque objet, chaque visage revêtent un sens lourd et contribuent à resserrer l'étau auquel il n'est plus temps d'échapper. Quand je vis M^{me} Edwarda se tordre à terre, j'entrai dans un état d'absorption comparable, mais le changement qui se fit en moi ne m'enfermait pas : l'horizon devant lequel le malheur d'Edwarda me plaçait était fuyant, tel l'objet d'une angoisse; déchiré et décomposé, j'éprouvais un mouvement de puissance, à la condition, devenant mauvais, de me haïr moi-même. Le glissement vertigineux qui me perdait m'avait ouvert un champ d'indifférence; il n'était plus question de souci, de désir : l'extase desséchante de la fièvre, à ce point, naissait de l'entière impossibilité d'arrêt.

(Il est décevant, s'il me faut ici me dénuder, de jouer des mots, d'emprunter la lenteur des phrases. Si personne ne réduit à la nudité ce que je dis, retirant le vêtement et la forme, j'écris en vain. [Aussi bien, je le sais déjà, mon effort est désespéré : l'éclair qui m'éblouit — et qui me foudroie — n'aura sans doute rendu aveugles que mes yeux.] Cependant M^{me} Edwarda n'est pas le fantôme d'un rêve, ses sueurs ont trempé mon mouchoir : à ce point où, conduit par elle, je parvins, à mon tour, je voudrais conduire. Ce livre a son secret, je dois le taire : il est plus loin que tous les mots.)

La crise à la fin s'apaisa. Un peu de temps, la convulsion continua, mais elle n'avait plus tant de rage : le souffle lui revint, ses traits se détendirent, cessèrent d'être hideux. A bout de forces, un court instant, je m'allongeai sur la chaussée le long d'elle. Je la couvris de mon vêtement. Elle n'était pas lourde et je décidai de la porter : sur le boulevard la station de taxis était proche. Elle demeura inerte dans mes bras. Le trajet demanda du temps, je dus m'arrêter trois fois ; cependant, elle revint à la vie et, quand nous arrivâmes, elle voulut se tenir debout : elle fit un pas et vacilla. Je la soutins, elle monta, soutenue, dans la voiture.

Elle dit faiblement :

— ... pas encore... qu'il attende...

Je demandai au chauffeur de ne pas bouger ; hors de moi de fatigue, je montai et me laissai tomber près d'Edwarda.

Nous restâmes longtemps en silence, M^{me} Edwarda, le chauffeur et moi, immobiles à nos places, comme si la voiture roulait.

Edwarda me dit à la fin :

— Qu'il aille aux Halles !

Je parlai au chauffeur qui mit en marche.

Il nous mena dans des rues sombres. Calme et lente, Edwarda dénoua les liens de son domino qui glissa, elle n'avait plus de loup ; elle retira son boléro et dit pour elle-même à voix basse :

— Nue comme une bête.

Elle arrêta la voiture en frappant la vitre et descendit.

Elle approcha jusqu'à le toucher le chauffeur et lui dit :

— Tu vois... je suis à poil... viens.

Le chauffeur immobile regarda la bête : s'écartant elle avait levé haut la jambe, voulant qu'il vît la fente. Sans mot dire et sans hâte, cet homme descendit du siège. Il était solide et grossier. Edwarda l'enlaça, lui prit la bouche et fouilla la culotte d'une main ¹. Elle fit tomber le pantalon le long des jambes et lui dit :

— Viens dans la voiture.

Il vint s'asseoir auprès de moi. Le suivant, elle monta sur lui, voluptueuse, elle glissa de sa main le chauffeur en elle ². Je demeurai inerte, regardant; elle eut des mouvements lents et sournois d'où, visiblement, elle tirait le plaisir suraigu. L'autre lui répondait, il se donnait de tout son corps brutalement : née de l'intimité, mise à nu, de ces deux êtres, peu à peu, leur étreinte en venait au point d'excès où le cœur manque. Le chauffeur était renversé dans un halètement. J'allumai la lampe intérieure de la voiture. Edwarda, droite, à cheval sur le travailleur, la tête en arrière, sa chevelure pendait. Lui soutenant la nuque, je lui vis les yeux blancs. Elle se tendit sur la main qui la portait et la tension accrut son rôle. Ses yeux se rétablirent, un instant même, elle parut s'apaiser. Elle me vit : de son regard, à ce moment-là, je sus qu'il revenait de l'impossible et je vis, au fond d'elle, une fixité vertigineuse. A la racine, la crue qui l'inonda rejaillit dans ses larmes : les larmes ruisselèrent des yeux. L'amour, dans ces yeux était mort, un froid d'aurore en émanait, une transparence où je lisais la mort. Et tout était noué dans ce regard de rêve : les corps nus, les doigts qui ouvraient la chair, mon angoisse et le souvenir de la bave aux lèvres, il n'était rien qui ne contribuât à ce glissement aveugle dans la mort.

La jouissance d'Edwarda — fontaine d'eaux vives — coulant en elle à fendre le cœur — se prolongeait de manière insolite : le flot de volupté n'arrêtait pas de glorifier son être, de faire sa nudité plus nue, son impudeur plus honteuse. Le corps, le visage extasiés, abandonnés au roucoulement indicible, elle eut, dans sa douceur, un sourire brisé : elle

me vit dans le fond de mon aridité; du fond de ma tristesse, je sentis le torrent de sa joie se libérer. Mon angoisse s'opposait au plaisir que j'aurais dû vouloir : le plaisir douloureux d'Edwarda me donna un sentiment épuisant de miracle. Ma détresse et ma fièvre me semblaient peu, mais c'était là ce que j'avais, les seules grandeurs en moi qui répondissent à l'extase de celle que, dans le fond d'un froid silence, j'appelais « mon cœur ».

De derniers frissons la saisirent, lentement, puis son corps, demeuré écumant, se détendit : dans le fond du taxi, le chauffeur, après l'amour, était vautré. Je n'avais plus cessé de soutenir Edwarda sous la nuque : le nœud se dégagea, je l'aidai à s'étendre, essayai sa sueur. Les yeux morts, elle se laissait faire. J'avais éteint : elle s'endormait à demi comme un enfant. Un même sommeil dut nous appesantir, Edwarda, le chauffeur et moi.

(Continuer? je le voulais mais je m'en moque. L'intérêt n'est pas là. Je dis ce qui m'opresse au moment d'écrire : tout serait-il absurde? ou y aurait-il un sens? Je me rends malade d'y penser. Je m'éveille le matin — de même que des millions — de filles et de garçons, de bébés, de vieillards — sommeils à jamais dissipés... Moi-même et ces millions, notre éveil aurait-il un sens? Un sens caché? évidemment caché! Mais si rien n'a de sens, j'ai beau faire : je reculerai, m'aidant de supercheries. Je devrai lâcher prise et me vendre au non-sens : pour moi, c'est le bourreau, qui me torture et qui me tue, pas une ombre d'espoir. Mais s'il est un sens? Je l'ignore aujourd'hui. Demain? Que sais-je? Je ne puis concevoir de sens qui ne soit « mon » supplice, quant à cela je le sais bien. Et pour l'instant : non-sens! M. Non-Sens écrit, il comprend qu'il est fou : c'est affreux. Mais sa folie, ce non-sens — comme il est, tout à coup, devenu « sérieux » : — serait-ce là justement « le sens »? [non, Hegel n'a rien à voir avec l'« apothéose » d'une folle...] Ma vie n'a de sens qu'à la condition que j'en manque; que je sois fou : comprenne qui peut, comprenne qui meurt...; ainsi l'être est là, ne sachant pourquoi, de froid demeuré tremblant...; l'immensité, la nuit l'environnent et, tout exprès, il est là pour... « ne pas savoir ». Mais DIEU? qu'en dire, messieurs Disert, messieurs Croyant? — Dieu, du moins, saurait-il? DIEU, s'il « savait »,

serait un porc*. Seigneur [j'en appelle, dans ma détresse, à « mon cœur »] délivrez-moi, aveuglez-les! Le récit, le continuerai-je?)

J'ai fini.

Du sommeil qui nous laissa, peu de temps, dans le fond du taxi, je me suis éveillé malade, le premier... Le reste est ironie, longue attente de la mort...

* J'ai dit : « Dieu, s'il "savait", serait un porc. » Celui qui (je suppose qu'il serait, au moment, mal lavé, « décoiffé ») saisirait l'idée jusqu'au bout, mais qu'aurait-il d'humain? au-delà, et de tout... plus loin, et plus loin... LUI-MÊME, en extase au-dessus d'un vide... Et maintenant? JE TREMBLE.

Le Petit

LE MAL

Bannir une part de l'homme et la priver de vie, imposer à tous, par une incompréhension malade, l'exil d'une part d'eux-mêmes...

Saisi de honte, renier l'horreur que l'on a sous soi, s'absorber naïvement dans le rêve d'un homme qui serait ce mensonge, escamotage de ce qu'il a sous lui...

Un jour, une fille nue dans les bras, je lui caressai des doigts la fente du derrière. Je lui parlai doucement du « petit ». Elle comprit. J'ignorais qu'on l'appelle ainsi, quelquefois, dans les bordels.

Si j'évoque une enfance souillée et enlisée, condamnée à dissimuler, c'est la voix la plus douce en moi qui s'écrie : je suis moi-même le « petit », je n'ai de place que caché.

On imagine mal la tendresse du petit condamné à la mauvaise conscience. On pleurerait avec moi, le devinant lié, ne pouvant qu'être horreur, l'étant avec un courage ombrageux et tendre.

... fête à laquelle je m'invite seul, où je casse à n'en plus pouvoir le lien qui me lie aux autres. Je ne tolère aucune fidélité à ce lien. Personne n'aime qui ne soit tenu de le rompre. L'acte d'amour entier serait de me mettre nu dans la nuit, dans la rue, non pour une femme attardée mais pour un impossible à vivre moi seul dans un silence sûr. Je ferais là l'inavouable, différent de ce que je puis dire en quelque insignifiance vulgaire à laquelle on ne penserait pas. Je pourrais déléguer, me coucher là et pleurer. Je donnerais de la honte encore à qui se flatte de m'entendre — qui ne m'imagine pas vulgaire. Je ne veux ni jouir ni m'écoeurer mais...

Les yeux large ouverts, regarder le ciel, les étoiles, dans l'état d'innocence.

Être une femme renversée, dévêtue, les yeux blancs. Rêve d'absence et non de plaisir. Absente elle est davantage le mal qu'avide de jouir, le mal, le besoin de nier l'ordre sans lequel on ne pourrait vivre.

Les hommes se méconnaissent dans le bien et s'aiment dans le mal. Le bien est l'hypocrisie. Le mal est l'amour. L'innocence est l'amour du péché.

Intéressé, le mal est un bien pour le malfaiteur. Le mal authentique est désintéressé.

En ce qu'elle a d'intime, de doux, de désintéressé, la société repose sur le mal : elle est comme la nuit, faite d'angoisse.

Ma tête ne peut sauter, n'est qu'un poignet tordu... par qui? « Ce que je sais » continue au dedans, y tourne. Ne savoir qu'en faire, ni que faire. Dormir? il faudra m'éveiller. Parler d'une voix sous des siècles de silence. Il n'y a pas de bien. S'il n'y a pas de bien, il n'y a rien.

Ce Dieu qui sous ses nuées nous anime est fou. Je le sais, je le suis.

Miserere Dei...

Me deviner serait... que d'angoisse! Angoisse divine : aucun devoir, aucune tâche à remplir, pas de bien à réaliser. Tout est consommé, et plus rien que le rayonnement de cette agonie ¹.

Le « petit » : rayonnement d'agonie, de la mort, rayonnement d'une étoile morte, éclat du ciel annonçant la mort — beauté du jour au crépuscule sous des nuages bas, averse chassée par le vent.

Je dors et rêve. Nu à côté d'une fille dont j'ai tiré dans une débauche des joies déchirantes : telles que je les sais, maintenant, hors d'accès, ce dont un rêve pénible est la conscience. Mon rêve répond à l'état d'étoile morte où je suis, l'étoile morte au loin rayonne encore, perd ses rayons dans une immensité vivante : je me raconte mort...

Quelle bêtise serait mon histoire sans le sale suffocant du « petit », hier encore je pouvais me coucher, pleurer, délirer de honte. Comment crier l'horreur que ce fût hier ?

Je jouis en riant du malheur à venir. Le malheur là, je n'ai pas la force d'en rire, d'autres en riront, je les y convie. Il serait lâche de ne pas rire de ma mort. Je le mérite ¹.

Le fond des souffrances, où l'on n'imagine pas d'issue désirable, où le possible a toujours un visage sans vie ².

La névrose : nostalgie de l'angoisse qu'a Dieu.

Combien il est comique de retourner les choses et d'expliquer ma conduite par la psychiatrie : le faire avec, comme moi, un « petit » ³. La névrose est rendue responsable, on élude l'énigme insoluble, une présence sur la terre dans quelle attente ? Impuissant à répondre, on feint d'avoir déjà répondu, la névrose seule opposée à la réussite sans cela certaine ! Le contraire rendu évident : une réussite de bonimenteur seule opposée au sentiment d'énigme angoissante — la névrose est l'appréhension timorée d'un fond d'impossible auquel on donne quelque cause accidentelle, au lieu d'en accepter la nature inéluctable. L'impossible est le fond de l'être... le névrosé l'implique dans une circonstance où il n'est pas, en quoi l'homme normal a raison de le dire malade, mais il approche du fond de l'être auquel le normal demeure étranger (sauf dans le rire, le vice, la poésie, la dévotion, la guerre...).

Écrire ventre-nu et cul-nu, écrire et trouver l'innocence que j'ai retirant mes culottes. Fraîcheur dans l'obscurité humide d'un couloir, la main glissée est la main du mal ⁴.

La névrose gâche une possibilité de bonheur, ce qui arrive, ou peu s'en faut, de chaque bonheur possible. On incrimine la maladie, la méchanceté, on repousse une vérité expirante, dite à grand peine, qui veut se faire entendre et n'en a plus la force : l'impossible dans le fond des choses exhale une agitation inapaisable, on subit sa loi mais on discute, on tient à la fiction d'une force coupable, supprimable, sans laquelle on jouirait du bonheur.

L'homme a soif du mal, de l'élément coupable mais n'ose (ou ne peut) lui donner son âme, emprunte la voie oblique, la névrose, le rire, etc.

Dire : « Dieu est le mal », n'est nullement ce qu'on imagine. C'est une vérité tendre, de l'amitié pour la mort, un glissement au vide, à l'absence.

Mais Dieu n'est pas le mal : il n'est pas le mal n'étant pas le bien. Je l'atteins dans le mal, les êtres s'unissent, connaissent l'amour exorbité dans le mal. Je ne connais le Dieu d'innocence que coupable, son innocence est la même chose que le mal en moi, comme le sexe velu d'une jeune fille, si angélique fût-elle, est la même chose que mon gland.

Dieu est pire ou plus loin que le mal, est l'innocence du mal.

Le faible : « il n'y a pas de mal, tout est pur et la science en donne la raison ». Mais le fort : « le mal est l'impossible existant dans le fond des choses, que révèlent par un biais les vices, les crimes, les guerres ».

Obliquement, la conscience d'un impossible au fond des choses unit les hommes. La fille et le garçon se confondent dans une découverte innommable (des fentes de l'ordure). Le genre humain est uni dans le souvenir de son crime : Dieu traduit en justice, condamné, mis à mort.

Les deux images les plus communes : la croix, la queue.

Je me jette à l'impossible sans biais : livré aux autres — uni intimement — écrivant ventre-nu. Comme une fille révoltée, les yeux blancs, sans existence personnelle.

Le remords est en moi, le passé me ronge. Ce que Dieu n'endure pas, le passé, l'irréremédiable! Dieu n'est pas étant l'horreur de la mémoire (mais qu'ai-je à dire de lui sinon des cris?...).

Innocent? coupable? imbécile? mais le passé, mais l'irréremédiable... et si vicieux, une saleté qu'on ne peut laver, sur laquelle il faut vivre.

Dans le mal pur, on ne veut nullement le bien de l'homme, mais on n'ignore pas que le bien de l'homme n'est pas le bien, que son mal n'est pas le mal. Les catégories brisées : je puis me vouloir le mal même et jusqu'à l'affirmer dans un pur don de moi-même aux autres par amour. Je ne voudrais pas ce mal si la survivance en moi du sentiment du bien ne me donnait pas de remords, ne m'obligeait pas à m'enfoncer dans le mal.

En quoi ce mal est-il le mal puisqu'en dernier c'est le bien de l'homme? Ce mal exclut l'apaisement, écarte l'assurance du bonheur : il sacrifie la vie, la consume dangereusement, la voue au sacré, à l'angoisse.

Si je détruis pour augmenter ma puissance — ou ma jouissance individuelle — je suis en partie du côté du bien, c'est en somme utile. C'est ce qu'on appelle communément le mal : un désordre en vue d'un ordre différent. On doit toujours imaginer, néanmoins, que dans la jouissance, ou la

puissance le mal était voulu pour lui-même : jouissance, puissance, n'étaient peut-être qu'un moyen.

L'exigence du mal est si profonde, si âpre, que la lucidité et la paix, que j'ai pour un temps, lui sont contraires. Écrivant, bien vite je ne puis répondre à une exigence si entière : écrire engage à demi dans la voie du bien.

Je me réjouis de mes débauches passées. Je m'en remémore longuement de scabreux détails. J'en suis heureux le plus souvent. La saveur d'un cul, d'une bouche, des seins, surtout la sensation de nudité : une fille infiniment plus nue qu'une autre, miraculeusement nue, quelquefois dans ses bas, sa ceinture, un manteau, une autre fois toute nue, les pieds nus. Mais toujours la fente du derrière ouverte à mes yeux, à mes mains... — parfois à d'autres yeux... A quel point la bouche d'une fille est profonde, plus profonde que la nuit, que le ciel, en raison du derrière qu'elle a nu. Une intime caresse dans la fente et la bouche a peur, devient âcre, divine... D'autres filles insipides, avec un ventre, un derrière, aussi peu nus qu'une pomme... Mais la vraie nudité, âcre, maternelle, silencieusement blanche et fécale comme l'étable, cette vérité de bacchante, glands dans les jambes et les lèvres, est l'ultime vérité de la terre, à la fois pithiatique et voulant demeurer dans l'ombre, acceptant comme toujours les dieux d'être condamnée, pour n'ouvrir jamais que des yeux mourants.

Aucune vérité plus secrète, ni plus ombrageusement pudique : il lui faut être méconnue sous le masque du vice (vulgaire, intéressé).

Le ciel érotique ouvert : coïncidence d'une musique de fête (frénésie perdue) et d'un silence de mort.

L'érotique pur :
le cratère,
l'impossible, il monte à la gorge, a l'odeur du sang.

La débauche : impossible divin sous un masque résolument vulgaire. Dieu seul est ici masqué mais non l'impossible. Dieu est à l'église un masque achevé de l'impossible. Le bon Dieu, lâcheté sucrée, décide, ne masque pas seulement l'impossible mais Dieu.

Le raffinement de Dieu dans le vice : se donner, sous un masque suave, à la dévote, mourir enrubanné des embrassements d'une vierge sexagénaire.

Comme au bordel.
Dieu a le « choix ».

Dieu possibilité « humaine » sans ces limitations des circonstances où échoue l'homme.

A l'orée d'une plaine à betteraves, au crépuscule, sous un nuage noir étendant des strates majestueuses dans un ciel « blanc des yeux », le « petit » accroupi, cul-nu, fait reculer les limites divines. Sa pensée se cherchant dans les dédales du ciel, il s'égaré et comme un chien auquel le diable aurait subtilisé la queue la chercherait (sa queue : la connaissance qu'il a du monde), il tourne — comiquement, tristement, comme on veut — autour de lui-même sans issue, n'attrape rien.

Dieu n'endure pas un instant de penser, c'est pourquoi il ne peut pas être.

Qui devinera Dieu ?
Qui saura ce qu'est ne rien savoir ?
Qui s'égarera ?
Qui l'interrogeant se saura mort ?

J'en parle afin de traduire un état de terreur.

A la place de Dieu...

il n'y a
que
l'impossible,
et non Dieu.

Déchirures dont l'écho se répercute dans le ciel. Il n'en est pas moins vide de moi (le ciel), étranger à ma tête en ce qu'il se dérobe à perdre la tête.

Incident comique.

En ce moment j'habite à... chez des paysans.

En pleine nuit, on cogne à grands coups à la porte de ma chambre.

Un crime venait d'être commis : les circonstances voulaient qu'on m'accuse. Les gendarmes m'arrêtaient.

Je me dressai sur mon lit et criai :

« Qui est là ? »

C'était une noce qui m'interpella :

« Hé là-dedans le marié ! »

« Ah mais non, dis-je, ce n'est pas moi. »

La noce éclata d'un grand rire (un peu gêné).

La noce s'était trompée de porte. J'étais revenu tard et j'avais oublié que, cette nuit-là, mes hôtes logeaient un couple de jeunes mariés.

Dans l'instant même, j'avais rêvé le crime et les gendarmes, comme Maury le rêve de la guillotine.

Au petit matin, la noce est revenue, l'accordéon chantait : « Tout va très bien, Madame la marquise... » et dans la chambre voisine à tue-tête : « Vive la mariée ! » Après un chahut, indécente ronde de jeunes filles autour du lit de l'accouplement, tout le monde sortit, le couple habillé en un tournemain. J'allai à la fenêtre et, galement, désignai à la noce la

tête du faux marié, du faux coupable. Un temps de novembre, de la boue, du brouillard dans une rue de village.

Je pensai : « Aucun d'eux ne se pose même une petite question. » Puis : « Aucune question imaginable, à moins que l'un d'eux ne commette un crime. » J'imagine la philosophie (Wolf, Comte, et des nuées de professeurs) comme une noce de village : aucune question et, seul, le mal dans la tête, Kierkegaard interroge (se donne des réponses, interroge quand même).

Et maintenant : plus l'ombre de réponse. Le vide du ciel, hier soir, sur la plaine à betteraves, louche et majestueux, ce matin bas et gris, couvercle rabattu sur les farces du village. Rien que moi, le « petit », dans ma chambre, entre des agrandissements photographiques et des images pieuses, impossible, et tout seul. Il pleut sans cesse depuis une semaine.

La mémoire, machinerie des souffrances, des limites d'un être (par là des joies liées aux souffrances, aux limites, à l'isolement de l'être), au demeurant tout entière en proie au futur. Si j'abandonne le souci d'un temps à venir, au remords succède une ivresse de vivre, une forme ou l'autre d'ivresse. De même le souci d'un temps à venir, s'il est vrai, s'il est anxieux, ne diffère en rien d'un remords : on ne craint pas de souffrir mais d'être coupable. En d'autres termes, le remords que j'ai est celui que j'aurai. Le commencement du remords est en raison du temps présent dont il me faut disposer de telle façon que demain nulle sentence « coupable » ne me frappe. Et dans l'irréversible — « il est trop tard ! » — la situation n'est changée qu'en ceci qu'on n'y peut plus rien, la « culpabilité » est encore une catégorie du temps à venir : quand la sentence est prononcée, quand elle tombe, elle libère du remords ! Le remords est menace, menace de malheur, menace de remords. La menace accomplie, le remords là, c'est encore dans la machinerie mémoire-avenir que s'étale la souffrance. C'est le propre de la souffrance de chasser l'être du présent : le remords qui persiste dans le malheur y est toujours menace dans la machinerie où persiste le souvenir.

Dans la mort, plus de souci du temps à venir : on fait sous soi. De même en Dieu. A moins que, pris de férocité, l'homme ne menace un mourant de survie, ne mette Dieu au service de la servitude où il s'est voulu lui-même.

La condition humaine étant donnée par la machinerie d'une mémoire en fonction de l'avenir, un homme, à partir de là, décrit la condition divine. Au premier regard, on y voit une puissance de l'être au lieu de la limite qu'elle est (de la servitude). Donner à Dieu le souci, la mémoire, est l'extrémité de notre impuissance — exécrable cruauté retournée contre nous-mêmes.

Le temps le seul possible? il serait là comme l'éléphant qui selon d'autres porterait la terre?... où la cervelle tombe comme un pot au lait sur le pavé et se brise.

Dieu n'est nullement le mal, mais dans le débat entre le bien et le mal, l'homme entrevoit l'abîme. Le meurtre de Jésus, l'infamie, l'impossible dans ce meurtre décrivent Dieu avec tant de vérité qu'en y songeant mes narines se dilatent. Comment devinerai-je en de tels instants ce que le sort fera de moi? Je ne m'en soucie plus : tout à coup, je me vois le cobaye de Dieu mais Dieu dans son infinité est aveugle quand voir est mon infirmité.

Ayez pitié de moi, je suis peut-être aveugle. Et pourquoi survivrais-je? pourquoi n'être pas Dieu, ce mort?... je ne sais rien. J'écris couché, à trois heures du matin, dehors, il pleut à verse; il me faudrait m'en aller nu, sous la pluie, un bandeau sur les yeux, mourir en mangeant de la terre.

J'ignore ce que ceci veut dire : si ce n'est pas détruit, je donne à qui veut bien une ignorance de plus (imaginer le psychiatre qui le saurait? est-il rien de plus bête?). Une seule chose : écrivant, vers la fin, j'ai compris que j'avais la nostalgie de mourir, de me faire étranger aux lois, libre comme un mourant, qui fait sous lui, et n'a plus rien à voir dans le temps à venir.

*Quelle tendresse maintenant...
O comme je suis aveugle!*

Je survis à l'état de voix douce disant (c'est toujours la nuit, il pleut toujours) : « vivre comme un mourant! » Je ne sais pourquoi ma tendresse imagine des corps robustes de paysans, d'hommes se sachant déjà de dures têtes de mort,

adhérant aux yeux morts de l'aveugle. Combien de tels mourants devant d'autres ont d'égards pour cette vie qui s'achève en eux, combien ils se cachent, qu'il leur faut peu de place. Ne pas scandaliser, donner à la terre — au moins dans la nuit — la « liberté » des mourants.

PREMIER ÉPILOGUE

Ne pas demeurer Dieu ni ce dont l'homme a soif. Poursuivre un chemin maudit...

Rire, heureux et maudit, ignorant, ingénu.

Allant au fond de l'être, il m'est possible, par un concept, de « tenter Dieu », d'en faire ressortir l'« impossible ».

Allant au fond de l'être, j'introduis d'intenables concepts, les plus hardis qu'on puisse former.

Je n'ai pas de complaisance dans le mal.

Rien qui ne soit tendu, altéré de vaincre.

Un combat de Laocoon, lutte de cave et de rats pour le possible et l'impossible de l'homme. Qui saura quelle douceur me soutient, quelle insolence d'amant, soudain quelle furie décisive ?

Ma douceur : angoisse et amour, tendresse et larmes s'épousent. Le bien, le mal s'épousent.

W.-C.

PRÉFACE A L'HISTOIRE DE L'ŒIL

J'avais écrit, un an avant l'« Histoire de l'œil », un livre intitulé « W.-C. » : un petit livre, assez littérature de fou. « W.-C. » était lugubre, autant qu'« Histoire de l'œil » est juvénile. Le manuscrit de « W.-C. » a brûlé, ce n'est pas dommage étant donné ma tristesse actuelle : c'était un cr d'horreur (horreur de moi, non de ma débauche, mais de la tête de philosophe où depuis... comme c'est triste!). Je reste content, au contraire, de la joie fulminante de l'« Œil » : rien ne peut l'effacer. A jamais pareille joie, que limite une extravagance naïve, demeure au-delà de l'angoisse. L'angoisse en montre le sens.

Un dessin de « W.-C. » figurait un œil : celui de l'échafaud. Solitaire, solaire, hérissé de cils, il s'ouvrait dans la lunette de la guillotine. Le nom de la figure était l'« éternel retour », dont l'horrible machine était le portique. Venant de l'horizon, le chemin de l'éternité passait là. Un vers parodique, entendu dans un sketch au Concert Mayol, m'avait donné la légende :

— *Dieu que le sang du corps est triste au fond du son.*

Il est dans l'« Histoire de l'œil » une autre réminiscence de « W.-C. », qui, dès la page de titre, inscrit ce qui suit sous le signe du pire. Le nom de Lord Auch se rapporte à l'habitude d'un de mes amis : irrité, il ne disait plus « aux chiottes! », abrégéait, disait « aux ch' ». Lord en anglais veut dire Dieu (dans les textes saints) : Lord Auch est Dieu se soulageant. La vivacité de l'histoire interdit de s'appesantir; chaque

être transfiguré d'un tel endroit : que Dieu y sombre rajeunit le ciel.

Être Dieu, nu solaire, par une nuit pluvieuse, dans un champ : rouge, divinement, fienter avec une majesté d'orage, la face grimaçante, arrachée, être en larmes IMPOSSIBLE : qui savait, avant moi, ce qu'est la majesté?

L'« œil de la conscience » et les « bois de justice » incarnant l'éternel retour, est-il plus désespérante image du remords?

Je donnais à l'auteur de « W.-C. » le pseudonyme de Troppmann.

Je me suis branlé nu, dans la nuit, devant le cadavre de ma mère¹ (quelques personnes ont douté, lisant les « Coïncidences » : n'avaient-elles pas le caractère fictif du récit? comme la « préface », les « Coïncidences » sont d'une exactitude littérale : bien des gens du village de R. en confirmeraient la substance; de même, certains de mes amis ont lu « W.-C. »).

Ce qui m'abat davantage : avoir vu, un grand nombre de fois, chier mon père. Il descendait de son lit d'aveugle paralysé (mon père en un même homme l'aveugle et le paralytique). Il descendait péniblement (je l'aidais), s'asseyait sur un vase, en chemise, coiffé, le plus souvent, d'un bonnet de coton (il avait une barbe grise en pointe, mal soignée, un grand nez d'aigle et d'immenses yeux caves, regardant fixement à vide). Il arrivait que les « douleurs fulgurantes » lui arrachent un cri de bête, élançant sa jambe pliée qu'il étreignait en vain dans ses bras.

Mon père m'ayant conçu aveugle (aveugle absolument), je ne puis m'arracher les yeux comme Œdipe.

J'ai comme Œdipe deviné l'énigme : personne n'a deviné plus loin que moi.

Le 6 novembre 1915, dans une ville bombardée, à quatre ou cinq kilomètres des lignes allemandes, mon père est mort abandonné.

Ma mère et moi l'avons abandonné, lors de l'avance allemande, en août 14.

Nous le laissâmes à la femme de ménage.

Les Allemands occupèrent la ville, puis l'évacuèrent. Il

fut alors question de retour : ma mère, n'en pouvant supporter l'idée, devint folle. Vers la fin de l'année, ma mère guérit : elle refusa de me laisser rentrer à N. Rarement nous recevions des lettres de mon père, il déraillait à peine. Quand nous le sûmes mourant, ma mère accepta de partir avec moi. Il mourut peu de jours avant notre arrivée, réclamant ses enfants : nous trouvâmes un cercueil vissé dans la chambre.

Quand mon père devint fou (un an avant la guerre), après la nuit hallucinante, ma mère m'envoya mettre un télégramme à la poste. Je me rappelle avoir été saisi sur le chemin d'une horrible fierté. Le malheur m'accablait, l'ironie intérieure répondait : « tant d'horreur te prédestine » : quelques mois plus tôt, un beau matin de décembre, j'avais prévenu mes parents hors d'eux que je ne mettrais plus les pieds au lycée. Aucune colère ne changea ma résolution : je vivais seul, ne sortant que rarement du côté des champs, évitant le centre où j'aurais rencontré des camarades.

Mon père, irréligieux, mourut refusant le prêtre. A la puberté, j'étais irréligieux moi-même (ma mère indifférente). Mais j'allai voir un prêtre en août 14 et, jusqu'en 20, restai rarement une semaine sans confesser mes fautes ! En 20, je changeai encore, cessai de croire à d'autres choses qu'à ma chance. Ma piété n'est qu'une tentative d'évasion : à tout prix, je voulais éluder le destin, j'abandonnais mon père. Aujourd'hui, je me sais « aveugle » sans mesure, l'homme « abandonné » sur le globe comme mon père à N. Personne, sur terre, aux cieus, n'eut souci de l'angoisse de mon père agonisant. Cependant, je le crois, comme toujours, il faisait face. Quelle « horrible fierté », par instants, dans le sourire aveugle de papa !

ABSENCE DE REMORDS¹

*J'ai de la merde dans les yeux
J'ai de la merde dans le cœur
Dieu s'écoule
rit
rayonne
enivre le ciel
le ciel chante à tue-tête le ciel chante
la foudre chante
l'éclat solaire chante
les yeux secs
le silence cassé de la merde dans le cœur*

Si un gland jouissant engendrait l'univers, il le ferait comme il est : on aurait, dans la transparence du ciel, du sang, des cris, de la puanteur.

Dieu n'est pas un curé mais un gland : papa est un gland.

*ma féture est un ami
aux yeux de vin fin
et mon crime est une amie
aux lèvres de fins*

*je me branle de raisin
me torche de pomme*

UN PEU PLUS TARD

Écrire est rechercher la chance ¹.

La chance anime les plus petites parties de l'univers : le scintillement des étoiles est son pouvoir, une fleur des champs son incantation.

La chaleur de la vie m'avait quitté, le désir n'avait plus d'objet : mes doigts hostiles, endoloris, tissaient toujours la toile de la chance.

A donner à la chance une angoisse si malheureuse, j'avais le sentiment de lui porter le fil qui manquait.

Heureux, j'étais joué, j'étais sa chose, ELLE était le soleil dans la brume étendue de mon malheur.

Je l'avais perdue mais connaissant les secrets des mots je maintiens entre elle et moi le lien de l'écriture ².

La pointe de la chance est voilée dans la tristesse de ce livre. Elle serait inaccessible sans lui.

L' Archangélique

LE TOMBEAU¹

Immensité criminelle
 vase fêlé de l'immensité
 ruine sans limites ¹

immensité qui m'accable molle
 je suis mou
 l'univers est coupable

la folie ailée ma folie
 déchire l'immensité
 et ² l'immensité me déchire

je suis seul
 des aveugles liront ces ³ lignes
 en d'interminables tunnels

je tombe dans l'immensité
 qui tombe en elle-même
 elle est plus noire que ma ⁴ mort

le soleil est noir ⁵
 la beauté d'un être est le fond des caves un cri ⁶
 de la nuit définitive ⁷

ce qui aime dans la lumière
 le frisson dont elle est glacée ⁸
 est le désir ⁹ de la nuit

je mens
et l'univers se cloue
à mes mensonges déments ¹

l'immensité ²
et moi
dénonçons les mensonges ³ l'un de l'autre

la vérité meurt
et je crie
que la vérité ment

ma tête sucrée
qu'épuise la fièvre
est le suicide de la vérité

le non-amour est la vérité
et tout ment dans l'absence d'amour
rien n'existe ⁴ qui ne mente

comparé au non-amour
l'amour est lâche
et n'aime pas

l'amour est parodie du non-amour ⁵
la vérité parodie du mensonge
l'univers un suicide gai

dans le non-amour
l'immensité tombe en elle-même
ne sachant que faire ⁶

tout est pour d'autres en paix ¹
les mondes tournent majestueux
dans leur monotonie calme

l'univers est en moi comme en lui-même
plus rien ne m'en sépare
je me heurte en moi-même à lui ²

dans le calme infini
où les lois l'enchaînent
il glisse à l'impossible immensément ³

horreur ⁴
d'un monde tournant en rond ⁵
l'objet du désir est plus loin

la gloire de l'homme est
si ⁶ grande qu'elle soit
d'en vouloir une autre

je suis
le monde est avec moi
poussé hors du ⁷ possible

je ne suis que le rire
et la nuit puérile
où tombe l'immensité ⁸

je suis le mort
l'aveugle
l'ombre sans air

comme les fleuves dans la mer
en moi le bruit et la lumière
se perdent sans finir

je suis le père
et le tombeau
du ciel

l'excès de ténèbres ¹
est l'éclat de l'étoile
le froid de la tombe est un dé

la mort joua le dé ²
et le fond des cieux jubile
de la nuit qui tombe en moi ³.

II

Le temps m'opresse je tombe
et je glisse sur les genoux
mes mains tâtent la nuit

adieu ruisseaux ¹ de lumière
il ne me reste que l'ombre
la lie le sang

j'attends le coup de cloche ²
où jetant un cri
j'entrerai dans l'ombre.

III

Un long pied nu sur ma ¹ bouche
un long pied contre le cœur
tu es ma soif ma fièvre

pied de whisky
pied de vin
pied fou de terrasser

Ô ma cravache ma douleur
talon très haut me terrassant ²
je pleure de ne pas mourir

Ô soif
inapaisable soif
désert sans issue ³

soudaine bourrasque de mort où je crie
aveugle à deux genoux
et les orbites vides

couloir où je ris d'une nuit insensée
couloir où je ris dans le claquement des portes
où j'adore une flèche

et j'éclate en sanglots
le coup de clairon de la mort
mugit dans mon oreille ⁴.

IV

Au-delà de ma mort
un jour
la terre tourne dans le ciel

je suis mort
et les ténèbres
alternent sans finir avec le jour ¹

l'univers m'est fermé
en lui je reste aveugle
accordé au néant

le néant n'est que moi-même
l'univers n'est que ma tombe
le soleil n'est que la mort ²

mes yeux sont l'aveugle foudre
mon cœur est le ciel
où l'orage éclate

en moi-même
au fond d'un abîme
l'immense univers est la mort

je suis la fièvre
le désir
je suis la soif

la joie qui retire la robe
et le vin qui fait rire
de n'avoir plus de robe ¹

dans un bol de gin
une nuit de fête
les étoiles tombent du ciel ²

je lampe la foudre à longs traits
je vais rire aux éclats
la foudre dans le cœur ³.

L'AUORE

Crache le sang
c'est la rosée
le sabre dont je mourrai

de la margelle du puits
regarde le ciel étoilé
à la transparence des larmes.

Je te trouve dans l'étoile
je te trouve dans la mort
tu es le gel de ma bouche
tu as l'odeur d'une morte

tes seins s'ouvrent comme la bière
et me rient de l'au-delà
tes deux longues cuisses délirent
ton ventre est nu comme un râle

tu es belle comme la peur
tu es folle comme une morte ¹.

Le malheur est innommable
le cœur est une grimace

ce qui tourne dans le lait
le rire de folle de la mort ¹.

Une étoile s'est levée
tu es je suis le vide
une étoile s'est levée
douloureuse comme le cœur

luisante comme une larme
tu siffles c'est la mort
l'étoile emplit le ciel
douloureuse comme une larme ²

je sais que tu n'aimes pas
mais l'étoile qui se lève
coupante comme la mort
épuise et tord le cœur ³.

Je suis maudit voilà ma mère ⁴
que cette nuit est longue
ma longue nuit sans larmes ⁵

nuit avare d'amour
ô cœur cassé de pierre
enfer de ma bouche de cendre ⁶

tu es la mort des larmes ⁷
sois maudite
mon cœur maudit mes yeux malades te cherchent

tu es le vide et la cendre
oiseau ¹ sans tête aux ailes battant la nuit
l'univers est fait de ton peu d'espoir

l'univers est ton cœur malade et le mien
battant à frôler la mort
au cimetière de l'espoir

ma ² douleur est la joie
et la cendre le feu.

Dent de haine
tu es maudite
qui est maudite paiera

tu paieras ta part de haine
l'horrible ³ soleil tu mordras
qui est maudit mord le ciel

avec moi tu déchireras
ton cœur aimé de l'effroi
ton être ⁴ étranglé d'ennui

tu es l'amie du soleil
il n'est nul repos pour toi
ta fatigue est ma folie.

De la bouse dans la tête ⁵
j'éclate je hais le ciel
qui suis-je à cracher les nues
il est amer ⁶ d'être immense
mes yeux sont des cochons gras
mon cœur est de l'encre noire
mon sexe est un soleil mort

les étoiles tombées dans une fosse sans fond
je pleure et ma langue coule
il importe peu que l'immensité soit ronde
et roule dans un ¹ panier à son
j'aime la mort je la convie
dans la boucherie de Saint-Père.

Noire mort tu es mon pain
je te mange dans le cœur
l'épouvante est ma douceur
la folie est dans ma main.

Nouer la corde du pendu
avec les dents d'un cheval mort ²

Douceur de l'eau
rage du vent

éclat de rire de l'étoile
matinée de beau ³ soleil

il n'est rien que je ne rêve
il n'est rien que je ne crie

plus loin que les larmes la mort
plus haut que le fond du ciel

dans l'espace de tes seins ⁴.

Limpide de la tête aux pieds
fragile comme l'aurore
le vent a brisé le cœur ¹

à la dureté de l'angoisse
la nuit noire est une église
où l'on égorge un porc ²

tremblante de la tête aux pieds
fragile comme la mort
agonie ma grande sœur

tu es plus froide que la terre ³.

Tu reconnatras le bonheur
en l'apercevant mourir

ton sommeil et ton absence
accompagnent dans la tombe ⁴,

Tu es le battement du cœur
que j'écoute sous mes côtes
et le souffle suspendu ⁵.

Mes sanglots sur tes genoux
j'ébranlerai la nuit

ombre d'ailes sur un champ
mon cœur d'enfant perdu.

Ma sœur riante tu es la mort
le cœur défaille tu es la mort
dans mes bras tu es la mort

nous avons bu tu es la mort
comme le vent tu es la mort
comme la foudre la mort

la mort rit la mort est la joie ¹.

Seule tu es ma vie
des sanglots perdus
me séparent de la mort
je te vois à travers les larmes
et je devine ma mort

si je n'aimais pas la mort
la douleur
et le désir de toi
me tueraient

ton absence
ta détresse
me donnent la nausée
temps pour moi d'aimer la mort
temps de lui mordre les mains.

Aimer c'est agoniser ¹
aimer c'est aimer mourir
les singes puent ² en mourant

assez je me voudrais mort
je suis trop mou pour cela
assez je suis fatigué

assez je t'aime comme un fêlé
je ris de moi l'âne d'encre
brayant aux astres ³ du ciel

nue tu éclatais de rire
géante sous le baldaquin
je rampe afin de n'être plus

je désire mourir de toi
je voudrais m'anéantir
dans tes caprices malades.

LE VIDE

Des flammes nous entourèrent
sous nos pas l'abîme s'ouvrit
un silence de lait de gel d'ossements
nous enveloppait d'un halo

tu es la transfigurée
mon sort t'a cassé les dents
ton cœur est un hoquet
tes ongles ont trouvé le vide

tu parles comme le rire
les vents dressent tes cheveux
l'angoisse serrant le cœur
précipite ta moquerie

tes mains derrière ma ¹ tête
ne saisissent que la mort
tes baisers riants ne s'ouvrent
qu'à ma pauvreté d'enfer

sous le baldaquin sordide
où pendent les chauves-souris ²
ta merveilleuse nudité
n'est qu'un mensonge sans larmes

mon cri t'appelle dans le désert
où tu ne veux pas venir
mon cri t'appelle dans le désert
où tes rêves s'accompliront

ta bouche scellée à ma bouche
et ta langue dans mes dents
l'immense mort t'accueillera
l'immense nuit tombera

alors j'aurai fait le vide
dans ta tête abandonnée
ton absence sera nue
comme une jambe sans bas

en attendant ¹ le désastre
où la lumière s'éteindra
je serai doux dans ton cœur
comme le froid de la mort.

L'Impossible

HISTOIRE DE RATS
suivi de
DIANUS et de L'ORESTIE

*Sa bouche ne disait que : « Jésus »
et « Catherine ». Et tandis qu'il par-
lait ainsi, je reçus la tête dans mes mains,
fixant les yeux sur la divine bonté et disant :
« Je le veux. »*

.
*Quand il fut enterré, mon âme se reposa
en paix et tranquillité et dans un tel parfum
de sang que je ne pouvais souffrir l'idée
d'enlever ce sang qui avait coulé de lui sur
moi.*

SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

*Durant cette agonie, l'âme est inondée
d'inexprimables délices.*

SAINTE THÉRÈSE D'AVILA.

PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION ¹

Comme les récits fictifs des romans, les textes qui suivent — au moins les deux premiers — se présentent avec l'intention de peindre la vérité. Non que je sois porté à leur croire une valeur convaincante. Je n'ai pas voulu donner le change. Il n'est d'ailleurs pas en principe de roman qui donne le change. Et je ne pouvais songer à le faire à mon tour mieux qu'un autre. Je crois même qu'en un sens mes récits atteignent clairement l'impossible. Ces évocations ont à la vérité une lourdeur pénible. Cette lourdeur se lie peut-être au fait que l'horreur eut parfois dans ma vie une présence réelle. Il se peut aussi que, même atteinte dans la fiction, l'horreur seule m'ait encore permis d'échapper au sentiment de vide du mensonge...

Le réalisme me donne l'impression d'une erreur. La violence seule échappe au sentiment de pauvreté de ces expériences réalistes. La mort et le désir ont seuls la force qui oppresse, qui coupe la respiration. L'outrance du désir et de la mort permet seule d'atteindre la vérité.

Il y a quinze ans j'ai publié une première fois ce livre. Je lui donnai alors un titre obscur : La Haine de la poésie. Il me semblait qu'à la poésie véritable accédait seule la haine. La poésie n'avait de sens puissant que dans la violence de la révolte. Mais la poésie n'atteint cette violence qu'évoquant l'impossible. A peu près personne ne comprit le sens du premier titre, c'est pourquoi je préfère à la fin parler de L'Impossible.

Il est vrai, ce second titre est loin d'être plus clair.

Mais il peut l'être un jour... : j'aperçois dans son ensemble une convulsion qui met en jeu le mouvement global des êtres. Elle va de la disparition de la mort à cette fureur voluptueuse qui, peut-être, est le sens de la disparition.

Il y a devant l'espèce humaine une double perspective : d'une part, celle du plaisir violent, de l'horreur et de la mort — exactement celle de la poésie — et, en sens opposé, celle de la science ou du monde réel de l'utilité. Seuls l'utile, le réel, ont un caractère sérieux. Nous ne sommes jamais en droit de lui préférer la séduction : la vérité a des droits sur nous. Elle a même sur nous tous les droits. Pourtant nous pouvons, et même nous devons répondre à quelque chose qui, n'étant pas Dieu, est plus forte que tous les droits : cet impossible auquel nous n'accédons qu'oubliant la vérité de tous ces droits, qu'acceptant la disparition.

Première partie ¹

HISTOIRE DE RATS

(JOURNAL DE DIANUS)

I

[Premier carnet]

État de nerfs inouï, agacement sans nom : aimer à ce point est être malade (et j'aime être malade).

B. ne cesse plus de m'éblouir : l'agacement de mes nerfs la grandit encore. Comme en elle tout est grand ! Mais dans mon tremblement j'en doute, tant elle a de facilité (car elle est fausse, superficielle, équivoque... N'est-ce pas évident ? elle embrouille et s'en tire à peu près, dit des sottises au hasard, se laisse influencer par des sots et s'agite à vide, passant à côté du creuset, du crible infini que je suis!).

Je sais que, maintenant, je l'ennuie.

Non que j'aie donné prise à son mépris (je la déçois en ce que, par enjouement, par gentillesse, elle voulait l'impossible de moi) mais dans le mouvement qui la porte, elle écarte ce qu'elle a déjà connu : ce qui me trouble en elle est cette impatience.

J'imagine un clou de grande taille et sa nudité. Ses mouvements emportés de flamme me donnent un vertige physique et le clou que j'enfonce en elle, je ne puis l'y laisser ! Au moment où j'écris, ne pouvant la voir et le clou dur, je rêve d'enlacer ses reins : ce n'est pas un bonheur mais mon impuissance à l'atteindre qui m'arrête : elle m'échappe de toutes façons, le plus malade en moi étant que je le veuille et que mon amour soit nécessairement malheureux. Je ne cherche plus en effet de bonheur : je ne veux pas le lui donner, je n'en veux pas pour moi. Je voudrais toujours la toucher à l'angoisse et qu'elle en défaille : elle est comme elle est, mais

je doute que jamais deux êtres aient communiqué plus avant dans la certitude de leur impuissance.

Dans l'appartement d'A. (je ne sais si A. ment, disant appartenir à l'ordre des jésuites : il aborda B. dans la rue, l'amusa par sa gravité dans l'hypocrisie; le premier jour, il revêtit chez lui la soutane et ne fit que boire avec elle), dans l'appartement d'A., le mélange d'un extrême désordre des sens et d'une élévation du cœur affectée nous enchante, il nous charme comme un alcool.

Souvent même, à trois, nous rions comme des fous.

Ce que j'attends de la musique : un degré de profondeur en plus dans cette exploration du froid qu'est l'amour *noir* (lié à l'obscénité de B., scellé par une incessante souffrance — jamais assez violent, assez louche, assez proche de la mort!).

Je diffère de mes amis me moquant de toute convention, prenant mon plaisir au plus bas. Je n'ai pas de honte vivant comme un adolescent sournois, comme un vieux. Échoué, ivre et rouge, dans une boîte de femmes nues : à me regarder morne et le pli des lèvres angoissé, personne n'imaginerait que je jouis. Je me sens *vulgaire* à n'en plus pouvoir et ne pouvant atteindre mon objet, je m'enfonce du moins dans une pauvreté réelle.

J'ai le vertige et la tête me tourne. Je me découvre fait de ma « confiance en moi » — précisément parce qu'elle me lâche. Si je n'ai plus mon assurance, un vide s'ouvre à mes pieds. La réalité de l'être est certitude naïve de la chance et la chance qui m'élève me mène à la ruine. Je rougis de me croire inférieur au plus *grand* : au point de n'y jamais penser, d'oublier que les autres m'ignorent.

La peur que B. ne m'abandonne, me laissant seul et, comme un déchet, malade du désir de me perdre, excite à la fin mon humeur. Je pleurais tout à l'heure — ou, l'œil vide, acceptais le dégoût —, maintenant le jour luit et le sentiment du malheur possible me grise : la vie s'étire en moi comme un chant modulé dans la gorge d'un soprano.

Heureux comme un balai dont le jeu fait dans l'air un moulinet.

Comme un noyé se perd en crispant les mains, comme on se noie faute d'allonger le corps aussi paisiblement que dans un lit, de la même façon... mais je sais.

Tu ne veux pas te perdre. Il te faut jouir à *ton compte*. Tu tirais de l'angoisse des voluptés si grandes — elles t'ébranlaient de la tête aux pieds (je l'entends de tes joies sexuelles, de tes voluptés sales du *Moulin Bleu* : tu ne veux pas abandonner?).

Ma réponse :

- J'abandonne à une condition...
- Laquelle?
- Mais non... j'ai peur de B.

Ce triste paysage de montagnes sous le vent, le froid et la neige fondue : combien j'aimais vivre avec B. dans cet inhabitable endroit ! Les semaines ont vite passé...

Dans les mêmes conditions : de l'alcool, des instants d'orage (d'orageuse nudité), des sommeils pénibles.

Marcher, dans une tempête, sur un chemin de montagne sans attrait, n'est pas une détente (ressemble davantage à une raison d'être).

Ce qui m'unit à B. est, devant elle et moi, l'impossible comme un vide, au lieu d'une vie commune assurée. L'absence d'issue, les difficultés renaissant de toutes façons, cette menace de mort entre nous comme l'épée d'Yseut, le désir qui nous tient d'aller plus loin que ne le supporte le cœur, le besoin de souffrir d'un incessant déchirement, le soupçon même — de la part de B. — que tout ceci ne mène encore, au hasard, qu'à la pauvreté, ne tombe dans l'ordure et le manque de caractère : tout cela fait de chaque heure un mélange de panique, d'attente, d'audace, d'angoisse (plus rarement d'irritante volupté), que seule peut résoudre l'action (mais l'action...).

Étrange en somme que la difficulté rencontrée par le vice — la paralysie, le frein du vice — tienne au peu de force, aux misères des possibilités réelles. Ce n'est pas le vice qui effraie, mais les petites gens qui l'entourent, ses fantoches, hommes et femmes, mal venus, imbéciles, ennuyés. Je dois à vrai dire être pour ma part une montagne assez désolée pour laisser l'accès du sommet même à de vieilles dames en perruque (elles me manqueraient pour un peu : dans les boîtes de nuit, les pitres, la mauvaise odeur — de chambre de malade — de l'or, la vulgarité clinquante m'agréent).

Je hais ces êtres bien venus auxquels manquent le sentiment des limites (d'une impuissance sans appel) : le sérieux dans l'ivresse du Père A. (il appartient sans conteste à la Société) n'est pas feint : ses discrets blasphèmes et sa conduite répondent — avec une sévérité morale insaisissable — au sentiment qu'il a de l'impossible.

Dîné hier avec B. et le Père A. Devrais-je attribuer à la boisson les folles déclarations d'A. ? ou encore : l'énoncé de la vérité serait-il un moyen d'engager au doute et de tromper plus parfaitement ?

A. n'est pas diabolique, mais humain (humain ? ne serait-ce pas insignifiant ?) : si l'on oublie la robe et l'intérêt anecdotique, le religieux athée servant, dit-il, une cause hostile à l'Église. Un jésuite en peignoir de bain (le corps osseux et long et l'onction n'est en lui qu'un sarcasme de plus) est bien l'homme le plus nu qui soit : sa *vérité*, B., ravie, la touchait...

Je vis dans l'enchantement du dîner d'hier : B. belle comme une louve et noire, si élégante en peignoir rayé de bleu et de blanc, entrouvert de haut en bas. Sarcastique elle aussi devant le Père et riant comme une flamme élançée.

Ces moments d'ivresse où nous bravons tout, où, l'ancre levée, nous allons gaiement vers l'abîme, sans plus de souci de l'inévitable chute que des limites données dans l'origine, sont les seuls où nous sommes tout à fait délivrés du sol (des lois)...

Rien n'existe qui n'ait ce *sens insensé* — commun aux flammes, aux rêves, aux fous-rires — en ces moments où la

consumation se précipite, au-delà du désir de durer. Même le dernier non-sens à la limite est toujours ce sens fait de la négation de tous les autres. (Ce sens n'est-il pas au fond celui de chaque être particulier qui, comme tel, est *non-sens* des autres, mais seulement s'il se moque de durer — et la pensée [la philosophie] est à la limite de cet embrasement, comme la bougie soufflée à la limite d'une flamme.)

Devant la logique acérée, cynique et lucidement bornée du Père A., le rire ivre de B. (A. dans un fauteuil, enfoncé — à demi nue, B. devant lui debout, moqueuse et folle comme une flamme) était ce mouvement insensé qui lève l'ancre et s'en va naïvement vers le vide. (En même temps mes mains se perdaient dans ses jambes... aveuglément ces mains cherchaient la fêlure, se brûlaient à ce feu qui m'ouvre le vide...)

A ce moment, la douceur de la nudité (la naissance des jambes ou des seins) touchait l'infini.

A ce moment, le désir (l'angoisse que double l'amitié) fut si merveilleusement comblé que je désespérai.

Ce moment immense — comme un fou-rire, infiniment heureux, démasquant ce qui dure après lui (en révélant l'inévitable déclin) — substituait l'alcool à l'eau, une absence de mort, un vide sans fin à la proximité apparente du ciel.

A. retors, rompu aux possibilités les plus folles et désabusé...

Si ce n'est B., je n'imagine pas d'être plus risiblement désespéré, non d'un espoir déçu, mais d'un désespoir véritable. L'honnêteté rigide apportée sans cœur à des tâches qu'on ne peut évoquer sans rire (tant elles sont subversives et paradoxales), l'absence d'envolée de méthodes apparemment faites pour étonner, la pureté dans la débauche (la loi logiquement écartée, il se trouve, faute de préjugés, dès l'abord au niveau du pire), la raillerie opposée aux délices dépassant l'égarément des sens, font d'A. l'analogue d'une épure d'usine. Le bon sens à tel point libéré des conventions a l'évidence d'une montagne — en a même la sauvagerie.

B. s'étonne devant lui des bizarreries du Père A.

Je lui montre en revanche quelles simples nécessités décident de sa vie : les dix années d'études profondes, le lent apprentissage de la dissimulation, de la désarticulation

d'esprit, font d'un homme un indifférent. En un sens un peu changé..., *perinde ac cadaver*.

— Crois-tu? demanda B. (brûlante d'ironie, de plaisir).

Agenouillée aux pieds du Père... heureuse elle-même animalement de ma folie.

Renversé, le visage de notre ami s'éclaira d'un sourire railleur.

Non sans violence, il se détendit.

La lèvre amère et les yeux perdus dans la profondeur du plafond, noyés de bonheur ineffable.

B. me dit de plus en plus louve :

— Regarde le Révérend rire aux anges.

— Les anges du Seigneur, dit A., ravissent le sommeil du juste!

Il parlait comme on bâille.

Je regrette de n'être pas mort, regardant B. la lèvre humide, et la regardant dans le fond du cœur. Atteindre le plaisir exaspéré, l'extrême audace, épuisant du même coup le corps, l'intelligence et le cœur, annule à peu près la survie. En bannit tout au moins le repos.

Ma solitude me démoralise.

Un coup de téléphone de B. me prévient : je doute de la revoir avant longtemps.

Et « l'homme seul » est maudit.

B., A. vivent seuls, assez volontiers. A. dans un ordre religieux, B. dans sa famille — pour insidieux que soient leurs rapports avec cet ordre, cette famille.

Je grelotte de froid. Soudain, inattendu, le départ de B. m'écoeure.

Je m'étonne : j'ai peur de la mort, une peur lâche et puérile. Je n'aime vivre qu'à la condition de brûler (il me faudrait sinon vouloir durer). Pour étrange que cela soit, mon peu d'entêtement à durer me retire la force de réagir : je vis noyé d'angoisse et j'ai peur de la mort, justement faute d'aimer vivre.

Je devine en moi la dureté possible, l'indifférence au pire, la folie qu'il faut dans les supplices : et je tremble pourtant, j'ai mal.

Je sais ma plaie inguérissable.

Sans ce défi de louve de B. — éclairant comme un feu l'épaisseur des brumes — tout est fade et l'espace est vide. En ce moment, comme la mer descend, la vie se retire de moi.

Si je veux...

Mais non.

Je refuse.

Je suis en proie à la peur dans mon lit.

Ce défi — sa fraîcheur de lis et les mains fraîches de nudité — comme un sommet du cœur, inaccessible...

Mais la mémoire est vacillante.

Je me souviens *mal*, de plus en plus mal.

Je suis si faible, souvent, que la force d'écrire me manque. La force de mentir ? Je dois le dire aussi : ces mots que j'aligne mentent. Je n'écrirais pas en prison sur les murs : je devrais m'arracher les ongles à chercher l'issue.

Écrire? se retourner les ongles, espérer, bien en vain, le moment de la délivrance?

Ma raison d'écrire est d'atteindre B.

Le plus désespérant : que B. perde à la fin le fil d'Ariane qu'est dans le dédale de sa vie mon amour pour elle.

Elle sait mais oublie (n'est-il pas nécessaire, à cette fin, d'oublier?) qu'elle et moi sommes entrés dans la nuit d'une prison dont nous ne sortirons que morts, réduits à coller, dans le froid, le cœur à nu contre le mur, dans l'attente d'une oreille collée de l'autre côté.

Malédiction! que pour atteindre ce moment la prison soit nécessaire et la nuit, le froid qui suivent ce moment?

Passé hier une heure avec A.

Je veux écrire en premier lieu ceci. Nous ne disposons pas de moyens pour atteindre : à la vérité nous atteignons, nous atteignons soudain le point qu'il fallait et nous passons le reste de nos jours à chercher un moment perdu; mais que de fois nous le manquons, pour cette raison précisément que le chercher nous en détourne, nous unir est sans doute un moyen... de manquer à jamais le moment du retour. — Soudain, dans ma nuit, dans ma solitude, l'angoisse cède à la conviction : c'est sournois, non plus même arrachant (à force d'arracher, cela n'arrache plus), *soudain le cœur de B. est dans mon cœur.*

Au cours de la conversation, le mouvement de bête traquée de la souffrance m'enlevait le désir de respirer. J'avais la tentation de parler : à ma tentation répondait un visage railleur. (A. ne rit, ne sourit que rarement, il n'est pas en lui de *moment perdu* à la recherche duquel il serait condamné : il est *désespéré* [comme la plupart]; d'ordinaire il subsiste une arrière-pensée de bonheur accessible.)

Étranges reflets, dans une obscurité de cave, des lueurs de la nudité : L. N. et sa femme, E., élégants tous deux. E. me tournait le dos, décolletée, blonde, en robe de style rose. Elle me souriait dans la glace. Sa gaieté insidieuse... Son mari relève la robe, du bout d'un parapluie, jusqu'à hauteur des reins.

— Très dix-huitième, dit N. en mauvais français. Le rire d'E., dans la glace, avait la malice, éblouie, de l'alcool.

Étrange que la même lueur insensée brille pour tous les hommes. La nudité fait peur : notre nature en entier découlant du scandale où elle a le sens de l'horrible... Ce qui s'appelle *nu* suppose une fidélité déchirée, n'est qu'une réponse tremblée et bâillonnée au plus trouble des appels. La furtive lueur entrevue dans l'obscurité ne demandait-elle pas le don d'une vie? Chacun ne doit-il pas, bravant l'hypocrisie de tous (quelle stupidité dans le fond des conduites « humaines »!), retrouver la voie qui le mène, à travers les flammes, à l'ordure, à la nuit de la nudité?

Le hibou survole, au clair de lune, un champ où crient des blessés.

Je survole ainsi dans la nuit mon propre malheur.

Je suis un malheureux, un infirme solitaire. J'ai peur de la mort, j'aime, et, de différentes façons, je souffre : je délaisse alors mes douleurs *et je dis qu'elles mentent*. Dehors il fait froid. Je ne sais pourquoi je brûle dans mon lit : je n'ai pas de feu, il gèle. Si j'étais nu dehors, frappé, arrêté, perdu (j'entendrais mieux que dans ma chambre ces sifflements et des détonations de bombes — à l'instant la ville est bombardée), mes claquements de dents mentiraient encore.

J'ai déshabillé tant de filles au bordel. Je buvais, j'étais ivre et n'étais heureux qu'à la condition d'être indéfendable.

La liberté qu'on n'a qu'au bordel...

Je pouvais au bordel me déculotter, m'asseoir sur les genoux de la sous-maîtresse et pleurer. Cela n'importait pas non plus, n'était qu'un mensonge, épuisant néanmoins le pauvre possible.

J'ai de mon derrière une idée puérite, honnête, et tant de peur au fond.

Mélange d'horreur, d'amour malheureux, de lucidité (le hibou!)...

Comme un fou évadé d'un asile, ma folie du moins m'enferme encore.

Mon délire est décomposé. Je ne sais si je ris de la nuit, ou si la nuit... Je suis seul, et, sans B., je crie. Mon cri se

perd de la même façon que la vie dans la mort. L'obscénité exaspère l'amour.

Souvenir effrayé de B. nue sous les yeux d'A.

Je l'étreignais éperdument et nos bouches se mêlaient.

A. troublé se taisait, « c'était comme à l'église ».

Et maintenant?

J'aime B. au point d'en aimer l'absence et d'aimer en elle mon angoisse.

Ma faiblesse : brûler, rire, exulter, mais quand vient le froid, manquer du courage de vivre.

Le pire : tant de vies indéfendables — tant de vanité, de laid et de vide moral. Cette femme au double menton dont l'immense turban proclamait l'empire de l'erreur... La foule — ineptie, déchet — n'est-elle pas dans l'ensemble une erreur? la chute de l'être dans l'individu, de l'individu dans la foule, n'est-ce pas, dans nos ténèbres, un « tout plutôt que... »? Le pire serait Dieu : plutôt M^{me} Charles s'écriant : « quel amour de petit bibi », plutôt moi-même couché avec M^{me} Charles, mais le reste de la nuit sanglotant : condamné à vouloir l'impossible. Là-dessus, les tortures, le pus, la sueur, l'ignominie.

Toute une activité de mort en vue de résultats mesquins.

Dans ce dédale de l'impuissance (de tous les côtés le mensonge), j'oublie l'instant où *le rideau se lève* (N. soulevant la robe, E. riant dans la glace : je me précipitai, pris la bouche et les seins jaillirent de la robe...).

Nudité d'E..., nudité de B., me délivrerez-vous de l'angoisse?

Mais non...

... donnez-moi de l'angoisse encore...

II

L'extrême dévotion est l'opposé de la piété, l'extrême vice l'opposé du plaisir.

Quand je pense à ma folle angoisse, à la nécessité où je suis d'être inquiet, d'être en ce monde un homme respirant mal, aux aguets, comme si tout allait lui manquer, j'imagine l'horreur de mes paysans d'ancêtres, avides de trembler de faim et de froid, dans l'air raréfié des nuits.

Comme ils ont voulu, dans les marécages de montagne où ils vécurent, mal respirer, étroitement trembler de peur (pour la nourriture, l'argent, les maladies des bêtes et des hommes, les méventes et les sécheresses) et leurs joies vigoureuses à la merci d'ombres qui rôdaient.

Quant au patrimoine d'angoisse de la nudité qu'ils se léguaient (les feux de brandons chauves à l'instant de cra-paud des conceptions), rien évidemment de plus « honteux ».

« Les pères ont mangé les raisins verts et les fils ont les dents agacées. »

Cela m'horripile enfin que mes grand-mères aient en moi la gorge serrée.

Sans nouvelles de B., je suis sans finir un chemin d'aveugle ivre-mort et, me semble-t-il, avec moi le suit la terre entière (silencieuse, ennuyée, condamnée à l'attente interminable).

Il neige ce matin, je suis seul et sans feu. La réponse serait : la flambée, la chaleur et B. Mais l'alcool emplirait les verres, B. rirait, parlerait d'A., nous nous endormirions, nus comme

des bêtes, et comme la poussière d'étoiles se dérobo dans le ciel à tout but concevable...

Je reçois de belles réponses, entre lesquelles la nudité, le rire de B. Mais le sens n'en varie guère. Il n'en est pas que la mort à l'avance ne dérobo. La plus belle n'est-elle pas la plus rude — d'elle-même annonçant sa misère en un mouvement de joie — provocateur, impuissant (comme était l'autre nuit, devant A., la nudité de B.)?

B. riait, face au Père, et les jambes jusqu'aux seins sauvagement nues, son insolence en un tel moment rappelait les amantes suppliciées, crachant leur langue au nez de leurs bourreaux. Ce mouvement n'est-il pas le plus *libre* (où les flammes, dans la nuit, s'élancent jusqu'aux nues)? le plus voluptueux? le plus fade? Je tente en écrivant d'en saisir un reflet, mais rien... Je m'en vais dans la nuit sans flammes et sans reflet, tout se dérobo en moi.

O malheur *insensé*, sans regret, sans angoisse! De telles flammes, déchirantes et fêlées, me voici brûlant du désir de brûler. Entre la mort et la douleur physique — et le plaisir, plus profond que la mort et la douleur — je me traîne dans une nuit chagrine, à la limite du sommeil.

L'impuissance de la mémoire. — J'allais voir l'an dernier le spectacle de Tabarin. A l'avance, avide de la nudité des filles (parfois la jarretière de couleur, la ceinture à bas posée sur la chaise, évoquent plus rigoureusement le pire, la chair désirable et nue — rarement je vis des filles sur les planches sans en pénétrer l'intimité *fade*, plus avant que je n'aurais fait dans un lit). Je n'étais pas sorti depuis des mois. J'allai à Tabarin comme à une fête, brillante de lèvres et de sexes faciles. A l'avance, rêvant de la foule riante des filles — si belles et vouées aux plaisirs de la nudité — je buvais, un goût de volupté montait en moi comme une sève : j'allais *voir* et j'étais à l'avance heureux. J'étais ivre au moment d'entrer. D'impatience et pour être au premier rang, j'arrivai trop tôt (mais, pour exaspérante qu'elle est, l'attente du spectacle est féérique). Je dus commander, pour moi seul, une bouteille de champagne. En peu d'instant, je la vidai. L'ivresse à la fin m'assomma : quand je sortis de l'hébetude, *le spectacle était terminé*, la salle vide et ma tête davantage encore.

Comme si je n'avais rien vu. Du début à la fin, je n'avais qu'un trou dans la mémoire.

Je sortis dans le black-out. Il faisait noir en moi comme dans les rues.

Je ne pensais pas cette nuit-là aux mémoires de mes grands-parents, que les brumes des marais maintenaient dans la boue, l'œil sec et la lèvre amincie par l'angoisse. Tenant de la dureté de leur condition le droit de maudire autrui, tirant de leur souffrance et de leur aigreur le principe dirigeant du monde.

Mon angoisse n'est pas faite uniquement de me savoir libre. Elle exige un possible qui m'*attire*, en même temps qu'il me fait peur. L'angoisse diffère d'une crainte raisonnable, de la même façon qu'un vertige. La possibilité d'une chute inquiète, mais l'inquiétude redouble si la perspective, au lieu d'écarter, trouve en celui qu'elle effraie une involontaire complicité : la fascination du vertige n'est au fond qu'un désir obscurément subi. Il en est de même de l'excitation des sens. Qu'on dénude la partie d'une jolie fille allant de la mi-jambe à la ceinture, le désir rend vivante une image du possible indiqué par la nudité. Il en est qui demeurent insensibles et, de même, on n'est pas forcément sujet au vertige. Le pur et simple désir de l'abîme est peu concevable, il aurait pour fin la mort immédiate. Je puis au contraire aimer la fille dénudée devant moi. Si l'abîme me paraît répondre à mon attente, je conteste aussitôt la réponse, au lieu que le bas-ventre des filles ne révèle un caractère d'abîme qu'à la longue. Il ne serait pas un abîme s'il était disponible sans fin, restant égal à lui-même, à jamais joli, à jamais dénudé par le désir, et si, de mon côté, j'avais d'inépuisables forces. Mais s'il n'a pas le caractère immédiatement noir d'un ravin, il n'en est pas moins vide pour autant et n'en mène pas moins à l'horreur.

Je suis sombre ce soir : la joie de ma grand-mère à pincer les lèvres dans la boue, ma maudite méchanceté pour moi-même, et c'est ce qui me reste aujourd'hui des plaisirs de l'autre nuit (du beau peignoir ouvert, du vide entre les jambes, des rires de défi).

J'aurai dû me douter que B. aurait peur.

Maintenant j'ai peur à mon tour.

Comment, contant l'histoire des rats, n'ai-je pas mesuré dans son étendue l'horreur de la situation ?

(Le Père rit, mais ses yeux se dilatèrent. Je contai coup sur coup les deux histoires :

X. (il est, mort depuis vingt ans, le seul écrivain de nos jours qui rêva d'égaliser les richesses des *Mille et Une Nuits*) se rendant dans une chambre d'hôtel où l'on introduisait des hommes revêtus d'uniformes divers (dragon, pompier, marin, garde municipal ou livreur). Une couverture de dentelles cachait X., étendu sur le lit. Les personnages du rôle se promenaient sans mot dire dans la chambre. Un jeune liftier, aimé d'X., arrivait en dernier, vêtu du plus bel uniforme et porteur d'une cage où vivait un rat. Disposant la cage sur un guéridon, le liftier s'armait d'une épingle à chapeau dont il perçait le rat. Au moment où l'épingle pénétrait le cœur, X. souillait la couverture de dentelles.

X. se rendait aussi dans un sous-sol de bouge du quartier Saint-Séverin.

— Madame, demandait-il à la patronne, avez-vous des rats aujourd'hui ?

La patronne répondait à l'attente d'X.

— Oui, monsieur, disait-elle, nous avons des rats.

— Ah...

— Mais, poursuivait X., ces rats, madame, sont-ils beaux ces rats ?

— Oui, monsieur, de très beaux rats.

— Vraiment ? mais ces rats ?... sont-ils gros ?

— Vous les verrez, ce sont d'énormes rats.

— C'est qu'il me faut, voyez-vous, d'énormes rats...

— Ah, monsieur, des colosses...

X. alors se ruait sur une vieille qui l'attendait.)

Je dis mon histoire à la fin comme il faut la dire.

A. se leva et dit à B. :

— Quel dommage, chère amie, vous êtes si jeune...

— Je regrette aussi, mon Père.

— A défaut de merles, n'est-ce pas ?

(Même l' d'élégants personnages à l'énormité d'un rat.)

Ce n'est pas tout à fait tomber dans un vide : comme la chute arrache un cri, s'élève une flamme..., mais la flamme est comme un cri, n'est pas saisissable.

Le pire est sans doute une durée relative, donnant l'illusion qu'on saisit, qu'on saisira du moins. Ce qui reste dans les mains est la femme et, de deux choses l'une, ou elle nous échappe ou la chute dans le vide qu'est l'amour nous échappe : nous nous rassurons dans ce dernier cas mais comme des dupes. Et le mieux qui nous puisse arriver, c'est d'avoir à chercher le moment perdu (où secrètement, peut-être même avec bonheur, mais prêts d'en mourir, nous avons jeté notre seul cri).

Cri d'enfant, de terreur et pourtant de bonheur aigu.

Ces rats qui nous sortent des yeux comme si nous habitions des tombeaux... : A. lui-même a l'élan et le caractère d'un rat — d'autant plus alarmant qu'on ne sait d'où il sort ni où il file.

Cette partie des filles entre la mi-jambe et la ceinture — qui répond violemment à l'attente — y répond comme l'insaisissable passage d'un rat. Ce qui nous fascine est vertigineux : la fadeur, les replis, l'égout ont la même essence, *illusoire*, que le vide d'un ravin où l'on va tomber. Le vide aussi m'attire, sinon je n'aurais pas de vertige — mais je meurs si je tombe et que puis-je faire d'un vide — sinon d'y tomber? Si je survivais à la chute, je vérifierais l'inanité du désir — comme je l'ai fait mille fois dans la « petite mort ».

A coup sûr, instantanément, la « petite mort » épuise le désir (le supprime) et nous met dans l'état d'un homme au bord d'un ravin, tranquille, insensible à la sorcellerie du vide.

Comique qu'A. et B., étendus avec moi, ayons agité les plus lointaines questions politiques — la nuit, dans la détente qui suit la satisfaction.

Je caressais la tête de B.

A. tenait dans la main le pied nu de B. — qui manquait à l'élémentaire décence.

Nous abordâmes la métaphysique.

Nous retrouvions la tradition des dialogues!

J'écrirais ce dialogue? J'y renonce aujourd'hui, je m'énerve. Trop d'angoisse (de l'absence de B.).

Ceci me frappe : rapportant ce dialogue ici, j'abandonnerais la poursuite du désir.

Mais non, le désir à l'instant m'aveugle.

Comme un chien ronge un os...

Je renoncerais à ma recherche malheureuse?

Il faut le dire aussi : la vie est plus mobile que le langage — fût-il fou — quand le langage le plus tendu n'est pas le plus mobile (je plaisante avec B. sans fin, nous rions l'un de l'autre à l'envi : malgré mon souci d'être véridique, je n'en puis parler davantage. J'écris comme l'enfant pleure : un enfant renonce lentement aux raisons qu'il a d'être en larmes).

Je perdrais mes raisons d'écrire?

Et même...

Si je parlais de guerre, de torture... : comme la guerre, la torture, aujourd'hui, se situent en des points qu'a fixés le langage commun, je me détournerais de mon objet — qui m'entraîne au-delà des limites admises.

Je vois encore ainsi comment la réflexion philosophique trahit : c'est qu'elle ne peut répondre à l'attente, n'ayant qu'un objet limité — qui se définit à partir d'un autre à l'avance défini — si bien qu'opposé à l'objet du désir, il n'est jamais qu'indifférent.

Qui refuserait de voir que, sous une apparence de frivolité, mon objet est l'essentiel, que d'autres regardés comme les plus graves ne sont en vérité que les moyens menant à l'attente du mien? La liberté n'est rien si elle n'est celle de vivre au bord de limites où toute compréhension se décompose.

La nudité de l'autre nuit est le seul point d'application de ma pensée qui la laisse enfin défaillante (de l'excès du désir).

La nudité de B. met en jeu *mon attente*, quand celle-ci a seule le pouvoir de mettre en question *ce qui est* (l'attente m'arrache au *connu*, car le *moment perdu* l'est à jamais; sous le couvert du *déjà vu*, j'en cherche âprement l'au-delà : l'*inconnu*).

Qu'importe la philosophie puisqu'elle est cette contestation naïve : l'interrogation que nous pouvons faire *apaisés!* comment serions-nous apaisés si nous ne nous reposons sur toute une connaissance présupposée? introduire une donnée métaphysique à l'extrémité tendue de la pensée en révèle comiquement l'essence : celle de chaque philosophie.

Ce dialogue, seule la défaillance qui suit... l'a permis.

Qu'il est irritant de ne pouvoir parler qu'*apaisé* de la *guerre* (apaisé, avide de paix), si bien qu'y pensant jusqu'au bout j'écris ce livre-ci, qui semble d'un aveugle indifférent.

(Parler comme on fait d'habitude de la guerre exige qu'on oublie l'impossible au fond. De même de la philosophie. L'on ne peut faire face sans relâche — même nous battre et nous faire tuer nous détourne de l'impossible.)

Quand j'entrevois, comme aujourd'hui, le *simple* fond des choses (ce qu'à la condition d'une chance infinie, l'agonie révélera sans réserve), je sais que je devrais me taire : je recule, en parlant, le moment de l'irréversible.

J'ai reçu à l'instant ces simples mots de B., timbrés de V. (petite ville de l'Ardèche), d'une écriture enfantine (après six jours de silence) :

Un peu blessée j'écris main gauche.

Scènes de mauvais rêves.

Adieu.

Embrasse le Révérend quand même.

B.

Qu'ai-je à faire de durer?

Poursuivre la partie perdue?

Nulle raison d'écrire ou d'aller ce soir à la gare. Ou celle-ci : j'aime mieux passer la nuit dans un train, de préférence

en troisième. Ou encore : si comme l'an dernier, le garde-chasse du domaine de B. me casse la figure dans la neige, je connais quelqu'un qui rira.

Moi naturellement!

J'aurais dû m'en douter. B. s'est réfugiée chez son père...
Découragé.

Que B. me fuie, se réfugie où je ne puis l'atteindre d'aucune façon, quand cet ivrogne de vieillard la bat (son père : ce vieil œuf bredouillant des comptes), quand elle avait promis...
Je me sens de plus en plus mal.

J'ai ri, j'ai ri seul. Je me suis levé en sifflant et me suis laissé tomber à terre, comme si, d'un coup, j'avais sifflé le peu de forces qui me reste. Et j'ai pleuré sur le tapis.

B. se fuit elle-même. Pourtant...

Personne comme elle n'a provoqué le sort (chez A.).

Je m'entends : elle n'y pensait pas. Quand, moi, j'ai conscience (à quel point j'ai conscience et que la conscience fait mal ! une conscience enflée comme une joue ? mais comment m'étonner que B. me fuie !).

Mes tempes battent toujours. Dehors la neige tombe. Depuis plusieurs jours il me semble. J'ai la fièvre et je hais cette flambée ; ma solitude, depuis quelques jours, est vraiment folle. Maintenant, même la chambre ment : tant qu'elle était froide et sans feu, je gardais les mains sous les couvertures et j'étais moins traqué, mes tempes battaient moins. Dans un demi-sommeil, je me suis rêvé mort : le froid de la chambre était mon cercueil, les maisons de la ville d'autres tombes. Je m'habituais. Je n'étais pas sans fierté d'être malheureux. Je tremblais, sans espoir, défait comme du sable qui s'écoule.

Absurdité, impuissance sans bornes : malade à quelques pas de B. dans cette auberge de petite ville, sans aucun moyen de l'atteindre.

M'écrirait-elle trouvant à Paris l'adresse de l'hôtel de V. ?

Elle renoncerait, j'imagine, à contrarier la malchance.

Décidé, à plusieurs reprises, à lui faire tenir un mot.

Il est douteux qu'elle vienne et même qu'elle le puisse

(tout se sait dans les petites villes). Je calcule à l'infini; il est inévitable qu'Edron (le garde-chasse-concierge) n'intercepte le mot et ne le donne au père. On frapperait à ma porte et, comme l'an passé, ce ne serait pas B., mais le petit Edron (le vieillard minuscule et vif comme un rat) qui se jetterait sur moi et, comme l'an passé, m'assommerait à coups de canne. Le comble est qu'aujourd'hui, ne pouvant plus être surpris, je ne pourrais pourtant rien faire. Dans mon lit, je n'ai pas la moindre force.

O don Juan de pacotille, victime en son auberge glacée du concierge du commandeur!

L'an dernier, c'était dans la neige, au carrefour où j'attendais B. : il se précipita, je ne comprenais pas qu'il m'attaquait, je compris recevant un grand coup sur la tête. Je perdis connaissance et revins à moi sous les coups de soulier du vieillard. Il frappait au visage. J'étais couvert de sang. Il n'insista guère et partit en courant comme il était venu.

Soulevé sur les mains, je regardai mon sang couler. De mon nez, de mes lèvres sur la neige. Je me levai et pissai au soleil. Je souffrais, bridé par les plaies. J'avais mal au cœur et n'ayant plus de moyen d'atteindre B., j'entrais dans cette nuit, où, depuis, chaque heure m'enfonce et m'égare un peu plus.

Je suis calme (à peu près) si je réfléchis : le petit Edron n'en est pas la cause, je n'ai *jamais* aucun moyen d'atteindre B. B. m'échappe de toute façon, apparaît soudain comme Edron, comme lui disparaît soudain. J'ai voulu l'hôtel, son absence d'issue, cette vaine antichambre du vide. Je ne sais si je vais mourir (peut-être?), mais je n'imagine plus de meilleure comédie de la mort que mon séjour à V.

Je claque des dents, grelottant de fièvre, et je ris. Ma main brûlante donnée à celle glacée du Commandeur, j'imagine celui-ci dans ma main, changé en un clerc de notaire, chauve, petit, plat comme un papier. Mais mon rire rentre dans ma gorge : il boit et bat sa fille. B., avide de leur tenir tête, durant des semaines à sa merci! Et sa mère est malade... : il la traite de putain devant les bonnes! Mais moi je perds la tête, pendant qu'il bat sa fille et la tuera.

« En vérité, le comédien n'avait cure de B. On ne pouvait même dire exactement qu'il l'aimait. Son amour prétendu n'eut de sens que l'angoisse qu'il en tira. Ce qu'il aimait, c'était la nuit. Il préférait B. à d'autres femmes, parce qu'elle l'évitait, le fuyait, et, durant ses longues fuites, était sous le coup de menaces de mort. Il aimait la nuit, véritablement, comme un amoureux la femme de sa vie. »

Mais non. B. elle-même est la nuit, aspire à la nuit. Je lâcherai le monde un jour : alors la nuit sera la nuit, je mourrai. Mais vivant, ce que j'aime est l'amour qu'a la vie de la nuit. Il est bon que ma vie, puisqu'elle a la force nécessaire, soit l'attente d'un objet l'entraînant vers la nuit. Nous peinons vainement à la recherche du bonheur : la nuit même veut de nous la force de l'aimer. Il nous faut, si nous survivons, trouver les forces nécessaires — que nous aurons à dépenser par amour d'elle.

Quand je quittai Paris, je coupai les ponts derrière moi. Ma vie à V., dès l'abord, ne différa plus d'un mauvais rêve, il n'en demeura que l'absurdité : ma chance était d'être malade, dans d'insoutenables conditions.

On m'a fait suivre une lettre de Paris : ma tristesse est si grande qu'à certains moments je me prends à gémir à haute voix.

La lettre est, comme le premier mot, écrite de la main gauche, mais moins indécise :

« ... mon père, me dit-elle, me trafna à travers les chambres par les cheveux. Je criais : cela fait incroyablement mal. Ma mère m'aurait mis pour un peu la main sur ma bouche. Il nous tuera, ma mère et moi, dit-il, il te tuera ensuite, car il ricane : il ne veut pas te rendre malheureux ! Il m'a pris un doigt et l'a retourné avec une méchanceté si diabolique qu'il a cassé l'os. Je n'aurais pas imaginé non plus une douleur si violente. Je comprends mal ce qui s'est passé : j'ai crié, la fenêtre ouverte, au moment où passait un vol de corbeaux, leurs cris se mêlaient aux miens. Je deviens peut-être folle.

« Il se méfie de toi : il va dans les hôtels à l'heure des repas, traverse la salle à manger. Il est fou : le docteur veut l'interner, mais sa femme, aussi folle que nous, ne veut pas

qu'il soit dit... Tu l'occupes du matin au soir : *il te hait par-dessus tout*. Quand il parle de toi, il sort de sa tête de grenouille une petite langue rouge.

« Je ne sais pourquoi, à toute heure du jour, il t'appelle "milord" et "caïman". Il raconte que tu m'épouseras, car dit-il, tu veux la fortune, le château : nous aurons des "noces funèbres"! »

Je deviens fou moi-même, à coup sûr, dans ma chambre. J'irai au château sous la neige, grelottant dans mon par-dessus. A la porte de la grille paraîtra le vieil Edron. Je verrai sa bouche fûtée et furieuse et n'entendrai pas ses injures, couvertes par le bruit des aboiements!

Je me pliai en chien de fusil dans mon lit : je pleurais.

Larmes de caïman!

Elle, B., ne pleure pas, n'a jamais pleuré.

Je l'imagine dans l'un des couloirs du château, comme un courant d'air, claquant l'une après l'autre les portes, et riant, malgré tout, de mes larmes de caïman.

Il neige encore.

Mon cœur bat plus violemment si j'entends des pas dans l'hôtel : B. allant à la poste restante y trouverait mes lettres et viendrait?

On frappa et je ne doutai plus qu'elle ne vînt, que le mur me séparant d'elle ne s'ouvrit... J'imaginai déjà ce plaisir fugitif : la revoir, après tant de jours et de nuits. Le Père A. ouvrit la porte, un léger sourire, une étrange raillerie dans les yeux.

— J'ai reçu des nouvelles de B., me dit-il. J'ai reçu finalement un mot me demandant de venir. Vous n'y pouvez rien, dit-il. Moi, ma robe...

Je le suppliai d'aller sans attendre au château.

Il me vit maigre et ravagé sous une barbe de huit jours.

— Qu'avez-vous? Je donnerai de vos nouvelles.

— Je suis malade, lui dis-je, je n'ai pu l'en prévenir. Les nouvelles que j'ai, moi, sont plus vieilles que les vôtres.

Je lui dépeignis mon état.

— Je ne sais, poursuivis-je, où j'ai lu cette phrase : *Cette soutane est assurément un mauvais présage?* J'imagine le pire.

— Rassurez-vous, dit-il, j'ai parlé dans l'hôtel. Un malheur est vite su dans une petite ville.

— Le château est loin d'ici?

— Trois kilomètres. B. vivait, il y a quelques heures, à coup sûr. Nous n'en savons jamais plus long. Laissez-moi ranimer votre feu, il fait dans votre chambre une température de banquise.

Je savais bien qu'elle n'irait pas à la poste restante!
Et maintenant?

Mon messenger file dans la neige : il ressemble à ces corbeaux dont les cris se mêlaient à ceux de B. dans sa chambre.

Ces oiseaux survolant les neiges accompagnent probablement le jésuite, allant vers la chambre où B. cria. J'imagine en même temps la nudité de B. (les seins, les hanches, la fourrure), la figure de crapaud du tortionnaire, la langue rouge : et maintenant, les corbeaux, le prêtre.

Je me sens le cœur lentement soulevé, au point où l'on touche l'intimité des choses.

A. file comme un rat!

Ma conduite désordonnée, la fenêtre donnant sur le vide et mon exaspérant « n'importe! », comme si j'étais tenu, harcelé par le temps, à la veille d'événements macabres...

Comme si la rencontre au château du père (de la fille, ma maîtresse, et de son amant, le jésuite) donnait à ma douleur on ne sait quelle insaisissable outrance...

.
. quelle aurore se lève en
moi? quelle inconcevable lumière? éclairant la neige, la
soutane, les corbeaux...

... tant de froid, de douleur et d'obscénité! mais cette
horlogerie rigoureuse (le prêtre), apte aux missions les plus
délicates, obligée de claquer des dents!...

... je ne sais ce qui tourne dans ma tête — dans les nues
— comme une meule impalpable — éblouissante — vide
sans limite, cruellement froid, délivrant comme une arme
blanche...

... ô ma maladie, quelle exaltation glaçante, au niveau
d'un meurtre...

... je n'ai plus désormais de limites : ce qui grince dans le
vide en moi est une épuisante douleur qui n'a d'autre issue
que mourir...

... le cri de douleur de B., la terre, le ciel et le froid sont
nus comme les ventres dans l'amour...

.
.
.
.
.
. A., claquant des dents sur le seuil se
rue sur B., la dénude, arrache ses vêtements dans le froid.
Arrive à ce moment le père (non le Père A., mais le père de

B.), le petit homme chafouin, riant comme un niais, disant avec douceur : « Je savais, c'est une comédie! »

.

. le petit homme, le père, à pas de loup, goguenard, enjambe les forcenés sur le seuil (étendus sur la neige et la merde auprès d'eux — ne pas oublier la soutane, et surtout *la sueur de mort* — me semblerait pure) : il met ses mains en porte-voix (le père, l'œil brillant de malignité) et crie à voix basse : « Edron! »

.

. quelque chose de chauve et de moustachu, démarche sournoise de cambrioleur, un doux, un faux-comme-un-jeton, un mignon gloussement de rire : il appelle à voix basse : « Edron! le fusil de chasse! »

.

. dans le silence endormi de la neige, une détonation retentit

.

.

Je m'éveille un peu mal à l'aise et pourtant gai.

Les côtés obliques de l'être, par où il échappe à la pauvre simplicité de la mort, ne se révèlent le plus souvent qu'à l'indifférente lucidité : la méchanceté gaie de l'indifférence atteint seule ces lointaines limites où même le tragique est sans prétention. Il est aussi tragique, mais il n'est pas lourd. Il est bête au fond qu'en ces déconcertantes régions nous n'accédions d'habitude que crispés.

Il est étrange qu'A., lui qui..., m'ait guidé dans mes démarches de rêve.

En cet instant suspendu, où jusqu'à l'idée de la mort de B. m'indiffère, je ne doute pas cependant que si je ne l'aimais comme je fais, je n'aurais pu connaître mon état.

Peu importe la raison, A. m'aïda beaucoup en un an à poser, lucidement, ces problèmes qu'imposent à la vie les misères de la réflexion (misères, c'est vite dit, quand du riche et du pauvre, le sens est donné dans la réflexion!). La lucidité vide d'A., le mépris qu'il oppose à ce qu'elle n'est pas, m'envahirent comme le vent une mesure aux fenêtres vides. (Je dois faire, il est vrai, cette réserve : A. raillerait cette comparaison qui laisse voir aussitôt le peu d'assurance du mépris.)

L'inanité d'A. : c'est d'être sans désir (de n'attendre plus rien). La lucidité exclut le désir (ou peut-être le tue, je ne sais pas) : ce qui subsiste, il le domine, quand je...

Mais que dire, il est vrai, de moi ? en ce moment extrême, épuisant, je puis imaginer que j'ai laissé s'exaspérer le désir afin de trouver ce dernier moment, où la plus grande lumière imaginable éclaire ce que voient rarement des yeux d'hommes la nuit éclairant la lumière !

Que je suis fatigué ! comment ai-je écrit ces phrases ambiguës, quand chaque chose est donnée simplement ? La nuit est la même chose que la lumière..., mais non. La vérité est que, de l'état où je suis, on ne peut rien dire sinon que le tour est joué.

C'est bizarre : les éléments subsistent sous un jour comique : je puis les discerner encore et les voir comiques, mais précisément, le comique va si loin qu'on n'en peut parler.

Tombe entièrement d'accord ce qui ne peut en aucun cas tomber d'accord : sous ce nouveau jour, la discorde est plus grande qu'elle ne fut jamais. L'amour de B. me fait rire de sa mort et de sa douleur (je ne ris d'aucune autre mort) et la pureté de mon amour la déshabille jusqu'à la merde.

L'idée que le Père A., tout à l'heure, était mort de froid venait à mon aide. Il est difficile à troubler. C'est dommage.

Je doute évidemment d'avoir voulu... J'ai souffert. Mon état actuel, d'une lucidité aiguë, est l'effet d'une angoisse exagérée. Dont je sais qu'elle recommencera tout à l'heure.

La lucidité d'A. dépend d'une absence de désir. La mienne est la conséquence d'un excès — sans doute est-elle aussi la seule véritable. Si elle n'est qu'une négation du délire, la lucidité n'est pas tout à fait lucide, est encore un peu la peur d'aller jusqu'au bout — transposée en ennui, c'est-à-dire en dédain de l'objet d'un désir excédant. Nous nous raisonnons et nous nous disons : cet objet n'a pas *en lui* la valeur que lui donne le désir. Nous ne voyons pas que la simple lucidité, que nous atteignons aussi, est encore aveugle. Il nous faut apercevoir en même temps le mensonge *et la vérité* de l'objet. Sans doute devons-nous savoir que nous nous leurrerons, que l'objet est d'abord ce que discerne un être

sans désir, mais *c'est* aussi ce qu'un désir discerne en lui. B. est aussi ce que seule atteint l'extrémité du délire et ma lucidité ne serait pas si mon délire était moins grand. Comme elle ne serait pas si les autres côtés, dérisoires, de B. m'échappaient.

Le jour tombe, le feu meurt, et je devrai bientôt cesser d'écrire, obligé par le froid de rentrer les mains. Les rideaux écartés, je devine à travers les vitres le silence de la neige. Sous un ciel bas, ce silence infini me pèse et m'effraie, comme pèse l'insaisissable présence de corps étendus dans la mort.

Ce silence ouaté de la mort, maintenant je l'imagine seul à la mesure d'une exaltation immensément douce, mais libre immensément, exorbitée tout entière et désarmée. Quand M. reposa devant moi dans la mort, belle et oblique comme l'est le silence de la neige, effacée comme lui mais, comme lui, comme le froid, folle de rigueur exaspérée, j'ai déjà connu cette douceur immense, qui n'est que l'extrémité du malheur.

... que le silence de la mort est grand dans le souvenir de la débauche, quand la débauche elle-même est la liberté de la mort! que l'amour est grand dans la débauche! la débauche dans l'amour!

... si maintenant je pense — en ce moment le plus lointain d'une défaillance, d'un dégoût physique et moral — à la queue rose d'un rat dans la neige, il me semble entrer dans l'intimité de « ce qui est », un léger malaise me crispe le cœur. Et certainement je sais de l'intimité de M., qui est morte, qu'elle était comme la queue d'un rat, *belle comme la queue d'un rat!* Je le savais déjà que l'intimité des choses est la mort.

... et naturellement, *la nudité est la mort* — et d'autant plus « la mort » qu'elle est belle!

L'angoisse est lentement revenue, après ce peu de temps de douceur immense...

Il est tard. A. ne revient pas. Il devait du moins téléphoner, prévenir l'hôtel.

Idee de doigt volontairement cassé, par le fou...

Ce retard, ce silence, mon attente, ouvrent la porte à la peur. Depuis des heures, il fait nuit. A la longue, le sang-froid que j'ai d'ordinaire, et même aux mauvaises heures de l'angoisse, m'abandonne. Comme un défi amer, le souvenir me vient de ce que me dit un jour une employée (elle faisait des passes avec moi) : son patron se vantait d'avoir, en juillet 1914, stocké des milliers de voiles de veuves.

L'horrible attente de ce qui ne vient pas, l'attente de la veuve, irrémédiablement veuve déjà, mais ne pouvant savoir, vivant d'espérer. Chaque instant de plus qui marque les battements accélérés du cœur me dit qu'il est fou d'espérer (nous avons convenu qu'A. téléphonerait s'il ne rentrait pas).

De mon indifférence à la mort de B., plus question, sinon que je tremble de l'avoir eue.

Je me perds en suppositions, mais l'évidence se fait.

[Deuxième carnet]

L'espoir d'un dérangement du téléphone : je me levai, me couvris de mon pardessus, descendis l'escalier : sentiment, dans le fond des couloirs, d'être — enfin — par-delà les limites humaines, épuisé, sans retour imaginable. J'ai littéralement tremblé. Maintenant, me souvenant d'avoir tremblé, je me sens réduit, dans ce monde, à ce tremblement, comme si ma vie entière n'avait de sens que ma lâcheté.

Lâcheté de demi-barbu, errant, prêt à pleurer, dans des couloirs glacés d'hôtel de gare et faisant mal la différence entre des lumières de clinique (plus rien de réel) et l'obscurité définitive (la mort), réduit dans ce monde à ce tremblement.

La sonnerie du téléphone se prolongea si longtemps que j'imaginai le château déjà dans la mort en entier; une voix de femme à la fin répondit. Je demandai A.

— Il n'est pas là, dit la voix.

— Comment? criai-je.

J'insistai intelligiblement.

— Ce monsieur est peut-être ailleurs.

Je protestai.

— Ailleurs dans la maison, dit la voix, mais ce monsieur n'est pas dans le bureau.

Elle reprit sur un ton inattendu, ni trop bête, ni malin :

— Il se passe des choses au château.

— Je vous en prie, madame, suppliai-je, ce monsieur est certainement là. S'il est encore en vie, voulez-vous lui dire qu'on l'appelle.

Un rire étouffé répondit, mais cette voix gentille concéda :

— Oui, monsieur. J'y vais.

J'entendis reposer l'appareil et même un bruit de pas s'éloigner. On ferma la porte et plus rien.

Au comble de l'agacement, il me sembla entendre un appel et comme un bruit de vaisselle cassée. L'intolérable attente durait. Après un temps infini, je ne doutai plus qu'on eût coupé. Je raccrochai et redemandai le numéro, mais l'on répondit : « pas libre ». Au sixième essai, la téléphoniste dit :

— N'insistez pas : il n'y a personne en ligne.

— Comment? criai-je.

— L'appareil est décroché, mais personne ne parle. Rien à faire. On a dû l'oublier.

Inutile en effet d'insister.

Je me levai dans la cabine et gémis :

— Attendre toute la nuit...

Plus l'ombre d'espoir, mais j'étais dominé par l'idée de savoir à tout prix.

Rentré dans ma chambre, je restai sur une chaise gelé et recroquevillé.

Je me levai à la fin. J'étais si faible que m'habiller me coûta une peine inouïe : j'en pleurai.

Je dus, dans l'escalier, m'arrêter, m'appuyer au mur.

Il neigeait. J'avais les bâtiments de la gare devant moi, un cylindre d'usine à gaz. Suffoqué, haché par le froid, je marchais dans la neige intacte, mon pas dans la neige et mon tremblement (je claquais fébrilement des dents) étaient d'une si folle impuissance.

Je faisais, ramassé sur moi-même, un « ... ho... ho... ho... » grelotté. C'était dans l'ordre des choses : persister dans mon entreprise, me perdre dans la neige? Ce projet n'avait qu'un sens : ce que je refusais absolument était d'attendre et j'avais choisi. Il se trouva, ma chance voulut, qu'il n'y eut ce jour-là qu'un moyen d'éviter l'attente.

— Aussi, me dis-je (je ne sais si j'étais accablé : les difficultés à la fin m'allégeaient), la seule chose qui me reste à faire excède mes forces.

Je pensais :

— Pour la raison justement qu'elle excède mes forces, qu'au surplus elle ne peut aboutir en aucun cas — le concierge, les chiens... — je ne puis pas l'abandonner.

La neige chassée par le vent fouettait ma figure, m'aveuglait. Mon imprécation s'élevait dans la nuit contre un silence de fin du monde.

Je gémis comme un fou dans cette solitude :

— Mon malheur est trop grand!

Ma voix criait en porte à faux.

J'entendais le grincement de mes souliers : la neige effaçait à mesure la trace de mes pas, comme si, clairement, il n'était plus question de retour.

J'avancais dans la nuit : l'idée que, derrière moi, les ponts étaient coupés me calmait. Elle accordait mon état d'âme avec la rigueur du froid! Un homme, sorti d'un café, disparut dans la neige. Je voyais l'intérieur éclairé, je me dirigeai vers la porte et l'ouvris.

Je fis tomber la neige de mon chapeau.

Je m'approchai du poêle : à ce moment-là, je trouvais mauvais de sentir à quel point j'aimais la chaleur d'un poêle.

— Ainsi, me dis-je, riant intérieurement d'un rire éteint, je ne reviendrai pas : je ne partirai pas!

Trois cheminots jouaient au billard japonais.

Je demandai un grog. La patronne versait le marc dans un petit verre, le vidait dans un grand. J'en obtins une bonne quantité : elle se mit à rire. Je voulais du sucre et, pour l'obtenir, je tentai une plaisanterie raide. Elle rit aux éclats et sucra l'eau chaude.

Je me sentis déchu. La plaisanterie faisait de moi le complice de ces gens qui n'attendaient rien. Je bus ce grog brûlant. J'avais dans mon pardessus des comprimés pour la grippe. Je me rappelai qu'ils contenaient de la caféine et j'en absorbai plusieurs.

J'étais irréel, léger.

A côté d'un jeu où s'affrontaient des rangées de joueurs de football colorés.

L'alcool et la caféine m'excitèrent : je vivais.

Je demandai l'adresse du à la patronne.

Je payai et quittai la salle.

Dehors, je pris le chemin du château.

La neige avait cessé de tomber, mais l'air était glacé.

J'allais à l'encontre du vent.

Je faisais maintenant le pas que mes ancêtres n'avaient pu faire. Ils vivaient à côté du marais où, la nuit, la méchanceté du monde, le froid, le gel, la boue, soutenaient leur aigre caractère : avarice, dureté aux souffrances excessives. Ma supplication exaspérée, mon attente, n'étaient pas moins liées que leur rigueur à la nature de la nuit, mais je n'étais plus résigné : mon hypocrisie ne changeait pas cette risible condition en une épreuve voulue de Dieu. J'allais, moi, jusqu'au bout de ma rage d'interroger. Ce monde m'avait donné — et retiré — CE QUE J'AIMAIS.

Que j'ai souffert à m'en aller dans cette immensité devant moi : il ne neigeait plus, le vent soulevait la neige. La neige par endroit venait à mi-jambe. Je devais monter une interminable pente. Le vent glaçant emplissait l'air avec une telle tension, une telle rage que, me semblait-il, mes tempes allaient éclater, mes oreilles saigner. Aucune issue imaginable — sinon le château... où les chiens d'Edron... la mort... Je marchais, dans ces conditions, avec l'énergie du délire.

Évidemment je souffrais, mais je n'ignorais pas qu'en un sens cet excès de souffrance était volontaire. Rien à voir avec la souffrance *subie* — sans recours — du prisonnier que l'on torture, du déporté qu'abat la faim et des doigts qui ne sont qu'une plaie qu'avive le sel. Dans cette rage de froid, j'étais fou. Ce qui dort en moi d'énergie insensée tendu à se rompre, il me semble avoir ri, au fond, de mes tristes lèvres mordues — ri, sans doute, en criant, de B. Qui connaît mieux que moi les limites de B. ?

Mais — me croira-t-on ? — les souffrances voulues naïvement, les limites de B., ne faisaient qu'élançer mon mal ;

dans ma simplicité, mes tremblements m'ouvraient à ce silence qui s'étend plus loin que l'espace concevable.

J'étais loin, si loin du monde des réflexions calmes, mon malheur avait cette douceur électrique de vide qui ressemble aux ongles qu'on tourne.

J'arrivai aux limites de l'épuisement, les forces m'abandonnèrent. Le froid avait la cruauté impossible, insensément tendue d'un combat. Trop loin pour revenir, tarderais-je à tomber ? Je resterais inerte et la neige, que soulevait le vent, me recouvrirait. Je mourrais vite une fois tombé. A moins qu'auparavant je n'arrive au château... (Maintenant, je riais d'eux, de ces gens du château : ils feraient de moi ce qui leur plairait...) J'étais, à la fin, faible, incroyablement, avançant de moins en moins vite, ne tirant qu'à grand-peine mes pieds de la neige, dans l'état d'une bête qui écume, se bat jusqu'au bout, mais réduite, dans l'obscurité, à une misérable mort.

Je ne voulais plus rien sinon savoir — peut-être de mes doigts gelés toucher un corps (ma main si froide déjà qu'elle pourrait s'unir à la sienne) — le froid qui me coupait les lèvres était comme la rage de la mort : c'était de l'aspirer, de le vouloir, qui transfigurait ces pénibles instants. Je retrouvais dans l'air, autour de moi, cette réalité éternelle, insensée, que je n'avais connue qu'une fois, dans la chambre d'une morte : *une sorte de saut suspendu*.

Il y avait, dans la chambre de la morte, un silence de pierre, reculant les limites des sanglots, comme si, les sanglots n'ayant plus de fin, le monde en entier déchiré laissait, par la déchirure, deviner la terreur infinie. Un tel silence est l'au-delà de la douleur. Ce n'est pas la réponse à la question qu'est la douleur : le silence évidemment n'est rien, il escamote même les réponses concevables et tient toute possibilité suspendue dans l'entière absence de repos.

Que la terreur est douce !

Inimaginable au fond le peu de souffrance et la nature à fleur de peau de la douleur, le peu de réalité, la consistance de rêve de l'horrible. Pourtant j'étais *dans l'haleine de la mort*.

Que savons-nous du fait que nous vivons si la mort de l'être aimé ne fait pas entrer l'horreur (le vide) au point même où nous ne pouvons supporter qu'elle entre : mais alors nous savons quelle porte ouvre la clé.

Que le monde est changé! qu'il était beau baigné d'un halo de lumière lunaire! Au sein même de la mort, M. exhalait *dans sa douceur* une sainteté qui me prit à la gorge. Qu'avant de mourir, elle se débauchât, mais comme une enfant — de cette manière hardie et désespérée, qui sans doute est signe de la sainteté (qui ronge et consume le corps) — achevait de donner à son angoisse un sens d'excès — de saut par-delà les bornes.

Ce que la mort transfigurait, ma douleur l'atteignit comme un cri.

Je me déchirais et le front gelé — d'une intérieure et douloureuse sorte de gel — les étoiles révélées au zénith entre des nuages achevèrent de m'endolorir : j'étais nu, désarmé dans le froid; dans le froid, ma tête éclatait. Il n'importait plus que je tombe, que je souffre encore à l'excès, que je meure. Enfin je vis la masse sombre, *sans lumière*, du château. La nuit fondit sur moi comme l'oiseau sur sa misérable proie, le froid gagna soudain le cœur : je n'atteindrais pas le château... que la mort habitait; mais la mort...

III

Ces corbeaux sur les neiges, au soleil, dont je vois les nuées de mon lit, dont j'entends l'appel de ma chambre, seraient-ils ?

... les mêmes — qui répondirent au cri de B., quand son père... ?

Combien je m'étonnai m'éveillant dans cette chambre ensoleillée, douce de la chaleur du poêle ! Les replis, les tensions, les cassures de la douleur, persistant comme une habitude, me liaient encore à l'angoisse, que rien autour de moi ne justifiait plus. Je m'accrochais, victime d'un mauvais tour : « rappelle-toi, me disais-je, ta situation misérable. » Je me levai péniblement, je souffrais, flageolant sur mes jambes. Je glissai, m'appuyant sur la table, un flacon tomba, se brisa. Il faisait bon mais je tremblais, bizarrement vêtu d'une chemise trop courte, dont le pan de devant arrivait au nombril.

B. entra en coup de vent et cria :

— Foul vite au lit ! enfin non..., balbutiant, criant.

Comme un bébé qui pleure, soudain pris d'une envie de rire veut encore souffrir mais n'y parvient plus..., je tirai le pan de la petite chemise, je tremblais de fièvre et, riant malgré moi, je ne pus faire que ce pan ne remontât... B. se précipitait comme la colère mais je vis que, dans cette rage, elle riait...

Elle dut (je le lui demandai, ne pouvant plus attendre) me laisser seul un instant (ce fut moins gênant pour elle d'être

interloquée hors de ma présence, d'aller un instant mesurer le vide des couloirs). Je pensai aux habitudes *cochannes* des amants, j'étais à bout de forces mais gaiement, le temps infini que demandèrent les détails de l'opération m'énervait, m'amusait. Je devais remettre à quelques minutes mon avidité de *savoir*. M'abandonnant, m'oubliant, comme un mort, inerte dans mes draps, la question « qu'arrive-t-il ? » avait la gaieté d'une gifle.

Je m'accrochai à l'ultime possibilité d'angoisse.

B. me demandait, timide, « es-tu mieux ? », lui répondant « où suis-je ? », je me laissai aller à cette sorte figée de panique qu'expriment les yeux en s'agrandissant.

— A la maison, répondit-elle.

— Oui, reprit-elle embarrassée. Au château.

— Mais... ton père ?

— Ne t'en occupe pas.

Elle eut l'air d'un enfant en faute.

— Il est mort, dit-elle au bout d'un instant.

Elle laissa rapidement tomber les mots, la tête basse...

(La scène du téléphone s'éclairait. Je sus par la suite que criant, que pleurant : « je vous en prie, madame », j'avais fait rire une fillette de dix ans.)

Décidément les yeux de B. fuyaient.

— Il est là... ? demandai-je encore.

— Oui.

Elle coula un regard à la dérobée.

Nos yeux se rencontrèrent : elle eut un sourire en coin.

— Comment m'a-t-on trouvé ?

B. me sembla décidément désemparée. C'était son désespoir qui prononçait :

— J'ai demandé au Révérend : « Pourquoi y a-t-il une bosse dans la neige ? »

D'une voix cassée de malade, j'insistai :

— A quel endroit ?

— Sur la route, à l'entrée du chemin du château.

— Vous m'avez porté ?

— Le Père et moi.

— Que faisiez-vous, le Père et toi ?

— Ne t'énerve plus : tu devrais maintenant me laisser parler, ne plus m'interrompre... Nous avons quitté la maison vers dix heures. Nous avons dîné d'abord, A. et moi (Maman n'a pas voulu dîner). J'ai fait de mon mieux mais nous pouvions difficilement nous en aller. Qui pouvait savoir à quel point tu perdais la tête ?

Elle posa sa main sur mon front. C'était la main gauche (il me sembla, à ce moment, que tout allait de guingois, elle avait la main droite en écharpe).

Elle continua, mais sa main tremblait.

— Nous étions à peine en retard : si tu nous avais attendus...

Je gémis faiblement :

— Je ne savais rien.

— La lettre était assez claire...

Je m'étonnai : j'appris qu'une lettre donnée au médecin aurait dû parvenir à l'hôtel avant sept heures. A. m'annonçait la mort du père, me disait qu'il rentrerait tard et que B. l'accompagnerait.

Je dis à B. doucement :

— Personne n'a remis de lettre à l'hôtel (en fait, le médecin s'enivra, tant il avait froid ; il oublia la lettre dans sa poche).

B. prit ma main dans sa main gauche, croisant « gauchement » ses doigts avec les miens.

— Si tu ne savais rien, tu devais attendre. Edron t'aurait laissé mourir ! et tu n'as même pas atteint la maison !

Quand B. me découvrit, je venais à peine de tomber. Mon corps était en entier recouvert d'une mince couche de neige. Le froid m'aurait rapidement tué, si, contre toute attente, quelqu'un, B., n'était survenu!

B. sortit sa main droite de l'écharpe, la joignit à la gauche et je vis que malgré le plâtre elle tentait de tordre ses mains.

— Je t'ai fait mal, demandai-je.

— Je ne peux plus imaginer...

Elle se tut, mais elle continua d'agiter ces mains sur sa robe : elle reprit :

— Te rappelles-tu qu'au carrefour où tu es tombé, si l'on vient du château, on sort d'un bois de petits sapins par lequel le chemin monte en lacets? On arrive au col à l'endroit le plus élevé. Au moment où j'allais apercevoir la bosse, le vent m'a saisie, je n'étais pas assez couverte, j'ai dû me retenir de crier, même A. s'est mis à gémir. A ce moment-là, j'ai regardé la maison, qu'on domine de haut, j'ai pensé au mort et me suis rappelée qu'il m'avait tordu...

Elle se tut.

Elle s'abîma douloureusement dans ses pensées.

Après longtemps, la tête basse, continuant un difficile mouvement de torsion des mains, elle reprit — assez bas :

— ... comme si le vent avait la même hostilité que lui.

Malgré l'abattement des souffrances physiques, j'aurais voulu de toutes mes forces l'aider. Je compris à ce moment

que la « bosse » et mon corps inanimé — qui n'étaient en rien différents d'un mort — représentaient dans cette nuit une cruauté plus grande que celle de son père ou que le froid... Je supportais mal ce terrible langage — que l'amour avait trouvé...

Nous sortîmes à la longue de ces lourdeurs.

Elle sourit :

— Te rappelles-tu mon père?

— ... un si petit homme...

— ... si comique... Il était enragé, tout tremblait devant lui. Il cassait tout d'une façon si dérisoire...

— Tu en trembles?

— Oui...

Elle se tut mais ne cessa pas de sourire.

Elle me dit à la fin :

— Il est là...

Elle indiquait des yeux la direction.

— Difficile de dire de quoi il a l'air... d'un crapaud — qui vient d'avaler une mouche... Qu'il est laid!

— Il te plaît — toujours...?

— Il fascine.

On frappa.

Le Père A. traversa rapidement la chambre.

Il n'a pas cette allure annulée des gens d'église. Sa contenance me rappelle de grands rapaces efflanqués que j'ai vus au zoo d'Anvers.

Il vint au pied du lit, échangeant sans parole des regards avec nous; B. ne put retenir un sourire complice.

— Tout s'arrange, à la fin, dit A.

État d'épuisement. A. et B., près du lit, sortes de meules dans un champ, où le soleil du soir arrête ses derniers rayons.

Sentiment de rêve, de sommeil. J'aurais dû parler mais mon infidèle mémoire me déroba ce qu'à tout prix j'aurais dû dire. Intérieurement tendu mais j'avais oublié.

Pénible, irrémédiable sentiment, lié au ronflement du feu.

B. remit des bûches et claqua la porte du poêle.

A. et B. sur une chaise, un fauteuil. Un mort un peu plus loin dans la maison.

A. long profil d'oiseau, dur, inutile, « église désaffectée ».

Le médecin rappelé pour moi s'excusa d'avoir oublié la lettre la veille; me trouva de la congestion pulmonaire — bénigne.

De tous les côtés, l'oubli...

J'imaginai, dans la chambre d'apparat, ce petit mort au crâne luisant. La nuit tombait, dehors le ciel clair, les neiges, le vent. Maintenant le paisible ennui, la douceur de la chambre. Ma détresse *enfin* sans limites, en ceci justement qu'elle a l'apparence contraire. A. sérieux parlait du chauffage électrique à B. : « ... la chaleur en quelques minutes atteint 20 degrés... », B. répondait : « ... magnifique... », les figures et les voix se perdaient dans l'ombre.

J'étais seul, mesurant l'étendue du mal : une tranquillité à n'en plus finir. L'excès de la veille était vain! L'extrême lucidité, l'entêtement, le bonheur (le hasard) m'avaient conduit : *j'étais dans le cour du château*, j'habitais la maison du mort et j'avais franchi les limites.

Mes pensées se perdaient dans tous les sens. J'étais sot de donner aux choses une valeur qu'elles n'avaient pas. Cet inaccessible château — qu'habitait la démence ou la mort — n'était qu'un endroit comme un autre. *Il me sembla la veille avoir eu conscience de mon jeu* : c'était la comédie, le mensonge même.

Je devinais la silhouette des autres. Ils ne parlaient plus, la nuit les avait effacés. C'était malgré tout ma chance d'habiter malade la maison du mort : mon malaise sournois, ma gaieté poignante, d'une authenticité douteuse...

Du moins le chauve était sans vie, mort *authentiquement*, mais que voulait dire *authentique*?

A l'idée qu'il donne de lui, je mesure mal la misère d'A. J'imagine une réflexion calme, insérant dans l'univers son ennuyeuse limpidité. Par ces lents travaux de l'action et de la réflexion se succédant, par ce jeu d'audaces qui ne sont,

dans le fond, qu'autant de prudences lucides, que peut-il atteindre?

Ses vices n'auraient qu'un but à l'entendre : donner une conséquence *matérielle* à sa position.

L'imposteur! me dis-je à la fin de ma réflexion.

(J'étais calme et malade.)

Ignorerait-il en vérité que sa tentative a la même impudence qu'un dé?

Nul d'entre nous n'est davantage un *dé*, tirant du hasard, du fond d'un abîme, quelque dérision nouvelle.

Cette part de vérité qu'à coup sûr nous tirons des jeux de l'intelligence...

Comment nier la profondeur, l'étendue de l'intelligence?

Et pourtant.

Le sommet de l'intelligence en est au même instant la défaillance.

Elle s'évanouit : ce qui définit l'intelligence de l'homme est qu'elle lui échappe. Elle n'est, aperçue du dehors, que faiblesse : A. n'est qu'un homme enivré de sa profondeur possible et personne n'y résisterait s'il n'était que la profondeur plus grande nous donne — sur les autres — une supériorité (manifeste ou cachée). L'intelligence la plus grande est au fond la mieux dupée : penser qu'on appréhende la vérité quand on ne fait que fuir, et vainement, l'évidente sottise de *tous*. Et personne n'a vraiment ce que chacun pense : quelque chose de plus. Puérile croyance à leur talisman des plus rigoureux.

Ce qu'avant moi personne n'atteignit, je ne puis l'atteindre, et, m'y efforçant, je n'ai pu que mimer l'erreur des autres : je traînais le poids des autres avec moi. Ou mieux, me croyant, *moi*, seul à n'avoir pas succombé, je n'étais qu'eux, lié des mêmes liens, dans la même prison.

Je succombe : A. et moi, près de B., dans un château mystique...

Au banquet de l'intelligence, ultime imposture!

Même le chauve, à côté, dans la mort, n'a-t-il pas une rigidité postiche?

Son image obsède B. (un cadavre nous sépare).

Mort de musée Grévin!

Jaloux du mort! peut-être de la mort?

L'idée me vint soudaine, claire, irrémédiable qu'un inceste
unissait le mort à B.

Je m'endormis et m'éveillai longtemps après.

J'étais seul.

Ne pouvant satisfaire un besoin, je sonnai.

J'attendis. On n'avait laissé qu'une faible lumière et, quand il ouvrit, je ne reconnus pas tout d'abord Edron. Il se tint devant moi. Ses yeux de bête des bois me dévisagèrent. Je le dévisageai de mon côté. Cette chambre était vaste; il vint lentement vers le lit. (Mais une veste blanche est rassurante.)

Je lui dis simplement :

— C'est moi.

Il ne répondit pas.

Me trouver couché, *ce jour-là*, dans la chambre de B. dépassait sa compréhension.

Il ne dit pas un mot. Il avait l'air d'un forestier malgré la veste; et mon attitude de défi n'était pas celle d'un maître. Un homme pauvre, malade, introduit à la dérobée, maraudant à la barbe d'un mort, avait plutôt la position du braconnier.

Je me rappelle le temps qu'il passa devant moi, figé dans une attitude indécise (lui, l'homme du maître, eut l'air traqué, ne sachant que dire ni comment s'en aller...).

Je ne pus m'empêcher de rire en moi-même et ce rire, je dus douloureusement le calmer : j'étouffais.

D'autant qu'à cet instant, le malaise dont j'aurais crié me donna, en sursaut, un éclair de lucidité!

B. souvent me parlait d'Edron, de son père, laissant deviner l'amitié contre nature des deux hommes. La lumière acheva de se faire en moi... L'arrière-fond d'angoisse sur lequel se détachaient les fragiles audaces de B., son hilarité accablée, ses excès, en des sens contraires, de licence et de soumission — au même instant, j'en eus la clé : B., petite fille, victime des deux monstres (j'en ai maintenant la certitude!).

Dans ces circonstances et du fait du grand calme où j'étais, je sentis reculer les limites de l'angoisse. A. se tenait sans mot dire dans l'embrasement de la porte (je ne l'entendis pas venir) : « qu'ai-je fait, pensai-je, pour être ainsi de toutes façons rejeté dans l'impossible ? » Mes yeux allaient du garde à l'ecclésiastique : j'imaginai le Dieu que ce dernier niait. Dans le calme où j'étais, un gémissement intérieur et gémi du fond de ma solitude me brisait. J'étais *seul*, gémissement que personne n'entendit, que jamais nulle oreille n'entendra.

Quelle inimaginable force aurait eue ma plainte s'il était un Dieu ?

« Réfléchis cependant. Rien ne peut t'échapper désormais. Si Dieu n'est pas, cette plainte déchirée dans ta solitude est l'extrême limite du possible : en ce sens, il n'est pas d'élément de l'univers qui ne lui soit soumis ! elle n'est soumise à rien, domine tout et n'en est pas moins faite d'une conscience d'impuissance infinie : *du sentiment de l'impossible exactement !* »

Soulevé par une sorte de joie.

Je fixais le vieillard dans les yeux, devinant qu'en lui-même il vacillait.

Je compris que le Père s'amusa sur le seuil...

Immobile (il s'amusa de moi, ses idées rusées n'excluant nullement l'amitié, se perdaient dans l'indifférence), A. ne le demeura que peu d'instant.

(Il me prend gentiment pour un fou.

D'autre part il s'égayait de mes « comédies ».

Je ne doutais pas du bluff de l'angoisse...)

A ce moment suspendu — je m'étais sur mon lit dressé devant le garde, et ma vie m'échappait dans mon impuissance — je pensais : « je trichais dans la neige hier, ce n'était pas le saut que j'ai cru. » Cette lucidité liée à la présence d'A. ne changeait rien à mon état : Edron demeurerait devant moi et, de lui, je ne pouvais pas rire.

J'avais pensé d'abord au coutelas que sans doute il avait sous la veste (j'ai su qu'il l'avait en effet et j'ai su que lui-même y pensait mais il était paralysé). Entendant la sonnerie, le voyant passer, A. craignit..., mais il se trompait : c'est le forestier qui lâcha.

J'éprouvai même en face de lui, dans l'horreur où j'étais, un léger sentiment de triomphe. J'éprouvais le même sentiment devant A. (à l'instant, ma lucidité atteignit le degré de l'exaltation). Au comble de la peur, il n'était nulle limite à ma joie.

Il ne n'importe plus que mon état, dans l'éternelle absence de Dieu, excède l'univers lui-même...

La douceur de la mort rayonnait de moi, j'eus la certitude d'une fidélité. Bien au-dessus d'Edron et d'A., la détresse de B. rejoignait le saut que M. avait fait dans la mort. La gaieté, la frivolité de B. (mais, je n'en doutais pas, elle était à ce même instant dans la chambre du mort à *se tordre les mains*), n'était qu'un accès de plus à la nudité : au SECRET que le corps abandonne avec la robe.

Je n'avais jamais eu jusque-là cette conscience claire de ma comédie : ma vie donnée tout entière en spectacle et la curiosité que j'avais eue d'en venir au point où j'étais, où la comédie est si pleine et si vraie qu'elle dit :

— Je suis la comédie.

Je voyais si loin dans ma rage de voir.

La figure coléreuse et défaite du monde.

Le beau, le risible visage du garde..., je détachai gaiement son ignominie sur un décor inaccessible...

Tout à coup, je compris qu'il s'en irait, qu'au bout du temps voulu, il reviendrait, apportant le plateau à thé.

A la fin, je nouai de tous les côtés ces liens qui lient chaque chose à l'autre : en sorte que chaque chose est morte (*mise nue*).

... ce SECRET — que le corps abandonne...

B. ne pleurait pas mais *gauchement* se tordait les mains.

... l'obscurité d'un garage, une odeur virile, une odeur de mort...

... enfin le corps inanimé du chauve...

J'ai la naïveté d'un enfant, je me dis : mon angoisse est grande, je suis interloqué (mais j'avais *dans mes mains* la douceur de sa nudité : *ses mains gauches* se tordant n'étaient que la robe enlevée, laissant voir... Il n'était plus de différence entre les deux et cette douloureuse gaucherie liait la nudité traquée de la petite fille à la nudité riante devant A.).

(La nudité n'est que la mort et les plus tendres baisers ont un arrière-goût de rat.)

Deuxième partie

DIANUS

(NOTES TIRÉES DES CARNETS
DE MONSIGNOR ALPHA)

L'Oiseau

... pas une ligne où, comme au soleil la rosée du matin,
ne joue la douceur de l'angoisse.

... je devrais bien plutôt...

... mais je veux effacer la trace de mes pas...

... l'attention insensée, analogue à la peur que serait l'ivresse, à l'ivresse que serait la peur...

Je m'attriste et une sorte d'hostilité me tient dans l'obscurité de la chambre — *et dans ce silence de mort.*

Comme il serait temps de répondre à l'énigme, entrée comme un voleur dans la maison. (Mieux vaudrait répondre à mon tour en cessant de vivre, au lieu de m'énerver comme une fille.)

Maintenant l'eau du lac est noire, la forêt sous l'orage est aussi mortuaire que la maison. J'ai beau me dire : « un mort dans la chambre voisine!... » et sourire à l'idée d'un entrechat, j'ai les nerfs à vif.

E. s'en est allée tout à l'heure, au hasard, dans la nuit : comme elle était même hors d'état de fermer la porte, le vent l'a claquée.

J'ai voulu disposer de moi sans mesure. J'imaginai ma liberté entière : et maintenant j'ai le cœur serré. Ma vie est sans issue : ce monde m'entoure de malaise. Il mendie de moi un grincement de dents. — « Imagine qu'E. t'ayant trahi (quand tu ne le voulais que physiquement) se tue maintenant par amour d'un mort, de D. ! »

E. se consume d'amour pour un homme qui la méprisait. Elle n'était à ses yeux qu'une compagne d'orgie. Je ne sais plus si j'ai le cœur à rire de sa sottise — ou à pleurer de la mienne.

Ne pouvant plus penser qu'à elle, et au mort, je ne puis rien — qu'attendre.

L'amère consolation : qu'à une vie de libertinage, E. préfère l'angoisse, errant au bord d'un lac ! Je ne sais si elle se tuera...

Ces jours-ci, à l'idée de mon frère mort, même en raison de l'affection que j'ai pour lui, j'imaginai que j'aurais peine à me retenir de rire. Mais à présent la mort est là.

Il est bizarre d'être à ce point, au plus profond de soi, en accord avec le démenti donné à ce que l'on veut et que l'on ne cesse pas de vouloir.

Ou peut-être ? j'aime que D. soit mort... j'aimerais qu'E., errant dans la nuit près du lac, n'hésite plus à tomber... L'idée me révolte à présent... : comme l'eau qui la noierait la révolterait.

Mon frère et moi avons voulu jusqu'à sa mort vivre une interminable fête ! Une si longue année d'enjouement ! Ce qu'il y eut de déconcertant : D. restait ouvert à la dépression, à la honte : il eut toujours une humeur comique, liée, j'imagine, à l'« intérêt infini » donné à ce qui excède, non seulement l'être limité, mais les excès mêmes par où nous voulons franchir ses limites. Et moi-même, maintenant, dans l'état de poisson sur le sable où il m'a laissé, je demeure tendu.

A bout d'insomnie, de fatigue, céder à la superstition !

Naturellement il est curieux (mais bien plus angoissant) que, coupée par l'orage, la lumière manque en cette veillée mortuaire.

Le grondement du tonnerre ne cesse de répondre à un sentiment nauséux de possibilité perdue. La lueur d'un cierge d'église éclairant une photographie d'E. masquée, demi-nue, costumée pour le bal..., je ne sais plus, je suis là, sans recours, vide comme un vieillard.

« Le ciel s'étend immense et obscur au-dessus de toi et la mauvaise clarté de la lune à travers un nuage que chasse le vent ne fait que noircir l'encre de l'orage. Il n'est rien sur la

terre et dans le ciel, en toi et en dehors de toi, qui ne concoure à ton accablement. »

— « Te voici sur le point de tomber, prêtre impie ! » Et je me prends à ricaner à la fenêtre, à voix haute, cette imprécation stupide.

Si *péniblement* comique!

Après tout, l'instant de la déconfiture, où l'on ne sait si l'on va rire ou pleurer, s'ils n'étaient la fatigue, la sensation de bouche et d'yeux moisis, de nerfs lentement usés, a le plus grand pouvoir de saut. J'aimerais tout à l'heure à la fenêtre (au moment où l'imprévisible lumière d'un éclair révélerait l'étendue du lac et le ciel) m'adresser à Dieu avec un faux-nez.

Sentiment — d'une douceur infinie — de *vivre*, E., le mort et moi, une possibilité insaisissable : la bêtise un peu compassée et majestueuse de la mort, un je ne sais quoi de saugrenu, de malicieux du mort sur un lit — comme l'oiseau sur la branche — il n'est rien qui ne soit suspendu, un silence de fée..., ma complicité avec D., toute une malice d'enfants, la laideur macabre du fossoyeur (qui ne semble pas par hasard être borgne); E. rôdant le long de l'eau (il fait noir en elle, elle étend les mains, de peur de heurter les arbres)...

... il y a quelques instants, j'étais moi-même dans l'état d'horreur vide et inépuisable où je ne puis douter qu'elle ne soit : Œdipe errant les yeux arrachés... et les mains tendues...

... une image, au moment précis, comme un morceau s'arrête dans la gorge : E., nue, ayant justement le faux-nez à moustaches auquel je songeais... elle chantait au piano cette tendre romance, qui éclate soudain en discord avec un violent :

... *Ah! mets-moi donc ta... dans la ...*

... ivre et dépassée d'avoir chanté avec une violence vulgaire : un sourire insensé avouait ce dépassement. Au point où l'on tremble d'excitation. Déjà un léger halètement nous liait...

A ce degré d'exaspération, l'amour a la rigueur de la mort. E. avait la simplicité, l'élégance et la timidité avide d'une bête...

Mais comment — la lumière électrique étant brusquement revenue — ne pas éprouver jusqu'au vacillement le vide de l'insomnie, à voir écrit ce mot *macabre* : « avait »...

Son image en esclave de carnaval... et ce peu de vêtements... sous la lumière crue.

Jamais je n'ai douté d'une aurore qui justement se lèverait en moi quand l'intenable serait là. Et l'espoir jamais ne m'abandonna, même ici, de serrer dans ma main celle de pierre du commandeur.

Combien il était théâtral, tenant le cierge de cire, d'aller voir dans l'obscurité revenue le mort gisant entre les fleurs, l'odeur de seringa mêlée à celle de lessive de la mort!

Ma calme résolution, mon simple sang-froid répondant à une apparence d'ironie sans mesure (le côté indéfinissable et pincé du visage des morts), qu'il est dur de lier à un sentiment de fidélité celui de jalousie et d'envie! Mais précisément ce qui m'aide à endurer l'intenable est cette douceur tout à fait noire qui m'envahit...

Au point, me rappelant la dépression qui, après sa rupture avec B., le décida à venir achever sa vie à ..., de sentir l'impression d'étouffer qu'il me donna comme une jouissance.

... tout entière, la vie faite de la douceur noire qui m'unit à D., dans l'ambiance de petit jour — et d'aurore — d'une exécution... : ce qui n'est ni doux ni noir ne nous touche pas. Seul élément d'irritation, à la limite (mais, lentement, je me suis dominé) d'un accès de dépit impuissant, ceci : que jamais D. n'atteignit ce degré d'amitié haineuse, où l'accord naît de la certitude d'être condamnables.

E. ne rentrera plus, six heures sonnées... La mort est seule assez belle. Assez folle. Et comment pourrions-nous supporter ce silence sans mourir? A ma solitude, il se peut que jamais personne ne soit parvenu : je l'endure à la condition d'écrire! Mais puisque E., à son tour, voulut mourir, elle

n'aurait rien pu faire évidemment qui réponde aussi bien à la nécessité que mon humeur traduit.

D. me dit un jour en riant que deux obsessions le tenaient (dont il se rendait malade). La première : qu'en aucun cas, il ne pourrait rien bénir (les sentiments de gratitude qu'il avait quelquefois exprimés s'étaient plus tard révélés faux). La seconde : que l'ombre de Dieu étant dissipée et l'immensité tutélaire faisant défaut, il lui fallait vivre une immensité qui ne limite plus et ne protège pas. Mais cet élément qu'une recherche fébrile n'avait pu atteindre — une sorte d'impuissance le faisait trembler — je l'éprouve dans le calme du malheur (il fallut pour cela sa mort... et celle d'E... : ma solitude irrémédiable). Ce qu'un homme eût jadis senti de glaçant, mais de doux, à saisir qu'une main collée sur la vitre est celle du diable, je l'éprouve maintenant me laissant envahir, et griser, par une douceur inavouable.

(... aurais-je ou n'aurais-je pas le cœur d'en rire?..)

Je me traînais littéralement à la fenêtre et j'hésitais comme un malade : la triste lumière de l'aube, le ciel bas au-dessus du lac, répondent à mon état.

Tout ce qu'une voie ferrée et des signaux confèrent de mesquin à ce qui, malgré tout, se situe dans leur domaine... : mon fou-rire à l'écart est perdu dans un monde de gares, de mécaniciens, d'ouvriers levés à l'aube.

Tant d'hommes et de femmes rencontrés au cours de ma vie qui ne cessèrent pas dès lors *un instant* de vivre, de penser une chose puis l'autre, de se lever, de se laver, etc. ou de dormir. A moins qu'un accident ou quelque maladie ne les ait retirés du monde, où ils n'ont laissé qu'une insoutenable dépouille.

Nul à peu près n'évite, un jour ou l'autre, la situation qui m'enferme maintenant; pas une question posée en moi que la vie et l'impossibilité de la vie n'aient posée à chacun d'eux. Mais le soleil aveugle, et bien que la lumière aveuglante soit familière à tous les yeux, personne ne s'y perd.

Je ne sais si je vais tomber, si j'aurai même la force nécessaire à la main pour achever la phrase, mais l'implacable volonté l'emporte : le débris qu'à cette table je suis, quand j'ai tout perdu et qu'un silence d'éternité règne dans la maison, est là comme un morceau de lumière, qui peut-être tombe en ruine, mais rayonne.

Quand, à l'illumination *noire* où m'avait plongé la certitude de la mort d'E., succéda le sentiment de ma sottise, mon malaise, il me faut maintenant le dire, fut misérable. Quand le gravier de l'allée cria sous le pas d'E., je me retirai de la fenêtre et me dissimulai pour la voir : elle était l'image de la fatigue. Elle passa près de moi lentement, les bras pendants et la tête basse. Il pleuvait, à la triste lumière du matin. Étais-je moins qu'elle au bout des choses après cette interminable nuit ? il me sembla qu'elle me jouait : tombé de haut, je me sentais risible et ma situation mêlait l'odieux à un silence de mort.

Pourtant, si à quelque moment un être humain peut dire : « Me voici ! j'ai tout oublié, ce n'était jusqu'ici que fantasmagorie et mensonge, mais le bruit s'est tu, et dans le silence des larmes, j'écoute... », comment ne pas voir que cela suppose ce bizarre sentiment : *être vexé* ?

Je diffère de D. par cette rage de *pouvoir* qui me dresse soudain comme un chat. Il pleurait et je dissimule. Mais si D. et sa mort ne m'humiliaient pas, si je n'éprouvais D., au fond de moi, *dans la mort*, comme un charme et une vexation, je ne pourrais plus me livrer à mes mouvements de passion. Dans cette transparence humiliée faite de la conscience égarée, mais ravie, de ma sottise et, à travers elle, d'une émanation de mort, je pourrais à la fin m'armer d'un fouet.

Ce n'est pas ce qui calme les nerfs...

Ma misère est celle du dévot ne pouvant répondre à l'imprévisible caprice du dieu. J'entrai chez E. avec l'arrière-pensée du fouet, j'en sortis la queue basse... et pire.

Courte échappée sur la folie...

E. les yeux hagards et les dents contractées par une imprécation monotone, murmurant cette injure et rien d'autre : « salaud... », dans son absence, déchirant lentement sa robe, comme si elle avait perdu l'usage raisonné de ses mains.

J'entends battre mes tempes et la suavité de la chambre de mon frère ne cesse pas de me monter à la tête, saoulée des effluves des fleurs. Même dans ses moments de « divinité », D. n'atteignit jamais et jamais ne communiqua cette transparence qui embaume.

Ce que la vie n'irradie pas, ce pauvre silence du rire, voilé dans l'intimité de l'être, la mort a peut-être — rarement — le pouvoir de le mettre nu.

Ce qui sans doute est le fond des mondes : une naïveté atterrante, l'abandon sans limite, une exubérance ivre, un violent « n'importe! »...

... même l'infinité mesurée du chrétien définit par une position malheureuse de limites un pouvoir et une nécessité de les briser toutes.

Le seul moyen de définir le monde était de le réduire d'abord à notre mesure puis en *riant* de le découvrir en ceci : qu'il passe précisément notre mesure; le christianisme à la fin révèle ce qui est vraiment, comme une digue au moment où elle est brisée révèle une force.

Comment ne pas être tenté, pris de vertige à sentir en moi un incontrôlable mouvement, de me cabrer, de maudire, de vouloir à tout prix limiter ce qui ne peut recevoir de limite? comment ne pas m'effondrer, me disant que tout exige en moi l'arrêt de ce mouvement qui me tue? et ce mouvement n'étant étranger ni à la mort de D. ni au malheur d'E., comment ne pas avouer enfin : « je ne puis supporter *ce que je suis* »? Ce tremblement d'une main, que j'ai voulue tout à l'heure armée d'un fouet, n'est-il pas déjà gémissement devant la croix?

Mais si la chance changeait, ce moment de doute et d'angoisse doublerait ma volupté!

N'est-ce pas la clé de la condition humaine que, le christianisme ayant posé les limites nécessaires à la vie, dans la mesure où la peur les plaça trop près, soit à l'origine de l'érotisme angoissé — de tout l'infini érotique?

Je ne puis même douter que, sans l'intrusion inavouable chez E., je n'aurais pas été *ravi* à côté du mort : la chambre, dans les fleurs, était comme une église, et ce qui me perça du long couteau de l'extase n'était pas la lumière éternelle, c'était le rire intolérable, et vide, de mon frère.

Moment de complicité et d'intimité, les mains dans les mains de la mort. Moment de légèreté au bord de l'abîme. Moment sans espoir et sans ouverture.

Je n'ai, je le sais, qu'à laisser aller l'insensible glissement de la tricherie : un léger changement, j'impose à ce qui m'a glacé l'arrêt éternel : je tremble devant Dieu. Je porte à l'infini le désir de trembler!

Si la raison (la limite) humaine est dépassée par l'objet même auquel la limite est donnée, si la raison d'E. succombe, je ne puis qu'accorder à l'excès qui me détruira moi-même à mon tour. Mais l'excès *qui me brûle* est en moi l'accord de l'amour et je ne tremble pas devant Dieu, mais d'amour.

Dans l'inhumain silence de la forêt, sous la lumière plombée, oppressante, de gros nuages noirs, pourquoi allai-je angoissé, à l'image dérisoire du Crime, que poursuivent la Justice et la Vengeance? mais ce qu'à la fin je trouvai, sous un rayon de soleil féérique et dans la solitude fleurie des ruines, fut le vol et les cris ravissants d'un oiseau — minuscule, moqueur et paré du plumage bariolé d'un oiseau des îles! Et je revins retenant mon souffle, baigné dans un halo d'impossible lumière, comme si l'insaisissable saisi me laissait debout sur un pied.

Comme si un silence de rêve était D., qu'une absence éternelle manifesterait.

Je rentrai à la dérobée : frappé d'enchantement. Il me semblait de cette maison, qui la veille avait dérobé mon frère, qu'un souffle la renverserait. Elle se déroberait comme D., laissant derrière elle un vide, mais plus grisant que rien au monde.

Entré tout à l'heure, une fois de plus, dans la chambre de mon frère.

Le mort, moi-même et la maison suspendus en dehors du monde, dans une partie vide de l'espace où l'odeur diaphane de la mort enivre les sens, les déchire et les tend jusqu'à l'angoisse.

Si je rentrais demain dans un monde de paroles faciles — sonores — je devrais dissimuler, comme aurait à le faire un spectre, alors qu'il voudrait passer pour un homme.

Je m'étais avancé, sur la pointe des pieds, non loin de la porte d'E. : je n'entendis rien. Je sortis et gagnai la terrasse, d'où l'on aperçoit l'intérieur de la chambre. La fenêtre était entrouverte et je pus la voir allongée sans mouvement sur le tapis, long corps indécentement vêtu d'un corset de dentelles noires.

Les bras, les jambes et la chevelure rayonnant de tous côtés, déroulés dans l'abandon comme les spires de la pieuvre, ce rayonnement n'avait pas pour centre un visage tourné vers le sol, mais l'autre face, fendue profondément, dont les bas accusaient la nudité.

La lente coulée du plaisir est en un point la même que celle de l'angoisse; celle de l'extase est voisine de l'une et de l'autre. Si j'avais voulu battre E., ce n'était pas l'effet d'un désir voluptueux : jamais je n'ai désiré battre qu'épuisé, je crois que seule l'impuissance est cruelle. Mais, dans l'état de griserie où me maintenait l'intimité du mort, je ne pouvais pas ne pas ressentir une analogie gênante entre le *charme* de la mort et celui de la nudité. Du corps inanimé de D. se dégageait un sentiment trouble d'immensité et peut-être en raison de cette immobilité lunaire, il en était de même d'E. sur le tapis.

Penché à la balustrade de la terrasse je vis l'une des jambes remuer : je pouvais me dire que mort, un corps aurait pu avoir ce léger réflexe. Mais sa mort, à ce moment-là, n'aurait ajouté à *ce qui était* qu'une insensible différence. Je

descendis les escaliers *grisé d'horreur*, non pour une raison définie, mais sous les arbres au feuillage encore dégouttant de pluie, ce fut comme si cet inintelligible monde me communiquait son humide secret de mort.

En quoi ce gémissement — ce sanglot qui montait sans se résoudre en larmes — et cette sensation de pourriture infinie sont-ils moins *désirables* que les moments heureux ? ces moments comparés à ceux d'horreur... (je me représente d'absurdes délices, une tarte aux abricots encore tiède, un buisson d'aubépine au soleil, bruissant d'un bourdonnement d'abeilles insensé).

Mais je ne puis douter qu'en mon absence E. n'ait revêtu ces parures de fêtes allant dans la chambre du mort. Me parlant de sa vie avec mon frère, elle m'avait dit que celui-ci l'aimait ainsi déshabillée.

L'idée de son entrée dans la chambre du mort, littéralement me serre le cœur...

Elle dut, revenue à elle, s'effondrer en sanglots : cette image entrevue n'est pas celle de la mort, ni celle d'une intenable lascivité — elle est la détresse d'un enfant.

La nécessité de malentendus, de méprises, de grincements de fourchettes sur la vitre, tout ce qu'annonce un désespoir d'enfant, comme un prophète annonçait l'approche du malheur...

Repassant devant la porte d'E., je n'ai pas eu le cœur de frapper : l'on n'entendait rien. Je n'ai aucun espoir et l'appréhension de l'irréparable me ronge. Je ne puis même que désirer mollement qu'E. rendue à la raison, la vie reprenne.

L'Empire

Me laisserai-je à mon tour tomber?
A la longue, écrire m'embrouille.
Je suis si fatigué que je rêve d'une entière dissolution.

Si je pars d'un sens quelconque, je l'épuise... ou je tombe
à la fin sur le non-sens.

Le fragment d'os inattendu : je mâchais à belles dents!...

Mais comment en rester, dissous, au non-sens? cela ne se
peut pas. Un non-sens, sans plus, débouche sur un sens
quelconque...

... laissant un arrière-goût de cendres, de démente.

Je me regarde dans la glace : les yeux battus, l'air éteint
d'un mégot.

Je voudrais m'endormir. Mais d'avoir vu, tout à l'heure,
la fenêtre d'E. fermée, me donna un coup au cœur, et ne
pouvant le supporter, je demeure éveillé, étendu sur le lit
où j'écris. (En vérité, ce qui me ronge est de ne pouvoir rien
accepter. Quand je l'aperçus à terre, à travers la fenêtre
ouverte, j'avais peur qu'elle n'ait pris du poison. Je ne doute
plus qu'elle ne vive, puisque la fenêtre est fermée, mais ne
puis l'endurer ni en vie ni morte. Je n'admets pas qu'elle
m'échappe, à l'abri de fenêtres ou de portes fermées.)

Je ne m'enferme pas dans l'idée du malheur. J'imagine la liberté d'un nuage emplissant le ciel, se faisant et se défaisant avec une rapidité sans hâte, tirant de l'inconsistance et du déchirement la puissance d'envahir. Je puis me dire ainsi de ma réflexion malheureuse, qui sans l'extrême angoisse eût été lourde, qu'elle me livre, au moment où je vais succomber, l'empire...

Épilogue

Je dormis d'un sommeil léger. Qui d'abord avait eu la valeur d'une ivresse : il me sembla, m'endormant, que la solidité du monde cédait à la légèreté du sommeil. Cette ironique indifférence ne changeait rien : la véhémence du désir, suspendue dans un lâchez-tout, renaissait libérée des freins qui la bloquent dans l'état d'angoisse. Mais dormir est peut-être une image manquée de victoire et la liberté qu'il nous fait ravir y est dérobée. De quelle horreur opaque je devins victime, fourmi dans la fourmilière effondrée, et ne disposant plus de fil logique. Chaque chute, en ce monde du mauvais rêve, à elle seule, est l'entière expérience de la mort (mais sans la clarté décisive de l'éveil).

De cette fondrière du sommeil, il est plaisant que nous soyons si insoucieux. Nous l'oublions et ne voyons pas que notre insouciance donne à nos airs « lucides » une valeur de mensonge. A l'instant, l'animalité d'abattoir de mes rêves récents (toutes choses autour de moi dérangées, mais livrées à l'apaisement) m'éveille au sentiment de « viol » de la mort. Rien à mes yeux n'a plus de prix que l'exubérance de la rouille ; ni qu'une certitude au soleil d'échapper de bien peu à la moisissure de la terre. La vérité de la vie ne peut être séparée de son contraire et si nous fuyons l'odeur de la mort, « l'égarément des sens » nous ramène au bonheur qui lui est lié. C'est qu'entre la mort et le rajeunissement infini de la vie, l'on ne peut faire de différence : nous tenons à la mort comme un arbre à la terre par un réseau caché de racines. Mais nous sommes comparables à un arbre « moral » — qui renierait ses racines. Si nous ne puisions nativement à la source de la douleur, qui nous donne le secret insensé, nous ne pourrions avoir l'emportement du rire : nous aurions le visage opaque du calcul. L'obscénité n'est elle-même qu'une forme de douleur, mais si « légè-

rement » liée au rejaillissement, que, de toutes les douleurs, elle est la plus riche, la plus folle, la plus digne d'envie.

Il importe peu, dans l'ampleur de ce mouvement, qu'il soit ambigu — que tantôt il élève aux nues, tantôt laisse sans vie sur le sable. Brisé, ce sera une pauvre consolation d'imaginer qu'une joie éternelle naît de mon échec. Même il me faut me rendre à l'évidence : le ressac de la joie n'a lieu qu'à une condition : que le reflux de la douleur n'en soit en aucune mesure moins affreux. Le doute né de grands malheurs ne peut qu'éclairer au contraire ceux qui jouissent — qui ne peuvent connaître le bonheur entièrement que transfiguré, dans l'auréole noire du malheur. Si bien que la raison ne peut résoudre l'ambiguïté : le bonheur extrême n'est possible qu'au moment où je doute qu'il dure ; il se change au contraire en lourdeur, dès l'instant où j'en suis assuré. Ainsi ne pouvons-nous vivre sensément qu'en état d'ambiguïté. Il n'est jamais d'ailleurs une entière différence entre le malheur et la joie : la conscience du malheur qui rôde est toujours présente, et jusque dans l'horreur, la conscience de la joie possible n'est pas tout à fait supprimée : c'est elle qui accroît vertigineusement la douleur, mais c'est elle, en contrepartie, qui permet d'endurer les supplices. Cette légèreté du jeu est si bien donnée dans l'ambiguïté des choses que nous méprisons les anxieux, s'ils les prennent lourdement au sérieux. L'erreur de l'Église est moins dans la morale et dans les dogmes que dans la confusion du tragique, qui est un jeu, et du sérieux, qui est le signe du travail.

Par contre, ces étouffements inhumains, dont j'avais souffert en rêve, en dormant, parce qu'ils n'avaient aucun caractère de sérieux, étaient pour ma résolution le prétexte favorable. Me souvenant du moment où j'étouffais, la souffrance me parut disposer un genre de chausse-trape, sans lequel le piège de la pensée ne pourrait être « tendu ». Il me plut de m'attarder à l'instant sur ce malheur imaginaire, et le liant à l'étendue absurde du ciel, de trouver dans la légèreté, le « manque de souci », l'essence d'une notion de moi-même et du monde que serait un saut. Dans une folle, cruelle et pesante symphonie, plaisamment jouée avec mon frère mort, la pointe hostile et dure d'un doigt, tout à l'heure enfoncée, dans mon rêve, dans le creux de mon dos — si cruellement que j'aurais crié, mais je ne pus émettre un son — était une rage qui, absolument, ne devait pas être mais était, était inexorable et « exigeait » la liberté d'un saut. Tout partait de là dans un emportement violent, mêlé par la cruauté inflexible du doigt : il n'était rien, dans mon supplice, qui ne soit

arraché, porté à la douleur intolérable où l'on s'éveille. Mais, quand je m'éveillai de ce sommeil, E. debout devant moi me souriait : elle avait le même vêtement, plutôt la même absence de vêtements qu'étendue dans sa chambre. J'étais mal remis de mon rêve : avec l'aisance qu'elle aurait eue, marquise, dans une robe à paniers, un sourire indéfinissable, une inflexion chaude de sa voix me rendit sans attendre au délice de la vie : — *Monsignor daigne-t-il?... me dit-elle. Je ne sais quoi de canaille ajoutait à la provocation du costume. Mais comme si, plus d'un instant, elle ne pouvait soutenir une comédie, elle laissa voir aussitôt la fêlure et d'une voix rauque demanda : — Tu veux faire l'amour ?*

Un rayon de lumière orageuse, féérique, baignait ma chambre : comme un saint Georges armé, juvénile et illuminé, sur un dragon, elle se rua sur moi, mais le mal qu'elle me voulait était d'arracher mes vêtements et elle n'était armée que d'un sourire de hyène.

Troisième partie

L'ORESTIE¹

Orestie ¹
rosée du ciel
cornemuse de la vie

nuit d'araignées
d'innombrables hantises
inexorable jeu des larmes
ô soleil en mon sein longue épée de la mort ²

repose-toi le long de mes os
repose-toi tu es l'éclair
repose-toi vipère
repose-toi mon cœur

les fleuves de l'amour ³ se rosissent de sang
les vents ont décoiffé mes cheveux d'assassin ⁴

Chance ô blême divinité ⁵
rire de l'éclair
soleil invisible
tonnant dans le cœur ⁶
chance nue ⁷

chance aux longs bas blancs
chance en chemise de dentelle ⁸.

La discorde

Dix cent maisons tombent
cent puis mille morts
à la fenêtre de la nue ¹.

Ventre ouvert
tête enlevée
reflet de longues nuées
image ² d'immense ciel.

Plus haut
que ³ le haut sombre du ciel
plus haut
dans une folle ouverture
une traînée de lueur
est le halo de la mort ⁴.

J'ai faim de sang

faim de terre au sang
faim de poisson faim de rage
faim d'ordure faim de froid ¹.

Moi

Cœur avide de lueur
ventre avare de caresses
le soleil faux les yeux faux
mots pourvoyeurs de la peste

la terre aime les corps froids ¹.

Larmes de gel
équivoque des cils

lèvres de morte ²
inexpiables dents

absence de vie

nudité de mort ³.

A travers le mensonge, l'indifférence, le claquement des
dents, le bonheur insensé, la certitude,
dans le fond du puits ⁴, dent contre dent de la mort, une

infime parcelle de vie aveuglante ¹ naît d'une accumulation de déchets,

je la fuis, elle insiste; injecté ², dans le front, un filet de sang se mêle à mes larmes et baigne mes cuisses ³,

infime parcelle née de supercherie, d'avarices impudentes ⁴, non moins indifférente à soi que la hauteur ⁵ du ciel, et pureté de bourreau, d'explosion coupant les cris ⁶.

J'ouvre en moi-même un théâtre
où se joue un faux sommeil
un truquage sans objet
une honte dont je sue

pas d'espoir
la mort
la bougie soufflée ⁷.

Entre-temps, je lis les Nuits d'octobre, étonné de sentir un décalage entre mes cris et ma vie. Au fond, je suis comme Gérard de Nerval, heureux de cabarets, de riens (plus équivoque?). Je me rappelle dans Tilly mon goût pour les gens du village, au sortir des pluies, de la boue, du froid, les viragos du bar maniant les bouteilles et le nez (le tatin) des grands domestiques de ferme (saouls, boueusement bottés); la nuit, les chansons de faubourg pleuraient dans des gorges vulgaires, il y eut des allées et venues de bringue, des pets, des rires de filles dans la cour. J'étais heureux d'écouter leur vie, griffonnant mon carnet, couché dans une chambre sale (et glacée). Pas l'ombre d'ennui, heureux de la chaleur des cris, de l'envoûtement des chansons : leur mélancolie prenait à la gorge ¹.

Le Toit du Temple

Sentiment d'un combat décisif dont rien ne me détournerait maintenant. J'ai peur ayant la certitude que je n'éviterai plus le combat.

La réponse ne serait-elle pas : « que j'oublie la question » ?

Il me sembla hier avoir parlé à ma glace.

Il me sembla voir assez loin comme à des lueurs d'éclair une région où l'angoisse a conduit... Sentiment introduit par une phrase. J'ai oublié la phrase : elle s'accompagna d'un changement perceptible, comme un dé clic coupant les liens.

Je perçus un mouvement de recul, aussi décevant que celui d'un être surnaturel.

Rien de plus détaché ni de plus contraire à la malveillance.

J'éprouvais comme un remords l'impossibilité de jamais annuler mes affirmations.

Comme si quelque intolérable oppression nous gênait.

Désir — à trembler — que la chance survenant, mais dans l'incertitude de la nuit, imperceptible, soit cependant saisie. Et si fort que fût ce désir, je ne pouvais qu'observer le silence.

Seul dans la nuit, je demeurai à lire, accablé par ce sentiment d'impuissance.

Je lus en entier Bérénice (je ne l'avais jamais lu). Seule une phrase de la préface m'arrêta : « ... cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie ». Je lus, en français, Le Corbeau. Je me levai touché de contagion. Je me levai et pris du papier. Je me rappelle la hâte fébrile avec laquelle j'atteignis la table : pourtant j'étais calme.

J'écrivis :

il s'avança
une tempête de sable
je ne puis dire que
dans la nuit
elle avança comme un mur en poussière
ou comme le tourbillon drapé d'un fantôme
elle me dit
où es-tu
je t'avais perdu
mais moi
qui jamais ne l'avais vue
je criai dans le froid
qui es-tu
démence
et pourquoi
faire semblant
de ne pas m'oublier
à ce moment
j'entendis tomber la terre

je courus
traversai
un interminable champ
je tombai
le champ aussi tomba
un sanglot infini le champ et moi
tombèrent

nuit sans étoile
vide mille fois éteint
un tel cri
te perça-t-il jamais
une chute si longue.

En même temps, l'amour me brûlait. J'étais limité par les mots. Je m'épuisai d'amour dans le vide, comme en présence d'une femme désirable et déshabillée — mais inaccessible. Sans même pouvoir exprimer un désir.

Hébétude. Impossible d'aller au lit malgré l'heure et la fatigue. J'aurais pu dire de moi comme il y a cent ans Kierkegaard : « J'ai la tête aussi vide qu'un théâtre où l'on vient de jouer. »

Comme je fixais le vide devant moi, une touche aussitôt violente, excessive, m'unifia à ce vide. Je voyais ce vide et ne voyais rien, mais lui, le vide, m'embrassait.

Mon corps était crispé. Il se contracta comme si, de lui-même, il avait dû se réduire à l'étendue d'un point. Une fulguration durable allait de ce point intérieur au vide. Je grimaçais et je riais, les lèvres écartées, les dents nues ¹.

Je me jette chez les morts¹

La nuit est ma nudité
les étoiles sont mes dents
je me jette chez les morts
habillé de blanc soleil.

La mort habite mon cœur
comme une petite veuve
elle sanglote elle est lâche
j'ai peur je pourrais vomir

la veuve rit jusqu'au ciel
et déchire les oiseaux.

A ma mort
les dents de chevaux des étoiles
hennissent de rire je *mort* ¹

mort rase
tombe humide
soleil manchot

le fossoyeur à dents de mort
m'efface

l'ange au vol de corbeau
crie
 gloire à toi

je suis le vide des cercueils
et l'absence de moi ¹
dans l'univers entier

les trompes de la joie
sonnent insensément
et le blanc du ciel éclate

le tonnerre de la mort
emplit l'univers

trop de joie
retourne les ongles ².

J'imagine
dans la profondeur infinie
l'étendue déserte
différente du ciel que je vois
ne contenant plus ces points de lumière qui vacillent
mais des torrents de flammes ³
plus grand ⁴ qu'un ciel
aveuglant ⁵ comme l'aube

abstraction informe ⁶
zébrée de cassures
amoncellement
d'inanités d'oublis
d'un côté le sujet JE ⁷
et de l'autre l'objet
univers charpie de notions mortes
où JE jette en pleurant les détritius
les impuissances
les hoquets
les discordants cris de coq des idées

ô néant fabriqué
dans l'usine de la vanité infinie
comme une caisse de dents fausses

JE penché sur la caisse ¹
JE ai
mon envie de vomir envie ²

ô faillite
extase dont je dors ³
quand je crie
toi qui es et seras ⁴
quand je ne serai plus
X sourd
maillet géant
brisant ma tête ⁵.

Le scintillement
le haut du ciel
la terre
et moi.

Mon cœur te crache étoile
incomparable angoisse
je me ris mais j'ai froid ⁶.

*Être Oreste*¹

Le tapis de jeu est cette nuit étoilée où je tombe, jeté comme le dé sur un champ de possibles éphémères.

Je n'ai pas de raison de « la trouver mauvaise ».

Étant une chute aveugle dans la nuit, j'exécute ma volonté malgré moi (qui n'est en moi que le donné) ; et ma peur est le cri d'une liberté infinie.

Si je n'exécute pas par un saut la nature « statique et donnée », je serais défini par des lois. Mais la nature me joue, me jette plus loin qu'elle-même, au-delà des lois, des limites qui font que les humbles l'aiment.

Je suis le résultat d'un jeu, ce qui, si je n'étais pas, ne serait pas, qui pouvait ne pas être.

Je suis, dans le sein d'une immensité, un plus excédant cette immensité. Mon bonheur et mon être même découlent de ce caractère excédant.

Ma bêtise a béni la nature secourable, agenouillée, devant Dieu.

Ce que je suis (mon rire, mon bonheur ivres) n'en est pas moins joué, livré au hasard, mis à la porte dans la nuit, chassé comme un chien.

Le vent de la vérité a répondu comme une gifle à la joue tendue de la pitié.

Le cœur est humain dans la mesure où il se révolte (ceci veut dire : être un homme est « ne pas s'incliner devant la loi »).

Un poète ne justifie pas — il n'accepte pas — tout à fait la nature. La vraie poésie est en dehors des lois. Mais la poésie, finalement, accepte la poésie.

Quand accepter la poésie la change en son contraire (elle devient médiatrice d'une acceptation) ! je retiens le saut dans lequel j'excéderaï l'univers, je justifie le monde donné, je me contente de lui¹.

M'insérer dans ce qui m'entoure, m'expliquer ou ne voir en mon insondable nuit qu'une fable pour enfants (me donner de moi-même une image ou physique ou mythologique) ! non !...

Je renoncerais au jeu...

Je refuse, me révolte, mais pourquoi m'égarer. Si je délirais, je serais simplement naturel.

Le délire poétique a sa place dans la nature. Il la justifie, accepte de l'embellir. Le refus appartient à la conscience claire, mesurant ce qui lui arrive.

La claire distinction des divers possibles, le don d'aller au bout du plus lointain, relèvent de l'attention calme. Le jeu sans retour de moi-même, l'aller à l'au-delà de tout donné exigent non seulement ce rire infini, mais cette méditation lente (insensée, mais par excès).

C'est la pénombre et l'équivoque. La poésie éloigne en même temps de la nuit et du jour. Elle ne peut ni mettre en question ni mettre en action ce monde qui me lie.

La menace en est maintenue : la nature peut m'anéantir — me réduire à ce qu'elle est, annuler le jeu que je joue plus loin qu'elle — qui demande ma folie, ma gaieté, mon œcil infinis.

Le relâchement retire du jeu — et de même l'excès d'attention. L'emportement riant, le saut déraisonnable et la calme lucidité sont exigés du joueur, jusqu'au jour où la chance le lâche — ou la vie.

Je m'approche de la poésie : mais pour lui manquer.

Dans le jeu excédant la nature, il est indifférent que je l'excède ou qu'elle-même s'excède en moi (elle est peut-être tout entière excès d'elle-même), mais, dans le temps, l'excès s'insère à la fin dans l'ordre des choses (je mourrai à ce moment-là).

Il m'a fallu, pour saisir un possible au sein d'une évidente impossibilité, me représenter d'abord la situation inverse.

A supposer que je veuille me réduire à l'ordre légal, j'ai peu de chances d'y parvenir entièrement : je pécherai par inconséquence — par rigueur malheureuse...

Dans l'extrême rigueur, l'exigence de l'ordre est détentrice d'un si grand pouvoir qu'elle ne peut se retourner contre elle-même. Dans l'expérience qu'en ont les dévots (les mystiques), la personne de Dieu est placée au sommet d'un non-sens immoral : l'amour du dévot réalise en Dieu — auquel il s'identifie — un excès qui, s'il l'assumait personnellement, le jetterait à genoux, écauré.

La réduction à l'ordre échoue de toute façon : la dévotion formelle (sans excès) conduit à l'inconséquence. La tentative inverse a donc des chances. Il lui faut se servir de chemins détournés (de rires, de nausées incessantes). Sur le plan où ces choses se jouent, chaque élément se change en son contraire incessamment. Dieu se charge soudain d'« horrible grandeur ». Ou la poésie glisse à l'embellissement. A chaque effort que je fais pour le saisir, l'objet de mon attente se change en un contraire.

L'éclat de la poésie se révèle hors des moments qu'elle atteint dans un désordre de mort ¹.

(Un commun accord situe à part les deux auteurs qui ajoutèrent à celui de la poésie l'éclat d'un échec. L'équivoque est liée à leurs noms, mais l'un et l'autre épuisèrent le sens de la poésie qui s'achève en son contraire, en un sentiment de haine de la poésie. La poésie qui ne s'élève pas au non-sens de la poésie n'est que le vide de la poésie, que la belle poésie.)

Pour qui sont ses serpents ¹...?

L'inconnu et la mort... sans la mutité bovine, seule assez solide en de tels chemins. Dans cet inconnu, aveugle, je succombe (je renonce à l'épuisement raisonné des possibles).

La poésie n'est pas une connaissance de soi-même, encore moins l'expérience d'un lointain possible (de ce qui auparavant n'était pas) mais la simple évocation par les mots de possibilités inaccessibles.

L'évocation a sur l'expérience l'avantage d'une richesse et d'une facilité infinie mais éloigne de l'expérience (essentiellement paralysée).

Sans l'exubérance de l'évocation, l'expérience serait raisonnable. Elle commence à partir de ma folie, si l'impuissance de l'évocation m'écarte.

La poésie ouvre la nuit à l'excès du désir. La nuit laissée par les ravages de la poésie est en moi la mesure d'un refus — de ma folle volonté d'excéder le monde. — La poésie aussi excédait ce monde, mais elle ne pouvait me changer ².

Ma liberté fictive assure davantage qu'elle ne ruinait la contrainte du donné naturel. Si je m'en étais contenté, je me serais soumis à la longue à la limite de ce donné.

Je continuais de mettre en question la limite du monde, voyant la misère de qui s'en contente, et je ne pus supporter longtemps la facilité de la fiction : j'en exigeai la réalité, je devins fou.

Si je mentais ¹, je demeurais sur le plan de la poésie, d'un dépassement verbal du monde. Si je persévrais en un décri aveugle du monde, mon décri était faux (comme le dépassement). En un certain sens, mon accord avec le monde s'approfondissait. Mais ne pouvant mentir sciemment, je devins fou (capable d'ignorer la vérité). Ou ne sachant plus, pour moi seul, jouer la comédie d'un délire, je devins fou encore mais intérieurement : je fis l'expérience de la nuit.

La poésie fut un simple détour : j'échappai par elle au monde du discours, devenu pour moi le monde naturel, j'entrai avec elle en une sorte de tombe où l'infinité du possible naissait de la mort du monde logique.

La logique en mourant accouchait de folles richesses. Mais le possible évoqué n'est qu'irréel, la mort du monde logique est irréal, tout est louche et fuyant dans cette obscurité relative. Je puis m'y moquer de moi-même et des autres : tout le réel est sans valeur, toute valeur irréal! De là cette facilité et cette fatalité de glissements, où j'ignore si je mens ou si je suis fou. La nécessité de la nuit procède de cette situation malheureuse.

La nuit ne pouvait qu'en passer par un détour.

La mise en question de toutes choses naissait de l'exaspération d'un désir, qui ne pouvait porter sur le vide!

L'objet de mon désir était en premier lieu l'illusion et ne put être qu'en second lieu le vide de la désillusion.

La mise en question sans désir est formelle, indifférente. Ce n'est pas d'elle qu'on pourrait dire : « c'est la même chose que l'homme. »

La poésie révèle un pouvoir de l'inconnu. Mais l'inconnu n'est qu'un vide insignifiant, s'il n'est pas l'objet d'un désir. La poésie est moyen terme, elle dérobe le connu dans l'inconnu : elle est l'inconnu paré des couleurs aveuglantes et de l'apparence d'un soleil.

Ébloui de mille figures où se composent l'ennui, l'impatience et l'amour. Maintenant mon désir n'a qu'un objet : l'au-delà de ces mille figures et la nuit ².

Mais dans la nuit le désir ment et, de cette manière, elle cesse d'en paraître l'objet. Cette existence par moi menée « dans la nuit » ressemble à celle de l'amant à la mort de l'être aimé, d'Oreste apprenant le suicide d'Hermione. Elle ne peut reconnaître en l'espèce de la nuit « ce qu'elle attendait ¹ ».

La Scissiparité

I

Pris de rage et de rage.
Ma tête? Un ongle, un ongle de nouveau-né.

Je crie. Nul ne m'entend. L'opacité, l'éternité, le silence vides — évidemment de moi.

Je me supprimerai en m'égoillant : cette conviction est digne d'éloges.

Je mangerai, b..., écrirai, rirai, mentirai, redouterai la mort, et pâlerai à l'idée qu'on me retourne les ongles ¹.

II

J'aimerais m'en tenir à l'idée tranchante de moi-même, élevant dans l'air ma tête ridée et niant l'odcur de la mort.

J'aimerais oublier l'insaisissable glissement de moi-même à la corruption.

J'ai la nausée du ciel dont l'éclatante douceur a l'obscénité d'une « fille » endormie.

J'imagine une jolie putain, élégante, nue et triste dans sa gaieté de petit porc.

Un soleil de fête inondait la chambre. Je me rasais nu

devant la glace, limitée par un cadre aux dorures ouvragées. Debout, je tournais le dos au disque solaire, mais la glace, sur ma tête, en reproduisait l'image. Qui suis-je? J'aurais pu sur le verre ensoleillé tracer mon nom, la date, en lettres de savon : j'aurais cessé d'y croire et n'en aurais plus ri. Cette aisance avec moi-même¹, ce mensonge de la glace, l'immensité de la lumière, dont je suis l'effet?

J'aurais de moi-même une idée sublime : pour cela, j'ai la force nécessaire. J'égalerais l'amour (l'indécent corps à corps) à l'illimité de l'être — à la nausée, au soleil, à la mort. L'obscénité donne un moment de fleuve au délire des sens.

Ce qui, dans mon caractère, est le moins accusé (mais enfin...) : le côté *gustave* (ou *cochon*).

III

Lettre de l'auteur à M^{me} E...

Reçu de Monsignor un télégramme :

« Réussite. Accourez. Situation difficile. »

Je me suis longuement regardé dans la glace et j'avais peur de rire aux éclats.

Le dédoublement de Monsignor m'agace à perdre la tête.

Ce qu'il laisse entrevoir est le fond des choses et décidément c'est truqué.

Lettre de M^{me} E... à l'auteur.

...finalement j'ai la gorge serrée. L'état où votre mot m'a mis est le plus énerçant que j'aie connu. Par moment, je ris aux éclats. Et j'imagine que, désormais, ce rire de folle ne cessera pas. Il cesse, et à ce moment-là j'ai le sentiment pénible, mais voluptueux, d'être mouchée, et faite comme un rat²...

IV

Retrouvé M^{me} E... à Paris. Nous partons demain pour Rome, où nous attend Monsignor. Monsignor ou plutôt... Opéra. Grande musique. Quantité d'alcool.

Ce matin, tombant, un couteau aiguisé à la main, je me suis ouvert un doigt. M^{me} E... rit très haut de me voir tombé, mais le sang qui abondait et d'avoir ri aussi haut la gênèrent. J'achevai de la gêner en riant : j'étais gentil, flottant, adorable : elle sournoise, pâle et volontairement indécente ¹.

Si l'intelligence est femme...

... Je voudrais qu'en un mouvement résolu la mienne ressemble à une femme impie.

Il existe une conjugaison des verbes de chair, de laquelle la chanson comique est la désinence.

Je chanterai jusqu'à la honte à une table de banquet :

*Ravadja la moukère
Ravadja bono*

et la violence du chant, malgré moi, hors de moi, rebondirait :

*Trempe ton cul dans la soupière,
Tu verras si c'est chaud.*

Si elle n'allait jusqu'au *ravadja* la femme impie n'aurait pas le pouvoir de pourrir aussi résolument la lumière, ni d'être aussi résolument belle : pourriture et rayon du soleil. Mais c'est ma façon d'aimer M^{me} E..., de rire et, finalement, de raisonner ².

Visite d'Alexandrette à deux heures ³. Je tremblais (l'alcool de la veille?). Il avait l'air haineux de ces minuscules cages à mouches qu'enfant j'emplissais d'insectes ⁴ odieusement vivants. Il s'en est allé et nous restâmes, M^{me} E... et moi, dans un désert de f... A l'assaut des étoiles, en un mouvement de grandiloquence. Nous prenons dans deux heures le train de Rome.

Musique hier soir à sauter la tête. A pleurer, à vomir gaiement. Ruissellements échevelés. Politesse de M^{me} E... Décolleté, bonne éducation, mais quelle indécence ⁵!

V

Quand je fais l'amour, aujourd'hui, ma joie ne m'est plus dérobée par le sentiment qu'elle va finir — et que je mourrai sans l'avoir saisie. Il m'arrivait dans d'heureux excès que le plaisir brûlant s'annulât, comme en rêve : j'imaginai un temps où je n'aurais plus de moyen de le renouveler. Il me manquait le sentiment d'exubérante richesse de la fête, la malice puérile et le rire qui égale Dieu ! La puissance elle-même est fuyante, il est vrai : elle est de même nature que la douleur. Je m'abandonne à son humeur ? Aussitôt, je m'accorde à un impossible et je jouis comme un monstre meurt ¹.

Rome, un fiacre, M^{me} E... Violent éclairage électrique. Pluies et lune dans des rues blanches d'opéra-comique : pins, délices et indolence.

J'accepte la vie à une condition.

A travers le sublime, l'éternité, le mensonge, à tue-tête chanter, porté par un chœur de théâtre ².

Acheté un loup pour M^{me} E... Je mise, assoiffé d'insolence, sur les fêtes de Monsignor ³.

Je griserai par l'allure insolite.

Que chanter à la foule sinon ce qui la grise ?

Dix mille yeux dans la nuit sont le ciel étoilé.

Le plus anxieux, le plus heureux des hommes.

Invoker la mort, lui crier :

— Saisis tes couteaux de comédie, aiguise-les sur les dents des tiens !

La dame en décolleté (indécente, je l'ai dit, profondément) : son décolleté à la mesure de la mort, la mort à la mesure du décolleté ⁴.

VI

Farce de village !

Devant le cartonage et la contrefaçon, le parti que j'ai adopté de tout réunir *dans la nuit*, de ne plus dire ce qui nous

occupe, est seul à la mesure de mon dessein. Qu'il est nécessaire d'aller loin... Être étoile et déshonorer le haut des cieux. N'écouter rien, crier ou discourir en des solitudes de ciel. Je téléphone à Monsignor ¹.

Et nous, nous venons dans une heure.

Alpha, Bêta (ainsi distinguons-nous les sosies issus d'un dédoublement), M^{me} E... et moi.

Comme moi, M^{me} E..., dans le fiacre découvert, ivre sans alcool, et riant sourdement :

— Mais qui t'a répondu ? Alpha ? Bêta ² ?

Le trouble donnait à ses traits une convulsion lente et voluptueuse.

Le prélat ³ descendant l'escalier de pierre vint à nous, nous tendant les mains.

M^{me} E..., gênée, lui dit avec un rire de fille :

— Bonjour, Bêta !

Ce qui, quand M^{me} E... lui dit : « Bonjour, Bêta ! » me frappa (j'éprouvais alors comme heureux moins l'escalier ensoleillé que les panneaux où des déesses en robes troussées rendaient, comme des cassolettes d'épices, un sournois hommage au plaisir) fut la vulgarité de mon amie. Elle baisa, s'inclinant, l'anneau épiscopal et cet humble mouvement, comme l'instant d'avant son rire canaille, accusa sa nature, sous le tailleur de ville, laissant deviner l'animal. Je me rappelais qu'on ne voyait d'habitude en M^{me} E... que la « fille » et, dans ces richesses irréelles, j'étais heureux que cette misère vraie répondît à mes passions.

Sans transition, le moment devenait grave.

Soudain, je sus qu'en haut de l'escalier, dans un désordre obscène, je verrai *l'autre versant* ⁴.

De ces palais de tragédie qui semblent vides, parce que le seuil n'en est plus sanglant, et que les chiens de Jézabel les ont fuis, je compris qu'en dépit de leur apparence agréable, ils demeurent favorables aux vœux les plus débauchés.

Ce qui frappe dans un palais, — comme en un coup de théâtre soudain, — est la haine des hommes entre eux. Le

haut de l'escalier monumental que Monsignor et M^{me} E... gravirent en riant ne m'attirait pas seulement comme le seuil d'un royaume affreux. Je ne pouvais m'empêcher de voir en contraste, — à ce moment de triomphe de M^{me} E..., sa haute taille et ses airs, trop hardis, de grande dame ennoblie par ce cadre de pierre, — le tableau de la femme lapidée. Non qu'alors j'aie vu rien de plus qu'une entrée royale. Je ne voyais pas mon amie terrassée, dans le sang, dans la boue, dans le bruit immonde de la foule. (Le toit ne suggère pas le corps écrasé mais donne le vertige.)

Rarement, le désir de mon amie me prit de façon plus bestiale. Une chaleur en un sens glacée me saisit. J'eus le sentiment de la foule lapidatrice, qui hait comme elle sue.

Qui ne peut attendre un instant.

M^{me} E... rapidement franchit le seuil.

*Alpha ouvrait la porte à deux battants*¹.

L'Abbé C.

Première partie

PRÉFACE

RÉCIT DE L'ÉDITEUR

Mon souvenir est précis : la première fois que je vis Robert C..., j'étais dans un pénible état d'angoisse. Il arrive que la cruauté de la jungle se révèle être la loi qui nous régit. Je sortis après déjeuner...

Dans la cour d'une usine, sous le soleil de plomb, un ouvrier chargeait de la houille à la pelle. Sa sueur collait la poussière à sa peau...

Un revers de fortune était la raison de cette angoisse. Je le voyais soudain : j'aurais à travailler ; le monde cessait d'offrir sa divinité à mes caprices, je devais, pour manger, me soumettre à ses lois.

Je me rappelais le visage de Charles, où la peur elle-même semblait légère, et même gaie, où j'espérais encore, ce jour-là, lire une réponse à l'énigme posée par la perte de ma fortune. Je tirai la sonnette et une cloche grave, sonnante dans les profondeurs du jardin me donna un pénible sentiment. Une solennité venait de la vieille demeure. Et moi j'étais exclu du monde où la hauteur des arbres assure aux tourments la plus douce gravité.

Robert était le frère jumeau de Charles.

J'ignorais que Charles fût malade : il l'était au point qu'à l'appel du médecin, Robert était venu de la ville voisine. Robert m'ouvrit la porte et ce ne fut pas seulement de savoir Charles malade qui me laissa désemparé : Robert était le sosie de Charles, or il émanait de sa longue soutane et de son sourire navré une sorte d'accablement.

De cet accablement, je ne doute pas, aujourd'hui, que, souvent, Charles ne le connût, mais à l'instant Robert criait ce que l'humeur désordonnée de Charles déguisait.

— Mon frère est assez malade. Monsieur, me dit-il, il doit renoncer à vous voir aujourd'hui. Il m'a demandé de vous en prévenir et de l'excuser.

Le sourire qui finit la phrase exquise ne pouvait lever une inquiétude qui, visiblement, le rongea. La conversation qui suivit dans la maison se borna à cette maladie soudaine et au pessimisme qu'elle motivait.

L'état de Charles aurait dû rendre compte à lui seul de la tristesse de l'abbé. Cette tristesse néanmoins me fit le même effet que la poussière de houille de l'usine : quelque chose l'étouffait, et il me sembla que rien ne pourrait l'aider. Je me dis quelquefois que ces traits tirés, ce regard de coupable, cette impuissance à respirer tenaient alors aux relations pénibles des deux frères : Robert pouvait ne pas se sentir innocent de cette maladie.

Il me sembla surtout qu'il avait deviné ma détresse et que ses regards me disaient :

— *Voyez, c'est partout la même impuissance. Nous sommes tous dans ce monde dans la situation de criminels : et, n'en doutez plus, la justice est à nos trousses.*

Ces derniers mots donnaient le sens de son sourire.

Je le vis plus tard à plusieurs reprises : mais ce fut la seule fois qu'il se trahit. Il n'était pas honteux, d'ordinaire, jamais je ne revis ce regard d'homme traqué. Même, il était d'habitude assez jovial et, cruellement, Charles, qu'il irritait, parlait de lui comme d'un faiseur. Charles affectait de le maltraiter, il l'appelait rarement Robert, et plus souvent que « l'abbé », « curé » ! Il marquait d'un sourire cette irrévérence, qui, s'adressant peut-être au frère, visait néanmoins la tristesse de la soutane. La gaieté de Charles était volontiers folle et il se donnait des airs d'inconséquence. Pourtant, il est sûr que jamais il ne cessa d'aimer Robert, de tenir à son frère plus qu'à ses maîtresses et de souffrir, sinon de sa piété, de l'affectation enjouée sous laquelle il dissimulait la détresse. S'il était facile de s'y tromper, c'est que Robert, par un réflexe de défense, jouait à Charles une comédie, qui avait pour fin de l'excéder.

Mais l'angoisse de l'abbé donnait ce jour-là l'impression qu'il perdait la tête : ses yeux ne semblaient s'ouvrir, timidement, que pour avouer l'horreur d'un supplice. La formule exquise était alors la seule nuance qui, s'accordant à la soutane, rappelât l'état ecclésiastique, mais elle était suivie de pénibles silences. Dans le salon couvert de housses et les volets fermés, la sueur ruisselait de son visage. Il me donna l'idée d'une ménade de l'angoisse, qu'une peur secrète rendait à l'immobilité (mais il maintenait, dans sa détresse, cette courtoisie affectée qui donne à des ecclésiastiques un aspect tricheur de vieille dame).

Il avait le visage désarmé, sans espoir, que je venais de voir au manœuvre dans l'usine, le même visage que moi sans doute... Je venais proposer ma voiture à Charles, qui avait convenu de l'acheter le jour où j'aurais besoin d'argent : la vendre d'urgence au garage ne me permettait pas de payer mes dettes... Une malchance, que soulignait la sueur de l'abbé ajoutait un élément de dissimulation, de mensonge, à cette situation inextricable.

Robert me fascinait : il était le sosie comique de Charles : Charles effondré, sous le déguisement d'une soutane. Une malfacon si parfaite tenait du rêve. Le visage d'écureuil de Léon XIII ! les oreilles écartées de l'animal rongeur, le teint rouge, mais la chair épaisse, sale et molle de la honte ! La phrase flûtée achevait de rendre vulgaires, en contraste, des traits incongrus, très fins, mais bien lourdement relâchés. Un enfant pris en faute et lâche... J'imagine qu'ayant l'habitude de l'affectation, il affectait alors la honte.

Je l'imagine maintenant. Je crois même aujourd'hui que, dans son angoisse, il tirait de l'hébétude un plaisir inavouable. Mais, ce jour-là, j'ignorais le monstre qu'il était. J'eus seulement la sensation, tant cet affaissement et cette ressemblance m'avaient saisi, d'être devant lui le jouet d'une magie. J'étais oppressé quand je partis. J'avais peur de ressembler à cet homme fascinant mais pitoyable. N'avais-je pas honte de ma situation nouvelle ? Je devais échapper à mes créanciers, et me dérober. J'allais sombrer mais ce n'eût rien été de sombrer sans le sentiment insidieux d'être la seule cause de ma ruine.

J'aurais dû éviter de parler de moi, mais avant de donner le livre que forment le récit de Charles et les notes de Robert, j'ai voulu rapporter le souvenir que les deux frères m'ont laissé. J'aimerais prévenir l'étonnement de lecteurs que la sottise des faits désarmerait. C'est un vain scrupule en un sens, mais je dois rapporter quoi qu'il en soit les conditions dans lesquelles j'édite un manuscrit dont l'auteur fut mon ami.

De 1930 à l'an dernier, j'entretins avec Charles des relations presque suivies ; je lui téléphonais souvent, mais il ne m'appelait le premier que rarement, ou il m'appelait pour se décommander. Je me lassai un jour : nous restâmes sans nous voir deux ou trois ans. Alors il s'accusa de sottise, il me sembla las de lui-même ; il ne m'aimait pas moins que ceux de ses amis qu'il voyait, mais j'avais à ses yeux, disait-il, le tort de l'obliger à réfléchir, il me pardonnait mal une sobriété contraire à ses goûts, ou encore, d'avoir été lâche à la perte de ma fortune. (Mais il avait gardé la sienne, augmentée d'une part que Robert lui abandonna.)

Ce qui m'irritait mais en même temps m'attirait en lui était la lourdeur nonchalante et pour ainsi dire épuisée qui lui donnait le charme d'un mauvais rêve. Indifférent au monde, aux autres hommes, sans ami, sans amour, il ne s'attachait que dans l'équivoque, et toujours en porte-à-faux, à des êtres de mauvaise foi. Il manquait de conscience et, si l'on excepte son amitié pour Robert, il n'avait pas de fidélité. Il manquait de conscience au point d'avoir peur de scandaliser. Il évitait le pire et rendait à des parents éloignés des visites annuelles ; je vis qu'il était alors agréable, ennuyé, mais un C. comme les autres, attentif aux ragots et aux manies de famille. Il avait d'abord eu la main heureuse en affaires, il avait, à la mort de son père, en peu d'années amassé beaucoup d'argent. Et comme il avait à cette occasion fait faire à de riches oncles de bons placements, la brebis galeuse était Robert. Bien assise en bourgeoisie, la famille était radicale : Charles avait des tantes impies, que ses « bonnes fortunes » flattaient ; et elles ne riaient pas sans dédain de l'innocence de Robert : le puceau.

Le jour où il me remit le manuscrit de ce livre, nous ne nous voyions plus depuis longtemps. J'avais reçu une lettre où il me demandait de le rejoindre dans les montagnes du Jura, à R., où il passait l'été. L'invitation, pressante, avait même l'accent d'un appel. Je suis moi-même originaire de R., où je suis revenu parfois depuis mon enfance. Charles avait su que j'avais l'intention d'y passer : il viendrait sinon me voir à Paris.

Charles était alors marié depuis un mois (exactement, sa famille l'avait marié). La jeune femme était d'une beauté gênante. Elle ne pouvait, visiblement, penser qu'à ce qu'elle nommait, du bout des dents, la « bagatelle », aux robes et au monde. Je crois qu'elle eut pour moi la sorte de mépris impersonnel qui s'impose à certains comme l'obligation, peut-être ennuyeuse, de suivre la règle d'un jeu.

Nous déjeunerâmes tous trois. Je passai l'après-midi avec Charles ; il me remit le manuscrit et une lettre m'autorisant à le publier. C'était, me dit-il, un récit de la mort de Robert.

Dans un mouvement qui était à la fois de lassitude et d'insistance, qui me laissa une impression de tristesse résolue, il me demanda d'écrire la préface de ce livre : il ne la lirait pas et me laissait le soin de l'édition.

Il souffrait d'avoir introduit des figures décharnées, qui se déplaçaient dans un monde dément, qui jamais ne pourraient convaincre. Je devais dès l'abord sauver Robert d'une caricature, sans laquelle le livre n'aurait pas de sens, mais qui en faisait « un défi mal formulé ». Il trouvait aussi la figure qu'il avait donnée de lui-même irrecevable : elle manquait de vulgarité, et par là faussait l'intention du livre.

Il parla vite, avec la précision qu'il apportait presque en toutes choses. Il ajouta que, désormais, nous devrions nous voir souvent, que cette collaboration serait viable en d'autres cas : pourquoi ne ferais-je pas les longues préfaces de livres qu'il écrivait, auxquels il manquerait, à coup sûr, ce que seul je pouvais ajouter ? Il était insensé de manquer à la seule amitié qui comptât pour lui. Il avait parlé d'un bout à l'autre avec une grande simplicité, comme on fait si l'on a mûri une résolution. (Comme on verra, il est probable qu'il me mentait sur un point, sans raison et par goût. Car il devait, depuis des mois, être certain de mourir vite.)

Sa proposition me déconcerta, et d'abord je ne l'acceptai pas sans réserves. Je devais lire le manuscrit... Sur quoi, il me pria de n'en rien faire avant de l'avoir quitté. Il me parla ensuite des notes laissées par Robert, données à la suite du récit. Je rapporte à la fin du livre ce qu'il m'apprit à cette occasion : j'en fus bouleversé au point de ne plus faire de réserves.

Et pourtant, la publication demeura quatre ans suspendue. La lecture du manuscrit me fit horreur : c'était sale, comique, et jamais je n'avais rien lu qui me donnât plus de malaise. Charles, au surplus, me quitta de telle façon qu'une dépression nerveuse, et une entière inhibition m'empêchèrent longtemps de toucher à l'étrange histoire de Robert.

A la fin de l'après-midi, Charles me proposa de rejoindre sa femme.

Il la prévint à la porte de sa chambre : elle nous dit d'entrer, elle était à sa toilette et elle ferma sans trop de hâte un peignoir sous lequel elle était nue. Charles n'eut pas de réaction et j'eus le tort d'affecter gaiement de n'avoir rien vu : l'agréable mépris qu'elle avait pour moi se changea en irritation. J'étais d'autant moins excusable qu'elle était belle à ne pas pouvoir l'oublier. J'eus malgré moi l'air de mépriser une vie faite de facilité, à laquelle je n'étais pas convié. Je crains même d'avoir eu l'attitude de quelqu'un qui décline une invitation, alors qu'il n'est pas invité. Germaine, très riche, avait épousé Charles, sachant qu'elle aurait avec lui la vie libertine qu'elle aimait.

Nous allâmes nous asseoir à une terrasse de café. Charles y trouva un personnage de connaissance, hirsute, rougeaud et mal venu, le visage petit comme un poing, auréolé de crins à demi crépus : il alla lui parler à sa table. Je m'alarmais d'être seul avec Germaine, qui, par chance, me tenant rigueur, bavarda avec la serveuse.

Enfin Charles invita son ami à notre table : c'était le prestidigitateur de passage, il donnait le soir une séance dans une arrière-salle de café. C'était un homme plaisant, qui avait l'habitude de captiver les hommes simples qui l'écoutaient. Mais ses histoires confuses ne

tarquèrent pas à nous ennuyer. C'est certainement par gentillesse que Germaine le défia. Il se vantait d'obliger n'importe qui à choisir, entre celles qu'il lui présentait, la carte qu'il voulait.

Vaguement, j'exprimai moi-même un doute ; mais Germaine insista :

— Non, lui dit-elle, vous ne réussirez pas avec moi.

— Avec vous ! reprit-il. Venez ce soir à la séance.

— Je veux seulement savoir comment vous faites.

— Non. Nous sommes tenus professionnellement au secret ; je vous ai dit que nous avions des procédés sans mystère. Venez ce soir et vous verrez.

Je parlai d'un jeune homme barbu qui s'exhibait en Suisse, qu'un partenaire perçait d'une épée à travers le torse nu. Les services d'un hôpital avaient fait la radiographie de l'épée à travers les os.

— Impossible, dit-il. Sur le bout des doigts, monsieur, je connais nos procédés. J'ai recueilli les tours de... (il me citait des noms aux consonances folles). Malheureusement, je manque de matériel. Une radiographie, mais non, monsieur, je demande à voir cette radiographie !

Il m'énervait, décidément : je n'eus même pas envie d'ajouter qu'un jour, la lame mal introduite tua le jeune prodige.

L'ami de Charles avait les regards brûlés d'un homme auquel manqueront toujours cent francs ; sa suffisance était banale, mais malgré mon désir de l'apprécier, il m'agaça.

Je me levai et proposai à Germaine et à Charles de dîner au restaurant.

Germaine riait fort, elle était évidemment grise. Elle avait bu cinq ou six verres et, quand elle se leva, je pensai qu'elle tituberait (mais elle appartenait à une classe qu'on a trop vite fait de croire déchu).

A ce moment, une dame âgée, vêtue de noir, traversa la place. Germaine, Charles et moi nous arrêta mes (Charles et moi la connaissons ; néanmoins, elle nous surprit, nous laissant quelque peu stupides). Elle avait des savates de toile blanche, quelque chose de cassé dans la démarche, des mèches grises. La soirée était assez chaude, mais elle donnait l'impression d'avoir l'onglée. Elle semblait nouée, comme par un hoquet, mais non : elle marchait ; le mécanisme la lâchait : il reprenait au même instant, si bien qu'inattentif, on aurait pu croire qu'elle se déplaçait lentement.

— Le spectre de Robert ! s'écria Germaine.

Elle le fit sur le ton d'une idée amusante. La mort de Robert remon-

tait alors à deux ans. Mais le mot n'en était pas moins inadmissible. Je pensai à la réaction violente de Charles. Pour une autre raison, l'incongruité de Germaine me confondit : elle avait exprimé à haute voix la pensée qui précisément venait d'imposer son malaise à mon esprit. A tort ou à raison, je croyais que ces transmissions impliquaient la sympathie. Mais ma pensée intime et inavouable était énoncée par une femme qui m'avait déplu : c'était agaçant au possible. Le rapprochement tenait à l'allure grotesque d'un fantôme, qui venait de traverser la place. J'imaginai la colère inexprimée de Charles, et il me sembla qu'elle se tournerait contre moi : n'avais-je pas eu, n'avais-je pas encore la pensée qui me faisait, malgré moi, complice de Germaine ?

Je ne m'étais pas récrié, j'avais tacitement accepté ! La lumière rose du soleil à son déclin donnait sous les tilleuls à cette scène un aspect de l'autre monde, elle grandissait la figure de la dame en noir, elle donnait à ses traits gris, à ses manières pincées une sorte d'animalité céleste. Les décrochements de son long passage avaient figé Germaine dans la lumière. Sans mot dire, Charles s'éloigna et nous l'attendîmes, désespérés, devant la maison où il entra.

Pendant ce temps sortit d'une bouche d'égout une pénible puanteur : Germaine ne riait plus, son visage se décomposait : j'imaginai l'aspect déchu qu'elle aurait à soixante ans. En moi-même, impalpablement, et devant moi, le monde se défaisait, comme un domestique renonce à une parade et, le maître parti, crache dans la chambre. Dans le sentiment d'un nageur que la marée éloigne des rives, je succombais à mes dettes, à l'usure de mes semelles, à mes pieds endoloris. Aux yeux l'un de l'autre, Germaine et moi étions négligeables, mais nous devinions la honte l'un de l'autre et en demeurions abattus. La disparition de Charles nous humiliait également. Nous attendions muets et nous évitions de nous regarder. Elle aurait pu dire, ou j'aurais pu dire : « Où diable est allé Charles ? » Je crois qu'une même certitude d'indécence nous en eût également empêchés.

Charles à la fin sortit de la maison. Mine de rien, loin d'expliquer une disparition prolongée, il s'excusa à peine entre les dents, gardant le silence qui répondait à son exaspération impuissante. Nous marchions lentement, lourdement, comme si, n'ayant pas de but, nous attendions, faisant les cent pas. C'était vraiment un silence de mort... Sans le rapprochement des cœurs serrés.

J'ai souvent aperçu depuis que la haine ou la mésestente naissait de ces situations sournoises, dont personne ne saurait parler précisément. De même qu'un jour d'été l'air devenu irrespirable, brusquement, donne envie de mourir ou de fuir, une aveugle hostilité ordonne

sournoisement l'attitude, les paroles ou le silence des êtres. Je lus la nuit même le manuscrit de Charles, et la scène eut alors un sens accablant. Je tremblai à me souvenir du passage de la vieille et du malaise qui le suivit.

Je vis, à la table du restaurant, les pommettes de Germaine écarlates, ses yeux battus exprimaient le découragement. Nous étions, elle et moi, également inquiets devant Charles, auquel une indifférence affectée donnait une aisance du diable.

J'aurais dû commander les plats, mais Charles m'enleva, ou peu s'en faut, le menu des mains. Je ne réagis pas, tant ma dépression était grande. J'étais humilié, non seulement vis-à-vis de Charles, mais de l'insignifiante Germaine. Jamais personne ne me toisa avec mépris comme le fit Charles ce jour-là. Je voulus parler à tout prix. Je parlai à nouveau de l'homme auquel un aide enfilait une épée dans la poitrine, je parlai des photographies qui m'avaient frappé, des évanouissements dans l'assistance, qui suivaient l'opération. Germaine écouta sans mot dire, l'air intéressé, mais l'angoisse, en un sens, la tirait en arrière. Elle était décollée au point de donner l'impression d'être nue. Elle semblait en même temps s'offrir et se dérober. L'air traqué, elle semblait néanmoins résolue à tirer parti de ce malaise. Elle gardait un inadmissible silence qui ne semblait pas moins lui peser qu'à moi-même. Charles, auquel ne pouvait échapper la subtilité du jeu, n'avait cure d'alléger la situation.

Le pis est, que, devant, pour des mois, voyager hors de France, je ne pouvais me décider à quitter mon ami sur cette impression. Je crois que j'aurais dû le faire, mais j'imaginai que tout s'arrangerait. J'avais seulement la chance de gagner du temps. Je proposai à mes « amis » d'aller voir opérer le prestidigitateur. Germaine saurait si notre homme l'obligerait à tirer vraiment la carte qu'il voulait ; même, la séance, à la rigueur, pouvait nous divertir. J'imaginai, non sans raison, que, dans la salle, il nous serait moins pénible qu'ailleurs de rester ensemble sans parler. A la sortie, il se pouvait que le malaise fût dissipé.

Je vis Charles sourire au vide, et il me dit ironiquement :

— En somme, pourquoi pas ?...

Je le vis en même temps hausser les épaules.

Germaine dut saisir ma raison et dit d'une voix lâche :

— Mais oui, c'est une bonne idée.

Charles emplit son verre de vin rouge, elle le but lentement d'un trait ; et comme elle serrait ce verre dans sa main, elle en cassa le pied sur la table.

Je compris alors que le malaise et l'ivresse en elle étant réels étaient néanmoins secondaires : c'était le moyen qu'elle avait de nourrir une excitation mauvaise. Elle colla sa jambe à la mienne sous la nappe, regardant le verre cassé, le front bas, comme si ces débris étaient le signe d'une impuissance. Quelque chose en elle s'affaissa. Elle défit le bouton du haut de la veste de son tailleur, doucement, avec une maladresse feinte, comme si au contraire, elle avait voulu le boutonner.

Charles fit donner un autre verre et l'emplit. Mais une aile de poulet, tout aussitôt, parut l'absorber entièrement.

S'il avait regardé Germaine, le manège aurait cessé — ou aurait pris un autre sens —, mais l'angoisse liée dans ces conditions au désir le plus vain devint douloureuse.

Le démon de la timidité (?) m'empêchant de suivre un premier mouvement : je ne retirerai pas ma jambe. Germaine m'avait crispé, je ne pouvais l'aimer, je la méprisais, mais une humeur déraisonnable me retint : j'imaginai que retirer ma jambe serait l'outrager ! Il y avait dans sa conduite une absurdité que je maudissais. Toutefois elle me fascinait : je me sentis de plus en plus annihilé. Je ne voyais plus de moyen d'échapper au destin dérisoire qui me voulait à ce moment brûlant de sentiments contradictoires et sans issue. Charles absent devant nous, comme un aveugle, mâchant méthodiquement de gros morceaux, achevait de mettre mes nerfs à l'épreuve. S'il avait réellement été absent, j'aurais pu assouvir un désir animal... Mais je réfléchis : Germaine ne m'aurait pas provoqué si elle avait pu elle-même étancher la soif qu'elle me donnait. J'avalai un verre de vin : je me scandalisais d'une chienne aussi courte.... Elle n'en jouait pas moins avec elle-même le jeu qu'elle jouait avec moi ! Si elle s'offrait à moi, mais d'une offre à l'avance dérobée, elle ne pouvait satisfaire son propre désir, elle devait elle-même étouffer sans issue : elle glissa voluptueusement sa jambe sur la mienne, et, perdant toute prudence, mit sa main sur ma cuisse, si haut que...

Je crus que Charles la voyait : si l'orage s'accumule, tant vaut qu'il éclate. Il ne dit rien, ou il fit mine de ne rien voir, mais cela prolongeait le supplice auquel un éclat aurait eu seul le pouvoir de mettre fin. Il me sembla qu'il mangeait plus attentivement de plus gros morceaux. Il avait commandé d'autres parts de poulet et du vin. Il mangeait et buvait comme on travaille : il y avait là une possibilité de soulagement. Je mangeai de plus en plus vite et sifflai du vin : je compris que, faute d'habitude, je n'y tiendrais pas. Tout d'abord, Germaine reprit sa main et commença de m'imiter : ainsi nous mangeâmes tous trois et bûmes en silence. Germaine maintint comme elle put la raideur de sa provocation. Il devenait à la longue improbable

que Charles n'eût rien vu, mais le vin me donna vite, en même temps qu'une hilarité de rêve, une sorte de torpeur envahissante. Je luttais dès lors contre le sommeil, effrayé à l'idée de me dérober malgré moi et d'être piteux.

La fascination du sommeil, qui oppose l'attrait du vide à l'obstination d'une volonté impuissante, est une épreuve que la vie n'a peut-être jamais surmontée. Ce qui échappe si, comme il en est d'ordinaire, nous cherchons simplement à nous endormir, est l'affinité d'un être à ce qu'il n'est pas : cette absence, cet affaissement. Mais parfois le sommeil involontaire est plus fort que tout le désir de vivre, la nuit dérobe l'espoir et l'appréhension. Je regardais Germaine et Charles et, en succombant, il me sembla que, sinon le sommeil, la mort pouvait mettre fin au malentendu qui donnait à cet affaissement la valeur d'une déchéance.

Je ne m'endormis pas vraiment. Comme un nageur à la limite de l'épuisement refuse la tentation des eaux, je durai. Je me rappelle avoir entendu la voix cinglante de Charles demander :

— Prendrez-vous un café ?

Je répondis assez lentement, assuré toutefois d'être pertinent :

— Oui, s'il est sorti.

Soudain mon absurdité m'apparut.

Je demandai à Germaine qui riait, mais qui parut gênée de rire :

— Ai-je dormi ?

— Non, dit-elle, mais je ne sais pourquoi vous avez parlé de Saint-Simon...

— Je n'écoutais pas, coupa Charles.

Il se leva et dit du même ton sec :

— Je commanderai les cafés à la cuisine.

Germaine me prit la main, elle tremblait et je vis qu'elle avait peur :

— Surtout, ne parlez plus de Robert devant Charles...

Je sursautai, désespéré.

— Qu'ai-je fait ?

— Vous vous endormiez. Vous avez traité Robert de pître... et vous m'avez mis la main sur les jambes...

Mais Charles revenait. Je n'avais pas imaginé qu'un regard puisse être pire qu'une insulte. Il me toisa, il était clair qu'il écumait. Il ne cria pas : « Sinistre buse ! » mais sans mot dire il donnait libre cours à une sorte de fureur froide. Je ne pouvais même pas m'expliquer, m'excuser. Je n'avais pas vraiment dormi, je parlais sous l'effet du vin, je me défendais contre le sommeil et il m'avait gagné.

J'avais parlé pour ne pas céder et les phrases m'avaient échappé, répondant à une hébétude de rêve. J'avais lutté jusqu'à la fin, et soudain je me reprenais : mais le désastre seul me l'avait permis.

J'avais invité mes amis et je demandai l'addition.

— C'est fait, dit Charles.

Je regardai Germaine, qui avait l'air ailleurs : elle buvait du café. Je mendiais en silence, auprès d'elle, une désapprobation de la conduite de Charles : j'achevai de me perdre à mes propres yeux. J'éprouvais l'effet du vin sous une forme épaisse : une aboulie qui m'énervait jusqu'à la rage mais noyait cette rage en une impuissance plus grande. Germaine, Charles et moi, étions de concert saisis d'une sorte de crampe, comme il arrive au cours de scènes silencieuses entre des amants crispés.

Nous ne pouvions même plus renoncer à la séance de prestidigitation : elle fut si morne qu'une détente en résulta : nous étions relativement séparés et l'absence d'intérêt, même comique, de la séance, pouvait détourner vers un autre objet notre mauvaise humeur. Je pensais que l'histoire finirait de cette façon : froidement, mais sans à-coups, nous prendrions congé. A la fin du dîner, ç'aurait été aussi dur qu'un échange de gifles ; au cours de la séance, la dépression aurait le temps de l'emporter. Il en alla bien autrement.

Après une longue série d'exercices, à la mesure d'une assistance très simple, et qui s'amusait, le prestidigitateur demanda à chaque personne (la salle pleine ne pouvait tenir que peu de monde) de tirer une carte. Il en distribuait une douzaine et il nommait avant de la retourner chacune des cartes tirées. Il vint vers nous et je dus choisir en premier. Sans le défi de l'amuseur, je n'aurais prêté aucune attention au jeu et j'aurais sans doute pris la carte préparée. Je la vis en effet, mais décidai d'en prendre une autre ; j'avançai la main : à ce moment, le jeu glissa, et la carte voulue vint sous mes doigts ; je m'arrêtai et repérai celle que j'avais choisie ; je m'apprêtai à la tirer : à ce moment je vis dans le regard du prestidigitateur, — au lieu d'une volonté froide d'imposer, — dans un éclair, une sorte de supplication énermée. Je cédai et pris la carte qu'il voulait.

Vint le tour de Germaine. Depuis le début de l'exhibition je n'avais pas tourné les yeux vers elle, mais je la regardai choisir : à ce moment, je la vis bien : elle était l'incarnation de la dure méchanceté. Un instant, dérobant les cartes, l'autre voulut forcer le choix ; elle le vit et tira la carte qu'elle voulait : elle le fit sans sourire, avec une habileté mauvaise. J'entendis le prestidigitateur siffler entre ses dents : « Chipie ! » Charles dut l'entendre également : il se leva et gifla le

pauvre diable. Il y eut dans la salle un mouvement. Charles entraîna Germaine et sortit. Beaucoup d'assistants se levèrent. Le prestidigitateur eut une incontestable dignité.

— Mes amis, dit-il, calmez-vous, asseyez-vous. Ce monsieur a sûrement des visions, il a sans doute un accès de folie.

— Je suis désolé, dis-je à mon tour, assez piteusement, c'est un malentendu, j'en suis sûr.

Je tentai aussitôt de partir, mais, dans le désordre, cela prit un temps relativement long.

Je me trouvais dans une rue noire. J'entendis à quelques pas des éclats de voix, Charles et Germaine criaient littéralement. Je m'approchai. Charles gifla Germaine si fortement qu'elle tomba. Il l'aidera à se relever. Il l'emmena en l'enlaçant affectueusement. J'entendis Germaine pleurer.

Je rentrai chez moi les lèvres sèches.

Je me souvins du manuscrit que j'avais mis dans la poche de mon pardessus. Je me jetai sur un lit, je lus une partie de la nuit et je m'endormis.

Je m'éveillai tout habillé. Lentement et péniblement la mémoire me revint. Il faisait jour. Je n'aurais pu ni rire ni pleurer ; le souvenir de ma platitude de la veille m'écarta, mais vainement. Je me rappelai alors avec précision la mort de ma mère : je ne pleurai pas, cependant j'eus la certitude que j'allais pleurer. Je ne pouvais admettre un caractère abominable du livre que j'avais lu.

(De même, quand je vis ma mère morte, je ne pus supporter l'idée de ne plus pouvoir lui parler.)

Tout se dérangoa finalement : une envie de rire impuissante me domina, un fou-rire inerte m'ouvrait et me serrait le cœur. Je crus que j'avais la nausée, mais c'était plus sérieux.

Je rentrai à Paris le matin même. J'étais gravement malade et je dus retarder mon départ.

Deux jours après je reçus cette lettre de Charles :

« Bien entendu, rien n'est changé. Je pense que tu éditeras le livre que je t'ai remis. Je te tiens pour un lâche, évidemment, je voudrais ne plus jamais entendre parler de toi. De toi ni d'ailleurs de rien ni de personne. J'espère que mes vœux ne tarderont plus à être comblés. »

J'appris, deux mois plus tard, le suicide de Charles.

Je crus devenir fou, si bien que j'allai voir un médecin. Il me demanda sans ambages de publier le manuscrit. Je ne l'évitais d'aucune façon. Je devais rédiger la préface et généralement rapporter ce que Charles m'avait appris de la mort de Robert, et qu'il n'avait

pas eu la force d'écrire. Le médecin, du point de vue littéraire, ne voulait rien dire, il n'était nullement qualifié, mais, médicalement, l'histoire était des plus jolies... Je l'interrompis, je lui dis qu'il avait peut-être raison, mais qu'imaginant l'impatience de Charles à l'entendre, je me sentais bien mal à l'aise. Il me vit si énérvé qu'il se tut. Il se fit aussitôt plus humain.

Il me proposa de revenir régulièrement. J'acceptai. J'écrivais ma part du récit, et porterais les pages écrites à chaque séance. C'était l'élément essentiel d'un traitement psychothérapique, sans lequel j'aurais du mal à m'en sortir. Il me parut sensé, il était d'une douceur redoutable. J'acceptai : j'étais l'enfant au cou duquel on noue un baroir, et qui s'apprête à baver paisiblement. Je le lui dis et il en rit, il me bouscula :

— Voyez-vous, me dit-il, tout ceci est puétil, l'est d'un bout à l'autre, et même au sens le plus précis. Mais notre science n'a d'autorité que dans la mesure où elle n'humilie pas les malades.

Je ne sais si, finalement, je suis guéri. Je ne l'étais pas le jour où j'interrompis ce traitement littéraire. Je repris la tâche un peu plus tard, mais, pour insignifiante qu'elle fût, je mis quatre ans à l'achever.

Deuxième partie

RÉCIT DE CHARLES C.

Éponine

Au temps où ce récit commence, la malédiction de l'urbanité achevait d'égarer mon frère. Personne jamais ne s'acharna davantage à choquer un désir de silence. Un jour, je voulus lui dire mon sentiment : il eut, avec un sourire suave, une plaisante réplique ¹ :

— Tu n'y es pas, mais non, pas du tout, nous ne songeons qu'à ça, me dit-il. C'est que... nous trompons notre monde : au dehors, l'allant, la bonne humeur, même un tantinet mauvais genre, mais l'angoisse au fond du cœur.

Ses yeux brillèrent alors de malice.

— L'amour de Dieu, ajouta-t-il, est le plus tricheur de tous. On aurait dû lui réserver le slogan vulgaire, qui passerait ainsi, et comme insensiblement, du trait d'esprit à un silence fermé...

Alors, il laissa ces mots glisser des lèvres (il fumait la pipe), le sourire fuyant :

— *Say it with flowers!*

Je levai la tête, le dévisageai haineusement, ne pouvant croire qu'il avait osé...

Je ne sais pas même aujourd'hui ce qu'il cherchait.

Un souci de bonne volonté, d'ouverture, parut alors l'emporter en lui sur la prudence. Ce catholicisme brûlant, cette aimable témérité décidément le faisaient s'opposer de façon tranchée au fond d'amitié que nous maintenions entre nous ².

Je regardai cet homme voyant, faux et agréable, que jadis je prenais pour un autre moi-même. Il tenait du sacerdoce un pouvoir de tromper, non les autres, mais lui-même : un

tel enchantement d'être au monde, une débordante activité, sifflant dans les faubourgs un triomphe de la vertu, n'étaient possible qu'à l'égarément. Des femmes excellent à ces débordements de naïvetés, mais un homme (un prêtre) donne une figure de niais et de m'as-tu-vu à cette comédie de bonté divine!

Pendant l'été de 1942, pour des raisons variées, nous nous trouvâmes, l'abbé, Éponine et moi, réunis dans la petite ville où nous étions nés.

J'avais un beau dimanche passé l'après-midi à boire avec Éponine. Je pris rendez-vous avec mon amie sur la tour de l'église. Je passai au presbytère demander à mon frère de m'accompagner ¹.

Je le pris par le bras, et m'autorisant d'un état bien évident, je lui dis sur un ton qui avait la suavité du sien :

— Viens avec moi. J'ai soif de l'infini ce soir.

Et, lui faisant face en ouvrant les bras :

— As-tu quelque raison de refuser?

— Vois-tu, poursuivis-je en baissant la tête, ma soif est si grande à l'instant...

Gentiment l'abbé éclata d'un rire gai.

J'avais l'air ennuyé, je protestai :

— Tu m'as mal compris.

Je gémissais, jouant cette comédie avec outrance.

— Tu ne me comprends pas : je n'ai plus de limite, plus de borne. Que cette sensation est cruelle! J'ai besoin de toi, besoin de l'homme de Dieu!

Je l'implorai.

— Ne te refuse pas à mon impuissance. Tu le vois : l'alcool m'égare. Mène-moi sur la tour où j'ai rendez-vous.

L'abbé répondit simplement :

— Je t'accompagnerai.

Mais il sourit en ajoutant :

— J'ai moi-même rendez-vous sur la tour.

J'eus l'air déconcerté; je lui demandai timidement avec qui.

Il baissa les yeux et dit sottement :

— La miséricorde infinie du Seigneur.

L'église est flanquée d'une haute tour carrée. Il soufflait alors un vent violent. A l'intérieur, l'escalier de bois est

presque une échelle et il me sembla que le vent faisait vaciller la tour. Je m'arrêtai à mi-hauteur, tenant mal sur un barreau. J'imaginai les conséquences d'un glissement : le monde dérobé dans un vide, brusquement le fond ouvert. Je pensai à l'identité du cri que j'allais pousser et d'un silence définitif. L'abbé, d'en bas, me tenait la jambe.

— Ne va pas, me dit-il, te tuer dans l'église. Si j'avais à chanter pour toi l'office des morts, ce ne serait même pas risible.

Il tenta dans le bruit du vent d'enfler la voix, mais il n'en tira qu'en fausset les premiers mots du *Dies irae*.

C'était si pénible qu'à nouveau je sentis le cœur me manquer. Pourquoi l'avais-je été chercher ? Il était insipide.

.
 Tout à coup, je le vis, d'où j'étais : gisant sur un remblai de mâchefer, qu'enlaidissaient l'herbe et les fleurs des champs

. J'étais suspendu sur le vide à l'échelle. Je vis mon frère agonisant entouré de bourreaux en uniformes : la fureur et la suffocation mêlées, une impudeur illimitée de cris, d'excréments et de pus... La douleur décuplée dans l'attente de brutalités nouvelles... Mais dans ce désordre de sentiments, c'était ma pitié pour l'abbé qui frappait : je suffoquais moi-même, je frappais, et ma chute dans la tour faisait de l'univers un abîme vertigineux...

J'étais en vérité tombé, mais, à grand-peine, et bien qu'il fût mal assuré, l'abbé m'avait rattrapé dans ses bras.

— Nous avons failli tomber, dit-il.

J'aurais pu l'entraîner dans ma chute, mais j'étais dans ses bras si abandonné que je pouvais me croire heureux. Sa sottise m'était secourable : dans un monde de vides, de glissements et d'horreurs voulues, il n'est rien que n'annule une simple pensée : celle de l'issue inévitable. D'être suspendu justement sur le vide, de n'avoir échappé à la mort qu'au hasard, j'éprouvais comme une gaieté un sentiment d'impuissance. Je m'abandonnais sans réserve et mes membres pendaient sans vie, mais c'était à la fin comme un coq chante.

A ce moment j'entendis la voix grave d'Éponine, à l'extrémité de la tour, articuler allègrement :

— Tu es mort?

.....
 — Patience, nous montons, repartit la voix de tête de l'abbé.

Mon corps, à l'aise, pendait toujours, mais un léger rire l'agitait.

— Maintenant, dis-je avec douceur, je reprendrai la marche.

Toutefois, je demeurai inerte.

Lentement la nuit tomba; dehors, en longues rafales, le vent soufflait : l'impuissance d'un tel instant avait quelque chose d'ouvert et j'aurais voulu qu'il durât.

Peu d'années auparavant, mon frère jumeau n'était comme moi qu'un des jeunes messieurs du village : enfant, il avait eu les faveurs d'Éponine, qui traîna longtemps avec lui; par la suite, Éponine ouvertement se dévoya; il avait alors affecté, dans les rues, de ne pas la connaître ¹.

Nous étions à mi-hauteur de la tour et, dans la pénombre, je n'étais séparé de la mort que par les bras de mon frère.

La méchanceté de mon humeur envers lui m'étonna.

Mais l'idée de la mort, peu contraire à l'état de glissement où j'étais, ne représentait pour moi rien de plus qu'une rigueur avec moi-même : tout d'abord, j'avais à combler les vœux d'Éponine.

Éponine n'était pas moins ivre que moi, quand, pour répondre à un cruel caprice, j'allai chercher l'abbé; tout l'après-midi nous avons fait l'amour et j'avais ri. Mais j'étais maintenant si faible qu'à penser au sommet de la tour, à ce qu'il voulait dire, j'éprouvais au lieu de désir — mieux, comme un désir — un grand malaise. Maintenant le visage du prêtre suait, son regard cherchait le mien. C'était un regard lourd, étranger, animé d'une intention froide.

Je pensai : au contraire, j'aurais dû saisir moi-même le corps inanimé de l'abbé dans mes bras, le porter au sommet et dans la liberté du vent, comme à une déesse mauvaise, l'offrir à l'humeur détraquée de mon amie. Mais ma méchan-

ceté était sans force : comme en rêve, elle se dérobaît, je n'étais que douceur hilare, et promise à l'inconséquence.

J'entendis (je voyais en haut de l'échelle la tête penchée d'Éponine) des cris de vulgaire impatience. Je vis le regard de l'abbé se charger de haine, se fermer. Les injures d'Éponine lui ouvraient les yeux : il devinait maintenant le piège où l'amitié l'avait fait tomber.

— Que veut dire cette comédie? demanda-t-il.

Il y avait, dans le ton de sa voix, plus de lassitude que d'hostilité.

Je répondis avec une maladresse voulue :

— Tu as peur d'aller là-haut?

Il rit, mais il était fâché.

— Tu vas fort : tu es si noir que tu tombes et c'est moi qui n'ai pas le courage de monter!

Je lui dis, amusé, sur le ton du chatouillement :

— Tu as un petit filet de voix...

Je réagissais passivement, mais en un sens l'apathie me laissait libre : comme si je n'allais plus me retenir de rire. Je criai de toutes mes forces :

— Éponine!

J'entendis hurler :

— Crétin!

Et d'autres noms plus malséants.

Puis :

— J'arrive.

Elle était hors d'elle de colère.

— Mais non, lui répondis-je, nous allons monter.

Je restai néanmoins inerte. L'abbé me maintenait péniblement, à l'aide d'un genou et d'un bras, serré contre l'échelle : je ne puis m'en souvenir aujourd'hui sans vertige, mais alors un sentiment vague de bien-être et d'hilarité m'abusait.

Éponine descendit et elle dit à l'abbé quand elle approcha :

— Maintenant, assez! Descendons.

— Impossible, dit-il, je puis le maintenir sans peine, mais je ne pourrais pas le porter et descendre l'échelle.

Éponine ne répondit rien, mais je la vis soudain cramponnée aux barreaux.

— Appelez, cria-t-elle, la tête me tourne.

L'abbé répondit d'une voix faible :

— Voilà tout ce qui reste à faire.

A ce moment, je compris que nous allions descendre, que c'était fini, que nous n'irions jamais en haut.

Je me tendis dans mon inertie et comme une paralysie n'immobilise vraiment que dans l'effort crispé, il me sembla que le suicide aurait seul le pouvoir de répondre à mon énervement : la mort était la seule peine à la mesure de mon échec. Nous étions tous trois contractés sur l'échelle et le silence était d'autant plus oppressant qu'à l'avance j'entendais l'appel de l'abbé : de sa voix de fausset, il tenterait d'attirer l'attention dans l'obscurité grandissante : ce serait risible, intolérable et dès lors, de façon définitive, par ma faute, tout se fermerait. Je me débattis à ce moment-là : mollement, mais j'aurais voulu me jeter dans le vide où j'aurais aimé l'entraîner. Je ne pus lui échapper qu'en montant : il devait tenir fermement les barreaux et ne put m'empêcher d'aller plus haut.

Éponine effrayée gémit :

— Tenez-le, il va se tuer.

— Je ne peux pas, dit l'abbé.

Il pensa qu'attrapant ma jambe, il aurait précipité ma chute : il ne pouvait que me suivre pour m'aider.

Je dis alors d'un ton net à Éponine :

— Laisse-moi monter, je vais en haut de la tour.

Elle se serra sur le côté et je montai, lentement, jusqu'au sommet, suivi de mon frère et de mon amie.

J'accédai à l'air libre, étourdi par le vent. Une large lueur claire, au couchant, était barrée de nuages noirs. Le ciel était déjà sombre. L'abbé C. devant moi, la mine décomposée et décoiffé, me parlait, mais je n'entendais dans le bruit du vent que des mots inintelligibles. Je vis derrière lui sourire Éponine : elle avait l'air aux anges, elle était dépassée.

La tour

D'avoir reconnu Éponine, qui était la honte du pays, qui jamais ne manquait de le provoquer, au passage, à l'amour (si elle l'apercevait dans les rues, elle riait et, comme on siffle gaiement un chien, elle claquait la langue et appelait « Puceau! ») l'abbé avait eu un mouvement de recul, mais il ne pouvait plus s'en aller; et lorsqu'il arriva sur la tour, il voulut relever un défi qui allait si loin.

Mais il eut un instant d'hésitation : dans cette situation insensée, la douceur angélique, le sourire éclairé de l'intelligence ne pouvaient l'aider. Il devait recourir, reprenant le souffle, à la fermeté des nerfs, à une volonté dominante de pureté spirituelle et de raison. Nous avions, Éponine et moi, devant lui, la puissance vague, en même temps angoissée et moqueuse, du mal. Nous le savions dans notre désarroi : moralement, nous étions des monstres! Il n'y avait pas en nous de limite opposée aux passions : nous avions dans le ciel la noirceur de démons! Qu'il était doux, en quelque sorte rassurant, devant la tension coléreuse de l'abbé, d'éprouver comme une liberté un glissement vertigineux. Nous étions, elle et moi, hébétés, tout à fait ivres; plus sûrement du fait de ma défaillance sur l'échelle, mon frère s'était pris au piège que nous avions tendu.

Rageurs, essouffés et, sur une plate-forme exigüe, retirés du monde, enfermés, en un sens, dans le libre vide des cieux, nous étions dressés l'un vers l'autre comme des chiens, qu'un soudain enchantement aurait figés. L'hostilité qui nous unissait était immobile, interdite, elle était comme un rire au moment du plaisir perdu. A ce point, j'imagine que, le temps

d'un éclair, mon frère lui-même le sentit : quand la tête ahurie de M^{me} Hanusse se montra à la porte de l'échelle, un hideux sourire, furtivement, défigura ses traits maladivement tendus.

— Éponine! Ah la garce! cria M^{me} Hanusse.

Sa voix de harengère, qu'une saveur paysanne achevait de rendre mauvaise, dominait le bruit du vent. La vieille sortit, un instant le vent l'embarrassa : elle se tint droite, retenant sa pèlerine à grand-peine (son aspect avait l'austérité en grisaille d'un passé de sacristies froides, mais elle était mal embouchée).

Elle fonça sur sa fille, c'était une furie qui criait :

— La chienne, elle s'est soulée et elle s'est mise à poil sous son manteau.

Éponine recula vers la balustrade, apparemment médusée par sa mère, qui allait révéler son ignominie. Elle avait l'air en effet d'une chienne sournoise, et déjà, en dessous, elle riait de peur.

Mais plus vif et plus décidé encore que la vieille, l'abbé C. se précipita.

Sa voix mince, portée par le mouvement intime de la honte, ne se brisa plus : elle éclata en un commandement :

— Madame Hanusse, proféra-t-elle, où vous croyez-vous?

La vieille était immense et elle s'arrêta d'étonnement, fixant le jeune abbé.

— Vous êtes, reprit la voix, dans l'enceinte d'un sanctuaire.

La vieille hésita, désarmée.

Éponine, un peu déçue, souriait péniblement.

Il y avait dans l'hébétude et la niaiserie affectée d'Éponine une sorte d'incertitude. Ivre et muette, elle était, au sommet du sanctuaire, toute docilité, et néanmoins la menace même. Apparemment, ses mains serrées sur son manteau le tenaient résolument fermé, mais elles pouvaient n'être là que pour l'ouvrir.

Ainsi était-elle à la fois habillée et nue, pudique et impudente. Se neutralisant soudain, les mouvements emportés de la vieille et du prêtre n'avaient pu que la rendre à cette

immobilité indécise. La colère et l'effroi n'avaient eu pour fin, semblait-il, que cette attitude paralysée, qui faisait à l'instant de sa nudité l'objet d'une attente anxieuse.

Dans ce calme tendu, à travers les vapeurs de mon ivresse, il me sembla que le vent tombait, un long silence émanait de l'immensité du ciel. L'abbé s'agenouilla doucement; il fit signe à M^{me} Hanusse et elle s'agenouilla près de lui. Il baissa la tête, étendit les bras en croix, et M^{me} Hanusse le vit : elle baissa la tête et n'étendit pas les bras. Peu après il chanta sur un mode atterré, lentement, comme à une mort :

*Miserere mei Deus,
Secundum magnam misericordiam tuam...*

Ce gémissment, d'une mélodie voluptueuse, était si louche! Il avouait si bizarrement l'angoisse devant les délices de la nudité! L'abbé devait nous vaincre en se niant, et l'effort même qu'il tentait pour se dérober l'affirmait davantage; la beauté de son chant dans le silence du ciel l'enfermait dans la solitude d'une délectation dévote : cette beauté extraordinaire, à la nuit, n'était plus qu'un hommage au vice, seul objet de cette comédie.

Impassible, il continua :

*Et secundum multitudinem miserationum tuarum,
dele iniquitatem meam...*

M^{me} Hanusse leva la tête : immobile, il maintenait les bras étendus, son aigre voix ponctuant la mélodie avec une admirable méthode (surtout « misera-ti-o-num » parut n'en plus finir). Ébaubie, M^{me} Hanusse, furtivement, fit la moue et baissa la tête de nouveau. Éponine, tout d'abord, ignore la singulière attitude de l'abbé. Les deux mains à l'ouverture du manteau, la chevelure soulevée, la lèvre ouverte, elle était si belle et si crapuleuse que j'aurais voulu, dans l'ivresse, répondre au chant lamenté de l'abbé par quelque scie joyeuse.

Éponine évoquait l'accordéon, mais la pauvreté des musettes, ou du music-hall où elle chantait (mêlée aux mannequins nus), me semblait dérisoire à la mesure d'un

triomphe si certain. Une église entière aurait dû tonner d'un bruit d'orgue et des cris aigus du chœur si la gloire qui la portait était dignement célébrée. Je me moquais de la chanson où j'avais aimé l'entendre, qui était, sur un air idiot :

*Elle a
Un caractère en or,
Éléonore...*

J'imaginai la clameur d'un *Te Deum!* Un jour, un sourire de malice ravie achève un mouvement qui avait la brusquerie de la mort : il en est l'aboutissement et le signe. J'étais soulevé de cette façon, dans ma douceur, par une acclamation heureuse, infinie, mais déjà voisine de l'oubli. Au moment où elle vit l'abbé, sortant visiblement du rêve où elle demeurait étourdie, Éponine se mit à rire, et si vite que le rire la bouscula : elle se retourna et penchée sur la balustrade apparut secouée comme un enfant. Elle riait la tête dans les mains et l'abbé, qu'avait interrompu un gloussement mal étouffé, ne leva la tête, les bras hauts, que devant un derrière nu : le vent avait soulevé le manteau qu'au moment où le rire la désarma elle n'avait pu maintenir fermé.

Par un silence, l'abbé m'avoua le lendemain (je l'interrogeai en manière de plaisanterie et, par honnêteté, il se tut), qu'il avait b... Éponine avait si promptement refermé son manteau que M^{me} Hanusse, qui se redressa plus lentement, ne comprit jamais ce que voulait dire un visage émerveillé : l'abbé, les bras au ciel, avait la bouche ouverte ¹!

L'abbé

Après l'histoire de la tour, brusquement, le caractère de mon frère changea. Il sembla même à la plupart que sa raison s'égarait. C'était superficiel. Mais il se relâcha si souvent, et si souvent il eut une attitude déraisonnable, qu'il devint difficile à des étrangers d'en douter. Cette explication simplifiait les choses. Sinon, du côté de l'Église et des fidèles, il aurait fallu s'indigner. A cela s'ajoutait l'appui de la Résistance, dont il acceptait sans mot dire, et peut-être, en un sens, indifférent, les missions les plus imprudentes. Je me levai, le lendemain, de bonne heure : j'avais hâte de le revoir.

Je n'avais pas d'intention arrêtée. Je voulais que Robert cédât au caprice d'Éponine; mais ma méchanceté amusée ne l'emportait pas clairement sur le besoin que j'avais de maintenir entre nous une sorte d'amitié railleuse, où la raillerie n'aurait de sens que mon échec.

J'avais des sentiments bien vagues, avec la légère nausée qui venait de l'alcool de la veille et le malaise nerveux qui l'accompagnait. A dix heures du matin, dans la matinée pluvieuse, les rues de la petite ville avaient l'air d'absentes, dont le silence des fenêtres fermées n'aurait que vainement maintenu la mémoire. C'était déprimant mais inévitable. Une matinée de septembre à dix heures, dans R. : de l'immensité des possibles, je tirais celui-là, j'éprouvais comme une impudence du ciel qu'il me donnât chichement, de son éternité, ce moment limité et pluvieux d'une rue de petite ville.

Je traversai le jardin de la cure : la maison était là, me

proposant l'ironie de son injustifiable réalité, durable mais fugace, qui enfermait mon frère et allait m'enfermer.

Dans la pénombre de cette matinée grise, l'abbé se tenait dans sa chambre, immobile, vêtu d'un pantalon de toile blanche et d'un gilet de laine noire.

Il se tenait muet dans un fauteuil et son affaissement répondait en l'accusant à la force qu'il avait eue pour me prier d'entrer.

Je ne compris pas d'emblée que, cette fois, il était vraiment défait; je me demandai quelles raisons, s'ajoutant à celles que j'imaginai, l'avaient décidément fâché. Je n'avais pas ouvert les dents : une main qu'il m'avait tendue glissa sur le bras d'un fauteuil, elle tomba comme d'un pantin : venant de lui, c'était théâtral. Il le sentit sans doute. Il leva la tête et me dit sur un ton presque enjoué :

— Ah! vraiment, c'est bête!

Mais il dut éprouver le besoin de faire celui qui croyait à mon innocence. Il sourit et conclut après un temps qui sembla long :

— Mais c'est bien, en somme.

Je comprenais mal alors et ne devais pas en vérité comprendre avant que les événements n'eussent donné un sens clair à ces mots.

J'éprouvais seulement comme un malaise, si grand que j'ouvris la fenêtre grande, l'humidité de la maison, du presbytère, d'où le lit en désordre de mon frère, une table de nuit entrouverte, et surtout une odeur de vieillard, me donnaient l'envie de m'en aller.

— Tu as mal dormi, me dit mon frère. J'ai moi-même assez mal dormi.

Il demeura évasif.

Nous n'osions ni l'un ni l'autre aborder ce qui nous occupait vraiment : une fille du pays, en vacances, qui faisait la noce à Paris.

Qu'il avait changé depuis la veille!

Apparemment il voulut effacer l'impression que m'avait donnée son affectation de défaillance. Son amabilité évasive déguisa ce qui d'abord s'était ostensiblement avoué dans le sens de l'effronnement. Seuls étaient clairs un changement, une irrésolution, qui de sa part me déconcertaient. Je le croyais, j'essayais du moins de le croire : « Je viens le traquer

chez lui, et déjà il est traqué! » Je ne savais pas encore à quel point c'était vrai. Mais j'étais déprimé; je me sentais traqué moi-même et, ne comprenant plus un désordre qui dépassait mes prévisions, je souffrais de penser au caprice d'Éponine, qui exigeait puérilement de moi que je lui livrasse l'abbé et, le matin même, m'avait mis le marché en main.

Mon agitation intérieure était pauvre, un dialogue cornélien s'engageait en moi, qui s'épuisait avant de prendre corps; je n'aurais pu formuler les sentiments forts qui m'attachaient à mon frère et à cette fille. Je m'entendais intimement avec Éponine, je n'objectais rien à ses vices, et de tous ses désirs, celui d'avoir l'abbé me semblait à la fois le plus pur et le plus cruel. Mais mon frère ne pourrait survivre à la joie qu'elle voulait lui donner. Je pensais que cette joie, plus forte encore que celle dont Éponine me comblait, serait justement ce qui achèverait de détruire l'abbé.

Je finis par m'asseoir et je parlai longuement dans la chambre obscure et sans air : le silence de l'abbé, qui ne me répondait rarement que par un sourire pitoyable, me donna l'impression de parler en porte à faux.

— Je suis venu te demander, Robert, de coucher avec Éponine. Ma demande ne peut te surprendre, mais tu n'y verras peut-être qu'un défi. Est-ce bien, néanmoins, la provocation inutile que tu affecteras d'y voir? Ou n'est-ce pas, bien plutôt, l'échéance d'une obligation que tu n'as jamais voulu reconnaître?

L'abbé protesta faiblement :

— Je m'étonne..., commença-t-il.

— Ne devrais-tu pas t'étonner d'abord de n'avoir jamais aperçu que ta résistance, si résolue qu'elle semblât, était vaine d'avance, car, tu le sais, « tu es perdu »! — il est trop tard et tu n'éviteras d'aucune façon de lui céder.

Je m'attendais à le voir rire, hausser les épaules aimablement; il se mit à la fin à sourire, mais si mal... La lumière indécise de la pluie donnait à ses traits une sorte de beauté défaite. Je m'étonnais : chacune de mes phrases le tirait davantage à l'absence.

Je m'inquiétai d'un changement aussi parfait, résolu à briser l'envoûtement que j'avais créé.

Je lui dis d'un ton plus vif, comme si, par une aussi grande absurdité, je pouvais l'éveiller.

— Tout d'abord, tu dois le savoir : elle ne viendra pas chez toi. Elle refuse!

— Le lui ai-je demandé? fit sottement mon frère.

— Tu ne lui demandes rien?

— ...

— Éveille-toi! Tu la provoques depuis dix ans!

Je l'avais parfois représenté à mon frère. Quand Éponine avait fait l'amour avec les garçons du village, il ne s'était pas seulement dérobé : elle se mit, à treize ans, à coucher le plus qu'elle pouvait. Quand Robert, qui avait jusqu'alors partagé ses jeux secrets, affecta, dans les rues, de ne plus la connaître, cela sonnait d'autant plus faux que, jumeaux, nous changions parfois de vêtements. J'étais revenu entre-temps de Savoie, où, malade, j'avais fait un long séjour. Je devins aussitôt l'amant le plus assidu d'Éponine. Dans ces conditions, elle enrageait de reconnaître Robert à un air absent, qui la faisait rire, lui laissant la gorge serrée. La soutane aggrava la comédie. Ce déguisement fut pour Éponine la plus irritante des provocations : les quolibets redoublèrent au passage, masquant un dépit qu'une sensualité vicieuse et l'habitude de mon corps rendaient plus aigu. Elle invitait les autres filles à rire, et comme elle ne pouvait répondre à l'insolence de Robert, sinon par une insolence plus grande (elle avait, très tôt, pris les pires habitudes), un jour elle l'aperçut à la nuit tombante, et courut devant lui : à son allure niaise et fermée, elle sut que ce n'était pas moi : elle lui tournait le dos, elle leva la jupe, postant le derrière en l'air :

— Petit salaud! dit-elle alors entre ses dents, tu ne veux plus voir mon ..., tu le verras quand même!

L'abbé avait finalement décidé de ne plus venir à R., ou le moins possible. Mais, successivement, nos parents moururent et, durant la guerre, la maladie, sans parler de l'amitié, le ramena dans son pays.

Je l'y retrouvai comme il l'espérait, mais l'ayant appris Éponine décida de m'y rejoindre. Ce retour, cette fois, eut d'autant plus de conséquence que Robert avait accepté, pour deux mois, de remplacer le curé mort.

Je tançai finalement mon frère : jamais il n'aurait dû reve-

nir à R. ; Éponine le sachant ne pouvait manquer d'accourir ; il ne pouvait plus l'ignorer : pour elle, l'attitude qu'il lui opposait avait pris le sens d'une obsession ; elle s'en rendait folle à la longue ; bref, elle en était, à sa manière, amoureuse, elle dont l'intérêt pour un homme était chaque soir improvisé.

— Tu méprises Éponine parce qu'elle se vend, mais non : même alors qu'elle avait des garçons pour s'amuser, tu ne la reconnaissais plus dans les rues !

Je repris à voix plus basse en sifflant les mots :

— Il y a dix ans que cela m'écoeure !

Je me levai, je marchai de long en large, la pluie ruisselait sur les vitres, il faisait moins chaud et je suais. J'étais mal. Mon frère n'avait pas répondu : il avait une attitude de vieillard. Il m'irritait d'autant qu'au lieu des reparties plaisantes — et sûres d'elles — auxquelles il m'avait habitué, il m'opposait cette hésitation défaite. J'achevai sur un ton de colère contenue :

— Comment oses-tu la mépriser ? Elle ne supporte pas ton mépris : je mesure mes mots en disant qu'elle en est malade, elle en est malade pour la bonne raison que tu as tort ! Tu as tort et d'ailleurs tu es perdu : tu la fais rire, mais il monte d'elle vers toi une telle fureur que bientôt, tu seras malade, toi, du mépris dont tu t'es plu à l'accabler.

Je m'arrêtai, et brusquement, je sortis en claquant la porte. Il ne bougea ni ne dit mot.

Je me sentis, dehors, si bien dépassé par mes propres mots que je n'aurais pu en rire ni rien.

Le passage

M^{me} Hanusse n'avait rien, au fond, contre le dévergondage de sa fille. C'est en vérité qu'elle en vivait : elle s'était la veille émue pour l'abbé (dont la petite ville, amusée, mais choquée, savait qu'Éponine le cherchait). Mais seul un excès de scandale — et l'évidente pauvreté de mon frère — avait pu la sortir des gonds. J'allai à la nuit rejoindre Éponine. Je lui rapportai mon entrevue avec mon frère.

Nous étions dans sa chambre à neuf heures du soir, la nuit était alors tombée. La rue de la maison Hanusse est peu passante et nous nous amusions à la fenêtre du premier, mais Éponine, qui penchait la tête au dehors, recula brusquement et me fit signe de me taire.

— Robert! dit-elle à mi-voix.

Nous nous mîmes à l'abri d'un rideau, derrière un battant de fenêtre, et nous vîmes arriver mon frère. Nous étions étonnés qu'il passât dans cette ruelle, qu'entre toutes il avait des raisons d'éviter. Même nous nous demandâmes un instant, à voix basse, s'il ne venait pas voir Éponine.

S'il l'avait décidé, il y renonça. Il passa lentement devant la maison, regardant la fenêtre du premier. Il s'arrêta plus loin et, se retournant, regarda cette fenêtre encore une fois. Puis il repartit, sa silhouette sombre me fit mal à voir, et elle se perdit dans l'obscurité.

Éponine me dit :

— Reste là!

Elle voulait lui parler, mais, dans les rues noires, elle ne put réussir à le retrouver. Elle revint sans tarder, visiblement

soucieuse, et dix fois, elle me demanda ce que, selon moi, cette promenade insolite voulait dire.

Nous nous perdions en suppositions. Il pouvait simplement m'avoir cherché, n'avoir trouvé personne et être revenu dans l'espoir de me rencontrer dans une rue qui, de la maison, menait à la cure. Quoi qu'il en fût, le seul fait témoignait d'un changement décisif. Jamais l'abbé, la veille, n'aurait pris cette ruelle, à moins de ne pouvoir l'éviter.

Le passage silencieux de Robert nous laissa, Éponine et moi, dans un sentiment agité : nous ne pouvions deviner ce qu'il annonçait. Éponine pouvait croire enfin qu'elle allait atteindre mon frère et rompre le silence qui l'humiliait. Mais elle ne pouvait en être sûre et l'espoir d'un résultat aussi anxieusement désiré ne pouvait dès lors que l'exciter davantage. Elle tremblait de nervosité, riait aux éclats et son léger corps, dans l'amour, eut des mouvements violents. Elle gigotait comme une poule qu'on égorge, et elle se tendait comme une toile dans le vent.

Soudain, la fenêtre ouverte, elle eut un cri, pour finir en imprécations suffoquées. Elle jeta à l'adresse de l'abbé une bordée d'insultes incongrues. Puis elle se tut et je n'entendis plus que le bruit de souliers que firent dans la rue des gamins apeurés qui filaient, qui nous avaient épiés faisant l'amour.

A voir passer mon frère devant la maison d'Éponine, l'impression d'horreur que j'avais eue m'avait laissé désemparé. Robert m'irritait depuis longtemps par une verbosité souriante, masque qu'il opposait obstinément à une intimité possible. Pour cette raison, je partageais le ressentiment d'Éponine. Dès lors, l'attitude de Robert à l'égard de ma maîtresse avait changé le cours d'une amitié sans réserve. Cela comptait même plus que les croyances ou la vie mesquine du séminariste. La foi chrétienne et ses conséquences me déplaisaient, mais j'en aurais volontiers parlé à Robert : j'en aurais parlé avec passion, des hommes peuvent s'entendre dans ces limites, ils peuvent s'opposer et s'aimer. Qu'il répondît en prenant l'air d'un mort au désir qu'Éponine avait de moi, avait au contraire écarté la tentation de l'ironie.

La promesse

Cette attitude ne me semblait pas seulement lâche, c'était un reniement de soi, qui ne faisait pas seulement de mon frère un faux-semblant : ce mort me mettait le pied dans la tombe en ce qu'au vêtement près Robert était mon image dans la glace.

Finalement la négation qu'il opposa à l'existence d'Époinine énerva le désir qu'elle avait de moi ou que j'avais d'elle ; ce fut sans doute ce qui rendit nos habitudes durables. Mais elle eut cette autre conséquence : dans ces conditions, Robert et moi n'avions de possibilité que le persiflage. Nous n'avions nullement cessé de nous voir, mais réduits l'un et l'autre à la même humeur railleuse, nous nous étions sottement enlisés, sans issue, dans la négation achevée l'un de l'autre. Chacun de nous ne parlait plus que pour irriter les nerfs de l'autre. Ma visite au presbytère en ce sens était la première où j'avais finalement livré ma véritable pensée.

Comme en un coup de théâtre, tout avait soudainement changé. Je l'avais vu le matin même, le masque levé : un homme hébété qui se découvrait et n'offrait plus que sa défaillance à mes coups. Mais, loin de répondre à ma volonté, ces coups me laissèrent dans l'état de celui qui défonce une porte ouverte et s'étale de son long. Quand, le soir, j'avais vu passer mon frère dans la rue, j'aurais dû me réjouir de le voir, enfin désarmé, cesser de maintenir une comédie. Sa lente démarche dans la nuit avait eu le pouvoir d'avouer l'angoisse qu'il avait dissimulée. Mais cet effet inespéré ne me laissa pas satisfait.

Ce n'est pas sournoisement que j'aurais voulu retrouver Robert. Mon frère avait toujours été, il restait un autre moi-même, j'éprouvais comme sa cruauté mes moqueries et comme une impuissance — qui me dégradait — l'enjouement vide avec lequel il s'efforçait de me nier. Cette nuit-là, je parlai longtemps avec Éponine, et je m'accordai avec elle si étroitement que j'en fus surpris.

Éponine ne pouvait, de son côté, se satisfaire du malheur apparent de mon frère. Peu lui importait qu'il souffrît, car elle était encore niée dans sa souffrance! Furieuse et lasse d'en rire, elle voulait de l'abbé qu'il la reconnût, qu'elle existât enfin pour lui, et comme elle savait n'avoir en elle-même de vérité que ses vices, elle ne respirait librement qu'à le séduire. Elle avait raison : au lit, le mépris qui se lie à l'état de prostituée se changeait en un sentiment de délice, qui était la mesure de sa pureté.

Elle parlait bas et vite, avec une éloquence qui l'étouffait.

— Robert, disait-elle, ne peut rien savoir. Je veux qu'il sache, tu comprends. Il ne sait rien d'une fille aussi raide que moi!

Éponine nue parlait sans fin. Il y avait dans la rigueur qui la tenait en haleine une sorte de convulsion.

Je dus le lui promettre dix fois : j'irais chez Robert le lendemain, je ne le lâcherais pas qu'il ne m'ait promis de venir dans la nuit. Je ne devais pas le tromper : il serait prévenu, elle l'attendrait nue dans la chambre; il n'aurait rien à lui dire, elle était une fille, on ne fait pas de boniment aux filles. Elle avait été, autrefois, « en maison » : il devait tout savoir et venir chez elle, — chez sa mère —, comme dans une « maison ». La vieille le ferait monter, l'abbé lui donnerait cent francs s'il voulait (je la payais moi-même de la même façon); tous les curés voyaient des filles une fois ou l'autre; bien entendu, Robert n'était pas le premier qu'elle « faisait ».

C'était le langage d'une prostituée, mais il y entrait une résolution si folle, un mouvement si durement tendu, que son indéniable bassesse ne pouvait induire en erreur : c'était au même instant le langage de la passion, qui affichait ces dehors vulgaires, afin d'écartier non seulement l'obstacle,

le délai qu'on lui aurait opposé. C'était la plénitude de l'impudeur, qui regardait comme sienne la terre entière, mesurant sa violence à une étendue sans fin, et ne connaissant plus d'apaisement. Elle me dit encore :

— Crois-tu qu'il sentira le cierge éteint?

Je la devinais dans l'ombre, les narines ouvertes.

La simplicité

Mon absurdité imagina, dans ma défaillance, un moyen de formuler exactement la difficulté que trouve la littérature. J'en imaginai l'objet, le bonheur parfait, comme une voiture qui foncerait sur la route. Je longerais d'abord cette voiture sur la gauche, à une vitesse de bolide, dans l'espoir de la doubler. Elle foncerait alors davantage et m'échapperait peu à peu, s'arrachant à moi de toute la force de son moteur. Précisément ce temps même où elle s'arracherait, me révélant mon impuissance à la doubler, puis à la suivre, est l'image de l'objet que poursuit l'écrivain : cet objet n'est le sien qu'à la condition, non d'être saisi, mais, à l'extrémité de l'effort, d'échapper aux termes d'une impossible tension. Du moins, dans l'arrachement d'une voiture plus rapide, ai-je atteint le bonheur qui m'aurait au fond échappé, s'il ne m'avait dépassé selon l'apparence. C'est que la voiture la plus forte ne saisit rien, tandis que la voiture plus faible, qui la suit, a conscience de la vérité du bonheur, au moment où la plus rapide lui donne le sentiment de reculer. A vrai dire, je n'accédai qu'en rêvant à ce moment ultime de lucidité : le sommeil dissipé, je retrouvai sans transition l'inconscience irrésolue de l'état de veille.

Je me rendis de bonne heure chez Robert. Il ne me parut pas moins déprimé. Mais il avait eu le temps de mûrir sa résolution : il proposait sans ironie l'explication de son état.

Il parlait faiblement de son lit.

Il était, m'affirma-t-il, décidément malade. Il avait de nouveau la fièvre.

Il ne pouvait plus me dissimuler que le sol lui avait man-

qué. Il avait téléphoné à l'évêché : à son corps défendant, il avait promis d'assurer la messe du dimanche suivant; ce serait là sans doute le dernier acte de sa vie de prêtre.

Je ne lui demandai pas moins paisiblement que lui :

— Je suis désespéré maintenant de sentir que je ne pourrai plus te parler sans passion. Entre nous, chaque phrase est nécessairement fautive. Je voudrais, mais je sais déjà, et tu sais que, dans peu d'instant, je ne pourrais pas éviter de devenir insidieux. J'ai beau te parler doucement, je voudrais retrouver ce qui est ruiné, mais c'est trop tard : je suis si bien endurci que je suis sûr de t'interroger en vain. Voulais-tu dire que tu abandonnais la prêtrise? ou la vie?

— Je me suis moi-même endurci, me dit-il, c'est bien la raison pour laquelle je n'ai pas entendu une question à laquelle je refuse de répondre. Nous n'en sommes plus à persifler et je ne sais pourquoi, depuis deux jours, je n'ai plus de masque; maintenant, dis-moi durement, non insidieusement, ce que tu veux me demander.

— Ce soir, à neuf heures, Éponine sera dans sa chambre. Tu la retrouveras, mais elle refusera jusqu'à l'ombre d'une équivoque. Elle sera sans vêtements, tu n'auras pas à lui parler.

Quelque chose de mort coula dans le regard de mon frère, mais il me répondit sur-le-champ, comme s'il avait prévu ma proposition :

— Tu pourrais prendre ma soutane, dit-il.

Je protestai sans le moins du monde élever le ton :

— Je ne le ferai pas et je trouve mauvais que tu y penses. Je m'étonne de te voir proposer une solution de vaudeville. Tu le sens : aussi bien pour toi-même que pour elle, il te faut trouver un moyen de réparer le mal que tu as fait. Cela t'a semblé une comédie parce que, depuis dix ans, nous étions réduits, l'un envers l'autre, à railler. Précisément tout est faux entre nous depuis le jour où tu es passé devant elle sans la voir. C'est aujourd'hui la première fois que nous parlons sans déguisement. Je ne devrais pas le dire, puisque ta proposition, si je l'acceptais, nous ramènerait au point de départ.

L'abbé se souleva un peu et sourit, mais c'était un sourire désarmé; il me dit simplement :

— C'est vrai...

Je poursuivis, faisant pour aller au bout de ma pensée

et retrouver, entre mon frère et moi, la « simplicité », un effort qui m'épuisait :

— Tu ne doutes pas, lui dis-je lentement, qu'entre un masque et une soutane, il n'y ait plus de différence pour moi. Il n'est rien que tu m'aies dit depuis longtemps qui ne m'ait semblé affecté, mais il n'en était pas de même pour moi, je n'ai pas déguisé la vérité quand je parlais longuement d'Éponine : tu dois savoir et désormais tu n'en pourras plus douter, que tant de choses étranges que j'en disais étaient vraies. Elles devaient te sembler forcées, parce qu'elles témoignaient de beaucoup d'admiration. Mais ces vices, ces passions soudaines, cette ironie et cette audace exaspérées, cette cruauté d'une conscience froide et cette décision dans la débauche, tout ce qui dépasse en elle la commune mesure est simplement vrai. Mais il en faut tirer cette conséquence. Je ne sais pour quelle raison Éponine, qui aurait dû mille fois te mépriser, n'y est jamais parvenue. Peut-être a-t-elle eu le temps, petite fille, de t'apprécier et de t'aimer. Je ne sais si elle eut jamais une chance de t'oublier : ne suis-je pas depuis dix ans, le plus assidu de ses amants ? J'ai parfois senti très sûrement que notre identité physique, quand ton attitude morale est diamétralement opposée, est pour elle, au sens le plus fort, un déchirement : comme si le monde était en elle, ou devant elle, cassé en deux, mais les deux morceaux ne peuvent pas même être accordés.

— N'en va-t-il pas de même pour tous les autres ?

— Mais ce qui pour d'autres a toujours un sens lointain et demeure un malaise insaisissable est là, est présent chaque fois qu'elle te voit. Sans doute n'as-tu jamais pensé aux conséquences d'une identité si parfaite ? Tu comprends aisément que le premier effet de ton attitude fut de la souligner d'un trait rouge. Personne ne s'y arrête d'habitude, mais qu'une femme soit aimée charnellement d'un homme et que le sosie de cet homme lui marque un entier dédain, cet amour et ce dédain mêlés peuvent exaspérer les sentiments qui leur répondent. Sans doute cela n'aurait pas d'effet sur un caractère porté à se dérober, mais Éponine est, tout au contraire, avide d'être mise à l'épreuve et, précisément, elle s'est jetée, pour le pire et pour le meilleur, dans le piège que le sort lui tendait. Tu sauras qui elle est vraiment si tu saisis bien que, le sort l'ayant défiée, elle lui répondit par un pire défi, et si tu sais l'apercevoir tout entière dans ce défi. J'imagine

que tu pourrais voir, maintenant, ce qui est irrémédiable dans une passion aussi nécessairement cruelle, — puisque Éponine ne saurait avoir un instant de paix qu'elle ne t'ait détruit. Si tu persistais néanmoins à ne voir que les aspects vulgaires de tout ceci, tu pourrais te sentir justifié, ces aspects sont en effet les plus apparents, mais, tu le sais, tu continuerais ainsi à te fuir toi-même.

L'abbé me répondit très vite, sur le ton d'un calcul impersonnel, excluant toute nuance d'hostilité :

— Je te sais assez ouvert pour savoir que, si je parlais maintenant, je parlerais pour ne rien dire, ce que j'ai l'intention d'éviter par égard pour toi et pour moi. Tu n'es pas étonné de me voir incapable à la fin de déguiser davantage. Mais ceci n'est pas une raison pour moi de dire ce qui m'arrive aujourd'hui. Il te suffit que j'aie cessé une comédie. Je désire peut-être que tu devines, mais je suis résolu, ou, si tu aimes mieux, je suis condamné à me taire. Cela m'est pénible, et même plus, car, au point où nous en venons, nous ne pourrions plus parler de choses indifférentes, si bien qu'au moment même où je me réjouis de t'avoir retrouvé, nous devons renoncer à nous voir : il est trop tard et tout est joué.

Robert était pâle, et je ne doutais pas de l'être aussi. Il me souriait. Je me levai, je lui pris la main sans la lui serrer, la gardant un temps dans la mienne.

— Je suis heureux, lui dis-je, que ce soit ainsi entre nous, mais je ne t'étonnerai pas : je suis aussi très malheureux.

Il dit encore :

— Bien sûr! malheureux... enfin, Dieu merci, tout est simple. Ne me demande plus rien. N'est-ce pas? Tout est bien de cette façon.

Je serrai sa main et je lui dis (je crois que le ton évasif de ces mots prit le sens d'un accord définitif) :

— Oui, c'est bien ainsi.

Je savais gré à mon frère de m'avoir déconcerté en me répondant la seule chose qu'il pouvait répondre. Mais dehors, je me sentis d'autant plus mal que je n'avais rien à dire à Éponine.

Le boucher

Cette visite me laissa dans une entière solitude, car elle éloigna Éponine de moi. Les reproches qu'elle me fit, auxquels j'opposai vite un silence gênant, étaient d'autant plus durs à supporter que, dans sa colère, elle qui d'habitude exprimait, dans un vocabulaire grossier, un sentiment très juste des êtres, nous attribua, à mon frère et à moi, des motifs dont le plus avouable était la lâcheté. Sa déception, lui faisant perdre pied, ne pouvait la mettre à son avantage. Une fille criant au hasard, qui rejette sur autrui la cause de ses maux, est près d'être odieuse. Au surplus, nous nous accusions l'un l'autre, en nous-mêmes, d'avoir mis fin par notre faute aux débauches heureuses qui allaient nous manquer également. Ainsi étions-nous diminués de toute façon l'un par la faute de l'autre, et pour chacun de nous, l'autre, étant la cause de cette diminution, inévitablement semblait hostile. Du moins, en était-il ainsi, sans réserve, pour Éponine, car, le même regret me faisant mal, je ne pouvais m'empêcher de me redire avec une sorte lamentable de gaieté : « *C'est bien ainsi : le moment est venu, et il est temps que tout s'en aille!*... »

Éponine était plus fermée. Que, d'accord avec Robert, je me fusse moqué d'elle à ce point, lui sembla un comble de perfidie. Elle se vit atteinte dans le sentiment qu'elle avait de respirer la violence et de m'avoir fait confiance si mal à propos. Elle criait qu'elle était risible, elle avait honte de s'étaler dans le piège qu'un lourdaud lui avait tendu.

— Bien sûr, me dit-elle, tu es la même chose que ton frère, un *ercu* (elle employait cet anagramme depuis longtemps)... Mais tu m'écoeures avec tes tons graves et tes phrases en balancier.

Elle sortit en claquant la porte et je restai seul assis sur ma chaise, égaré dans cette chambre paradoxale où, à la vétusté de la province, se mêlaient, tristement désordonnés, le linge, les parfums et les robes de Paris.

Je me sentis alors dépossédé et furieux, comme si le sort s'acharnait soudain à me déposséder, à m'accabler. Je restais désespérément seul : Éponine s'en allant avec mon frère, j'étais le tronc pourri dont les branches se détachent l'une après l'autre. Cette solitude pouvait être désirable, et j'avais pu l'attendre et en rêver, mais, déjà, hors de moi, je n'en voulais plus rien savoir.

J'entendis un pas dans l'escalier. Éponine pouvait prendre un objet dans sa chambre : elle entrerait et ferait semblant de ne pas me voir. Mais comme un flot de vie est toujours prêt à nous porter, mon cœur se serra — au moment où M^{me} Hanusse ouvrit.

Elle entra sans frapper.

Je me levai, enrageant de devoir lui parler. Elle eut une bienveillance paysanne, qui avait au moins le mérite de l'absurdité.

— Alors, mon pauvre monsieur, dit-elle, on s'est fâché. Vous avez l'air tout ennuyé...

Elle reprit :

— Mais, pour fâchée, Éponine l'était. Vous savez ce qu'elle a dit, ma petite garce ?

— Oui ?

— Elle a filé sans me laisser le temps de lui répondre. « Va vider l'ordure que j'ai laissée là-haut », c'est ce qu'elle m'a dit.

Je demeurai muet et refroidi, à la limite d'un mauvais rire et du dégoût, ne sachant que dire ni que faire, mais soucieux, devant la mégère, de m'en aller dignement.

M^{me} Hanusse recula vers la porte, écouta attentivement et, comme elle n'entendait rien, elle eut l'air sournois qui m'aurait à d'autres moments forcé de rire. Elle murmura entre ses dents :

— Allez, quand elle sera calmée, je vous préviendrai.

Je plaçai un billet sous un flacon et lorsque, m'en allant, je lui dis très bas : « Merci, madame Hanusse », nous eûmes un sourire entendu. Mais quand je vis mon ombre dans la

rue et que j'entendis mes talons sur le pavé, le souvenir de ce « Merci, madame Hanusse », eut quelque chose d'écœurant qu'aucun espoir ne compensait.

Je me dirigeai vers le bar où nous buvions d'habitude, mais je n'entrai pas. Je le savais : je n'avais nullement l'intention d'y boire, mais de regarder si Éponine s'y trouvait. Pourtant, j'appréhendais de la rencontrer ! Le désœuvrement seul m'engageait à gratter ma démangeaison dans cet agacement grandissant qui vient de la certitude d'empirer le mal. J'allai pour la même raison à la boucherie : je maniai la porte et ne m'étonnai pas de la trouver fermée, les rideaux tirés. Il n'était pas rare alors de trouver fermée la porte des boucheries : je pensai toutefois qu'Éponine entendant, derrière les rideaux, la porte manipulée, écoutait, soudain immobile, et restait dans l'attente à demi anxieuse, à demi plaisante que j'imaginai.

Je ne me trompais pas. Je repassai par la même rue, mais n'essayai plus d'ouvrir : un instant, j'entendis de l'intérieur le faible bruit d'un râle. Je n'avais plus de doute. Assoiffé, je revins au bar. Je n'étais pas jaloux d'Éponine, qui aimait la boucherie et que fascinait la carrure du boucher : elle ne cachait pas ses visites, au contraire (même jamais, me disait-elle, elle n'achetait autrement la viande). Mais je jouais alors à m'agacer les nerfs : je guettaï du bar Éponine et la vis sortir de la boucherie. Elle était belle, impassible, et j'étais pitoyable, si parfaitement et si vite seul. De peur qu'elle n'entrât dans le bar, je payai et me dirigeai vers le fond, décidé, si elle entraït, à sortir par une autre porte. Il faisait dans les lieux où j'urinai une chaleur irrespirable. Je dus longuement essuyer la sueur de mon visage. J'avais l'impression d'être « à ma place » et d'avoir voulu étouffer ainsi. J'aurais pu gémir, crier : « Encore ! » Dans le temps où je restai là, j'imaginai Éponine au bar avec le boucher, l'excitant, si je venais boire, à me chercher noise. C'était un grand gaillard de trente ans. Si résolu que je fusse, je ne dirai pas à l'abattre (je n'en avais pas la moindre envie) mais plus modestement à lui tenir tête, je me savais vaincu d'avance. Je me décidai sur-le-champ à revenir boire, mais ma décision acheva de m'humilier : en effet, n'avais-je pas vu, l'instant d'avant, Éponine sortir *seule* de la boucherie ?

Je passai finalement par la porte du café : Éponine n'était pas au bar.

J'allai à la boucherie dont la grille était ouverte. Derrière les rideaux, la salle dallée gardait une fraîcheur agréable. Deux moutons pendaient à des crocs et, la tête en bas, pissaient légèrement le sang; il y avait sur l'étal une cervelle et de grands os, dont les protubérances nacrées avaient une nudité agressive. Le boucher lui-même était chauve. Il sortit de l'arrière-boutique, il était immense, calme, lent, d'une santé, d'une brutalité évidentes. Son ironie apparente (mais peut-être imaginaire) m'amusa. Je lui demandai le meilleur morceau; j'attendais le refus habituel. Le « tout ce que vous voulez » suave, souriant, qui me répondit, était vraiment hors de saison. Il saisit rapidement un couteau étincelant, et il en affûta la lame, en silence, avec attention. Le bruit et l'éclat de l'acier dans ce lieu de sang avaient la dureté résolue du plaisir. Il était étrange d'imaginer Éponine se dénuder et défier d'un sourire affreux ce géant chauve : la bestialité surnoise de la vie avait, dans ce cadre, une simplicité de meurtre! Le boucher prolongeait sensuellement la caresse de l'acier sur le fusil. Peut-être avec un sentiment de complicité, mais plutôt, je l'imaginai, pour jouir, en même temps que d'images encore fraîches, d'une puissance physique sûrement monstrueuse.

Le pire était d'en être au point où, par une obscure fatalité, chaque chose est portée à l'extrême, et de me sentir, en même temps, lâché par la vie. Le sort me proposait une danse si parfaite que ne pas pouvoir la danser me donnait un accès de fureur déprimée. A moins que la danser ne fût justement de dire, avec ce ton de chèvre, au boucher qui me mit le « filet » dans la main : « Combien vous dois-je ? » — de payer en protestant : « Mais, c'est trop peu, vous vous trompez ! » — de ne pas même serrer les poings pour répondre au joli sourire du monstre!

Mais non! Fût-ce avec une élégance de David, je n'aurais pas aimé frapper ce faux Goliath. Je n'aimais pas non plus me dire qu'il m'avait défié, et qu'il avait cru m'humilier. Je me demandai seulement ce que j'allais faire; j'allais boire un verre et manger le steak, le « filet », que la femme de ménage allait griller. Je boirais du vin. Mais après? J'avais l'immensité

vide du temps devant moi. J'étais seul et c'était malgré ma volonté. C'était d'autant plus dur que cette solitude, néanmoins, avait répondu à mon exigence. Avais-je hésité à quitter mon frère quand j'avais compris? N'avais-je pas, dès lors, été sûr qu'Éponine ne pourrait me passer mon revirement?

VIII

La montagne

Je veillai à la maison sur le « filet » : je le voulais grillé comme il convient, mais, s'ajoutant à un état d'angoisse, l'indifférence de mon frère à la nourriture — et le fait que, ce jour-là, je ne l'avais jamais senti plus près de moi — me retiraient plus qu'à moitié le plaisir de manger (je bus d'autant plus vite). Dans l'immense salle à manger où, d'autres jours, j'aimais à manger seul, parce que le charme d'une maison est la plus douce des compagnies, j'eus le loisir de mesurer ma solitude au désordre de mes pensées. J'avais mis des livres à côté de moi. Je les avais choisis dans la pensée qu'ils me rapprocheraient de mon frère, mais mon frère ne voulait, ne pouvait rien dire, en dehors d'un parfait silence qu'il m'avait opposé. Sainte Thérèse? J'aimais mieux le sourire du boucher, qui avait le goût de la mort sous la forme la plus sale; ce sourire avait si bien le sens de mon étouffement que le cours de mes pensées précipité donnait sur le pire : je pouvais être un jour torturé par un homme qui ressemblerait à ce géant. Encore était-ce peu, la suffocation de l'enterré vif était seule la mesure de ma cruauté. Cette cruauté, toutefois, était moins rigoureuse qu'ironique. Elle voulait surtout que j'eusse la nausée de moi-même; mais cette irrémédiable nausée avait pour limite et pour fin quelque objet dont, jamais, je n'aurais la nausée! A ce point ma pensée se déroba.

Je résolus aussitôt d'aller dans la solitude de la montagne, non pour en jouir, mais, ironiquement, j'imaginai cette solitude, après l'épuisement d'une longue marche, comme un lieu favorable où « chercher Dieu »...

Chercher Dieu ? Le vin qui ne pouvait, en aucune manière, mettre fin au désordre de mes pensées, me suggéra néanmoins l'idée obstinée de chercher, — à l'image des ascètes, dont le soleil, sans trêve, me semblait sécher les os, — ce qui met fin, comme la mort, à tout le désordre des pensées. Ne devrais-je pas, puisque, sans retour, j'étais enfermé dans ma solitude, épuiser les lointaines possibilités de la solitude, auxquelles sans doute les amours ou l'amitié empêchent d'accéder ? Mais quand, sur la route, la magie d'immenses paysages se joua devant moi, j'oubliai ma résolution, je voulus revivre, et, au contraire, il me sembla que jamais je ne serais las de ces horizons ouverts aux promesses de l'orage, ni des jeux de lumière qui indiquent les heures, en passant d'un moment à l'autre qui le suit. Ce fut dans ma fièvre un instant de bonheur égaré, mais il ne voulait rien dire et je revins sans transition du plaisir de vivre à l'ennui. Le plaisir de vivre, en effet, renvoyait au monde qui m'avait rejeté : c'était le monde de ceux qu'un changement incessant unit et désunit, sépare et rassemble, dans le jeu que le désespoir lui-même aussitôt ramène à l'espoir. Mon cœur se serra et je me sentis froidement étranger dans ce paysage sans bornes, qui ne proposait rien qu'à la naïveté de ceux devant lesquels il s'étendait.

Que restait-il en moi quand l'ombre se faisait, que tombait sur le monde une obscurité hostile, où même il n'était plus rien que l'on discernât ?

Il ne servirait de rien, dans ces conditions, de continuer un chemin qui n'avait qu'un sens : que, parvenu au terme de la marche, cette dernière attente manquerait, qui maintenait, en moi, de façon mécanique, le mouvement ordinaire de la vie. Cela même importait peu. Je marchais sans relâche et l'angoisse me donnait encore le sentiment d'un mensonge ; je n'aurais plus d'angoisse, pensais-je, si j'avais en vérité l'indifférence que je croyais. Dès lors, je revenais à ma pensée première. Que me restait-il si je n'avais plus, dans ma solitude, cette angoisse qui me lie au monde ? Si je ne tirais plus d'un goût persistant pour le monde un dégoût de celui qu'enferme la solitude ? Ne pouvais-je, je ne dis pas en un violent mouvement, mais par la rigueur de l'indifférence, trouver dans le cœur de la solitude la vérité que j'avais entrevue,

furtivement, dans mon accord et ma rupture avec mon frère ?

Je compris alors que j'entrais, que j'étais entré dans la région que le silence seul (en ce qu'il est possible, dans la phrase, d'introduire un instant suspendu) a la ridicule vertu d'évoquer. C'était d'une agréable bouffonnerie, claire, indifférente, à la longue intolérable (mais déjà mes dernières pensées impliquaient le retour au monde).

C'était si peu l'issue que j'allai jusqu'au bout du sentier. Je pensais à la mort, que j'imaginai semblable à cette marche sans objet (mais la marche, dans la mort, prend, elle, ce chemin sans raison — « à jamais »).

La grand-messe

La messe que mon frère devait célébrer, le dimanche, dans la grande église, devint le terme de mon attente. Elle serait la dernière et, déjà, le pouvoir de la célébrer était sur le point de lui manquer. Je ne pouvais raisonnablement en attendre un changement. J'avais, tout d'abord, espéré que Robert, libéré de la paroisse, rentrerait ce jour-là dans la maison. Mais il m'écrivit, me disant qu'il renonçait à ce retour : il voulait rapidement quitter R. Ainsi la seule occasion que j'avais de le revoir était d'assister à l'office du dimanche ! J'hésitais à le faire, mais il était probable qu'Éponine irait : je lui en avais parlé et elle s'était un instant dépariée de sa violence pour me demander l'heure à laquelle cet office aurait lieu.

J'imaginai même la possibilité d'incidents dont j'étais décidé, à l'encontre de mon insolence passée, à préserver mon frère au besoin. C'était si logique que M^{me} Hanusse, apprenant dans la matinée l'intention d'Éponine, accourut chez moi. Je lui dis que, de toute façon, je comptais me rendre à l'église. Mais je la remerciai aimablement : à ce moment, malgré tout, j'étais heureux de la voir.

— Je passerai vous prendre, me dit-elle, on se cachera derrière une colonne !

— Non, repartis-je. Je vais au premier rang. Vous vous cacherez si vous voulez.

— C'est qu'elle n'est pas moins fâchée, dit grossièrement la vieille femme...

A me sentir désemparé par ces derniers mots, je ne pouvais douter d'être moins indifférent — et plus niais — que je m'étais plu à le croire. Je mis un billet dans une main avare. Néan-

moins, la grimace qui aurait dû creuser mes joues se changea sans effort en un sourire ouvert.

J'arrivai un quart d'heure à l'avance : l'église était encore à peu près vide. Ce vide achevait de rendre voyante la présence au premier rang d'Éponine. Mais Éponine n'était pas seule : deux jolies filles l'accompagnaient : elles étaient inconnues de moi. C'était apparemment des filles de Paris, élégantes, rieuses et rompues au plaisir. Les inconnues chuchotèrent à mon arrivée, et, sans tarder, tournèrent la tête de mon côté. La plus proche eut vite un sourire gêné — d'ironie? d'invite? elle-même, sans doute, n'aurait pu le dire —, mais je dus lui répondre... La seconde sourit à son tour : c'était silencieux, furtif, et comme en classe; dans les conditions qui se présentaient, j'étais moi-même loin d'être à l'aise.

Plus tard, Éponine me parla d'une panique qui la prit dans l'église : elle ne pouvait plus reculer (d'ailleurs, elle n'aurait voulu s'en aller pour rien au monde), mais elle le comprit : elle serait muette, immobile et médusée devant Robert! Elle se vit d'avance annihilée devant la majesté de l'officiant, ne pouvant ouvrir la bouche, ni bouger, quand sur lui elle aurait dû se précipiter dans un désordre de vêtements, — et dans un flot d'imprécations vulgaires.

A cette paralysie s'ajoutait l'énervement de ses amies, qui venait lui-même du silence et de l'immobilité imposés. Elles se tenaient assises, assez tranquilles, se parlant seulement de temps à autre. Mais leurs rires étouffés fusèrent et de plus en plus la sorte d'étouffement où Éponine se débattait était propice à la contagion de ces rires puérils. Éponine ne pouvait d'ailleurs manquer de ressentir les côtés douloureusement risibles de cette situation. Je ne sais ce que lui dit sa voisine à l'oreille, mais elle rit, puis elle eut le plus grand mal à s'arrêter. Je la vis même, un peu après, se tordre nerveusement les mains : en cet état, elle tourna lentement vers moi un regard inquiet qui m'interrogeait. Oubliant sa rancune, elle cherchait un appui. Cela devait finir très mal; c'était si absurde à voir, en même temps, à ce moment-là, si apaisant, que je serrai les dents, sans pouvoir autrement que dans mes deux mains, réprimer le fou-rire qui me prit. Éponine aussitôt, puis ses amies, réagirent de même.

La présence au premier rang de ces filles voyantes, dont les yeux, la veulerie et l'allure rieuse avaient le sens d'une gaieté sensuelle, à elle seule, évoquait la pointe d'un chatouillement. J'imaginai mal, pour mon frère, une provocation plus pénible, mais j'étais en moi-même divisé par la crainte, l'attente et le désir de l'inévitable. Les couleurs vives, acides, de petites robes qui voilaient mal le « bien en chair » de jolis corps, qui en proclamaient au contraire les secrets, étaient scandaleuses dans l'église. Éponine et ses amies étaient d'autant plus choquantes à leur rang, qu'elles étaient elles-mêmes agacées de sentir leur présence incongrue. Pour les fidèles, à la rigueur, cela reste inaperçu : mais ces filles eurent néanmoins le sentiment d'être l'objet de l'attention. Elles me dirent plus tard l'idée qui leur vint, qui fut l'objet de leurs plaisanteries et de leurs rires étouffés : qu'elles étaient « au choix », comme elles le faisaient « en maison », mais le « monsieur » qu'elles attendaient était le prêtre en chasuble. Mon frère, sur lequel je savais maintenant qu'Éponine avait barre, mon frère dans l'éclat des ornements sacrés, mais qui, dès lors, atteignait l'au-delà de l'angoisse, allait tomber sur un scandale : il avait défié Éponine, elle lui répondait par une surenchère. La messe qu'il allait chanter, le souffle épuisé d'une vie désormais insoluble y porterait ses pas, mais à l'avance l'autel dont il gravirait les degrés était miné : déjà une ironie grivoise répondait comme sa corruption à l'ironie divine qu'il portait en lui. Ces beaux corps sans honte et ces rires vulgaires avaient quelque chose de sain et de basculant, qui médusait, quelque chose de lâche, de vainqueur, qui révélait l'imposture de la vertu. Je n'en pouvais douter : en présence d'Éponine, mon frère n'aurait plus le cœur de jouer son rôle. Mais l'angoisse tempérait ma certitude : c'était trop simple, trop parfait : dans le silence qui précéda l'entrée solennelle de Robert, je n'avais plus la force de rien admettre. Déjà, j'étais loin du moment où je redoutais le scandale. Il ne me semblait pas maintenant moins nécessaire que ne semble au dévot le déroulement nécessaire de l'office. Mais justement c'était trop beau : les choses tendues à l'extrême, nous allions tout gâcher ; nous étions dans cette attente à la limite du rire, nous pouvions, malgré nous, éclater, nous pouvions ne plus maîtriser le fou-rire que déchaîne le désir de le calmer. Ce fut sans doute ce qui nous sauva, Éponine et moi, au point même, qu'à la fin, l'appréhension nous déprima. Ce fut à la

longue si pénible que les amies d'Éponine en furent désespérées. Quand l'orgue retentit, et que mon frère avança lentement, précédé d'enfants de chœur, vers la nef, ces filles rieuses eurent elles-mêmes un tremblement. Le cœur serré, nous vîmes, Éponine et moi, l'abbé, très pâle, hésiter un instant, il eut vers nous un regard noyé de malade, mais son pas s'affermi : il gravit les degrés du chœur et continua, vers l'autel, une marche rituelle.

Dans le bruit du chant, — une jeune femme à la voix aigre roucoulait l'*introt*, — j'entendis chuchoter les filles. Elles chuchotaient mais, sensiblement, le passage de mon frère les avait interdites. J'entendis la rousse Rosie glisser à l'oreille de Raymonde : « Qu'il est chou ! » Mais cela soulignait le cours insensé que prenaient les choses.

Mon frère à ce moment nous tournait le dos, réduit à la silhouette sacrée de la chasuble : j'étais à la fois fasciné et déçu. La danse immobile et dérobée de l'officiant, — au pied, puis sur les marches de l'autel, — immobile, mais portée par le mouvement de foule des *kyriés*, par les bruits de foudre de l'orgue, avait dans ces conditions le sens irritant d'un embouteillage (un concert de klaxons y traduit l'impatience des voitures). Mais les chants de l'orgue se turent, et mon frère se retourna lentement, suivant le rite, dans la solennité de ce silence.

Je savais qu'il devait alors crier, d'une voix geignante, prolongée et venant de mondes lointains, un simple et bref *dominus vobiscum*, — et sensiblement, il fit, pour chanter, un long effort, — mais la voix ne sortit pas : il eut un sourire à peine visible, il sembla s'éveiller, mais au même instant se fermer, à une sorte d'enfantillage. Puis il jeta les yeux sur Éponine, et comme elle était, elle-même, saisie de peur, il tomba : son corps se défit soudainement, glissa et roula des marches de l'autel. Le mouvement de stupeur de l'assistance soutint d'un grand recul le cri d'Éponine, et je dus serrer fortement l'accoudoir d'un prie-Dieu.

La grâce

L'idée ne m'en vint pas sur le moment : cela n'eut pas l'air d'une comédie. Je ne compris que plus tard ce qui, à la longue, avait marqué le caractère de l'abbé : les mouvements trop rapides de sa pensée l'avaient depuis longtemps réduit au mensonge. C'était même ce qui en avait toujours décidé : il s'engageait sans peine et croyait sans discuter, car jamais vraiment il ne s'engagea et jamais il ne crut rien. Une ironie changeante l'avait conduit à la piété. Mais de la piété il avait joué follement, ou plutôt, il n'en avait connu que la folie. Je me dis maintenant que, sans cette absurde comédie, nous aurions continué à dépendre vulgairement l'un de l'autre. Et jamais, nous n'aurions eu de solitude. Ainsi était-ce la similitude, non l'opposition de nos caractères, qui nous avait conduits à manifester des sentiments incompatibles, ceux qui avaient le plus de chance de décevoir et d'irriter l'autre. Nous étions l'un à l'autre inadmissibles, en ce que nous avons la même irritabilité d'esprit.

Je devais à la fin savoir que cette opposition absolue avait le sens d'une identité parfaite. Mais le jour où mon frère tomba, je ne l'avais pressenti que depuis peu, quand il avait renoncé, entre nous, à l'affectation.

Je m'étais à peine repris : je me précipitai à son aide. Ce moment fut difficile : la foule en désordre s'approcha pour mieux voir. Je réussis, à l'aide du suisse, à dégager le cœur, où gisait le corps de mon frère. Seuls, deux sœurs et moi l'assistèrent. Revenus à leurs places, les fidèles attendirent debout dans un silence coupé de chuchotements ; Éponine, Rosie et Raymonde étaient toujours au premier rang. Je

parlai à voix basse avec les sœurs, l'un des enfants de chœur revint portant des médicaments, de l'eau, une serviette. L'architecture classique du chœur donnait à la scène une gravité théâtrale. Éponine me le dit plus tard, elle eut le sentiment qu'un prodige l'emportait par-delà la terre. Une sorte de solennité, plus déchirante, avait succédé à celle de la messe : le silence de l'orgue, le malaise de l'assistance, qui n'allait pas sans recueillement, — les dévotes s'agenouillèrent sur les dalles, priant presque à voix haute, — ne pouvaient faire que le spectacle ne fascinât. Sensiblement, la lumière de la grâce, malade et sainte, éclairait le visage de mon frère : cette pâleur de mort avait quelque chose de surnaturel, elle semblait celle d'un vitrail de légende.

Comme si elle posait pour une mise au tombeau, l'une des sœurs essuya doucement ces lèvres incolores, mais sacrées... Raymonde elle-même, plus moqueuse que Rosie, mais plus courte, se crut un instant revenue aux temps de divinité naïve, où elle écoutait, bouche bée, les dogmes du catéchisme.

J'étais moi-même agenouillé et nous attendions le médecin (j'avais prié l'un des enfants de chœur de le demander). Je me souviens précisément d'avoir été *porté*, suspendu dans l'espace d'un mirage, où rien n'était à la mesure de la terre. La bonhomie indifférente du médecin mettrait fin, à coup sûr, à cette sorte de « présence ». J'étais bouleversé, fiévreux, et j'aurais voulu naïvement qu'elle durât : stupéfait, je sentis un pincement à l'avant-bras. J'avalai ma salive et ne bougeai pas ; mon frère était inanimé : la bouche ouverte, la tête pendante, mais il me pinçait l'avant-bras ; il le fit si subtilement que personne n'en put rien voir. L'aurais-je imaginé ? Je n'osais croire être joué comme je l'étais. Je devais d'ailleurs demeurer impassible ; jamais je n'éprouvai de sensation plus bizarre : elle tenait du ravissement, de la honte et même du vice. Je tremblais au milieu du chœur : rien n'était plus voisin du désordre ou plus précisément de la volupté des sens. J'imagine une femme que dépasse une caresse inattendue, d'une perversité qu'elle aurait cru impossible, — mais qui, par une imprévisible atteinte, la mettrait vraiment hors d'elle. En un sens, j'admirais mon frère, il m'humiliait et m'enchantait (Éponine, sur la tour, n'était

près de lui qu'un enfant), mais je craignis sottement pour sa raison.

J'avais hâte, cédant à la platitude, d'élucider une histoire aussi mal venue : j'accueillis le médecin avec soulagement. Les sœurs eurent en premier lieu le souci d'une cérémonie commencée qu'on ne pouvait interrompre sans dommage. Elles l'interrogèrent à voix basse.

— Ne pouvons-nous, dit la supérieure, le porter dans la sacristie ?

Le médecin répondit en vieillard bourru que d'abord il fallait sortir l'abbé des vêtements sacerdotaux : l'on n'avait pu le desserrer assez, ces ornements étaient inextricables.

— Mais, dit-il, exagérément nerveux, ce qui m'étonne est qu'en de telles carapaces, cela n'arrive pas plus souvent. Allons, il faudrait couper. Bien entendu, c'est beaucoup trop cher ! Dépêchez-vous, mes sœurs. Voyez, je ne peux l'examiner par aucun bout, cet homme est peut-être mourant.

L'une des sœurs se jeta sur la chasuble. L'enfant de chœur et moi l'aidions et nous commençâmes à le dépouiller, tandis que, méchamment, le docteur répondait très haut à la supérieure, accrochée à l'espoir d'une messe :

— Mais non, ma sœur, on ne demande pas de dire la messe à un homme qui défaille. C'est inhumain... Que font ces gens ? Ils attendent ?

— Qu'attendez-vous ? Inutile d'attendre. Voulez-vous qu'il continue à tenir, au-dessus des forces humaines, et qu'il retombe ? Ce n'est pas charitable, vous le voyez, cet homme est au supplice !

Inquiet, je crus voir un sourire involontaire se former, malgré lui, sur les traits figés de mon frère, le supplice était en un sens plus vrai que le médecin n'imaginait.

Le dépouillement du prêtre inanimé sur les degrés était funèbre. L'assistance, sans bruit, quitta lentement l'église. Je vis Éponine et ses amies se lever, s'en aller : elles avaient l'air bête dans ces conditions. La nudité de la soutane devant l'autel était macabre : le sanctuaire parut lugubrement vide. Les sœurs plièrent les ornements et allèrent les ranger dans la sacristie.

C'était fini, le médecin agenouillé hocha la tête.

— Nous allons le porter chez lui, dans ma voiture, dit-il. Rien de grave apparemment, de nouveau du moins.

Le suisse et moi portâmes mon frère à la porte de l'église, où attendait la voiture du médecin. La foule attendait sur la place, mais Éponine était partie.

Je demandai au médecin de conduire Robert à la maison. Les sœurs et le suisse en uniforme nous accompagnèrent.

Le sommeil

Il fallut déshabiller mon frère : il ouvrit les yeux mais ne répondit que vaguement aux questions que nous lui posâmes. Les religieuses, mais peut-être en raison de la peur que leur inspirait le médecin, s'employèrent timidement. A ma surprise, elles admirèrent sans un mot que mon frère eût été porté chez moi. (L'une d'elles suggéra néanmoins d'attendre que l'abbé revînt à lui pour déménager ses affaires : il devait être seul à décider.) Le médecin me dit encore que, somme toute, rien de nouveau ne devait nous inquiéter. Il comprenait mal la cause de l'évanouissement : simple fatigue jointe à une grande nervosité. Mais il insista : Robert devait se soigner et se reposer tout à fait. Le séjour à la cure, très humide, était illogique. Il serait mieux à la maison : c'était incomparable moralement. La gaieté des sœurs était rêche, la servante sale, et la vie dans la cure était un avant-goût de la tombe. Robert malade, et gravement, il était temps de réagir.

Autour du corps inerte de l'abbé, l'incident avait suscité une grande agitation; je m'y trouvais mêlé, sans toutefois rien avoir à décider. C'était le meilleur moyen que j'avais d'attendre l'instant où je parlerais à mon frère. L'incident m'avait frappé au point d'y revenir sans fin, en cherchant le sens, les conséquences et les raisons d'être cachées. J'avais hâte de n'être plus seul, de parler sans témoin à Robert, ou de retrouver Éponine : les choses mêmes étant désormais consommées, je devais encore, autour d'elles, tourner et revenir afin d'en connaître tous les aspects. Je me méprisais et méprisais en moi une apparence de hardiesse, qui

devenait minable au moment où je découvrais un immense vide.

J'étais sur le sommet le plus froid que l'on pût rêver, et je devais y vivre malaisément, sinon sans fierté. J'avais à disputer mon frère à la mort ou à la folie ! J'avais honte d'être si léger, et de n'avoir pas deviné le drame dans la comédie que jouait Robert, — ou la comédie dans le drame. J'étais désemparé, de la même façon que lorsqu'on aime. Mais j'étais si incapable d'aimer (à moins qu'au sujet de mon amitié pour Robert, on ne parle d'amour), que cette épreuve est la seule qui me donnât l'idée de ravissements involontaires et malheureux. Le sentiment que mon frère m'avait joué, qu'il perdait la raison, qu'il allait mourir, m'apportait des joies et des peines excessives.

Dans mon impatience, j'aurais voulu, sans attendre, parler à Robert (je le savais, ce serait lent, inextricable) ; j'aurais, au même instant, voulu retrouver Éponine (mais cela n'avait pas le moindre sens si je n'avais d'abord parlé à mon frère). Je n'avais plus le désir malade de me taire et, de tous côtés, je cherchais une échappatoire. J'attendais sans mot dire, mais le bouillonnement de mes idées était si fort que je dérivais au hasard, en tous sens, avant de me reconnaître condamné à l'absence d'issue et au non-sens d'une situation inhumaine.

En cet état d'excitation, j'accompagnai les sœurs à la porte et je revins, dans la chambre aux volets fermés, m'asseoir, sans bruit, au chevet de mon frère. A l'avance, je savais que l'explication n'en finirait plus, fût-elle possible ; je ne pouvais interroger Robert que lentement. Le pincement voulait dire qu'il trichait, mais il n'en était pas moins malade, et il pouvait devenir fou ; je pouvais me trouver, sans attendre, devant le pire.

L'abbé me dit d'une voix faible :

— Va d'abord déjeuner.

Je lui répondis doucement :

— Tu n'as pas à parler, je reste ici. Je ne dis rien. Tu devrais dormir.

— Non, dit-il, déjeune d'abord. Nous avons à parler, mais il te faut d'abord déjeuner.

J'allai manger, mais il dormait quand je revins.

Tard dans l'après-midi, l'on sonna : la servante annonça M^{me} Hanusse.

— Monsieur Charles, dit-elle, on m'a dit que M. Robert n'était pas bien. J'ai cru me trouver mal quand il est tombé, mais, dites-moi, monsieur Charles, ce n'est pas grave?

— Je ne sais pas, répondis-je.

J'étais intéressé par sa visite.

— Allons, dit-elle, ça s'arrange, ça s'arrangera. Et puis M. Robert est jeune. Mais, je vous l'avais dit, dès qu'elle... hum..., je vous avertirais...

— C'est gentil à vous, madame Hanusse...

— Oui, bien sûr, et comme elle a besoin de vous... d'ailleurs elle le dit... Elle veut des nouvelles de l'abbé, de votre frère. Elle veut parler de lui avec vous. D'autant qu'elle est fâchée avec Henri...

— Quel Henri?

— Le boucher... Allons, vous ne savez pas? vous êtes le seul... Elle ne quittait plus la boucherie, j'en ai honte, je n'ose plus marcher dans les rues...

Elle me regarda longuement, d'un regard qui était une plainte. Des larmes coulèrent qui achevaient de trahir l'impudence de sa détresse.

— Hier, dit-elle, il l'a jetée dehors..., à la rue, comme une traînée. Mais bien pis...

« Elle s'est mise à crier. Dans la rue! Henri est sorti, il a tapé dessus. Et devant le monde, il lui a sorti ses vérités!... »

Je restai confondu, et elle observa un long silence. Des générations de tristes mégères avaient figé cette sorte de chagrin.

Elle hochait la tête.

— C'est vrai, dit-elle, plus dévergondée qu'elle on n'a pas vu!

J'ai du mal à dire le sentiment auquel je cédai : j'entendais mon cœur battre durement et il me sembla que, malgré mon angoisse, une ivresse intérieure me gagnait. Je pris la main de la vieille femme et la lui tins avec compassion, mais, comme j'y avais mis des billets, doucement et la regardant, je fis en sorte qu'elle les sentit.

— Nous sommes bien à plaindre, dis-je.

Un témoin auquel ceci aurait échappé serait parti gêné à l'idée du malheur commun d'un amant et d'une mère. A

moins qu'il n'eût, finalement, entendu, murmurés, les derniers mots de M^{me} Hanusse. Elle leva les yeux au ciel et glissa :

— Vous êtes bon, monsieur Charles.

Je pénétrai rarement à ce point les replis les plus sales de l'âme, et dans l'escalier où, sans hâte, je montai rejoindre Robert, je ris tristement à l'idée de l'horreur dont ils sont l'objet.

La séparation

Je frappai doucement à la porte, j'attendis et, personne ne répondant, j'entrai sur la pointe des pieds. Je m'installai dans un fauteuil. Les yeux de Robert regardaient le vague, il émanait de lui un sentiment de sommeil qui gagne — et de l'impuissance de l'effort.

Il avait l'intention de me parler, néanmoins il demeurait perdu en un silence qu'il lui était contraire de rompre. Une torpeur l'arrêtait, semblable à ces paresseuses sans raison, qui empêchent de lever le doigt quand le temps presse et qu'à ne pas bouger nous perdons tout.

Sans doute, rien ne pressait alors Robert. J'étais seul à souffrir de cette inertie opposée à la soif que j'avais de *savoir* enfin. J'avais honte de m'être vulgairement joué de lui, d'avoir été aveugle et amusé. Les rôles étaient changés, son indifférence se jouait maintenant de ma détresse. Sa cruauté, cependant, n'avait pas la sottise malice de la mienne, elle tenait à ce poids infini de l'égarement, qui, le paralysant, lui ôtait le goût de parler.

J'avais honte, au même instant, de penser qu'il devenait fou. Ce sommeil, qui parut l'accabler, qui le laissait inerte, abandonnant la figure qu'il avait, et se retirant, sans mot dire, de lui-même, ne pouvais-je y voir le déraillement de ses facultés? Mais n'avais-je pas, au contraire, à lui savoir gré, dans une trahison parfaite de ce qu'il avait servi, de ne l'avoir en rien atténuée et de s'être borné à me pincer?

Il me sembla un instant qu'en cette hébétude passait une sorte d'amour étouffé, qui tenait du dévergondage, qui était ce qu'au gel d'un long hiver est au printemps le craquement

des glaces, annonçant la crue des rivières. Il ne s'était pas dérobé et il répondait à nos provocations comme répondrait à la demande d'un baiser la jeune égarée qui mènerait l'amoureux à l'orgie. Il me provoquait à mon tour, et il provoquait Éponine, à un parfait dérèglement du cœur. Rien qui tienne en ces torpeurs, qui ne soit ruine et corruption, déguisement ou mensonge : le silence même n'était plus qu'une comédie.

Je me prenais à détester la cruauté qu'il avait à m'entraîner dans sa perte. Tant de comédie — de l'abbé jovial à l'agonisant de tragédie de l'église —, si je songeais au pincement, me donnait un mouvement de révolte. Toutefois je ne pouvais éviter de voir que la farce avait disposé de tout le possible. Ma mauvaise humeur elle-même m'ouvrait à une défaillance de fourbe, qui faisait d'une inertie hystérique un triomphe sur l'activité utile, d'une indifférence théâtrale un empire du cœur. Il me sembla que cette comédie avait paradoxalement le pouvoir de répandre autour d'elle le mensonge et la détresse. Allongé près de lui dans le vieux fauteuil, j'étais dans la pénombre à la limite du rêve : le malaise me nouait, me paralysait, je glissais au royaume de la mort, du sommeil, où le silence est le manteau d'immenses vanités. M'éveillant dans ce dérangement du cœur, sous le regard vide de Robert, jamais le monde ne m'avait paru plus faux, il commandait une aberration silencieuse, un glissement à la tricherie. Dans un mouvement d'ironie mauvaise, je me trouvais mis à l'envers, et l'envers a sur l'endroit l'avantage de ne pouvoir paraître vrai.

Là-dessus, Robert demanda de sa voix la plus naturelle :

— Quelle heure est-il ?

J'eus du mal à saisir le sens de la phrase. Je regardai longuement la fenêtre, puis, à mon poignet, ma montre :

— Six heures, dis-je.

— Est-ce possible ? dit Robert.

Je repris mes sens et lui proposai une boisson.

Un silence se passa, puis il prononça nettement :

— Je voulais te dire que je dînerai à la cure. Je dois m'habiller s'il est six heures, car, si j'arrivais tard, je n'aurais plus à dîner.

— Tu as faim ?

— Peut-être.

— Tu pourrais dîner avec moi...

Il me regarda attentivement, comme s'il rencontrait une insurmontable difficulté :

— J'ai beaucoup de mal à parler.

Puis il eut une soudaine netteté, qui me surprit :

— J'avais l'habitude de mentir, mais maintenant je ne le pourrais plus et je n'ai plus la force de parler.

J'étais si sottement agacé que je répondis :

— Tu n'as pas eu non plus la force de dire la messe.

Il eut une expression d'impuissance.

Il reprit :

— Je ne peux plus parler. Je le voudrais, mais les forces me manquent. Tu as l'air d'en être ennuyé. C'est pourtant mieux.

— Tu as eu la force de me pincer...

Il sourit furtivement, mais, comme s'il ne pouvait supporter sa propre ironie, son visage se figea.

Il parla plus durement :

— Je n'aime pas que tu croies à ma comédie. Je sais qu'en le faisant j'ai rendu mon silence pénible, mais justement, cela me dispense de parler.

Je me tus, oppressé de ne rien répondre, mais qu'avais-je à dire ?

Il ajouta, il semblait s'irriter de ma lenteur :

— Naturellement, j'aimerais te dire ce qui m'arrive, mais je ne pourrais te parler que de choses indifférentes. C'est la raison pour laquelle nous devons renoncer à nous voir. Nous ne différons guère l'un de l'autre et mon amitié pour toi est aussi grande que ton amitié pour moi. Si nous parlions de choses indifférentes, je finirais par te prendre pour un autre et maintenant...

Il sourit de telle sorte que je me souvins du moment où il me pinça.

— Pour être sûr d'une complicité aussi grande, il me faut me taire. Je devrais la perdre, si je ne renonçais d'abord à te voir.

Me rappelant ma légèreté récente, et ne doutant plus, alors que je refusais de l'admettre, qu'il avait raison, littéralement le cœur me manquait. Si mon frère ne m'avait pas dit ces quelques mots, l'hébétude que m'avait donnée ses yeux vides aurait duré. Je serais resté dans la prostration qui suivit le sentiment d'au-delà dans le chocœur. Mais il me parla sans

me voir, et comme s'il avait voulu s'en aller le plus loin de moi qu'il pouvait, — dès lors j'éprouvai le besoin de fuir, de ne plus voir ce visage lointain, qui se dérobaît même à mes larmes, — qui se dérobaît comme la seule vérité que je cherchais, et que ma sottise avait méconnue. J'éprouvais le besoin insurmontable de fuir, de le fuir, et je comprenais qu'à la fin, je me fuyais moi-même. Je le savais : ce qu'il m'était donné de connaître ne l'était que pour le sentir définitivement m'échapper.

Cette agitation avait l'impuissance d'une colère, mais elle ne cessait pas de me détruire, de m'ouvrir au remords et à l'inquiétude. Robert malade avait-il dans ces conditions la moindre chance de vivre? Même, ne cédaît-il pas déjà à la mort? Je sentais que déjà il s'accordait à la corruption de la mort! qu'il vivait dans le goût d'un silence lourd, qui serait sans tarder son absence définitive! Je me révoltais d'y penser, mais ma complicité profonde n'était pas douteuse. Je ne pouvais penser sans peur au vide où ma voix l'appellerait en vain. J'aimais déjà sournoisement une odeur de soie et de feuille humide, qui me faisait pâlir et, brusquement, dans l'escalier que je descendis, je pleurai. Je l'avais quitté, et ne doutais plus du sens de ces mots fascinants : « Jamais plus! » Ces mots glaçants m'énervaient comme un vice, mais c'était en moi-même, en Robert, qu'entraît le froid, et la peur dont j'étais saisi me donnait un sentiment de lâcheté. Comme si la mort inévitable de mon frère était le dédoublement — et l'emphase de ma propre mort! Moi aussi, j'avais hâte d'être seul, de m'abîmer dans la fadeur de la solitude, de tirer les draps sur ma tête et de m'endormir dans ma honte.

L'anis

La supérieure m'attendait dans l'entrée. Je lui dis aussitôt que la volonté de Robert, qui apparemment allait mieux, était de rentrer à la cure. Elle venait seulement prendre des nouvelles, mais elle accompagnerait volontiers l'abbé. J'obtins, au téléphone, une voiture de louage. Robert, qui s'habilla lui-même, refusa mon aide dans l'escalier. Entre la sœur, le chauffeur et moi, dans la robe noire et mal peigné, furtif, absorbé en lui-même, il avait l'air d'un condamné. Il ne desserra pas les dents, absorbé dans un effondrement moral si évident que j'en éprouvai un vertige physique.

Il me quitta à la porte de la cure. Je pensai qu'il n'aurait pas même un regard pour moi. Mais au moment de me quitter, il leva les yeux : des yeux où je lus l'indifférence, mais où un délire passait, des yeux d'homme ivre ou de drogué. Il me dit simplement « au revoir » et me tourna le dos pour entrer. La supérieure elle-même en fut gênée. Elle hésita et me tenant la main me promit de veiller sur lui, de me téléphoner des nouvelles.

Je voulais aller voir Éponine, mais je décidai de passer d'abord chez moi : j'avais soif. Je me versai un grand verre de fine et l'avalai, debout, si vite que je toussai. J'avalai encore une rasade. Je retrouvai une sorte d'euphorie. Je portai une seconde bouteille à la cuisine et priai la bonne de la remettre à la cure pour mon frère.

Éponine n'était pas seule. Je la vis de la fenêtre, attablée : Rosie et Raymonde, sa mère et elle buvaient de l'anis verdâtre. Tout le monde, quand je frappai, parlait à tue-tête.

Il émanait d'Éponine qui m'ouvrit une sorte de furie : à la voir ainsi, décoiffée, je me dis que les pythonisses de la Grèce avaient cet aspect vulgaire de diablesse... Sa voix rauque eut un cri :

— Qu'est-ce qu'il a dit?

Je ne compris pas, tout d'abord, qu'elle parlait de Robert.

— Je le verrai, poursuivit-elle, il me dira... et je lui dirai... Entre ici, nous sifflons depuis des heures.

Elle me présenta à ses amies, me donna un verre et l'emplit. Les quatre femmes étaient noires, et cela me sembla bien. Je pourrais me laisser aller.

— Vous aurez du mal à nous rattraper, dit Raymonde.

— Il va tout boire, dit Rosie, me voyant descendre un verre, lentement, mais d'un trait.

M^{me} Hanusse, se levant, ouvrit l'armoire dont elle tira une bouteille pleine : elle la déboucha, la colla sur la table.

— Écoutez, dit la vieille, l'abbé est tombé quand il l'a vue.

— Maman, ça fait une heure, fit Éponine, je te dis qu'il m'a vue en passant.

Elle geignait et semblait lasse.

— Vous, qu'en dites-vous? me demanda rageusement M^{me} Hanusse.

— Mais c'est sûr, dit Rosie ironiquement, s'il est tombé, c'est qu'il l'aime!

— Laissez-la, dit Raymonde.

Éponine se leva, avala un long trait d'anis et dit :

— Si Robert est tombé, je l'aurai. Si vous étiez dans ma peau, mauviettes, vous sauriez ce que c'est que vouloir un homme, mais Robert, je l'aurai : s'il est tombé, je l'aurai.

Elle se tourna vers moi :

— Si elles étaient dans ma peau, tu sais qu'elles n'attendraient pas, elles n'en pourraient plus. Je n'ai pas de honte, moi, je n'ai jamais de honte : depuis que j'ai vu tomber Robert, je suis comme une reine. Je ne peux plus attendre : je bois. Et tous les verres du diable ne me rafraîchiraient pas.

— Dis qu'ils t'échauffent, fit Raymonde.

Éponine s'écria :

— Il est tombé pour moi...

Elle était soudain hors d'elle; sa voix, discordante, se cassa.

— ... à mes pieds!

Elle se rassit en riant.

— Je bois depuis qu'il est tombé.

Elle se tint la tête à deux mains, ne pouvant contenir un rire absurde.

Je pensai nettement : « J'ai les yeux secs ». Je sentais mon corps osseux, le peu de sommeil puis les larmes m'avaient desséché. J'avais le sentiment entre ces filles gaies d'être misérable : un épouvantail, un squelette poudreux, qu'une obsession libidineuse rongerait. J'eus néanmoins un caprice, qui répondait au désespoir où mon frère m'avait laissé, mais en même temps à l'amitié que j'avais pour Éponine.

Je lui dis, assez bas :

— Le sais-tu? Robert est vraiment malade.

Elle avait encore un visage rieur, où l'étonnement défit le rire à la longue.

Je poursuivis, quelque peu gêné par l'ivresse :

— Tu vois, je suis un fou, un homme léger, ma légèreté est si grande que j'oubliais ces temps-ci qu'il est mourant.

Elle n'attendit pas :

— J'enrage, cria-t-elle. Je me moque que ton frère meure, mais je veux coucher avec lui. Mourant ou mort, je l'aurai!

— Finis! Finis! dit Rosic, elle est cinglée, non?...

— Ce n'est pas ordinaire, dit Raymonde.

— Je voudrais la calmer, dis-je, mais j'en suis incapable.

— Et nous? dit Raymonde.

La logique de Raymonde n'était jamais en faute.

Éponine debout haussa les épaules et parla attentivement :

— Tu vas dire à Robert... Tu lui diras que tu m'as parlé, que je vis dans l'attente de sa venue, car je sais maintenant où il en est lui-même...

Elle s'interrompt :

— *Vous la voyez?*

La mère dormait, figée dans une pose incongrue, trahissant une humeur haineuse : à chaque souffle, il semblait que sa tête allait tomber de la table qui la soutenait.

— Dis-lui, reprit la fille, malgré elle souriant de la tête suspendue de sa mère, que je sais qu'il va mourir.

« Je ne le sauverai pas. Le pourrais-je d'ailleurs, je ne le

sauverais pas, même il mourra vite le jour où je passerai mon envie sur lui. »

— Je ne lui parlerai jamais, lui dis-je. Il refuse de me voir. J'en suis sûr, il ne tardera guère à mourir. Je ne le reverrai plus.

Le sang montait à la tête d'Éponine. Les autres filles commençaient à rire.

Mais la mine de leur amie les arrêta.

La saleté

J'entraînai Éponine au dehors, à la porte, malgré mon indifférence inquiet de la voir énervée : je voulais convenir d'un rendez-vous.

Elle me dit de venir à onze heures, et elle me promit d'être seule; j'avais tort de laisser les autres m'agacer. Ses amies avaient peur d'elle... Nous échangeâmes un instant dans la nuit de surnois attouchements, qui avaient déjà une douceur d'étable.

Je rentrai, et dînai des nourritures rares que je m'étais procurées pour Robert.

Je pensai devant les truites : « Vais-je pleurer de les manger? » Mais j'avais déjà le cœur mort, déjà la saveur des mets accommodés pour Robert me donnait le sentiment des libertés d'Éponine, je me complus à des rêveries qu'un vin blanc acheva de rendre folles, et qui approchaient de l'écoeurement. J'étais heureux d'être écarlate. À ce moment, la congestion et l'angoisse me semblaient au bonheur ce qu'est le produit authentique à l'ersatz; je savais gré à mon frère de mourir et d'associer mes désordres à l'horreur de sa mort.

L'orage qui approchait et la chaleur qui achevait de m'affaiblir contribuèrent à ce malaise plus désirable que la vie. Je souffrais, je voulais souffrir, et cette douloureuse impatience avait la laideur de la nudité (la laideur et peut-être le délice).

J'étouffais, j'attendais l'heure et je m'endormis. Un coup de tonnerre d'une intensité extrême m'éveilla. J'entendis des

rafales de pluie, les éclats de la foudre à travers cette eau donnaient le sentiment de survivre au-dessus d'un niveau de la mort, comme si, mort depuis des âges, je n'étais plus que ces eaux mortes et ces fracas de tonnerre mort, où ma mort se mêlait à la mort de tous les temps. Je demeurai inerte, étendu, dans ce déchaînement où je n'étais rien, sinon l'épave d'une vie impuissante, ce qui restait d'un mauvais rêve...

Je pensai, à la fin, que si, sans bouger, j'attendais Éponine, sa venue m'éveillerait, que je sortirais, si elle entrait, de cette participation étroite à la mort : cette pensée eut d'elle-même la vertu de m'éveiller, comme j'avais imaginé que l'entrée d'Éponine l'aurait fait. Je compris lentement que j'allais bouger, m'en aller et retrouver un corps dont les turpitudes me rendraient d'ailleurs à une équivalence de la mort.

En ce sommeil intense, une démangeaison m'éveillait, mais elle me rendrait à l'absence un peu plus loin ! Je me trouvai dehors, je n'avais pas prévu la pluie qui tombait en trombe. J'aurais dû me presser et courir : je le savais et je marchai lentement comme si l'eau m'alourdissait. Au pied de l'escalier, je dus enlever mes vêtements et les tordre, afin d'en exprimer l'eau. Je ne doutai plus alors d'être éveillé, mais n'y prêtai pas d'attention.

Je montai dans la chambre : un éclair l'illumina et je vis Éponine endormie dans un désordre de fête. Il n'était rien en ce lieu qui n'évoquât le dérèglement ; nul objet insolite, dans cette chambre de province, pas de linge, pas de livre dont le sens ne soit le plaisir énervé ; ce qu'Éponine avait gardé de vêtements achevait de témoigner de sa « mauvaise vie ».

Je m'étendis nu auprès d'elle. A la faible lumière d'une lampe voilée, j'avais le sentiment que l'on a dans les chambres des mortes. J'aurais aimé m'endormir dans ce bonheur... Le contraire arriva : j'épuisai la possibilité de l'amusement. Je ne sais quand mes égarements l'éveillèrent : Éponine prit plaisir à un demi-sommeil, où elle me dit, ouvrant à demi les yeux :

— Encore... Fais comme si j'étais morte...

Enfin, la supplication de mon corps s'éleva dans la profondeur d'église du sien, en même temps ma lenteur prit un sens affreux... : c'était si doux que nous nous abandonnâmes

d'accord à une comédie : ce qui nous chavirait le cœur, par-delà le sommeil ou la volupté, tenait de l'angoisse de la mort. Je n'ai jamais connu d'excitation plus folle : nous suffoquions, puis nous tombions lentement de sommeil. Ce cauchemar voluptueux se prolongea.

Loin de s'atténuer à la longue, le plaisir devint si intense qu'il en fut presque douloureux : il était d'autant plus doux, mais il aurait cessé si nous avions cessé d'être dans l'angoisse.

La fin fut si épuisante qu'Éponine après un temps d'affaïsement eut une crise de larmes.

Elle était assise sur le lit.

Elle me dit, comme elle dut — enfant — le dire à sa mère :
— J'ai envie de rendre.

J'imaginai les maux qui l'accableraient un jour, sa maigre finale et l'inévitable malpropreté : l'ennui venait de l'impossibilité d'unir pleinement les moments extrêmes, le plaisir et la mort : même alors qu'il s'agit de la « petite mort », les deux phases s'ignorent, elles se tournent le dos.

J'avouai :

— Je ne suis pas bien non plus.

En de tels moments, le premier venu éprouve comme une impossibilité la nécessité d'être : la nécessité de n'être pas mort !

Le malaise m'empêchait de sentir le haut et le bas, j'étais réduit à cette sorte d'agacement infini où l'on aimerait mourir à l'idée qu'il durera, où l'on cesse néanmoins d'en attendre la fin.

Je dis à Éponine que j'allais partir, que j'étais hors de moi de fatigue.

Elle s'étendit et ferma les yeux, mais elle me saisit le poignet. Puis elle me dit de m'en aller.

Dehors, au petit jour, à mes pieds, je trouvai une saleté devant la maison, sous la fenêtre d'Éponine.

Je pensai au dément qui l'avait déposée et me demandai pour quelle absurde raison.

(Mais la chose même était d'accord avec un effondrement sans limites.)

Les cris

Sur le moment, cette saleté, déposée avec intention sous la fenêtre d'Éponine, m'intrigua au point que je voulais revenir lui parler. Je songeais aux sentiments troubles qu'un hommage aussi répugnant pouvait lui donner. Je me dis à la réflexion, si insensé que cela fût, que cette sorte d'histoire est banale. Je rentrai chez moi. Je tentai en vain de dormir et je somnolais seulement quand le téléphone appela. La supérieure me prévenait : mon frère allait mal, il souffrait de douleurs si intenses qu'elles lui arrachaient des cris. Il ne m'avait pas demandé, mais le médecin allait venir et « monsieur l'abbé » semblait si mal qu'il valait mieux que je fusse là.

Je m'habillai rapidement : il était neuf heures. J'entendis des couloirs crier mon frère. Je le vis, contracté, se tenant le ventre : la douleur lui arrachait des râles de la gorge, qui parfois se changeaient en cris.

Il était nu, plié en chien de fusil sous les draps en désordre. Il était blanc et la religieuse essuyait la sueur de son visage.

Je lui demandai :

— Où as-tu mal ?

Je ressentais moi-même un malaise physique. Machinalement, j'étais de la table de nuit des verres vides qui l'encombraient, je tremblais en tenant les verres. La bouteille de fine, que j'avais fait porter la veille, était sur une commode, largement entamée.

Robert ne répondit pas.

La religieuse le fit pour lui :

— Il souffre du ventre, il ne parle guère et je n'ai rien pu voir de précis.

Je demandai sa température à la sœur :

— Il a seulement 38,3. Je n'ai aucune idée de la cause de ces douleurs, dit-elle. Souffrait-il ainsi lorsque vous étiez enfants? J'ai la plus grande hâte de voir le médecin. J'en ai le ferme espoir, cela pourrait ne pas être grave, mais je crois qu'il est bien que vous soyez là.

Sa voix était délicate, calme, et, de quelque façon, lointaine.

Elle s'assit et commença d'égrener un chapelet.

Robert avait pris un analgésique qui allait peut-être agir.

Je réussis moi-même à m'asseoir : j'enlevai les vêtements de l'abbé d'un fauteuil et je vis sans m'y arrêter que la soutane était tachée de boue.

J'arrivais aux limites extrêmes de la fatigue. J'avais trop bu la veille, je n'avais pas dormi. Tout se dérobaît devant moi. Je pensai même que la séparation, qu'un moment d'apaisement précéda, avait eu, malgré ma solitude, une sorte de douceur; du moins avait-elle de l'« intérêt ». Tandis que, ce jour-là, mon frère ne me parlait plus, même ne me voyait pas : la douleur le tenait si bien et il la subissait avec une attention si absorbée, que la ressemblance de l'amour avec elle me gênait. Ce laisser-aller était d'une vulgaire impudeur. Mon frère avait le don d'un immense désordre, d'une inconséquence qui le dépassait : un torrent capricieux, imprévisible, tour à tour silencieux et troublé par une brusquerie orageuse, entraînait dans ses eaux une vie défaite, — que ma sottise avait imaginée joviale. Je ne m'étais pas alarmé la veille des lésions qui l'avaient décidé à se reposer : soudain je le voyais dans la lumière de la mort.

En cette matinée malheureuse, je sentis que je perdais pied. La vie de mon frère ne me semblait pas seule menacée, mais la mienne. Je n'avais pas à craindre de mourir mais de n'avoir plus le cœur de vivre, du moins de la seule vie qui m'importât. Je n'avais plus devant moi que le lit de douleur de mon frère : il gémissait, il criait, mais ne parlait plus, et toutes choses, à l'approche de la mort, étaient vides de sens. Le mal au cœur et la fatigue consécutive à l'insomnie ajoutaient à ce sentiment une impuissance à le dominer. Mon frère ne m'avait parlé que pour mettre fin à la possibilité de me parler. Je ne le voyais plus que pour mieux savoir que

je serais maintenant loin de lui. Je ne voyais que la chose même qui l'éloignait du monde visible et je pensais n'être vivant que pour mieux me savoir mort.

Robert se tut et les spasmes de la douleur s'atténuèrent. Je voulus lui prendre la main, mais j'étais si bien fait au sentiment de la mort que cela me sembla mal. Un insensible mouvement de prière agitait les lèvres de la sœur. J'étais oppressé et voulus sortir de la chambre. J'avais peur d'être malade et ne restais là que par aberration. Enfin, le médecin entra et je descendis au jardin.

L'abbé n'avait rien qui alarmât le vieil homme. Il l'avait longuement examiné, mais rien ne répondait à ces douleurs. Le malade parlait difficilement. Cela pouvait être le contre-coup d'une dépression nerveuse... On devait, de toute façon, le laisser en paix. La sagesse du vieillard me frappa : il lui sembla que mon frère énervé se conduisait de manière à m'inspirer de l'inquiétude. L'antipathie du médecin pour les prêtres englobait mon frère, mais cet homme tirait d'une obscure et longue expérience une pénétration insidieuse... Aurais-je cru, entendant gémir Robert, que ses cris étaient forcés ? que c'était une comédie ? L'idée était risible, mais je n'avais pas la force d'en rire et elle ne pouvait pas m'apaiser. Elle marquait l'abîme qui me séparait de mon frère, qui s'était dérobé dès l'instant où il se connut semblable à moi, où il mesura le vide des principes qu'il m'avait opposés. Néanmoins je vivais, tandis qu'il semblait de renoncer à l'espoir et aux interdits de la religion. A ce moment, je le soupçonnais encore de vouloir montrer, par un exemple, que la vie hors de l'Église a l'impossible pour lot.

Même cette comédie affirmait la misère de l'homme que l'espoir abandonne, — insignifiant et nu, — en un monde qui n'a plus de loi, plus de Dieu, et dont les bornes se débent. Je sentais le désir et la peur l'engager du côté du mal. J'étais si souffrant que je déraillais : mon frère impie, je devais, à sa place revenir à Dieu. Le remords me rongeaient, ma légèreté me faisait horreur, j'avais enfin peur de mes vices.

Je n'attendais de la religion aucun secours, mais le temps

venait de l'expiation. Je mesurais à l'apparente possibilité d'une aide l'horreur de l'impuissance définitive, d'un état où, décidément, il n'y aurait plus rien que je dusse attendre. Ma misère ressemblait à la saleté déposée devant la maison.

La religieuse sortit de la chambre de Robert, où il valait mieux que je n'entrasse plus : elle était le seul lien qui me liât encore à mon frère. Sa douceur même et son amabilité monacale me glaçaient, mais au moment de la quitter, je ne pus cacher mon émotion : un mouvement de douloureuse amitié me portait à contre-sens vers cette femme que je haïssais, et qui me trahirait dès qu'elle le pourrait.

La menace

M^{me} Hanusse m'attendait dans l'entrée.

Elle était plus mesquine et plus harengère que jamais.

— Vous l'avez vue ou vous ne l'avez pas vue? dit-elle, dressée de toute sa taille,

— De qui parlez-vous? répliquai-je.

— Pas d'une personne : c'est une chose, dit-elle.

Elle baissa alors la tête et la secoua.

— Ou bien... c'est la chose d'une personne.

— Je suis très fatigué, madame Hanusse, et ne suis guère en état, aujourd'hui, de répondre à vos devinettes.

— Vous n'avez rien vu?... Au petit jour, ce matin, quand vous avez quitté ma fille?

A ce moment, je compris ce dont elle parlait. Je me décidai à m'asseoir, et j'étais si las que la bouffonnerie de cette affaire m'échappait.

— Alors, vous l'avez vue!

— Est-il inévitable d'en parler?...

— Parbleu! même Éponine m'a dit d'aller vite. L'autre jour, elle voulait vous dire : le boucher lui a dit qu'il vous tuerait!

— C'est donc lui?

— Mais qui d'autre?

— Vous n'en êtes pas sûre. Éponine elle-même en est-elle sûre?

— Parbleu!

— Mais quelle preuve? Elle ne l'a pas vu.

— Des preuves, mon bon monsieur, des preuves à la pelle. Vous allez saisir, ça veut dire : il vous tuera si vous revenez. C'est simple, il attend le petit jour, vous sortez et

il vous tue, ça veut dire : « N'y revenez plus, sans ça... »

— Mais la preuve ?

— Vous voulez mourir?... J'ai à cœur de vous servir et je ne veux pas qu'il vous arrive malheur. Vous êtes aimable et respecté. Je n'aimerais pas vous trouver mort devant ma porte.

— Éponine vous a-t-elle demandé?...

— Parbleu ! Elle ne veut pas que vous mourriez.

— Prévenez-la. Je viendrai ce soir, à onze heures.

— Mais vous ne pouvez plus. Il vous épice. Même à onze heures, c'est dangereux.

Je lui mis dans la main la coupure habituelle.

Je n'avais pas envie cette nuit-là de rejoindre Éponine. Physiquement et moralement, j'étais las. Mais j'aurais eu l'air de céder. L'histoire était pitoyable, à la mesure de mon état : elle était surtout insensée. Le boucher pouvait m'avoir menacé, et il pouvait avoir déposé la saleté. Mais s'armer d'un couteau, attendre le lever du jour!...

Cela avait grisé l'imagination d'Éponine, qui avait, à se donner peur, un plaisir épicé : un homme était évidemment venu qui nous avait épiés, écoutés, et pour finir, s'était soulagé de honteuse manière. Cela pouvait chauffer la tête, et la menace de mort, fût-elle inventée, avait l'intérêt de corsier l'angoisse.

J'étais rompu, et hors d'état de m'irriter. Je ne maudis même pas la naïveté d'Éponine. Il ne m'importait plus que de dormir. Il m'était même indifférent de manquer le rendez-vous pris et de faire défaut. Le coutelas du boucher me laissait froid, je me savais perdu pour de bien autres raisons. Je n'attendais plus rien, et la possibilité du plaisir d'une nuit avait le sens d'un rouage dont le jeu survit à l'arrêt d'une machine. Mon désespoir à l'idée de ma vie perdue n'avait pas l'amertume d'un désespoir véritable, c'était à l'avance un désespoir mort. Rien n'a de sens en de tels moments, pas même la certitude d'un retour rapide à la vie, pas même une ironie à cette idée. En un certain état d'esprit, même un bonheur brûlant n'est qu'un délai.

L'attente

Il n'est rien d'humain qui ne serve de piège à tous les hommes : nous ne pouvons faire que chacune de nos pensées ne nous leurre et ne soit là, si nous avons quelque mémoire, pour nous donner bien vite à rire. Nos plus grands cris sont eux-mêmes promis à cette raillerie, ceux qui les entendent n'ont pas longtemps le goût d'en être anxieux, ceux qui crièrent s'étonnent d'avoir crié.

De même, le plus souvent, nos plus grands malheurs sont frivoles : seule les fonde la pesanteur, qui empêche d'y voir la même imposture que dans la mort. Même, en principe, nous n'avons rien de désespéré, sinon les phrases auxquelles l'improbité nous lie. Pour cette raison, la santé mentale est le fait des plus obtus, car la lucidité prive d'équilibre : il est malsain de subir sans tricher le travail de l'esprit, qui dément sans cesse ce qu'il établit. Un jugement sur la vie n'a de sens que la vérité de celui qui parla le dernier, et l'intelligence n'est à l'aise qu'à l'instant où tout le monde crie à la fois, où personne ne s'entend plus : c'est qu'alors la mesure est donnée de « ce qui est ». (Le plus irritant est qu'elle y parvienne dans la solitude, et qu'y parvenant par la mémoire, elle y découvre en un même temps ce qui l'assure et qui la ruine, si bien qu'elle gémit de durer toujours, puis d'avoir à gémir de durer.)

Je suis sûr, aujourd'hui, de ne pas avoir été si malheureux qu'il ne semble à me lire. L'essentiel de ma souffrance venait de savoir que Robert était perdu. Je me disais dès lors que ma curiosité était vide et que mon désir était moins de savoir que d'aimer. De toute façon ce désespoir était frivole.

Dans les bras d'Éponine, j'éprouvai un plaisir exaspéré. Dans ma fatigue et ma souffrance, j'éprouvais à la vue et au toucher des parties sexuelles une sorte d'amertume heureuse; la fraîcheur des secrets de son corps me communiqua une exaltation déchirante et d'autant plus vive. Sa nudité incarnait le vice, les plus frêles de ses mouvements avaient le sens amer du vice. L'abus des spasmes voluptueux avait donné à ses nerfs une sensibilité brisée où d'infimes secousses, à demi pénibles, éveillaient le grincement de dents du plaisir. Seuls les tièdes ou les chastes ont dit de l'habitude qu'elle émousse les sens : c'est le contraire qui arrive, mais il en est du plaisir comme de la peinture ou de la musique, qui veulent l'irrégularité continuelle. Les amusements de la nuit eurent d'autant plus de charmes que nous entrions plaisamment l'un dans le jeu de l'autre. Je feignis de me préparer de cette façon au couteau du boucher, qu'annoncerait l'inavouable dépôt. Éponine, à l'imaginer, devint lyrique : j'étais homme à mourir d'une mort aussi *exécrationnelle* : elle s'amusa de mots qui avaient, dans sa bouche, une sonorité bizarre. Elle se donnait alors en riant d'horreur.

S'échauffant à parler, dans la nuit, dans les conditions qu'avait créées la surprise de la veille, elle parvint à un état de lubricité où nous commençâmes à perdre la tête. Elle riait en tremblant, et riait de trembler : elle vacillait en se renversant, puis elle succombait dans des râles que brisaient, ou peut-être prolongeaient des rires nerveux. Je lui dis, de cette nuit, qu'elle l'attendait, que c'était sa nuit.

— Non, Charles, me dit-elle, c'est la tienne.

— Mais, protestai-je, si ton attente n'est pas déçue, le dénouement m'en échappera : je ne le verrai pas, tu en jouiras seule!

Je pensais qu'elle riait, mais elle eut au contraire un tremblement. Elle était nouée et me dit à voix basse :

— Écoute, j'entends un pas.

J'écoutai, et j'avoue que j'étais saisi.

— Il s'est arrêté, dit-elle.

Je regardai l'heure à ma montre : il était trois heures passées.

Je n'entendis rien.

— Tu es sûre d'avoir entendu?

— Oui. Il s'est peut-être déchaussé.

L'obscurité me parut plus sournoise; la fenêtre donnait sur la nuit noire; dans ce silence, il était pénible d'imaginer la venue d'un homme nu-pieds. Je pensais au géant de la boucherie : j'étais nu, et j'avais beau rire, il n'avait rien de rassurant.

— Écoute, dit Éponine, j'entends chuchoter.

C'était inexplicable, et toutefois, j'entendis un chuchotement. Il ne pouvait venir que de la rue, de gens cachant leur présence. En effet, les maisons les plus proches étaient vides.

— Des gens épient l'homme de l'autre nuit...

— Non, Henri vient avec une fille. Henri l'a fait devant moi, je ne te l'avais pas dit, mais il l'a fait.

Éponine me serra.

— C'est l'homme le plus mauvais. Il est monstrueux.

Elle me serrait si fort que j'eus mal, ses larmes me chatouillèrent, et je frissonnai.

— Que croyais-tu? Je n'aurais pas envoyé pour rien la mère Hanusse.

Elle se tut, épiant le silence d'une nuit interminable, ses larmes mouillaient mon épaule, mais elle n'avait pas relâché l'étreinte qui l'épuisait.

On n'entendait plus rien.

— Je perds la tête, Charles. Tu n'imagines pas la saleté et la cruauté d'Henri. Gamin, il me terrorisait, il me battait; j'étais séduite et je faisais mine de pleurer. Il nous faisait peur et nous obligeait à des saletés. O Charles! Il aimait l'ordure, mais il aimait aussi le sang! Tu n'aurais pas dû venir, Charles : le loquet s'ouvre du dehors et il sait l'ouvrir.

— Il vient ici?

— Quelquefois. Il montait, la semaine dernière, s'il trouvait la lumière éteinte.

C'était si lourd que j'avais la bouche entrouverte : je sentis aussitôt mes lèvres sèches.

Sans bruit, tant elle avait peur, elle se mit à pleurer.

Très doucement, je lui dis :

— La lampe est allumée.

— Ce soir, il montera s'il voit la lumière.

« Hier il a prévenu... et ce soir, il montera... Il te hait. Je voulais partir, mais j'ai bu... J'ai trop aimé rire, Charles..., j'aime trop... »

Elle mordit si cruellement ma lèvre, et elle jouit si fortement de sa peur que j'eus moi-même un désir cruel. J'eus un mouvement de violence calculée : mon corps se tendit au dernier degré de la tension. Il n'est pas de bonheur plus voluptueux qu'en cette colère à froid : j'eus le sentiment que la foudre me déchirait et que son éclatement durait, comme si l'immensité du ciel le prolongeait.

L'évidence

Dans l'affaissement qui suivit, je me dressai, saisi d'un tremblement désagréable.

J'entendis une galopade; quelqu'un dans la nuit courait à travers les rues, mais le bruit s'éloignait. Il me sembla même que, dès l'abord, il venait d'une rue transversale. Éponine écoutait avec moi. Je passai la main sur son front : il était humide et froid. J'avais moi-même une sensation de sueur froide, j'avais la migraine et mal au cœur.

Je me levai. Je vis de la fenêtre, dans la rue, une ombre se glisser. L'ombre qui s'éloignait se perdit dans l'obscurité. En un sens, j'étais soulagé de voir le danger passé. Le boucher s'en allait, si c'était lui. De le voir, néanmoins, m'avait donné un coup au cœur. J'avais mal à l'idée d'une horreur aussi humiliante : c'était hideusement comique, et, dans la nuit très sombre, si triste que j'avais une sorte d'effroi à fixer l'endroit où l'ombre avait disparu. Je songeais au boucher : le personnage le plus sinistre..., mais, encore qu'à la fin l'idée d'Éponine eût cessé de me sembler folle, j'avais un doute. Je m'étais refusé jusqu'alors à chercher, mais je venais de voir l'ombre glisser et elle pouvait encore se dissimuler en quelque recoin obscur de la rue. Je voulais échapper à ma pensée...

J'avais d'ailleurs à me demander comment nous avions pu ne rien entendre au moment où l'ombre s'était, comme il fallait croire, arrêtée devant la maison... Le problème était simple : logiquement, le contraire s'était passé. Arrêtée sous la fenêtre, l'ombre dut entendre nos râles!... Nous n'entendîmes rien. Cette pensée elle-même était lourde.

La première l'était davantage. Sa soutane aurait-elle été boueuse si Robert n'avait pas erré, dans la nuit, comme il le fit la première fois, le jour où Éponine et moi le reconnûmes? Au surplus, n'avais-je pas eu le sentiment que cette ombre était celle d'un homme en soutane, ou celle d'une femme en longue robe noire? L'évidence était si bien faite en moi, et j'étais si peu surpris, que je revins vers Éponine : je riais.

— Étrange! lui dis-je, dans la nuit, les bouchers ont l'air de prêtres.

Le poids du sommeil qui la gagnait tirait les épaules et la tête d'Éponine au sol. Elle était assise au bord du lit, et ma phrase l'éveilla, mais la pesanteur parut l'emporter. Mon humeur était si belle que ce vain effort, à la faible lumière de la lampe, me fit rire un peu plus.

Voulant qu'elle m'entendît, je lui pris les mains :

— C'est Robert! lui dis-je.

Elle leva la tête et me regarda, égarée : elle se demandait si, soudain, elle n'était pas devenue folle.

— Oui, Robert, l'abbé... A moins que le boucher ne sorte en soutane. Mais non, « c'est Robert! »

Elle répéta le nom :

— Robert!

Je lui tenais encore une main.

C'était si évident, si renversant. Le jour éclatait soudainement dans la nuit. L'obscurité était claire, les larmes riaient...

Éponine riait, elle cachait ce rire dans ses mains; mais elle était nue, et cette nudité riait. C'était un rire doux, intime, excessivement gêné.

Je regardais ce rire, ou plutôt il me faisait mal.

C'était la même chose qu'un excès d'angoisse; dans l'excès d'angoisse, ce léger rire est sournoisement étouffé. Ce rire est au cœur de la volupté excessive et la rend douloureuse.

Le plus intimement que je pus, je glissai à l'oreille d'Éponine :

— Tu es la même chose que Robert.

— Oui, dit-elle. Je suis heureuse.

Je me couchai près d'elle sans la toucher. Elle me tournait le dos, le visage dans les mains. Elle ne bougeait pas et, au

bout d'un long temps, je vis qu'elle s'était endormie. Le sommeil à mon tour me gagnait. J'avais le sentiment d'une renversante simplicité. En tout ce qui venait d'arriver, il y avait une renversante simplicité. Je le savais : mes angoisses ou les mines de Robert étaient un jeu. Mais comme je dormais à demi, je cessai de faire une différence entre une simplicité qui me renversait et la conscience d'une immense trahison. Je l'apercevais soudain : l'univers, l'univers entier, dont l'inconcevable présence s'impose à moi, était trahison, — trahison prodigieuse, ingénue. Je serais en peine de dire aujourd'hui le sens du mot, mais je sais qu'il avait l'univers pour objet, et qu'il n'existait nulle part, et d'aucune façon, rien d'autre... Je cédai au sommeil : ce fut le seul moyen de supporter. Mais j'eus aussitôt la certitude que la « trahison » m'échappait. Et ne pouvant me résigner à cette universelle trahison, je ne pouvais admettre davantage qu'elle m'échappât ! Je le dis lourdement (ce qui précède rend mal ce que j'éprouvai), mais, dans l'alternance du sommeil et d'une évidence irrecevable, je trouvai l'apaisement. Cela tenait d'un conte de fées, j'étais heureux. Si je disais maintenant que la mort est mon apaisement, j'irais trop loin, en ce sens du moins : il y eut dans cet insaisissable glissement une évidence soudaine : dans la mesure où je me souviens, l'évidence demeure, mais si j'écris !...

Troisième partie

**ÉPILOGUE
DU RÉCIT DE CHARLES C.**

Au moment où j'appris la mort de mon frère, le soleil couchant embrasait une étendue paisible de terre, de prairies et de bois; des villages, des hauteurs neigeuses étaient roses dans la lumière. Je demeurai longuement à la fenêtre : c'était d'une horreur au moins fastidieuse. L'univers entier me paraissait frappé de maladie...

Dès son arrestation je n'avais plus douté que la mort de Robert malade ne fût proche. Il était perdu de toute façon. La détention accusa le caractère affreux de sa mort, mais elle ne put que la précipiter. Néanmoins la certitude soudaine qui se fit me rendit malade. J'eus un accès de fièvre. J'entrai dans cette sorte d'abattement où il semble vain de pleurer. (A cette date, Éponine elle-même venait d'être arrêtée, et j'avais peu d'espoir de son retour. Elle mourut en effet un an plus tard.)

Je demeurai longtemps sous l'empire de la fièvre, je dormis d'un demi-sommeil, hanté de visions lucides, où la pensée glisse péniblement à un désordre de rêve.

.
.
.

Je tentai d'échapper à cette informe souffrance.

Je me levai. Je traversai la chambre, voulant fuir ce qui ne cessait plus de m'égarer.

Je vis venir un homme entre deux âges : il se mit à ma table, il était essoufflé.

Sortant visiblement d'un monde où la brutalité est sans bornes, il n'avait pas seulement le sans-gêne d'un mort, il avait la vulgarité de l'abbé C., d'un homme mou, qui

s'affaisse décidément. Comme celui des morts, son regard était tourné en dedans, son âme était celle d'un bâillement qui se prolonge, qui devient, à la longue, une douleur insupportable.

Tout à coup, violemment, un courant d'air ouvrit la porte... L'abbé se leva sans mot dire, il ferma cette porte et revint s'asseoir à ma table.

Je le dévisageai en silence.

Il était couvert de haillons. (Peut-être était-ce seulement une soutane, ou une chasuble déchirée.)

Dans l'obscurité de ma chambre, les flammes du foyer lui donnaient l'aspect du ciel au moment où la lune éclaire de haut des nuages que le vent défait.

C'est difficile : ils avaient une inconsistance de rêve, je les entendais et ils m'échappaient, ma tête, à les entendre, s'en allait en poudre : je rapporte néanmoins des propos, — sans grande exactitude...

Il me parla, cette présence dans ma chambre me parlait. S'il est vrai qu'en un sens ses paroles m'échappèrent, cela venait de leur nature : il était en elles de chasser, sinon la mémoire, l'attention : de la ruiner, de la réduire en cendres.

— Tu n'en doutes plus? demanda-t-il.

.

Aussitôt :

— Tu le sais, bien entendu, mais pas tout.

.

.

Comme il était bizarre qu'il ne rit pas! Sans aucun doute, il aurait dû rire : il ne riait pas... S'il avait ri, je me serais aussitôt éveillé, je serais sorti d'une intolérable torpeur. Mais j'aurais, aussitôt, cessé de sentir en moi l'immensité risible...

Il reprit :

— Bien entendu, tu es gêné.

Puis, après un temps :

— A ma place, que pourrais-tu dire? si tu étais... Dieu! si tu avais le malheur — d'être!

J'entendis à peine ces derniers mots, mais, à l'instant, ma prostration devint plus pénible.

Il continua doucement, c'était bien mon frère qui parlait.

— Cela, tu le sais, ne devait jamais être dit. Mais ce

n'est pas tout. Je fais peur, mais bientôt, tu me demanderas de t'effrayer davantage. Tu ne méconnais pas mes souffrances, mais tu ne sais pas qui je suis : mes bourreaux, près de moi, ont beaucoup de cœur.

Il me dit enfin, timidement :

— Il n'est pas de lâcheté qui étancherait ma soif de lâcheté!

A ma surprise, je devinai, de cette timidité, qu'elle avait le sens de la grâce.

Je me sentis glacé et j'eus un frisson. Robert demeurait devant moi ; il était inspiré, et lentement, il émanait de lui une lâcheté invouable.

Je ne sais si j'ai répondu au désir anxieux que j'ai de traduire exactement la vérité de ma fièvre. La tâche excède mes forces, et pourtant, l'idée qu'en esprit je manque à cette vérité ne m'est pas supportable. Je ne pouvais me taire sans lui manquer et j'aime mieux avoir écrit. Ce n'en est pas moins insupportable... Quoi qu'il en fût, écrire s'efforçait de répondre à l'exigence que je subis.

Malheureusement, j'ai parlé de mes hantises, alors que j'aurais dû parler seulement de mon frère. Mais je n'aurais pu, sans parler de moi, parler de lui à sa mesure. Dieu ne peut être séparé de la dévotion ni l'amante de l'amour qu'elle a suscité. Pour cette raison, j'ai cherché la vérité de mon frère dans ma fièvre.

Il fut arrêté dans les premiers jours d'octobre à X., peu après les événements dont j'ai parlé. Quand je l'appris, j'étais depuis longtemps sans nouvelles de lui. Il avait quitté R. dans la matinée qui suivit cette nuit où je l'aperçus. Quand, à la cure, la religieuse trouva sa chambre vide, elle me téléphona aussitôt. Je pensai d'abord à un suicide, mais il avait emporté du linge, un sac, et sa bicyclette manquait. D'autre part, Rosie et Raymonde quittèrent le même jour, de bonne heure, la chambre qu'elles avaient louée. Ils s'étaient apparemment rejoints sur la route. Les chuchotements et la galopade de la nuit répondaient à la présence des deux filles

dans les rues au moment où l'abbé survint. Je n'appris que tardivement ce qui arriva : elles burent dans la soirée, s'énervèrent comme font les filles, jusqu'à une heure avancée de la nuit : insatiables, elles sortirent et errèrent en quête d'une improbable aventure. Elles étaient dans les parages de la cure quand elles entendirent un pas : elles se dissimulèrent. Elles reconnurent l'abbé de loin et elles imaginèrent avec raison qu'il se rendait sous la fenêtre d'Éponine. Elles le précédèrent et Robert inquiet s'arrêta, puis se déchaussa. Il les entendit chuchoter, mais il brava cette menace imprécise. Quand, au retour, il les vit tenant le milieu de la rue, il rebroussa chemin et voulut fuir en sens contraire. Mais Rosie (c'est alors que je l'entendis) fit le tour à toutes jambes et le devança. Alors elle put lui parler et, sans difficulté, elle le décida à la suivre dans sa chambre ; il était vague, parfois indifférent, et quelque peu railleur. Mais il ne riait cruellement que de lui-même. Il but et perdit aussitôt la tête. Il semblait d'ailleurs avoir bu quand elles le trouvèrent. Il se conduisait comme un absent : il fit l'amour avec fureur, mais, à la fin, se plaignit d'être joué : il était ivre et gémissait : la *connaissance* de son bonheur lui avait manqué. Les deux filles — car Raymonde les avait rejoints — disaient que, dans l'ivresse, l'abbé avait l'air d'un « illuminé » : il semblait qu'il vît « des choses qu'elles ne voyaient pas » (il avait le même air dans l'église au moment où il tomba). La passion d'Éponine pour Robert avait suscité l'intérêt de Rosie, mais davantage encore une conduite imprévisible qui faisait de lui l'émissaire d'un monde violent et inaccessible pour elle. L'idylle, dans un modeste hôtel de station thermale, à une dizaine de kilomètres de R., dura quelques semaines. Raymonde, qui avait une chambre contiguë, avait sagement observé les amants. Les deux filles passaient ensemble une partie du jour et même, de temps à autre, la nuit, mais Raymonde n'allait que rarement « rigoler » dans la chambre de Rosie. Avec elles, Robert ne se départit jamais d'une politesse précieuse, qui les faisait rire en aparté, mais les médusait devant lui. Robert gardait la chambre tout le jour, étendu sur un grand lit, couvrant d'une écriture illisible un amas de petits feuillets. Quatre ou cinq fois, il quitta la chambre dans la nuit : il faisait l'amour avec Rosie, à laquelle il demandait finalement de rejoindre Raymonde en l'attendant. Il sortait alors en bicyclette et ne rentrait que bien plus tard. Apparemment,

ces promenades nocturnes d'un homme qui gardait la chambre dans le jour, furent à l'origine d'une arrestation, que d'ailleurs des allées et venues plus anciennes auraient suffi à justifier.

Il fut arrêté à l'aube. Rosie épuisée dormait dans la chambre de Raymonde : les deux filles n'entendirent pas les policiers, qui ne trouvèrent pas sous l'oreiller les notes de l'abbé.

Je laissai à Éponine le soin de parler à ses amies du but des promenades de mon frère.

Elle avait une fois entendu le bruit léger qu'il faisait, elle s'approcha de la fenêtre et le vit entièrement nu. Il la vit, n'eut pas un mouvement, mais elle s'en alla. Elle revint s'asseoir au bord du lit, et resta sans mot dire, la tête basse.

Nous n'entendîmes rien les autres fois, mais, le matin, nous trouvions les traces de son passage.

Quatrième partie

NOTES DE L'ABBÉ C.

Avant-propos de Charles C.

La première fois que je les lus, je peinaï tellement à les déchiffrer que le sens de ces notes m'échappa. Après la mort de Robert, je me mis, lentement, à les copier.

J'étais alors moins déprimé que véritablement malade (j'avais la fièvre tous les soirs), et il se passa longtemps avant que la conscience ne me vint de ce qu'elles voulaient dire au fond.

Pourtant, elles n'affirmaient rien qui me déprimât : elles avaient seulement le tort de dénuder à mes yeux l'« angoissé », auquel la « pudeur » et le temps manquèrent.

Elles avaient alors à mes yeux, et même, en partie, elles ont gardé, l'impudeur d'une pensée dont l'artifice et la ruse ne peuvent dérober la tricherie. Dans les premiers temps, cette pauvreté exhibée me serrait le cœur : je haïssais mon frère et l'impossibilité où il fut de trouver un mouvement qui enlevât aux mots leur opacité. Ces notes (devenues celles d'un mort — qui, désormais, devaient trahir celui qui les écrivit, — car elles donnent des limites à celui qui, ou n'en eut pas, ou en eut d'autres) m'énervèrent longtemps. Je n'avais pas seulement pour mon frère, mais pour moi, le sentiment d'un échec. A les relire, je ne voyais plus en Robert que le « faiseur » qu'il voulait être, au temps où il s'efforçait à la piété.

La mort, qui rend les traits définitifs, à mes yeux le condamnait à faire le malin sans recours. Ces papiers, désormais, ne pouvaient plus être brûlés, et, à supposer qu'il en eût fait lui-même une flambée, il les aurait encore écrits ! J'aurais par erreur ignoré la limite qu'il admit, mon erreur n'aurait pu la changer.

Le seul moyen de racheter la faute d'écrire est d'anéantir ce qui est écrit. Mais cela ne peut être fait que par l'auteur; la destruction laissant l'essentiel intact, je puis, néanmoins, à l'affirmation lier si étroitement la négation que ma plume efface à mesure ce qu'elle avançait. Elle opère alors, en un mot, ce que généralement opère le « temps », — qui, de ses édifices multipliés, ne laisse subsister que les traces de la mort. Je crois que le secret de la littérature est là, et qu'un livre n'est beau qu'habilement paré de l'indifférence des ruines. Il faudrait, sinon, crier si fort que nul n'imaginerait la survie de qui s'égosilla si naïvement. C'est ainsi que, Robert mort, parce qu'il laissait ces écrits ingénus, il me fallut détruire ce mal qu'il avait fait, il me fallut encore et par le détour de mon livre, l'anéantir, le tuer.

Déchiffrant les mots avec peine, j'éprouvai dès l'abord un grand malaise, au point de rougir quelquefois : ces éclats de voix du libertin ne sonnaient pas moins faux à mes oreilles, ils ne me gênaient pas moins que n'avaient fait jadis les malices du prêtre. Je souffre encore de ce mélange de gaieté vulgaire et d'onction. L'affection qui me liait, qui me lie toujours, à mon frère, était si étroite, elle se fondait si bien sur un sentiment d'identité, que j'aurais voulu changer les mots, comme si je les avais moi-même écrits. Il me semblait qu'il les aurait changés lui-même : chaque audace naïve exige à la fin le sommeil, et l'aveu d'une erreur sans laquelle nous ne l'aurions pas eue.

D'ailleurs, ces pages ne détonnaient pas seulement en raison de leur caractère inachevé, à mi-chemin d'une aisance affectée et du silence; elles « mentaient » à mes yeux, car je connaissais et elles me faisaient sentir cruellement la faiblesse de mon frère. Ce n'est pas seulement la nature enfantine — et péniblement comique — des « crimes » dont il se chargeait, qui me donna ce sentiment. Ce fut même la force de l'abbé d'avoir bravé le ridicule en écrivant, et de l'avoir fait d'une manière si pénible (peut-être même plus folle qu'on n'avait osé avant lui). Mais le procédé est décevant, car, ridicule, le langage l'est toujours involontairement; de propos délibéré, ce caractère s'estompe : d'où ces faux-fuyants, ces phrases « chianine », ces « entourloupettes » déguisant l'horreur qui

désarme la plume. Pour moi, qui avais connu mon frère intimement (fût-ce dans l'obscurité et les faux-semblants dont j'ai parlé), une honte inavouable était sensible en dehors de ces phrases qui mentaient, elle était sensible directement : dans le sentiment que j'avais d'un silence étouffant. Or ce silence était *si bien* ce que l'abbé voulut dire, son horreur enferma *si bien* le mensonge éclatant — et démesuré — de toutes choses, que ces balbutiements me semblaient des trahisons. Ils l'étaient. Une suite de mensonges bégues était substituée par Robert à ce qui jamais ne bégaya, puisque nul ne l'entend ni ne l'atteint, — à ce qui, ne parlant pas, ment comme la lumière, tandis qu'un bavardage sans force appelle la contestation.

Rien ne pouvait d'ailleurs me décevoir davantage que le conte sans rime ni raison qui termine les notes. Tout d'abord, l'abbé l'intitula *La Fête de la conscience*, puis il barra les premiers mots.

Il s'agit bien entendu de pure rêverie. Robert fut l'amant de Rosie, et de Raymonde en second lieu, mais la Rosie de *La Conscience* ne ressemble en rien à la fille assez molle qu'il aima. Le caractère de Raymonde, il est vrai, n'est pas changé, mais son rôle est furtif. A la rigueur, la femme de *La Conscience* dûit répondre à l'image d'Éponine, à l'obsession de laquelle, durant les derniers temps, il avait cédé sans réserve.

Quand Robert enfant connut Éponine, elle avait déjà le regard de malade, d'agitée, que je lui connus, qui me fascina. Quelque chose de violent et de froid, de délibéré et de perdu... (mais, très jeune, elle n'avait pas la vulgarité que plus tard elle affecta). Je ne puis m'en souvenir aujourd'hui sans gêne : Éponine et mon frère jouaient avec Henri, tantôt seuls, tantôt avec d'autres enfants. J'étais alors malade, en Savoie : sans les confidences tardives d'Éponine, jamais je n'aurais su le sens de ces jeux. Aujourd'hui, j'imagine trop bien qu'ils sont à l'origine de la conversion de Robert, élevé en dehors de la religion ; à la longue, la saleté, les brutalités d'Henri, l'angoisse et les vices d'Éponine le terrorisèrent : pour échapper à l'enlèvement où il sombrait, il procéda au renversement insensé de ses croyances et de sa manière de vivre. Cela devint une véritable provocation : moralement, je lui devins étranger, et comme il tenait à moi, son attitude à mon égard se réduisit au paradoxe, à un défi continu

et irritant. (Ces changements subits ne sont pas rares au moment de la puberté.)

Éponine ne me dit pas précisément que Robert subit les sévices d'Henri, elle évita même de rappeler qu'en ces temps lointains, Robert était devenu l'ombre d'Henri. Mais ces rapprochements que, jusqu'ici, j'avais évité de faire (tant j'avais horreur d'Henri, auquel j'aurais voulu ne jamais penser) s'imposent enfin à moi — et m'effrayent.

J'ai conscience aujourd'hui de ce que fut, pour Robert, la rencontre de la tour et ne puis songer à ma cruauté sans m'abandonner à la prostration. Comment aurais-je pu me conduire plus odieusement? Que dois-je enfin penser de l'inconscience où, marchant comme un somnambule, j'allais néanmoins droit au but? La clairvoyance d'aveugle qui me conduisait me tue, et mes mains crispées commencent malgré moi le geste d'Œdipe. Je saisis maintenant la raison pour laquelle le retour d'Éponine dans sa vie devait ramener mon frère aux dérèglements forcenés de l'enfance, pour laquelle il aima Éponine d'une manière plus déréglée — et plus délirante — que peut-être on n'aime jamais personne, — pour laquelle enfin cet amour l'éloigna décidément de ce qu'il lui plut de croire si longtemps.

Encore que le texte final de ces notes ait jeté cette lumière sur les événements que j'ai rapportés, je ne puis que redire le sentiment de déception qu'il m'a laissé. Ses faiblesses sont d'autant plus sensibles à mes yeux que la noire vérité y transparait (cette vérité elle-même est déprimante).

Je veux bien que mon attitude semble inhumaine, mais je vis, hors de moi, dans la peur : rien maintenant, sinon la peur, ne compte plus à mes yeux. Je supporte avec peine, en cet état, ce qui n'est pas à la mesure du mal que j'ai fait.

J'ai dû, quoi qu'il en fût, donner leur place à ces feuillets. C'est qu'en un sens, je sais mon livre inachevé.

Mon récit répond mal à ce que l'on attend d'un récit. Loin de mettre en valeur l'objet même qui en est la fin, il l'escamote en quelque manière. Si j'en viens à dire l'essentiel,

si je le laisse entendre, si j'en parle, — ce n'est, finalement, que pour mieux le laisser dans l'ombre.

J'imagine ne pas avoir manqué de courage, ni de savoir-faire. Mais la pudeur me paralyse. J'ai d'autant plus de peine à le dire que j'incrimine, en son lieu, le peu de réserve de Robert.

Il est remarquable que cette pudeur, et l'impudeur de Robert, eurent un même effet. L'une et l'autre ont prêté à l'objet dont j'ai parlé un caractère, non d'événement donné et défini, mais d'énigme. On verra que Robert, désinvolte, recourut à une sorte de charade, — alors que mon récit dérobe le fait même qu'il avait pour fin de faire connaître.

... Il serait donc apparemment, dans la nature de cet objet de ne pouvoir être donné comme le sont les autres : il ne pourrait être proposé à l'intérêt que sous forme d'énigme...

Mon récit inachevé, dans ce cas, ne le serait pas au sens ordinaire du mot : il ne lui manquerait pas telles précisions, qu'il serait simple de donner, l'essentiel en serait « moralement » indicible. D'autre part, mes réserves concernant les notes de Robert ne pourraient faire que leur publication soit contestable.

Ces feuillets ont, en premier lieu, le mérite d'employer le langage formel des charades. Et, décidément, si le livre lui-même est énigmatique, obligé de l'être, s'il propose au lecteur, au lieu d'une solution — que serait la pure et simple narration de l'événement —, de la chercher, d'en restituer l'origine, les aspects et le sens, les défauts dont j'ai parlé, qui éloignent la sympathie, laissent à ces notes la vertu de répondre à des fins plus lointaines : elles donnent à qui s'efforcera de résoudre l'« énigme » des éléments susceptibles de l'aider.

(Je dois formuler cette dernière réserve — encore qu'elle ait peu de conséquence dans la mesure où nous demeurons dans l'ordre des choses immédiat — : la solution est-elle possible? S'entend l'entière et immuable solution, non l'exacte réponse à une suite définie de questions malséantes. En définitive, la nature énigmatique de mon objet semble liée à ce sentiment de pudeur dont j'ai dit qu'il me noua; cet objet serait vide de sens s'il n'était une honte inavouable... — surmontée sans doute, mais comme une douleur est tout de

même sentie par un supplicé qui ne parle pas; s'il est vrai que jamais vraiment l'énigme ne sera résolue, cet objet ne doit-il pas répondre, au-delà de l'énigme limitée, à de classiques « questions dernières »? et, s'il est pénible de croire à la divinité de l'abbé C., par impossible défini le « tout » de la charade ne serait-il pas — ce qu'un mot jamais ne sut désigner? Hélas, ce langage obscur, accroissant, loin de l'éclaircir, l'obscurité de l'énigme, à lui seul désarmerait le fou qui aurait le front de l'aborder.)

Le journal de Chianine

Nuit interminable, comme le sont les rêves dans la fièvre. L'orage quand je rentrai..., un orage d'une violence effrayante... Jamais je ne me sentis plus petit. Tantôt le tonnerre roulait, alors il s'écroulait de tous côtés, tantôt il tombait droit, en furie : il y avait un vacillement de lumières se déchirant en des craquements qui aveuglaient. J'étais si faible à ce moment-là que je tremblais de n'être plus vraiment sur terre : j'étais dans la grandeur céleste où la maison vibrerait comme une lanterne de verre. L'élément liquide également, l'écroulement des eaux du ciel... plus de terre : un espace sonore, renversé et noyé de rage. L'ouragan était lui-même interminable. J'aurais voulu dormir, mais l'éblouissement d'un éclair me mettait la vue à vif. Je m'éveillais de plus en plus et la chute de la foudre en claquant ouvrait cet éveil à une sorte de terreur sacrée. La lumière était éteinte depuis longtemps. Soudain elle se ralluma, et aussitôt je l'éteignis. A ce moment je vis une raie de lumière sous la porte.

Ma chambre donne sur un salon délabré, où des meubles du début de l'autre siècle achèvent de tomber en poussière. Dans le fracas du ciel, il me sembla entendre un bruit d'éternuement. Je me levai pour aller éteindre la lumière, j'étais nu et je m'arrêtai avant d'ouvrir...

... J'avais la certitude de trouver Emmanuel Kant, il m'attendait derrière la porte. Il n'avait pas le visage diaphane qui le distingua de son vivant : il avait la mine hirsute d'un jeune homme décoiffé sous un tricorne. J'ouvris et, à ma surprise, je me trouvai devant le vide. J'étais seul, j'étais nu dans les plus vastes écroulements de foudre que j'eusse encore entendus.

Je me dis gentiment à moi-même :
— Tu es un pitre!

J'éteignis la lumière et je retournai vers mon lit, lentement, à la lueur décevante des éclairs.

Je veux maintenant réfléchir sans hâte.

J'aime la peur qu'a l'humanité d'elle-même! Il lui semble n'avoir que deux voies : le crime ou la servilité. A la rigueur elle n'a pas tort, — mais, adroitement, elle ne voit dans le criminel que les servitudes du crime. Communément, le crime lui apparaît sous forme de destin, d'irréremédiable fatalité. La *victime*? Sans doute, mais la victime n'est pas maudite, simplement elle succombe au hasard : la fatalité ne frappe que le *criminel*. Si bien que l'être souverain est chargé d'une servitude *qui l'accable*, et que la condition des hommes libres est la servilité voulue.

Je ris. Naturellement! La prodigieuse humanité répond à l'exigence du criminel, qui ne peut se passer de paraître bas! D'eux-mêmes, les serviles lui réservent ce domaine maudit, en dehors duquel il se saurait asservi. Mais la malédiction n'est pas ce qu'elle semble et les soupirs ou les larmes des maudits sont à la joie ce qu'est le ciel au grain de sable!

Madame Hautencouleur,

Vous avez eu l'honorée du 7 courant. J'y mentionne passage abbé Chianine, entre parenthèses : Soulépadépon; l'heure du crime? Environ trois heures.

Soutane sale.

Volupté! Volupté! Je soulépadépone. Depuis que... je suis heureux.

Mon bonheur coule immensément comme un fleuve sans lit.

L'avenir défunt, gai comme un couteau. La fièvre me plaît, rouge de honte. Qui suis-je? Serais-je Éponine au lit avec Charles? A mi-chemin de la plaisanterie amusée; cela m'aide en raison de la honte que j'en ai. Si la honte me submerge? Je jouis et les cieux se renversent sous moi, mais je veux encore être clair, *présent*, et ne pas prêter à la confusion.

Il faut à Chianine de l'énergie pour lever la jupe, mais davantage pour en bien parler. On n'en parle pas d'habitude : on pleure. Mais les larmes n'ont pas le sens du malheur, il leur faut animer le ballet des phrases, humilier les mots obstinés à ne pas danser. Je choisis sans gémir le parti de la clarté : il se peut que je vende les secrets du crime. Mais le crime, qui n'est rien s'il est découvert, n'est rien s'il est secret. Et le crime, qui n'est rien s'il est gai, n'est rien s'il n'est pas heureux.

Le malaise, l'écriture, la littérature, dont je souffre, ne peuvent être surmontés sans mentir. L'accord de Chianine avec les lois qui président à l'ordre des mots fait crier la plume. Je dis simplement l'émoi, le bonheur immenses à la faveur de l'obscurité de Chianine, sa certitude d'avoir infiniment souillé même la souillure la plus souillée. (Éponine a le même cœur, et la même saleté dans le cœur.)

Étant prêtre, il lui fut aisé de devenir le monstre qu'il était. Même il n'eut pas d'autre issue.

Dire que Chianine était faible, qu'il cherchait un appui de tous côtés : l'amour des humbles, la gentillesse, le dynamisme de théologiens juvéniles, les messes, les grandioses cérémonies, émanant du fond des âges, les kyrielles de Moïses barbus, égossillés, angéliques, dans le cœur de Deus Sabaoth. Il en riait, n'en pouvait plus de rire. La plaisanterie dépassait les bornes en ce que, vivant en Dieu et Dieu dépassant les bornes en lui, elle le laissa cependant sur le sol, un homme oublié de la même façon qu'un chapeau sur une chaise.

Je ne puis même un instant imaginer un homme en dehors de Dieu. Car l'homme à l'œil ouvert voit Dieu, ne voit ni table ni fenêtre. Mais Dieu ne lui laisse pas un instant de repos. IL n'a pas de limites, et IL brise celles de l'homme qui LE voit. Et IL n'a de cesse que l'homme ne LUI ressemble. C'est pourquoi IL insulte l'HOMME et enseigne à l'HOMME à l'insulter, LUI. C'est pourquoi IL rit dans l'HOMME un rire qui détruit. Et ce rire, qui gagne infiniment l'HOMME, LUI retire toute compréhension : il redouble quand, du haut de nuages que le vent dissipe, IL aperçoit ce que je suis; il redouble si, pressé dans la rue par un besoin, je ME VOIS, je vois le ciel que le vent vide.

Tout se dissipa, j'eus la force de ruiner chaque notion possible comme on casse des vitres, en un mouvement de rage. Puis, ne sachant que faire et gêné de mon esclandre, je m'enfermai dans les cabinets.

Au moment d'une passion sans objet, je chantai, mais lentement, comme si j'enterrais le monde, mais gaiement, sur l'air majestueux du *Te Deum* :

DEUS SUM —
NIL A ME DIVINI ALIENUM PUTO

Je tirai la chasse d'eau et, déculotté, debout, me mis à rire comme un ange.

L'EXPÉRIENCE CHIANINE

Une angoisse, au début, infiniment subtile, infiniment forte. Le sang dans les tempes. Le délice léger d'entrer nu dans la chambre d'un autre, de faire ce qui, absolument, ne peut pas être fait, ce qui jamais ne sera avoué, qui est inavouable absolument (ce que je dis, est une provocation, ce n'est pas un aveu).

Les yeux, s'ils le voyaient, sortiraient des orbites. Et même, cela n'importe guère, en ce qu'il s'agit, dans ce sens, d'aller si loin que le cœur manque, ou presque. La même chose que voir un spectre, et le spectre d'un être aimé : une sorte de délire-délice, de délire spectral, d'une intensité excessive. Mais l'angoisse ne serre pas seulement le cœur, le cœur serre en lui-même l'angoisse, ou plutôt Chianine, l'abbé, son angoisse contre le cœur, comme il serrerait une femme et le délice d'une femme (qui se tiendrait mal...).

Il serait évidemment fou de ne pas voir que, dans ces conditions, un homme est plus malpropre qu'un singe : sa frénésie est bien plus grande!

J'ai aimé choquer mes anciens amis : c'est qu'à leur égard une sorte d'amitié morte m'a retiré le bénéfice de l'indifférence. Je souffre — à peine — de la pusillanimité qui les faisait me dire malade (l'un d'entre eux m'a parlé de psychanalyse!) Je ne puis néanmoins que leur opposer un silence sans rigueur. J'ai beau faire de la théologie ma passion (mais de la grande, ou plutôt, de l'immense théologie, je suis l'objet mort, l'objet risiblement anéanti); je n'ai désormais plus rien à dire à des théologiens (je n'aurais rien non plus à dire à Charles!) Je pourrais seulement leur faire entendre — et ils ne pourraient rien me répondre — (je me rappelle un titre de livre, l'auteur en est un augustin dont le nom m'échappe : *Pour éviter le purgatoire* — le sous-titre : *Un moyen de gagner le ciel sans attendre*) que je suis sur terre au paradis :

le paradis n'est pas Rosie (ni Raymonde), mais Chianine (Eponine aussi : *la même chose* que Chianine).

Au moment où Chianine chianine, de ce cratère majestueux, la nuit est le ventre de la lave : hors d'haleine, *bel canto*, il perd la respiration.

La chaleur du corps, d'éponge, de méduse : déception, dans ma chambre, d'être moins gros qu'une balcine. Mais il suffit, j'ai le mal, l'angoisse de la balcine qui se noie, surtout la douceur, la douceur sucrée de la mort. J'aimerais mourir, lentement et attentivement, de la même façon que tête un enfant.

La religion dont je fus, dont je suis le prêtre a fait ressortir, en accusant les hommes de trahir Dieu, ce qui définit notre condition :

— *Dieu nous trahit !*

— Avec une cruauté d'autant plus résolue que nous élevons vers lui nos prières ! Sa trahison exige d'être divinisée à ce point.

Seule la trahison a l'excessive beauté de la mort. Je voudrais adorer une femme — et qu'elle m'appartint — afin de trouver dans sa trahison son excessive divinité.

La conscience

IMAGINATION MÉMORABLE

Rosie, radieuse, m'avait vu : vêtue d'une couronne de roses, elle descendait un escalier monumental.

Je vis un danseur lui tendre un verre : il avait un costume de jockey.

Elle but à longs traits du champagne glacé, le jockey l'enlaça, vida le verre et il l'embrassa sur la bouche.

De tous côtés, cette foule riait avec une nervosité très douce : Rosie se dégagca de l'étreinte du jockey, et, venant à moi, elle me dit avec élan :

— Tu as vu ?

Ses grands yeux rayonnaient.

Elle était heureuse de me voir, de montrer sa joie.

— Si tu savais, si tu savais comme je m'amuse.

Elle me dit, canaille :

— Embrasse-moi !

Je la pris dans les bras. Elle s'abandonna comme endormie. Elle avait fermé les yeux et, la paupière battant, le blanc seul en était visible. Personne dans la cohue que noyait la montée d'un plaisir angoissé n'aurait pu y prêter d'attention. Elle mourait de joie dans mes bras : comme un soleil dans l'eau quand la mer sonne dans les oreilles.

— O Robert, me dit-elle, encore, jusqu'à plus soif !

Elle se détacha davantage et ce ne fut pas sans brutalité, ni sans peur qu'elle me dit :

— Regarde !

Elle regardait la foule.

— Tu vois, je regarde à perdre la tête, mais, tu le sais, je ne veux pas perdre la tête.

Dans la fixité de ses yeux, il y eut la même intensité, glacée et hostile, que dans un sifflement de bête.

— Ah, maintenant..., fit-elle.

« Je voudrais que cela monte à la gorge. Maintenant, je voudrais — *du poison* !

« Et tu sens, dis, comme j'ai conscience. »

Raymonde à ce moment l'appela, elle leva sept doigts et cria gaiement :

— Sept fois!

Et Rosie, la voyant, se détendit, éclata de rire, elle était émerveillée, provocante, et elle me poussa dans les bras de Raymonde.

— La huitième, dit Rosie en me désignant.

— Tu veux? La huitième? fit Raymonde en levant huit doigts.

Rosie lui glissa un mot à l'oreille. Raymonde éclatant s'approcha et, en un mouvement de défi et de mutinerie ravissant, me prévint :

— Tiens-toi...

Elle se jeta voracement sur ma bouche, me donnant dans les reins un frisson si aigu que j'aurais crié. Elle eut une impétuosité si ouverte, si doucement tremblée, que je suspendis de toutes mes forces mon souffle. Rosie était, dans ce bruit, animée d'un mouvement d'imploration gaie, soulevée en une sorte d'hilarité ravie, intense, et les yeux noyés, la gorge rauque, elle dit :

— Regarde-le!...

— Regarde-moi...

Je regardais Rosie, et me perdis dans la vision de plaisirs immodérés, multipliés de tous côtés.

Rosie tomba sur les genoux, et sur les genoux dansa en criant. Elle donnait à son corps une suite de saccades infâmes. Elle gémit et longuement répéta comme en un râle :

— Encore!

Et la tête lui tournait sur les épaules. Mais s'arrêtant, elle fixa son amie que j'étreignais.

Puis dans un hoquet prolongé elle laissa tomber la tête en arrière.

PREMIER DISCOURS DE ROSIE

La douceur de Rosie était légère.
Gémissante elle resta agenouillée.

— Ah, dit-elle lentement, regarde-moi, je suis lucide, je *vois*.
Si tu savais comme il est doux, comme il est bon de voir et d'être
vue...

« Vois mon tremblement de bonheur! Je ris, et je suis ouverte.

« Regarde-moi : je tremble de bonheur.

« Qu'il est beau, qu'il est sale de savoir! Pourtant, je l'ai voulu,
à tout prix j'ai voulu SAVOIR!

« J'ai dans la tête une obscénité si grande que je pourrais vomir
les mots les plus affreux, ce ne serait pas assez!

« Le sais-tu? Cet excès est plus cruel que de mourir.

« Sais-tu que c'est très noir, si noir que je devrais rendre.

« Mais regarde! Regarde, et reconnais-le : je suis heureuse!

« Même si je rendais, je serais heureuse de rendre. Personne
n'est plus obscène que moi. C'est de SAVOIR que je sue l'obscénité,
c'est de SAVOIR que je suis heureuse.

« Regarde-moi encore, — plus attentivement!

« Jamais femme fut-elle plus CERTAINE d'être heureuse que
Rosie? Jamais femme sut-elle mieux ce qu'elle faisait? »

SECOND DISCOURS DE ROSIE

Elle se leva enfin et poursuivit :

— Raymonde, maintenant, nous allons laisser Robert. Il suffit que tu aies entrouvert le vide où nous l'entraînons, mais s'il y entrait maintenant, il n'en aurait pas mesuré l'étendue : il jouirait de moi, comme il l'a fait de toi, sans savoir ce qu'il faisait. Il ne sait pas encore que le bonheur demande la lucidité dans le vice. Laisse-le nous imaginer nous donnant aux plus vulgaires de nos amants, rivalisant avec eux de vulgarité.

« Viens Raymonde, ne me retarde pas, car, déjà, l'eau me vient à la bouche.

« Tu nous rencontreras peut-être un peu plus loin : les dernières des putains, bien sûr, n'ont pas plus d'inconduite, mais elles n'ont pas la chance DE LE SAVOIR. »

Elle me regarda là-dessus longuement, souriant dans l'espoir et le désespoir mêlés de rendre sensible le degré de son bonheur : elle eut un mouvement gracieux du visage en arrière, sa noire chevelure ruisselait et un clignement de complicité me parvenant de regards noyés acheva de porter au sommet le sentiment illimité qu'elle me donnait.

L'EXCÈS DE JOIE

Je la perdis, la retrouvai et l'inhumaine exploration dura. Sans répit et sans lassitude, nous nous égarions dans des possibilités inconnues, dans une étendue vide où le sol manquait sans fin ? Un grand bruit de rires et de jacassements et une sensation de pincement voluptueux, d'où procédait un énervement infini, nous portait dans des salles désordonnées. Une porte s'ouvrait sur un escalier raide et étroit. Je suivis Rosie dans une ascension essoufflée.

Nous arrivâmes enfin sur une terrasse que bornaient quatre hautes coupoles. La ville éteignait ses lumières au loin et le ciel brillait d'étoiles. Rosie eut un frisson, je défis ma veste et la lui passai. Elle se serra péniblement : nous entendions dans la nuit des ouvriers défoncer une rue, d'où montaient les lumières aveuglantes et l'odeur de brûlé du travail.

Rosie parla doucement :

— C'était trop beau, dit-elle, maintenant les nerfs me lâchent et je suis nouée...

Puis :

— Quand je montai les escaliers, je montai aussi vite que je pouvais, comme si j'avais fui un danger, maintenant il est impossible d'aller plus haut et le bruit que font les machines à défoncer me lève le cœur.

« Pourtant je suis encore heureuse...

« J'ai cru mourir de joie ce soir, c'est la joie, ce n'est pas l'angoisse qui me tue.

« Mais cette joie est très douloureuse et je n'y tiendrais plus si mon attente devait durer. »

Il n'était rien que je puisse faire.

Dans l'état où Rosie se trouvait, elle n'aurait pu, même aidée, descendre un escalier vertigineux.

A la fin, je lui dis la seule issue qui nous restât et elle s'y prêta, mais j'étais moi-même si las que je désespérai d'y parvenir. Si bien qu'il me fallut m'étendre sur le sol.

— Un cauchemar si pénible, me dit-elle enfin, est préférable à tout!

Elle me regardait dans les yeux et dans la pénombre elle avoua :
— Je suis immonde. Attends : je ferai quelque chose de plus. Regarde-moi, je suis comme si je mourais devant toi : non, c'est pire. Et comme nous n'avons plus d'issue, je me sens devenir vraiment folle.

« Mais, dit-elle encore, tu sais combien j'étais heureuse en bas ; sur ce toit, je me sens plus heureuse encore. Je le suis même au point de souffrir de ce bonheur : je jouis de sentir maintenant une douleur intolérable, comme si, mangée aux lions, je les regardais me manger. »

Ce langage m'échauffa si bien que je la pénétrai profondément. J'eus le sentiment de tuer. Elle battit l'air de ses bras, perdit le souffle et se contracta avec une violence de chute : la mort elle-même n'aurait pu lui donner de soubresauts plus violents.

Elle mesura et je mesurai avec elle une possibilité si lointaine qu'elle semblait purement inaccessible. Nous nous regardâmes longuement avec une sorte de colère froide. Ces regards figés étaient bien le langage le plus obscène que des êtres humains eussent jamais parlé.

— Je suis sûre..., dit-elle, sans un instant relâcher cette insupportable tension...

Elle sourit, et mon sourire lui répondit que j'étais sûr de l'irrégularité de ses pensées.

Si nous avions cessé de vivre, à jamais la divinité de cet achèvement se serait résolue dans le vide.

Mais les mots disent difficilement ce qu'ils ont pour fin de nier.

Cinquième partie

SUITE DU RÉCIT DE L'ÉDITEUR

Le manuscrit que Charles me remit se terminant par ces notes, je reprends maintenant la parole — et l'idée m'en dérangerait si je ne m'y sentais strictement obligé.

Ce qui précède, à le relire, me semble vraiment hors du monde. Cette obstination à vivre à l'extrémité des limites humaines me laisse un sentiment mêlé : le sentiment sans doute que nos pères éprouvaient devant les fous, qu'ils vénéraient mais éloignaient d'eux cruellement : ils les ont tenus pour divins, ils ne pouvaient faire, cependant, qu'ils ne soient nauséabonds — risibles, tout à fait désespérants. Nous devons, nous aidant d'arguments grossiers, surmonter la tentation de nier nos limites, mais ceux qui les nient ont bien le droit de nous réduire un temps au silence.

Charles lui-même, après la mort de Robert, s'efforça d'échapper à la tentation. Probablement, il n'écrivit que pour lui échapper le récit et l'avant-propos qui précèdent. Ceci expliquerait le réel inachèvement de ce livre (qui motive ma présente intervention) : quand il céda, ne pouvant plus éviter de voir ce qui, décidément, le laissait hors du monde (mais qu'il aurait dû voir depuis longtemps), il ne put achever un travail qui n'était pas à la mesure de l'abandon. (Une autre explication serait de représenter, dans le sens que Charles indiqua lui-même, l'impossibilité d'approcher l'objet même de son livre autrement que par des efforts se succédant : comme si cet objet cachait quelque lumière éblouissante, comme si l'on ne pouvait l'aborder sans détours, sans en déchiffrer comme une énigme les faux-semblants, quitte à s'écrier après coup : — Je me suis efforcé dans les veilles et la longue patience et, maintenant, je vois que je suis aveugle !)

J'ai parlé des motifs que Charles me donna pour justifier l'aide

qu'il me demandait. Mais le courage lui manqua pour me dire la véritable raison, qui n'était même pas discutable. C'est qu'il me confiait un livre inachevé — qu'il n'avait plus eu la force d'achever.

Car il ne connut pas — ou plutôt ne reconnut pas — en l'écrivant ce qu'avaient de plus lourd les faits qu'il rapporte. Quand il apprit, de source sûre, ce dont il se serait douté moins inconscient, le coup fut si pénible qu'il ne put lui-même ajouter le complément que le livre demandait. Pour la même raison, quand il eut recours à moi pour le faire, il me donna de mauvais prétextes. Je pense qu'il me parla entièrement, mais il ne put me dire le dernier mot. Que — depuis qu'il SAVAIT — devant le manuscrit inachevé, il se sentait mal à la seule idée de l'ouvrir : et rien n'était moins surprenant.

Dans l'après-midi, il commença néanmoins à me parler, comme sans nul doute il l'avait décidé d'avance. Je n'en comprenais pas la raison, mais je le sentais, depuis quelques temps, « sur ses nerfs ». Parlant des papiers laissés par Robert, dont je ne savais rien jusqu'à là, il m'en dit d'une manière évasive :

— Ces réflexions interrompues ont peu de sens... Ou peut-être est-ce d'avoir été interrompues qui leur en donne... Un sens évidemment fllé. Mais faute de savoir où elles mènent, il n'est pas jusqu'à ce sens qui ne m'échappe. Tout cela est peut-être un jeu. Finalement Robert n'a sans doute été si lâche qu'à force de chercher le bien.

Je n'avais sur la lâcheté à laquelle il fit allusion que la plus vague arrière-pensée. J'étais interloqué, mais de toute façon, je devais me taire. Je restai d'autant plus gêné que Charles riait, ou, du moins, ne pouvait que difficilement se retenir de rire. Je lui demandai sans malice :

— Pourquoi ris-tu ?

— Je ne ris pas, dit-il, contre l'évidence, mais je suis sans doute fllé.

A ce mot, il céda et se mit à rire simplement.

— Tu auras peine à me croire, dit-il, si je prétends chercher le bien. Je m'égarerai peut-être...

Il cessa alors de rire et je vis aussitôt qu'il était excédé, qu'il devait surtout se retenir de pleurer.

— Il faudrait, me dit Charles, un Œdipe pour trouver le fil, mais je crois qu'il devrait l'embrouiller à nouveau. Le malheur est que la parole est donnée tout entière aux vivants : les mourants sont tenus au silence. Et même s'il leur arrive de parler, la mort leur coupe la parole. Je t'ai remis un manuscrit. Peut-être ai-je donné la parole à Robert, mais la parole que je lui donne est coupée.

Je ne savais que dire. Sans bien savoir où il en voulait venir, ce que Charles disait me semblait judicieux.

— *Il faudrait qu'un vivant devinât le sens que la mort aurait pour lui s'il mourait.*

— *C'est impossible, dis-je, agacé par ces faux-fuyants.*

— *Je ne sais pas, poursuivit-il. Je vois que même les mourants s'en tiennent au sens qu'elle a pour les vivants. Il faudrait...*

— *... qu'un vivant oubliât qu'il vit dans la mesure où un mourant oublie qu'il meurt... C'est impossible.*

— *Je ne sais pas.*

Je devinais une partie de son obsession.

— *Veux-tu dire que le bien ne peut être cherché si l'on n'oublie pas la vie et ses conditions ?*

— *Je suppose que c'est cela.*

— *Mais, même pour le mourant, la vie seule existe.*

— *Bien sûr. Mais malgré tout, elle lui échappe.*

— *En conséquence, le bien serait de vivre comme si l'on allait mourir l'instant d'après.*

— *Je ne sais pas.*

Il se tut longuement ; il baissa la tête et dit avec une sorte de tassement :

— *Tout cela m'effraie.*

Puis en un grand mouvement de désarroi :

— *Je me sens dépassé, et je suis à bout. Maintenant je dois le dire : je ne condamne pas Robert.*

Je n'avais comme je l'ai dit qu'une vague appréhension de ce qui le faisait parler ainsi.

Je me bornai à manifester, sans mot dire, mon étonnement à l'idée qu'il le pût condamner.

Il sembla soulagé d'un poids.

Il parla doucement comme s'il était sûr d'être deviné...

— *Le malheur de Robert est peut-être de n'avoir pu lui-même condamner vraiment ce qu'il fit. S'il fit ce qu'on nomme le mal, c'est peut-être avec une passion analogue à celle qui engage au bien. Ce qui semble une faiblesse inavouable n'est peut-être en certain cas que répugnance pour la morale indiscutée.*

Il me regarda fixement. Il avait l'air traqué, mais ses accents de tristesse avaient le sens d'une conviction :

— *J'en suis sûr, dit-il, cette répugnance peut être si grande que, sous l'effet de la torture, elle déclenche une panique subite.*

Je l'écoutais religieusement. S'il cessait un instant de parler, le

silence était accablant — à l'excès — comme la nuit dans une église.

Il reprit et dès lors, s'arrêtant de temps à autre, il se mit à parler attentivement :

— J'ai reçu il y a peu de jours la visite d'un ancien déporté. J'évite d'ordinaire de penser à ce qui m'effraie, mais dès l'instant où cet homme me dit qu'il avait partagé la cellule de Robert mourant, je n'imaginai que trop bien ce dont il me parlerait...

« Sur-le-champ, le malaise de mon visiteur me frappa...

« Ce que j'aurais dû remarquer dès l'abord m'apparut comme une évidence : Éponine fut arrêtée peu après l'arrestation de Robert et la Gestapo vint chez moi le même jour que chez elle... Tu sais que j'avais quitté R. la veille. Mon frère n'avait pas laissé de message à mon intention...

« Son compagnon de cellule avait l'aspect de la plupart des déportés : sa maigreur donnait l'impression de parler à un être plus proche des morts que des vivants. Il avait tenu à venir me voir sans attendre parce que le souvenir des faits qu'il me rapporta le hantait...

« Il me fit d'abord connaître les circonstances dans lesquelles il avait rencontré Robert. C'étaient les conditions habituelles d'une détention préalable à la déportation. Apparemment, Robert résista mal à la torture ; il est sûr qu'il en revint mourant. Mon visiteur assista à l'agonie ; quand Robert fut porté à l'infirmerie, autant qu'il semble, il n'avait plus une heure à vivre. Il se mit à parler vers la fin, exactement la veille de sa mort...

« Je fus pris d'une folle angoisse dès l'instant où mon visiteur entra chez moi. Je ne puis que difficilement parler de cette sorte de squelette qui venait littéralement me porter des nouvelles d'un autre monde, d'un monde absolument malheureux : je ne pourrais rien dire de lui qui ait un sens à la mesure de ce qui est de règle en pareil cas, mais c'était sans nul doute un homme auquel on pouvait parler. Il me le dit, les épreuves par lesquelles il passa plus tard le faisaient trembler s'il y songeait, mais pour un ensemble de raisons les trois jours qu'il passa dans la compagnie de Robert demeuraient pour lui les plus chargés...

« Il sortait lui-même d'une chambre de torture. Il ne me dit pas s'il avait ou non résisté ; il était clair qu'il avait résisté, mais il me

dit tristement qu'il aurait le désir de tuer un homme qui accablerait ceux qui cèdent : lui les plaignait, c'était à ses yeux la pire infortune qui puisse nous atteindre. Il était d'autant plus effrayé d'avoir assisté aux derniers moments de Robert.

« Robert lui dit agressivement : "Je n'ai pas voulu résister, je ne l'ai pas voulu et ne croyez pas que j'ai résisté, la preuve en est : j'ai donné mon frère et ma maîtresse !" Mon visiteur, si gêné qu'il fût, voulut savoir s'il aimait ou s'il haïssait ceux qu'il venait de donner ainsi. »

Charles eut à ce moment quelque peine à reprendre :

— Robert répondit qu'il avait donné justement les êtres qu'il aimait le plus. Son interlocuteur imagina que la torture venait de le rendre fou, mais Robert n'était pas fou : il avait même alors la plus grande lucidité. Et comme il portait les marques d'un long supplice, mon visiteur lui demanda : « En ce cas, pourquoi vous ont-ils torturé ? » Tout d'abord, ses bourreaux n'avaient pas voulu le croire, ils avaient demandé d'autres noms. Il est certain que finalement, il se laissa torturer et ne parla plus : il ne donna pas les noms de ceux dont il avait réellement partagé l'activité clandestine. De guerre lasse, les policiers se contentèrent des premières dénonciations, auxquelles la longue torture qu'il subit ensuite sans parler donnait un caractère de vérité...

« Ce qui frappait mon visiteur, après tant de mois de souffrance était d'avoir vu mon frère pendant les deux jours d'agonie qui suivirent l'interrogatoire. Il lui avait semblé, et il disait maladroitement, que le mourant ne pouvait pas supporter ce qu'il appelait lui-même sa lâcheté : "C'était comme si, de l'avoir commise, il mourait deux fois."

« Il disait qu'en ne parlant plus il avait cru se racheter, mais il le comprenait finalement : c'était trop tard, le mal qu'il avait fait était irréparable et il avait fait justement ce qu'il pouvait concevoir de plus lâche et de plus odieux...

« Je cherchai à savoir si quelque bonheur abominable ne se cachait pas derrière ces plaintes. C'était improbable : tout cela avait frappé son compagnon : pendant que mon frère parlait — et plus tard interminablement —, il s'était efforcé, plein d'angoisse, de comprendre une conduite aussi surprenante. Ce qu'il tenait pour assuré était que Robert, après sa lâcheté, se sentit dépassé par elle.

Il avoua d'abord en manière de défi un CRIME dont personne ne lui demandait compte. Il fut alors d'une insolence que l'agonie seule rendait supportable.

« Mon visiteur semblait soulagé de parler longuement. C'était un jeune calviniste du Midi qui devait avoir l'habitude du silence, son accent méridional trompait : il donnait une sorte d'aisance à ses paroles... Il avait un corps squelettique, très grand ; il était blême et l'effort parut l'épuiser. Il revivait la scène intérieurement ; il en semblait rongé, comme on peut l'être par une longue fièvre. Il tenait à donner les détails les plus futiles, comme si des intérêts vitaux dépendaient de son témoignage. Je pense qu'il ne se soucia pas et même n'eut pas conscience de m'atteindre au point sensible.

« Quand Robert parla, il était ensanglanté, il parlait bas et péniblement, à des moments de rémission entre les râles. Il n'avait rien prémédité, il n'avait pas CHOISI de donner ceux qu'il aimait : apparemment l'idée d'une aussi noire trahison lui tourna la tête, elle avait pour lui la fascination du vide ; le vertige sans doute n'aurait pas suffi mais la violence de la douleur aida.

« Le jeune homme me regardait gravement, ce qu'il me disait le transfigurait. De la même façon, me disait-il, quand il entendit les derniers mots de mon frère, il se sentit glacé... De ces derniers mots il avait gardé fidèlement la mémoire ; quand il les redit pour moi, dans sa simplicité, sans nul doute, il était au comble de l'émoi.

« — Vous le savez, monsieur, lui dit mon frère, je suis prêtre, ou plutôt, je l'étais, je meurs aujourd'hui. Le mal dont je meurs, les sévices que j'ai endurés et la douleur morale que me donne la pensée de mes crimes, — car, je dois le dire, le crime d'hier est venu de ce que, déjà, je vivais volontairement dans le crime, — ont achevé de faire une épave de l'homme avide de bien que j'étais. Croyez que jamais je n'ai cessé et que je ne cesserai plus un instant de songer à Dieu. Je ne pourrais me fuir moi-même...

« Dussé-je vivre infiniment, je n'attends rien. Ce que j'ai fait, je l'ai voulu de tout mon être. Ne vous méprenez pas à ma douleur : je souffre de mes crimes, mais c'est pour en jouir plus profondément. Je meurs aujourd'hui devant vous, qui peut-être porterez témoignage de moi : j'ai VOULU être cette épave. Je puis vouloir l'oubli, je ne voudrais pour rien au monde dérober ma mémoire au mépris. Mais le refus que j'ai tardivement opposé aux policiers me gêne, et

je suis content de mourir certain qu'il n'a rien réparé. Je n'ai pas fait preuve d'un courage insignifiant, mais enfin, malgré tout, je meurs déshonoré. Finalement, si j'ai refusé de donner les noms des résistants, c'est que je ne les aimais pas, ou les aimais loyalement, comme il faut aimer ses camarades. Plus je m'entêtais d'ailleurs et moins je m'accordais avec moi-même, alors j'ai ri : dans le temps d'un éclair, un rire infiniment pauvre a adouci ma terreur : c'est qu'il m'était facile d'endurer s'il s'agissait d'hommes auxquels je suis étranger ! Tandis que j'ai joui de trahir ceux que j'aime. »

« Le jeune homme me dit alors qu'il ne pourrait rien ajouter. Il avait été heureux de savoir que, personnellement, je n'avais pas subi les conséquences de la dénonciation de mon frère. Souvent, il s'était dit que, si je survivais, et qu'il me parlât, il sortirait de l'obsession. Il n'en doutait plus à l'épreuve : il se trompait. Il ignorait jusqu'alors que Robert fût mon frère jumeau et une ressemblance si parfaite acheva de le troubler. Il se leva et dit enfin : "J'ai voulu assez vulgairement tirer de vous le mot de l'énigme, mais, en parlant, je l'ai compris, c'était inutile, et grossier. Pardonnez-moi d'avoir été inutilement brutal." Je le sentis à ce moment : j'étais pâle et j'avais une figure à faire peur. »

Charles dit encore, plus péniblement :

— Il s'en alla et me laissa...

Il ne put achever la phrase.

J'avais le sentiment d'être muet, et il y eut un long silence : je dus faire un effort pour lui demander s'il avait parlé dans le manuscrit de ce qu'il venait de m'apprendre.

Comme je le supposais, il me dit « non » : il avait achevé le manuscrit qu'il m'avait remis avant la visite du jeune déporté. Il se leva, il alla chercher des bouteilles et des verres, puis il prépara des fines à l'eau. Nous nous efforçâmes de parler d'autre chose, mais j'eus l'impression d'un malaise sans recours. Je compris à partir de là que j'énervais Charles : il avait dû me parler longuement mais, l'ayant fait, il était mécontent de l'avoir fait.

L'Être indifférencié n'est rien

I

Chapeau
de feutre ¹
de la mort
le givre
la sœur
d'un sanglot
gai

la blancheur
de la mer
et la pâleur de la lumière
déroberont les ossements ²

l'absence
de la mort
sourit.

II

**Le corps
du délit
est le cœur
de ce délire ¹.**

III

**Les lois de la saveur
assiègent
la tour de la luxure.**

IV

L'alcool
de la poésie
est le silence
défunt ¹.

V

J'ai vomi ¹
par le nez
le ciel arachnéen
mes tempes amenuisées
achèvent de l'amincir
je suis mort ²
et les lis
évalorent l'eau distillée ³

les mots manquent

et je manque enfin ⁴.

VI

Les mots du poème, leur indocilité, leur nombre, leur insignifiance, retiennent sur le cœur l'instant impalpable, baiser lentement appuyé sur la bouche d'une morte, ils suspendent le souffle à ce qui n'est plus rien.

La transparence de l'être aimé, miraculeuse indifférence, ce qui égare, égaré dans le cristal innombrable de la lumière : n'y penser jamais plus.

VII

L'éclair tue
retourne les yeux
la joie
efface
la joie

effacée
vitre de mort
glacée
ô vitre
resplendissante
d'un éclat qui se brise
dans l'ombre qui se fait

je suis
ce qui n'est pas
j'ouvre
les dents mêlées
des morts
et les grincements de la lumière
qui m'enivre
de l'étreinte
qui s'étouffe
de l'eau
qui pleure
de l'air mort
et de l'âme de l'oubli

mais rien
je ne vois
rien
je ne ris plus
car à force de rire
je transparais.

Le Bleu du ciel

A André Masson

[AVANT-PROPOS]

Un peu plus, un peu moins, tout homme est suspendu aux récits, aux romans, qui lui révèlent la vérité multiple de la vie. Seuls ces récits, lus parfois dans les trances, le situent devant le destin. Nous devons donc chercher passionnément ce que peuvent être des récits — comment orienter l'effort par lequel le roman se renouvelle, ou mieux se perpétue.

Le souci de techniques différentes, qui remédient à la satiété des formes connues, occupe en effet les esprits. Mais je m'explique mal — si nous voulons savoir ce qu'un roman peut être — qu'un fondement ne soit pas d'abord aperçu et bien marqué. Le récit qui révèle les possibilités de la vie n'appelle pas forcément, mais il appelle un moment de rage, sans lequel son auteur serait aveugle à ces possibilités excessives. Je le crois : seule l'épreuve suffocante, impossible, donne à l'auteur le moyen d'atteindre la vision lointaine attendue par un lecteur las des proches limites imposées par les conventions.

Comment nous attarder à des livres auxquels, sensiblement, l'auteur n'a pas été contraint ?

J'ai voulu formuler ce principe. Je renonce à le justifier.

*Je me borne à donner des titres qui répondent à mon affirmation (quelques titres..., j'en pourrais donner d'autres, mais le désordre est la mesure de mon intention) : Wuthering Heights, Le Procès, La Recherche du temps perdu, Le Rouge et le Noir, Eugénie de Franval, L'Arrêt de mort, Sarrazine, L'Idiot *...*

* *Eugénie de Franval*, du marquis de Sade (dans *Les Crimes de l'amour*); *L'arrêt de mort*, de Maurice Blanchot; *Sarrazine*, nouvelle de Balzac, relativement peu connue, pourtant l'un des sommets de l'œuvre.

J'ai voulu m'exprimer lourdement.

Mais je n'insinue pas qu'un sursaut de rage ou que l'épreuve de la souffrance assurent seuls aux récits leur pouvoir de révélation. J'en ai parlé ici pour arriver à dire qu'un tourment qui me ravageait est seul à l'origine des monstrueuses anomalies du Bleu du ciel. Ces anomalies fondent Le Bleu du ciel. Mais je suis si éloigné de penser que ce fondement suffit à la valeur que j'avais renoncé à publier ce livre, écrit en 1935. Aujourd'hui, des amis qu'avait émus la lecture du manuscrit m'ont incité à sa publication. Je m'en suis à la fin remis à leur jugement. Mais j'en avais même en quelque sorte oublié l'existence.

J'avais, dès 1936, décidé de n'y plus penser.

D'ailleurs, entre-temps, la guerre d'Espagne et la guerre mondiale avaient donné aux incidents historiques liés à la trame de ce roman un caractère d'insignifiance : devant la tragédie elle-même, quelle attention prêter à ses signes annonciateurs ?

Cette raison s'accordait à l'insatisfaction, au malaise, qu'en lui-même le livre m'inspire. Mais ces circonstances sont aujourd'hui devenues si lointaines que mon récit, pour ainsi dire écrit dans le feu de l'événement, se présente dans les mêmes conditions que d'autres, qu'un choix volontaire de l'auteur situe dans un passé insignifiant. Je suis loin aujourd'hui de l'état d'esprit dont le livre est sorti ; mais à la fin cette raison, décisive en son temps, ne jouant plus, je m'en remets au jugement de mes amis.

INTRODUCTION

Dans un bouge de quartier de Londres, dans un lieu hétéroclite des plus sales, au sous-sol, Dirty était ivre. Elle l'était au dernier degré, j'étais près d'elle (ma main avait encore un pansement, suite d'une blessure de verre cassé). Ce jour-là, Dirty avait une robe du soir somptueuse (mais j'étais mal rasé, les cheveux en désordre). Elle étirait ses longues jambes, entrée dans une convulsion violente. Le bouge était plein d'hommes dont les yeux devenaient très sinistres. Ces yeux d'hommes troublés faisaient penser à des cigares éteints. Dirty étreignait ses cuisses nues à deux mains. Elle gémissait en mordant un rideau sale. Elle était aussi saoule qu'elle était belle : elle roulait des yeux ronds et furibonds en fixant la lumière du gaz.

— Qu'y a-t-il ? cria-t-elle.

En même temps, elle sursauta, semblable à un canon qui tire dans un nuage de poussière. Les yeux sortis, comme un épouvantail, elle eut un flot de larmes.

— Troppmann ! cria-t-elle à nouveau.

Elle me regardait en ouvrant des yeux de plus en plus grands. De ses longues mains sales elle caressa ma tête de blessé. Mon front était humide de fièvre. Elle pleurait comme on vomit, avec une folle supplication. Sa chevelure, tant elle sanglotait, fut trempée de larmes.

En tous points, la scène qui précéda cette orgie répugnante — à la suite de laquelle des rats durent rôder autour de deux corps étalés sur le sol — fut digne de Dostolevaki...

L'ivresse nous avait engagés à la dérive, à la recherche d'une sinistre réponse à l'obsession la plus sinistre.

Avant d'être touchés par la boisson jusqu'au bout, nous avions su nous retrouver dans une chambre du Savoy. Dirty avait remarqué que le liftier était très laid (en dépit de son bel uniforme, on aurait dit un fossoyeur).

Elle me le dit en riant vaguement. Déjà elle parlait de travers, elle parlait comme une femme saoule :

— Tu sais — à chaque instant elle s'arrêtait court, secouée qu'elle était par le hoquet — j'étais gosse... je me rappelle... je suis venue ici avec ma mère... ici... il y a une dizaine d'années... alors, je devais avoir douze ans... Ma mère, c'était une grande vieille passée dans le genre de la reine d'Angleterre... Alors, justement, en sortant de l'ascenseur, le liftier... celui-là...

— Lequel?... celui-là?...

— Oui. Le même qu'aujourd'hui. Il n'a pas ajusté la cage... la cage est allée trop haut... elle s'est allongée tout du long... elle a fait plouf... ma mère...

Dirty éclata de rire et, comme une folle, elle ne pouvait plus s'arrêter.

Cherchant péniblement les mots, je lui dis :

— Ne ris plus. Jamais tu ne finiras ton histoire.

Elle s'arrêta de rire et se mit à crier :

— Ah! Ah! je deviens idiot... je vais... Non, non, je finis mon histoire... ma mère, elle, ne bougeait pas... elle avait les jupes en l'air... ses grandes jupes..., comme une morte... elle ne bougeait plus... ils l'ont ramassée pour la mettre au lit... elle s'est mise à dégueuler... elle était archi-saoule... mais, l'instant d'avant, on ne voyait pas... cette femme... on aurait dit un dogue... elle faisait peur...

Honteusement, je dis à Dirty :

— J'aimerais m'étaler comme elle devant toi...

— Vomirais-tu? me demanda Dirty sans rire.

Elle m'embrassa dans la bouche.

— Peut-être.

Je passai dans la salle de bains. J'étais très pâle et sans nulle raison, longuement je me regardai dans une glace : j'étais vilainement décoiffé, à moitié vulgaire, les traits bouffis, pas même laids, l'air fétide d'un homme au sortir du lit.

Dirty était seule dans la chambre, une chambre vaste, illuminée d'une quantité de lampes au plafond. Elle se

promenait en marchant droit devant elle comme si elle ne devait plus s'arrêter : elle semblait littéralement folle.

Elle était décolletée jusqu'à l'indécence. Ses cheveux blonds avaient, sous les lumières, un éclat insupportable pour moi.

Pourtant elle me donnait un sentiment de pureté — il y avait en elle, il y avait même dans sa débauche, une candeur telle que, parfois, j'aurais voulu me mettre à ses pieds : j'en avais peur. Je voyais qu'elle n'en pouvait plus. Elle était prête à tomber. Elle se mit à respirer mal, à respirer comme une bête : elle étouffait. Son regard mauvais, traqué, m'aurait fait perdre la tête. Elle s'arrêta : elle devait se tordre les jambes sous la robe. Elle allait sûrement délirer.

Elle fit jouer la sonnerie pour appeler la femme de chambre.

Après quelques instants, il entra une servante assez jolie, rousse, au teint frais : elle parut suffoquée par une odeur rare dans un endroit si luxueux : une odeur de bordel de bas étage. Dirty avait cessé de se tenir debout autrement qu'appuyée au mur : elle paraissait souffrir affreusement. Je ne sais où elle s'était couverte, ce jour-là, de parfums à bon marché, mais, dans l'état indicible où elle s'était mise, elle dégageait au surplus une odeur surie de fesse et d'aisselle qui, mêlée aux parfums, rappelait la puanteur pharmaceutique. Elle sentait en même temps le whisky, elle avait des renvois...

La jeune Anglaise était interloquée.

— Vous, j'ai besoin de vous, lui fit Dirty, mais d'abord il faut aller chercher le liftier : j'ai quelque chose à lui dire.

La servante disparut et Dirty, qui cette fois vacillait, alla s'asseoir sur une chaise. A grand-peine, elle réussit à placer par terre à côté d'elle une bouteille et un verre. Ses yeux s'alourdissaient.

Elle me chercha des yeux et je n'étais plus là. Elle s'affola. Elle appela d'une voix désespérée :

— Troppmann!

On ne répondit pas.

Elle se leva et, plusieurs fois, faillit tomber. Elle parvint à l'entrée de la salle de bains : elle me vit affalé sur un siège, livide et défait; dans mon aberration, je venais de rouvrir la blessure de ma main droite : le sang que j'essayais d'arrêter

avec une serviette gouttait rapidement par terre. Dirty, devant moi, me fixait avec des yeux de bête. J'essuyai ma figure; ainsi je me couvris de sang le front et le nez. La lumière électrique devenait aveuglante. C'était insupportable : cette lumière épuisait les yeux.

On frappa à la porte et la femme de chambre rentra suivie du liftier.

Dirty s'effondra sur la chaise. Au bout d'un temps qui me sembla très long, sans rien voir et la tête basse, elle demanda au liftier :

— Vous étiez ici en 1924?

Le liftier répondit oui.

— Je veux vous demander : la grande bonne femme âgée... celle qui est sortie de l'ascenseur en tombant, elle a vomi par terre... Vous vous rappelez?

Dirty prononçait sans rien voir, comme si elle avait les lèvres mortes.

Les deux domestiques, horriblement gênés, se jetaient des coups d'œil obliques pour s'interroger et s'observer mutuellement.

— Je me souviens, c'est vrai, admit le liftier.

(Cet homme d'une quarantaine d'années avait une figure de voyou fossoyeur, mais cette figure semblait avoir mariné dans l'huile à force d'onctuosité.)

— Un verre de whisky? demanda Dirty.

Personne ne répondit, les deux personnages étaient debout avec déférence, attendant péniblement.

Dirty se fit donner son sac. Ses mouvements étaient si lourds qu'elle passa une longue minute avant de faire entrer une main au fond du sac. Quand elle eut trouvé, elle jeta un paquet de bank-notes par terre en disant simplement :

— Partagez...

Le fossoyeur trouvait une occupation. Il ramassa ce paquet précieux et compta les livres à voix haute. Il y en avait vingt. Il en remit dix à la femme de chambre.

— Nous pouvons nous retirer? demanda-t-il après un temps.

— Non, non, pas encore, je vous en prie, asseyez-vous.

Elle semblait étouffer, le sang lui montait au visage. Les deux domestiques étaient demeurés debout, observant une

grande déférence, mais ils devinrent également rouges et angoissés, moitié à cause de l'importance stupéfiante du pourboire, moitié à cause d'une situation invraisemblable et incompréhensible.

Muette, Dirty se tenait sur la chaise. Il se passa un long moment : on aurait pu entendre les cœurs à l'intérieur des corps. Je m'avançai jusqu'à la porte, le visage barbouillé de sang, pâle et malade, j'avais des hoquets, prêt à vomir. Les domestiques terrifiés virent un filet d'eau couler le long de la chaise et des jambes de leur belle interlocutrice : l'urine forma une flaque qui s'agrandit sur le tapis tandis qu'un bruit d'entrailles relâchées se produisait lourdement sous la robe de la jeune fille, révoltée, écarlate et tordue sur sa chaise comme un porc sous un couteau...

La femme de chambre, écoeuvée et tremblante, dut laver Dirty qui paraissait redevenue calme et heureuse. Elle se laissait essuyer et savonner. Le liftier aéra la chambre jusqu'à ce que l'odeur ait tout à fait disparu.

Ensuite, il me fit un pansement pour arrêter le sang de ma blessure.

De nouveau, toutes choses étaient dans l'ordre : la femme de chambre achevait de ranger du linge. Dirty, plus belle que jamais, lavée et parfumée, continuait à boire, elle s'étendit sur le lit. Elle fit asseoir le liftier. Il s'assit auprès d'elle dans un fauteuil. A ce moment, l'ivresse la fit s'abandonner comme une enfant, comme une petite fille.

Alors même qu'elle ne disait rien, elle paraissait abandonnée.

Parfois, elle riait seule.

— Racontez-moi, dit-elle enfin au liftier, depuis tant d'années que vous êtes au Savoy, vous avez dû en voir, des horreurs.

— Oh, pas tant que ça, répondit-il, non sans finir d'avaler un whisky, qui parut le secouer et le remettre à l'aise. En général, ici, les clients sont bien corrects.

— Oh, corrects, n'est-ce pas, c'est une manière d'être : ainsi, ma défunte mère qui s'est foutu la gueule par terre devant vous et vous a dégueulé sur les manches...

Et Dirty éclata de rire d'une façon discordante, dans un vide, sans trouver d'écho.

Elle poursuivit :

— Et savez-vous pourquoi ils sont tous corrects? Ils ont la frousse, entendez-vous, ils claquent des dents, c'est pour ça qu'ils n'osent rien montrer. Je sens ça parce que, moi aussi, j'ai la frousse, mais oui, comprenez-vous, mon garçon... même de vous. J'ai peur à en crever...

— Madame ne veut pas un verre d'eau, demanda timidement la femme de chambre.

— Merde! répondit brutalement Dirty, lui tirant la langue, je suis malade, moi, comprenez-le, et j'ai quelque chose dans la tête, moi.

Puis :

— Vous vous en foutez, mais ça m'écoeure, entendez-vous?

Doucement, d'un geste, je réussis à l'interrompre.

Je la fis boire encore une gorgée de whisky, disant au liftier :

— Avouez que, s'il tenait à vous, vous l'étrangleriez!

— Tu as raison, glapit Dirty, regarde ces énormes pattes, ces pattes de gorille, c'est poilu comme des couilles.

— Mais, protesta le liftier, épouvanté, il s'était levé, Madame sait que je suis à son service.

— Mais non, idiot, crois-tu, je n'ai pas besoin de tes couilles. J'ai mal au cœur.

Elle gloussa en rotant.

La femme de chambre se précipita et rapporta une cuvette. Elle parut la servilité même, parfaitement honnête. J'étais assis, inerte, blême et je buvais de plus en plus.

— Et vous, là, l'honnête fille, fit Dirty, s'adressant cette fois à la femme de chambre, vous vous masturbez et vous regardez les théières aux devantures pour vous monter en ménage; si j'avais des fesses comme les vôtres, je les montrerais à tout le monde; sans quoi, on crève de honte, un jour, on trouve le trou en se grattant.

Tout à coup, effrayé, je dis à la femme de chambre :

— Jetez-lui des gouttes d'eau dans la figure... vous voyez bien qu'elle s'échauffe.

La femme de chambre, aussitôt, s'affaira. Elle mit sur le front de Dirty une serviette mouillée.

Péniblement, Dirty alla jusqu'à la fenêtre. Elle vit sous elle la Tamise et, au fond, quelques-uns des bâtiments les

plus monstrueux de Londres, agrandis par l'obscurité. Elle vomit rapidement à l'air libre. Soulagée, elle m'appela et je lui tins le front tout en fixant l'immonde égout du paysage, le fleuve et les docks. Dans le voisinage de l'hôtel, des immeubles luxueux et illuminés surgissaient avec insolence.

Je pleurais presque en regardant Londres, à force d'être perdu d'angoisse. Des souvenirs d'enfance, ainsi les petites filles qui jouaient avec moi au *diabolo* ou à *pigeon vole* s'associaient, pendant que je respirais l'air frais, à la vision des mains de gorille du liftier. Ce qui arrivait me sembla d'ailleurs insignifiant et vaguement risible. Moi-même, j'étais vide. C'est à peine si j'imaginai de remplir ce vide à l'aide d'horreurs nouvelles. Je me sentais impuissant et avili. Dans cet état d'obstruction et d'indifférence, j'accompagnai Dirty jusque dans la rue. Dirty m'entraînait. Cependant, je n'aurais pu imaginer une créature humaine qui soit une épave plus à vau-l'eau.

L'angoisse qui ne laissait pas le corps un instant détendu est d'ailleurs la seule explication d'une facilité merveilleuse : nous réussissions à nous passer n'importe quelle envie, au mépris des cloisons établies, aussi bien dans la chambre du Savoy que dans le bouge, où nous pouvions.

PREMIÈRE PARTIE

Je le sais.

Je mourrai dans des conditions déshonorantes.

Je jouis aujourd'hui d'être un objet d'horreur, de dégoût, pour le seul être auquel je suis lié.

Ce que je veux : ce qui peut survenir de plus mauvais à un homme qui en rie.

La tête vide où « je » suis est devenue si peureuse, si avide, que la mort seule pourrait la satisfaire.

Il y a quelques jours, je suis arrivé — réellement, et non dans un cauchemar — dans une ville qui ressemblait au décor d'une tragédie. Un soir, — je ne le dis que pour rire d'une façon plus malheureuse — je n'ai pas été ivre seul à regarder deux vieillards pédérastes qui tournoyaient en dansant, réellement, et non dans un rêve. Au milieu de la nuit le Commandeur entra dans ma chambre : pendant l'après-midi, je passais devant son tombeau, l'orgueil m'avait poussé à l'inviter ironiquement. Son arrivée inattendue m'épouvanta.

Devant lui, je tremblais. Devant lui, j'étais une épave.

Près de moi gisait la seconde victime : l'extrême dégoût de ses lèvres les rendait semblables aux lèvres d'une morte. Il en coulait une bave plus affreuse que du sang. Depuis ce jour-là, j'ai été condamné à cette solitude que je refuse, que je n'ai plus le cœur de supporter. Mais je n'aurais qu'un cri pour répéter l'invitation et, si j'en croyais une aveugle colère, ce ne serait plus moi qui m'en irais, ce serait le cadavre du vieillard.

A partir d'une ignoble souffrance, à nouveau, l'insolence qui, malgré tout, persiste de façon sournoise, grandit, d'abord lentement, puis,

tout à coup, dans un éclat, elle m'aveugle et m'exalte dans un bonheur affirmé contre toute raison.

Le bonheur à l'instant m'enivre, il me saoule.

Je le crie, je le chante à pleine gorge.

En mon cœur idiot, l'idiotie chante à gorge déployée.

JE TRIOMPHE !

DEUXIÈME PARTIE

Le mauvais présage

I

Pendant la période de ma vie où je fus le plus malheureux, je rencontrai souvent — pour des raisons peu justifiables et sans l'ombre d'attrait sexuel — une femme qui ne m'attira que par un aspect absurde : comme si ma chance exigeait qu'un oiseau de malheur m'accompagnât dans cette circonstance. Quand je revins de Londres, en mai, j'étais égaré et, dans un état de surexcitation, presque malade, mais cette fille était bizarre, elle ne s'aperçut de rien. J'avais quitté Paris en juin pour rejoindre Dirty à Prüm : puis Dirty, excédée, m'avait quitté. A mon retour, j'étais incapable de soutenir longtemps une attitude convenue. Je rencontrai « l'oiseau de malheur » le plus souvent que je pouvais. Mais il m'arrivait d'avoir des crises d'exaspération devant elle.

Elle en fut inquiète. Un jour, elle me demanda ce qui m'arrivait : elle me dit un peu plus tard qu'elle avait eu le sentiment que j'allais devenir fou d'un instant à l'autre.

J'étais irrité. Je lui répondis :

— Absolument rien ¹.

Elle insista :

— Je comprends que vous n'avez pas envie de parler : il vaudrait sans doute mieux que je vous quitte maintenant. Vous n'êtes pas assez tranquille pour examiner des projets... Mais j'aime autant vous le dire : je finis par m'inquiéter... Qu'allez-vous faire ?

Je la regardai dans les yeux, sans l'ombre de résolution. Je devais avoir l'air égaré, comme si j'avais voulu fuir une

obsession sans pouvoir échapper. Elle détourna la tête. Je lui dis :

— Vous imaginez sans doute que j'ai bu ?

— Non, pourquoi ? Ça vous arrive ?

— Souvent.

— Je ne savais pas (elle me tenait pour un homme sérieux, même absolument sérieux, et, pour elle, l'ivrognerie était inconciliable avec d'autres exigences). Seulement... vous avez l'air à bout.

— Il vaudrait mieux revenir au projet.

— Vous êtes visiblement trop fatigué. Vous êtes assis, vous avez l'air prêt à tomber...

— C'est possible.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je deviendrai fou.

— Mais pourquoi ?

— Je souffre.

— Que puis-je faire ?

— Rien.

— Vous ne pouvez pas me dire ce que vous avez ?

— Je ne crois pas.

— Télégraphiez à votre femme de revenir. Elle n'est pas obligée de rester à Brighton ?

— Non, d'ailleurs elle m'a écrit. Il vaut mieux qu'elle ne vienne pas.

— Sait-elle l'état dans lequel vous êtes ?

— Elle sait aussi qu'elle n'y changerait rien.

Cette femme resta perplexe : elle dut penser que j'étais insupportable et pusillanime mais que, pour l'instant, son devoir était de m'aider à sortir de là. A la fin, elle se décida à me dire sur un ton brusque :

— Je ne peux pas vous laisser comme ça. Je vais vous raccompagner chez vous... ou chez des amis... comme vous voulez...

Je ne répondis pas. A ce moment, les choses, dans ma tête, commençaient à s'obscurcir. J'en avais assez.

Elle me raccompagna jusque chez moi. Je ne prononçai plus un mot.

Je la voyais en général dans un bar-restaurant derrière la Bourse. Je la faisais manger avec moi. Nous arrivions difficilement à finir un repas. Le temps passait en discussions.

C'était une fille de vingt-cinq ans, laide et visiblement sale (les femmes avec lesquelles je sortais auparavant étaient, au contraire, bien habillées et jolies). Son nom de famille, Lazare, répondait mieux à son aspect macabre que son prénom. Elle était étrange, assez ridicule même. Il était difficile d'expliquer l'intérêt que j'avais pour elle. Il fallait supposer un dérangement mental. Il en allait ainsi, tout au moins, pour ceux de mes amis que je rencontrais en Bourse.

Elle était, à ce moment, le seul être qui me fit échapper à l'abattement : elle avait à peine passé la porte du bar — sa silhouette décarcassée et noire à l'entrée, dans cet endroit voué à la chance et à la fortune, était une stupide apparition du malheur — je me levais, je la conduisais à ma table. Elle avait des vêtements noirs, mal coupés et tachés. Elle avait l'air de ne rien voir devant elle, souvent elle bousculait les tables en passant. Sans chapeau, ses cheveux courts, raides et mal peignés, lui donnaient des ailes de corbeau de chaque côté du visage. Elle avait un grand nez de juive maigre, à la chair jaunâtre, qui sortait de ces ailes sous des lunettes d'acier.

Elle mettait mal à l'aise : elle parlait lentement avec la sérénité d'un esprit étranger à tout ; la maladie, la fatigue, le dénuement ou la mort ne comptaient pour rien à ses yeux. Ce qu'elle supposait d'avance, chez les autres était l'indifférence la plus calme. Elle exerçait une fascination, tant par sa lucidité que par sa pensée d'hallucinée. Je lui remettais l'argent nécessaire à l'impression d'une minuscule revue mensuelle à laquelle elle attachait beaucoup d'importance. Elle y défendait les principes d'un communisme bien différent du communisme officiel de Moscou. Le plus souvent, je pensais qu'elle était positivement folle, que c'était, de ma part, une plaisanterie malveillante de me prêter à son jeu. Je la voyais, j'imagine, parce que son agitation était aussi désaxée, aussi stérile que ma vie privée, en même temps aussi

troublée. Ce qui m'intéressait le plus était l'avidité malade qui la poussait à donner sa vie et son sang pour la cause des déshérités. Je réfléchissais : ce serait un sang pauvre de vierge sale.

3

Lazare me raccompagna. Elle entra chez moi. Je lui demandai de me laisser lire une lettre de ma femme qui m'attendait. C'était une lettre de huit ou dix pages. Ma femme me disait qu'elle n'en pouvait plus. Elle s'accusait de m'avoir perdu alors que tout s'était passé par ma faute.

Cette lettre me bouleversa. J'essayai de ne pas pleurer, je n'y réussis pas. Je suis allé pleurer seul aux cabinets. Je ne pouvais m'arrêter et, en sortant, j'essuyais mes larmes qui continuaient de couler.

Je dis à Lazare, lui montrant mon mouchoir trempé :

— C'est lamentable.

— Vous avez de mauvaises nouvelles de votre femme ?

— Non, ne faites pas attention, je perds la tête maintenant, mais je n'ai pas de raison précise.

— Mais rien de mauvais ?

— Ma femme me raconte un rêve qu'elle avait fait...

— Comment un rêve?...

— Cela n'a pas d'importance. Vous pouvez lire si vous voulez. Seulement, vous comprendrez mal.

Je lui passai un des feuillets de la lettre d'Édith (je ne pensais pas que Lazare comprendrait mais qu'elle serait étonnée). Je me disais : je suis peut-être mégalomane, mais il faut en passer par là, Lazare, moi, ou n'importe qui d'autre.

Le passage que je fis lire à Lazare n'avait rien à voir avec ce qui, dans la lettre, m'avait bouleversé.

« Cette nuit, écrivait Édith, j'ai fait un rêve qui n'en finissait plus et il m'a laissé un poids insupportable. Je te le raconte parce que j'ai peur de le garder pour moi seule.

« Nous étions tous les deux avec plusieurs amis et on a dit que, si tu sortais, tu allais être assassiné. C'était parce que tu avais publié des articles politiques... Tes amis ont prétendu

que ça n'avait pas d'importance. Tu n'as rien dit, mais tu es devenu très rouge. Tu ne voulais absolument pas être assassiné, mais tes amis t'ont entraîné et vous êtes tous sortis.

« Il est arrivé un homme qui venait pour te tuer. Pour cela il fallait qu'il allume une lampe qu'il tenait dans la main. Je marchais à côté de toi et l'homme, qui voulait me faire comprendre qu'il t'assassinerait, a allumé la lampe : la lampe a fait partir une balle qui m'a traversée.

« Tu étais avec une jeune fille et, à ce moment-là, j'ai compris ce que tu voulais et je t'ai dit : "Puisqu'on va te tuer, au moins, tant que tu vis, va avec cette jeune fille dans une chambre et fais ce que tu veux avec elle." Tu m'as répondu : "Je veux bien." Tu es allé dans la chambre avec la jeune fille. Ensuite, l'homme a dit qu'il était temps. Il a rallumé la lampe. Il est parti une seconde balle qui t'était destinée, mais j'ai senti que c'était moi qui la recevais, et c'était fini pour moi. Je me suis passé la main sur la gorge : elle était chaude et gluante de sang. C'était horrible... »

Je m'étais assis sur un divan à côté de Lazare qui lisait. Je recommençai à pleurer en essayant de me retenir. Lazare ne comprenait pas que je pleure à cause du rêve. Je lui dis :

— Je ne peux pas vous expliquer tout, seulement je me suis conduit comme un lâche avec tous ceux que j'ai aimés. Ma femme s'est dévouée pour moi. Elle se rendait folle pour moi pendant que je la trompais. Vous comprenez : quand je lis cette histoire qu'elle a rêvée, je voudrais qu'on me tue à l'idée de tout ce que j'ai fait...

Lazare me regarda alors comme on regarde quelque chose qui dépasse ce qu'on attendait. Elle, qui considérait tout, d'ordinaire, avec des yeux fixes et assurés, parut soudain décontenancée : elle était comme frappée d'immobilité et ne disait plus un mot. Je la regardai en face, mais les larmes sortaient de mes yeux malgré moi.

J'étais emporté par un vertige, j'étais pris d'un besoin puéril de gémir :

— Je devrais tout vous expliquer.

Je parlais avec des larmes. Les larmes glissaient sur ma joue et tombaient dans mes lèvres. J'expliquai à Lazare le plus brutalement que je pus tout ce que j'avais fait d'immonde à Londres avec Dirty.

Je lui dis que je trompais ma femme de toutes les façons,

même avant, que j'étais devenu épris de Dirty au point que je ne tolérais plus rien quand je comprenais que je l'avais perdue.

Je racontai ma vie entière à cette vierge. Raconté à une telle fille (qui, dans sa laideur, ne pouvait endurer l'existence que risiblement, réduite à une rigidité stoïque), c'était d'une impudence dont j'avais honte.

Jamais je n'avais parlé à personne de ce qui m'était arrivé et chaque phrase m'humiliait comme une lâcheté.

4

En apparence, je parlais comme un malheureux, d'une façon humiliée, mais c'était une tricherie. Je restais cyniquement méprisant, dans le fond, devant une fille laide comme Lazare. Je lui expliquai :

— Je vais vous dire pourquoi tout s'est mal passé : c'est pour une raison qui vous semblera sûrement incompréhensible. Jamais je n'ai eu de femme plus belle ou plus excitante que Dirty : elle me faisait même absolument perdre la tête, mais au lit, j'étais impuissant avec elle...

Lazare ne comprenait pas un mot à mon histoire, elle commençait à s'énerver. Elle m'interrompit :

— Mais, si elle vous aimait, est-ce que c'était si mal ?

J'éclatai de rire et, encore une fois, Lazare parut gênée.

— Avouez, lui ai-je dit, qu'on n'inventerait pas une histoire plus édifiante : les débauchés déconcertés, réduits à s'écoeurer l'un l'autre. Mais... mieux vaut que je parle sérieusement : je ne voudrais pas vous jeter les détails à la tête, pourtant, il n'est pas difficile de nous comprendre. Elle était aussi habituée que moi aux excès et je ne pouvais pas la satisfaire avec des simagrées. (Je parlais presque à voix basse. J'avais l'impression d'être imbécile, mais j'avais besoin de parler ; à force de détresse — et si stupide que cela soit — il valait mieux que Lazare soit là. Elle était là et j'étais moins égaré.)

Je m'expliquai :

— Ce n'est pas difficile à comprendre. Je me mettais en sueur. Le temps passait en efforts inutiles. A la fin, j'étais

dans un état d'extrême épuisement physique, mais l'épuisement moral était pire. Aussi bien pour elle que pour moi. Elle m'aimait et pourtant, à la fin, elle me regardait bêtement, avec un sourire fuyant, même felleux. Elle s'excitait avec moi et je m'excitais avec elle, mais nous n'arrivions qu'à nous écœurer. Vous comprenez : on devient dégoûtant... Tout était impossible. Je me sentais perdu et, à ce moment-là, je ne pensais plus qu'à me jeter sous un train...

Je m'arrêtai un moment. Je dis encore :

— Il y avait toujours un arrière-goût de cadavre...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Surtout à Londres... Quand j'ai été à Prüm la retrouver, il était convenu qu'il n'arriverait plus rien du même genre, mais à quoi bon... Vous ne pouvez pas imaginer à quel degré d'aberration il est possible d'arriver. Je me demandais pourquoi j'étais impuissant avec elle, et pas avec les autres. Tout allait bien quand je méprisais une femme, par exemple une prostituée. Seulement, avec Dirty, j'avais toujours envie de me jeter à ses pieds. Je la respectais trop, et je la respectais justement parce qu'elle était perdue de débauches... Tout cela doit être inintelligible pour vous...

Lazare m'interrompit :

— Je ne comprends pas, en effet. A vos yeux, la débauche dégradait les prostituées qui en vivent. Je ne vois pas comment elle pouvait ennoblir cette femme...

La nuance de mépris avec laquelle Lazare avait prononcé « cette femme » me donna l'impression d'un inextricable non-sens. Je regardai les mains de la pauvre fille : les ongles crasseux, le teint de la peau un peu cadavérique ; l'idée me passa dans la tête que, sans doute, elle ne s'était pas lavée en sortant d'un certain endroit... Rien de pénible pour d'autres, mais Lazare me répugnait physiquement. Je la regardai en face. Dans un tel état d'angoisse, je me sentis traqué — en train de devenir à demi fou — c'était en même temps comique et sinistre, comme si j'avais eu un corbeau, un oiseau de malheur, un avaleur de déchets sur mon poignet.

Je pensai : elle a enfin trouvé la bonne raison de me mépriser. J'ai regardé mes mains : elles étaient hâlées par le soleil et propres ; mes vêtements d'été clairs étaient en bon état. Les mains de Dirty étaient le plus souvent éblouissantes, les ongles couleur de sang frais. Pourquoi me laisser déconcer-

ter par cette créature manquée et pleine de mépris pour la chance de l'autre? Je devais être un lâche, un jocrisse, mais, au point où j'en étais, je l'admettais sans malaise.

5

Quand j'ai répondu à la question — après avoir longtemps attendu, comme si j'étais hébété — je ne voulais plus que profiter d'une présence, assez vague, pour échapper à une intolérable solitude. Malgré son aspect affreux, à mes yeux, Lazare avait à peine une ombre d'existence. Je lui dis :

— Dirty est le seul être au monde qui m'ait jamais contraint à l'admiration... (en un certain sens, je mentais : elle n'était peut-être pas seule, mais, en un sens plus profond, c'était vrai). J'ajoutai : il était grisant pour moi qu'elle soit très riche; elle pouvait ainsi cracher à la figure des autres. J'en suis sûr : elle vous aurait méprisée. Ce n'est pas comme moi...

J'essayai de sourire, épuisé de fatigue. Contre mon attente, Lazare laissa passer mes phrases sans baisser les yeux : elle était devenue indifférente. Je continuai :

— Maintenant, j'aime mieux aller jusqu'au bout... Si vous voulez, je vais tout vous raconter. A un moment donné, à Prüm, j'ai imaginé que j'étais impuissant avec Dirty parce que j'étais nécrophile...

— Qu'est-ce que vous dites?

— Rien d'insensé.

— Je ne comprends pas...

— Vous savez ce que veut dire nécrophile.

— Pourquoi vous moquez-vous de moi?

Je m'impatiais.

— Je ne me moque pas de vous.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

— Pas grand-chose.

Lazare réagissait peu, comme s'il s'agissait d'une gaminerie outrecuidante. Elle répliqua :

— Vous avez essayé?

— Non. Je n'ai jamais été jusque-là. La seule chose qui

me soit arrivée : une nuit que j'ai passée dans un appartement où une femme âgée venait de mourir : elle était sur son lit, comme n'importe quelle autre, entre les deux cierges, les bras disposés le long du corps, mais pas les mains jointes. Il n'y avait personne dans la chambre pendant la nuit. A ce moment-là, je me suis rendu compte.

— Comment ?

— Je me suis réveillé vers trois heures du matin. J'ai eu l'idée d'aller dans la chambre où était le cadavre. J'ai été terrifié, mais j'avais beau trembler, je restai devant ce cadavre. A la fin, j'ai enlevé mon pyjama.

— Jusqu'où êtes-vous allé ?

— Je n'ai pas bougé, j'étais troublé à en perdre la tête ; c'est arrivé de loin, simplement, en regardant.

— C'était une femme encore belle ?

— Non. Tout à fait flétrie.

Je pensais que Lazare finirait par se mettre en colère, mais elle était devenue aussi calme qu'un curé écoutant une confession. Elle se borna à m'interrompre :

— Cela n'explique en rien pourquoi vous étiez impuissant ?

— Si. Ou du moins, quand j'ai vécu avec Dirty, je pensais que c'était l'explication. En tout cas, j'ai compris que les prostituées avaient pour moi un attrait analogue à celui des cadavres. Ainsi, j'avais lu l'histoire d'un homme qui les prenait le corps poudré de blanc, contrefaisant la morte entre deux cierges, mais là n'était pas la question. J'ai parlé à Dirty de ce qu'on pouvait faire et elle s'est énervée avec moi...

— Pourquoi Dirty ne simulait-elle pas la morte par amour pour vous ? je suppose : elle n'aurait pas reculé pour si peu.

Je dévisageai Lazare, étonné qu'elle regarde l'affaire en face : j'avais envie de rire :

— Elle n'a pas reculé. D'ailleurs, elle est pâle comme une morte. En particulier, à Prüm, elle était à peu près malade. Même un jour elle me proposa d'appeler un prêtre catholique : elle voulait recevoir l'extrême-onction en simulant l'agonie devant moi, mais la comédie m'a semblé intolérable. C'était évidemment risible, mais surtout effrayant. Nous n'en pouvions plus. Un soir, elle était nue sur le lit, j'étais debout près d'elle, également nu. Elle voulait m'énervier et me parlait cadavres... sans résultat... Assis sur le bord du lit, je me mis à pleurer. Je lui dis que j'étais un pauvre idiot :

j'étais effondré sur le bord du lit. Elle était devenue livide : elle avait une sueur froide... Elle s'est mise à claquer des dents. Je l'ai touchée, elle était froide. Elle avait les yeux blancs. Elle était horrible à voir... Sur-le-champ j'ai tremblé comme si la fatalité me prenait par le poignet pour le tordre, afin de m'obliger à crier. Je ne pleurais plus tant j'avais peur. Ma bouche s'était desséchée. J'ai passé des vêtements. J'ai voulu la prendre dans mes bras et lui parler. Elle m'a repoussé par horreur de moi. Elle était vraiment malade...

Elle a vomi par terre. Il faut dire que nous avons bu toute la soirée..., du whisky.

— Bien sûr, interrompit Lazare.

— Pourquoi « bien sûr » ?

Je regardai Lazare avec haine. Je continuai :

— Cela s'est terminé de cette façon. A partir de cette nuit-là elle n'a plus supporté que je la touche.

— Elle vous a quitté ?

— Pas tout de suite. Nous avons même continué plusieurs jours d'habiter ensemble. Elle me disait qu'elle ne m'aimait pas moins ; au contraire, elle se sentait liée à moi, mais elle avait horreur de moi, une horreur insurmontable.

— En de telles conditions, vous ne pouviez pas souhaiter que cela dure.

— Je ne pouvais rien souhaiter, mais à l'idée qu'elle me quitterait, je perdais la tête. Nous en étions venus à tel point qu'à nous voir dans une chambre, le premier venu aurait pensé qu'il y avait un mort dans la chambre. Nous allions et venions sans mot dire. De temps à autre, rarement, nous nous dévisagions. Comment cela aurait-il pu durer ?

— Mais comment vous êtes-vous séparés ?

— Un jour elle m'a dit qu'elle devait partir. Elle ne voulait pas dire où elle allait. Je lui ai demandé de l'accompagner. Elle m'a répondu : peut-être. Nous sommes allés ensemble jusqu'à Vienne. A Vienne, nous avons pris une voiture jusqu'à l'hôtel. Quand la voiture s'est arrêtée, elle m'a dit d'arranger les choses pour la chambre et de l'attendre dans le hall : elle devait d'abord aller à la poste. J'ai fait prendre les valises et elle a gardé la voiture. Elle est partie sans dire un mot : j'avais le sentiment qu'elle avait perdu la tête. Nous étions convenus depuis longtemps d'aller à Vienne et je lui avais donné mon passeport pour prendre mes lettres. D'ailleurs, tout l'argent que nous possédions était dans son sac.

J'ai attendu trois heures dans le hall. C'était dans l'après-midi. Ce jour-là il y avait un vent violent avec des nuages bas, mais on ne pouvait pas respirer, tellement il faisait chaud. Il était évident qu'elle ne reviendrait plus et, aussitôt, je pensai que la mort s'approchait de moi.

Cette fois, Lazare, qui me fixait, semblait émue. Je m'étais arrêtée, elle me demanda elle-même, humainement, de lui dire ce qui arriva. Je repris :

— Je me suis fait conduire dans la chambre où il y avait deux lits et tous ses bagages... Je peux dire que la mort entrait dans ma tête... je ne me rappelle plus ce que j'ai fait dans la chambre... A un moment donné, je suis allé à la fenêtre et je l'ai ouverte : le vent faisait un bruit violent et l'orage s'approchait. Dans la rue, juste devant moi, il y avait une très longue banderole noire. Elle avait bien huit ou dix mètres de long. Le vent avait à moitié décroché la hampe : elle avait l'air de battre de l'aile. Elle ne tombait pas : elle claquait dans le vent avec un grand bruit à hauteur du toit : elle se déroulait en prenant des formes tourmentées : comme un ruisseau d'encre qui aurait coulé dans les nuages. L'incident paraît étranger à mon histoire, mais c'était pour moi comme si une poche d'encre s'ouvrait dans ma tête et j'étais sûr, ce jour-là, de mourir sans tarder : j'ai regardé plus bas, mais il y avait un balcon à l'étage inférieur. J'ai passé à mon cou la corde de tirage des rideaux. Elle paraissait solide : je suis monté sur une chaise et j'ai noué la corde, ensuite j'ai voulu me rendre compte. Je ne savais pas si je pourrais ou non me rattraper quand, d'un coup de pied, j'aurais fait basculer la chaise. Mais j'ai dénoué la corde et je suis descendu de la chaise. Je suis tombé inerte sur le tapis. J'ai pleuré à n'en plus pouvoir... A la fin, je me suis relevé : je me rappelle avoir eu la tête lourde. J'avais un sang-froid absurde, en même temps, je me sentais devenir fou. Je me suis relevé sous prétexte de regarder le sort bien en face. Je suis revenu à la fenêtre : il y avait toujours la banderole noire, mais la pluie tombait à verse ; il faisait sombre, il y avait des éclairs et un grand bruit de tonnerre...

Tout cela n'avait plus d'intérêt pour Lazare qui me demanda :

— D'où venait votre banderole noire ?

J'avais envie de la gêner, honteux peut-être d'avoir parlé comme un mégalomane; je lui dis en riant :

— Vous connaissez l'histoire de la nappe noire qui couvre la table du souper quand Don Juan arrive?

— Quel rapport avec votre banderole?

— Aucun, sauf que la nappe était noire... La banderole était suspendue en l'honneur de la mort de Dollfuss.

— Vous étiez à Vienne au moment de l'assassinat?

— Non, à Prüm, mais je suis arrivé à Vienne le lendemain.

— Étant sur les lieux, vous avez dû être ému.

— Non. (Cette fille insensée, avec sa laideur, m'horrifiait par la constance de ses préoccupations.) D'ailleurs, même si la guerre en était sortie, elle aurait répondu à ce que j'avais dans la tête.

— Mais comment la guerre aurait-elle pu répondre à quelque chose que vous aviez en tête? Vous auriez été content qu'il y ait la guerre?

— Pourquoi pas?

— Vous pensez qu'une révolution pourrait suivre la guerre?

— Je parle de la guerre, je ne parle pas de ce qui la suivrait.

Je venais de la choquer plus brutalement que par tout ce que j'aurais pu lui dire.

Les pieds maternels

I

Je rencontrai Lazare moins souvent.

Mon existence avait pris un cours de plus en plus déjeté. Je buvais des alcools ici ou là, je marchais sans but précis et, finalement, je prenais un taxi pour rentrer chez moi ; alors, dans le fond du taxi, je pensais à Dirty perdue et je sanglotais. Je ne souffrais même plus, je n'avais plus la moindre angoisse, je ne sentais plus dans ma tête qu'une stupidité achevée, comme un enfantillage qui ne finira plus. Je m'étonnais des extravagances auxquelles j'avais pu songer — je pensais à l'ironie et au courage que j'avais eus — quand je voulais provoquer le sort : de tout cela il ne me restait que l'impression d'être une sorte d'idiot, très touchant peut-être, en tout cas risible.

Je pensais encore à Lazare et, à chaque fois, j'avais un sursaut : à la faveur de ma fatigue, elle avait pris une signification analogue à celle de la banderole noire qui m'avait effrayé à Vienne. A la suite des quelques paroles désagréables que nous avons échangées sur la guerre, je ne voyais plus seulement dans ces présages sinistres une menace concernant mon existence, mais une menace plus générale, suspendue au-dessus du monde... Sans doute, il n'existait rien de réel qui justifiait une association entre la guerre possible et Lazare qui, au contraire, prétendait avoir en horreur ce qui touche à la mort : pourtant, tout en elle, sa démarche saccadée et somnambulique, le ton de sa voix, la faculté qu'elle avait de projeter autour d'elle une sorte de silence, son avidité

de sacrifice contribuaient à donner l'impression d'un contrat qu'elle aurait accordé à la mort. Je sentais qu'une telle existence ne pouvait avoir de sens que pour des hommes et pour un monde voué au malheur. Un jour, une clarté se fit dans ma tête et je décidai aussitôt de me débarrasser des préoccupations que j'avais en commun avec elle. Cette liquidation inattendue avait le même côté risible que le reste de ma vie...

Sous le coup de cette décision, pris d'hilarité, je suis parti à pied de chez moi. J'échouai, après une longue marche, à la terrasse du café de Flore. Je me suis assis à la table de gens que je connaissais mal. J'avais l'impression d'être importun, mais je ne m'en allais pas. Les autres parlaient, avec le plus grand sérieux, de chaque chose qui était arrivée et dont il était *utile* d'être informé : ils me paraissaient tous d'une réalité précaire et le crâne vide. Je les écoutai pendant une heure sans dire plus de quelques mots. Je suis allé ensuite boulevard du Montparnasse, dans un restaurant à main droite de la gare : je mangeai là, à la terrasse, les meilleures choses que je pouvais demander et je commençai à boire du vin rouge, beaucoup trop. A la fin du repas, il était très tard, mais un couple arriva que formaient la mère et le fils. La mère n'était pas âgée, encore séduisante et mince, elle avait une désinvolture charmante : cela n'avait pas d'intérêt mais, comme je songeais à Lazare, elle me sembla d'autant plus agréable à voir qu'elle semblait riche. Son fils était devant elle, très jeune, à peu près muet, vêtu d'un somptueux complet de flanelle grise. Je demandai du café et commençai à fumer. Je fus déconcerté d'entendre un cri de douleur violent, prolongé comme un râle : un chat venait de se jeter à la gorge d'un autre, au pied des arbustes qui formaient la bordure de terrasse et précisément sous la table des deux dîneurs que je regardais. La jeune mère debout poussa un cri aigu : elle devint pâle. Elle comprit vite qu'il s'agissait de chats et non d'êtres humains, elle se mit à rire (elle n'était pas risible, mais simple). Les serveuses et le patron vinrent à la terrasse. Ils riaient en disant qu'il s'agissait d'un chat connu pour être agressif entre les autres. Je riais moi-même avec eux.

Ensuite je quittai le restaurant, croyant être de bonne

humeur, mais, marchant dans une rue déserte, ne sachant où aller, je commençai à sangloter. Je ne pouvais pas m'arrêter de sangloter : j'ai marché si longtemps que j'arrivai très loin, dans la rue où j'habite. A ce moment, je pleurais encore. Devant moi, trois jeunes filles et deux garçons bruyants riaient aux éclats : les filles n'étaient pas jolies, mais, sans nul doute, légères et excitées. Je cessai de pleurer et je les suivis lentement jusqu'à ma porte : le tumulte m'excita à tel point qu'au lieu d'entrer chez moi, je revins délibérément sur mes pas. J'arrêtai un taxi et me fis conduire au bal Tabarin. Au moment même où j'entrai, une quantité de danseuses à peu près nues étaient sur la piste : plusieurs d'entre elles étaient jolies et fraîches. Je m'étais fait installer au bord de la piste (j'avais refusé toute autre place), mais la salle était comble et le plancher, sur lequel ma chaise se trouvait, était surélevé : cette chaise était ainsi en porte à faux : j'avais le sentiment que, d'un instant à l'autre, je pouvais perdre l'équilibre et m'étaler au milieu des filles nues qui dansaient. J'étais rouge, il faisait très chaud, je devais éponger avec un mouchoir déjà mouillé la sueur sur ma figure et il était difficile de déplacer mon verre d'alcool de la table à ma bouche. Dans cette ridicule situation, mon existence en équilibre instable sur une chaise devenait la personnification du malheur : au contraire, les danseuses sur la piste inondée de lumière étaient l'image d'un bonheur inaccessible.

L'une des danseuses était plus élancée et plus belle que les autres : elle arrivait avec un sourire de déesse, vêtue d'une robe de soirée qui la rendait majestueuse. A la fin de la danse, elle était entièrement nue, mais, à ce moment, d'une élégance et d'une délicatesse peu croyables : la lueur mauve des projecteurs faisait de son long corps nacré une merveille d'une pâleur spectrale. Je regardais son derrière nu avec le ravissement d'un petit garçon : comme si, de toute ma vie, je n'avais rien vu d'aussi pur, rien d'aussi peu *réel*, tant il était joli. La seconde fois que le jeu de la robe dégrafée se produisit, il me coupa le souffle à tel point que je me retins à ma chaise, vidé. Je quittai la salle. J'errai d'un café à une rue, d'une rue à un autobus de nuit ; sans en avoir eu l'intention, je descendis de l'autobus, et j'entrai au Sphinx. Je désirais l'une après l'autre les filles offertes en cette salle

à tout venant; je n'avais pas l'idée de monter dans une chambre : une lumière irréelle n'avait pas cessé de m'égarer. Ensuite, j'allai au Dôme et j'étais de plus en plus affaissé. Je mangeai une saucisse grillée en buvant du champagne doux. C'était réconfortant mais bien mauvais. A cette heure tardive, dans cet endroit avilissant, il restait un petit nombre de gens, des hommes moralement grossiers, des femmes âgées et laides. J'entrai ensuite dans un bar où une femme vulgaire, à peine jolie, était assise sur un tabouret à chuchoter avec le barman en râlant. J'arrêtai un taxi et, cette fois, je me fis conduire chez moi. Il était plus de quatre heures du matin, mais, au lieu de me coucher et de dormir, je tapai un rapport à la machine, toutes portes ouvertes.

Ma belle-mère, installée chez moi par complaisance, (elle s'occupait de la maison en l'absence de ma femme), se réveilla. Elle m'appela de son lit et cria d'un bout à l'autre de l'appartement à travers sa porte :

— Henri... Édith a téléphoné de Brighton vers onze heures; vous savez qu'elle a été très déçue de ne pas vous trouver.

J'avais en effet dans ma poche, depuis la veille, une lettre d'Édith. Elle me disait qu'elle téléphonerait ce soir-là après dix heures, et il fallait que je sois un lâche pour l'avoir oublié. Encore même étais-je reparti quand je m'étais trouvé devant ma porte! Je ne pouvais rien imaginer de plus odieux. Ma femme, que j'avais honteusement délaissée, me téléphonait d'Angleterre, par inquiétude; pendant ce temps, l'oubliant, je traînais ma déchéance et mon hébétude dans des endroits détestables. Tout était faux, jusqu'à ma souffrance. J'ai recommencé à pleurer tant que je pus : mes sanglots n'avaient ni queue ni tête.

Le vide continuait. Un idiot qui s'alcoolise et qui pleure, je devenais cela risiblement. Pour échapper au sentiment d'être un déchet oublié le seul remède était de boire alcool sur alcool. J'avais l'espoir de venir à bout de ma santé, peut-être même à bout d'une vie sans raison d'être. J'imaginai que l'alcool me tuerait, mais je n'avais pas d'idée précise. Je continuerais peut-être à boire, alors je mourrais; ou je ne boirais plus... Pour l'instant, rien n'avait d'importance.

Je sortis passablement saoul d'un taxi devant chez Francis. Sans rien dire, j'allai m'asseoir à une table à côté de quelques amis que j'étais venu retrouver. La compagnie était bonne pour moi, la compagnie m'éloignait de la mégalomanie. Je n'étais pas le seul à avoir bu. Nous sommes allés dîner dans un restaurant de chauffeurs : il y avait seulement trois femmes. La table fut bientôt couverte d'une quantité de bouteilles de vin rouge vides ou à moitié vides.

Ma voisine s'appelait Xénie. A la fin du repas, elle me dit qu'elle revenait de la campagne et que, dans la maison où elle avait passé la nuit, elle avait vu aux cabinets un vase de nuit plein d'un liquide blanchâtre au milieu duquel une mouche se noyait : elle en parlait sous prétexte que je mangeais un cœur à la crème et que la couleur du lait la dégoûtait. Elle mangeait du boudin et buvait tout le vin rouge que je lui versais. Elle avalait les morceaux de boudin comme une fille de ferme, mais c'était une affectation. C'était simplement une fille désœuvrée et trop riche. Je vis devant son assiette une revue d'avant-garde à couverture verte qu'elle traînait avec elle. Je l'ouvris et je tombai sur une phrase dans laquelle un curé de campagne retirait un cœur du fumier au bout d'une fourche. J'étais de plus en plus ivre et l'image de la mouche noyée dans un vase de nuit s'associait au visage de Xénie. Xénie était pâle, elle avait dans le cou de vilaines touffes de cheveux, des pattes de mouche. Ses gants de peau blanche étaient immaculés sur la nappe de papier à côté des miettes de pain et des taches de vin rouge. La table parlait à tue-tête. Je cachai une fourchette dans ma main droite, j'allongeai doucement cette main sur la cuisse de Xénie.

A ce moment, j'avais une voix chevrotante d'ivrogne, mais c'était en partie une comédie. Je lui dis :

— Tu as le cœur frais...

Je me suis mis à rire tout à coup. Je venais de penser (comme si cela avait eu quoi que ce soit de risible) : un cœur à la crème... Je commençais à avoir envie de vomir.

Elle était apparemment déprimée, mais elle répondit sans mauvaise humeur, conciliante :

— Je vais vous décevoir, mais c'est vrai : je n'ai pas encore beaucoup bu et je ne voudrais pas mentir pour vous amuser.

— Alors..., ai-je dit.

A travers la robe, j'enfonçai brutalement les dents de la fourchette dans la cuisse. Elle poussa un cri et dans le mouvement désordonné qu'elle fit pour m'échapper, elle renversa deux verres de vin rouge. Elle recula sa chaise et dut relever sa robe pour voir la blessure. Le linge était joli, la nudité des cuisses me plut; l'une des dents, plus pointue, avait traversé la peau et le sang coulait, mais c'était une blessure insignifiante. Je me précipitai : elle n'eut pas le temps de m'empêcher de coller mes deux lèvres à même la cuisse et d'avaler la petite quantité de sang que je venais de faire couler. Les autres regardaient, un peu surpris, avec un rire embarrassé... Mais ils virent que Xénie, si pâle qu'elle soit, pleurait avec modération. Elle était plus ivre qu'elle n'avait cru : elle continua de pleurer mais sur mon bras. Alors je remplis son verre renversé de vin rouge et la fis boire.

L'un d'entre nous paya; puis la somme fut répartie, mais j'exigeai de payer pour Xénie (comme si j'avais voulu en prendre possession); il fut question d'aller chez Fred Payne. Tout le monde s'entassa dans deux voitures. La chaleur de la petite salle était étouffante; je dansai une fois avec Xénie, puis avec des femmes que je n'avais jamais vues. J'allai prendre l'air devant la porte, entraînant tantôt l'un, tantôt l'autre — une fois même, ce fut Xénie — à boire des whiskies aux zincs voisins. Je rentrais, de temps à autre, dans la salle; à la fin je m'installai, adossé au mur, devant la porte. J'étais ivre. Je devisageais les passants. Je ne sais pourquoi l'un de mes amis avait retiré sa ceinture et la tenait à la main. Je la lui demandai. Je la doublai et je m'amusai à la brandir devant les femmes comme si j'allais les frapper. Il faisait sombre, je n'y voyais plus rien et ne comprenais plus; si les femmes passaient avec des hommes, elles affectaient de ne rien voir. Il arriva deux filles et l'une d'elles, devant cette ceinture élevée comme une menace, me fit face, m'insultant, me crachant son mépris à la figure : elle était réellement jolie, blonde, le visage dur et racé. Elle me tourna le dos avec dégoût et passa le seuil de chez Fred Payne.

Je la suivis au milieu des buveurs pressés autour du bar.

— Pourquoi m'en voulez-vous ? lui ai-je dit, lui montrant la ceinture, j'ai voulu rire. Prenez un verre avec moi. Elle riait maintenant, me regardant en face.

— Bon, fit-elle.

Comme si elle ne voulait pas être en reste avec ce garçon ivre qui lui montrait stupidement une ceinture, elle ajouta :

— Tenez.

Elle avait dans la main une femme nue de cire souple ; le bas de la poupée était entouré d'un papier ; avec attention elle imprimait au buste un mouvement si subtil : on ne pouvait rien voir de plus indécent. Elle était certainement allemande, très décolorée, l'allure rogue et provocante : je dansai avec elle et lui dis je ne sais quelles sottises. Sans prétexte, elle s'arrêta au milieu de la danse, elle prit un air grave et me regarda fixement. Elle était pleine d'insolence.

— Regardez, dit-elle.

Et elle releva sa robe plus haut que le bas : la jambe, les jarretières fleuries, les bas, le linge, tout était luxueux ; de son doigt elle désignait la chair nue. Elle continua de danser avec moi et je vis qu'elle avait gardé dans la main la minable poupée de cire : on vend de tels colifichets à l'entrée des music-halls, le vendeur annonce une kyrielle de formules, ainsi : « sensationnelle au toucher... » La cire était douce : elle avait la souplesse et la fraîcheur de la chair. Elle la brandit encore une fois après m'avoir quitté et, dansant elle seule une rumba devant le pianiste nègre, elle lui imprimait une ondulation provocante, analogue à celle de sa danse : le nègre l'accompagnait au piano, riant à pleine gorge ; elle dansait bien, autour d'elle les gens s'étaient mis à frapper dans leurs mains. Alors elle sortit la poupée du cornet de papier et la jeta sur le piano en éclatant de rire : l'objet tomba sur le bois du piano avec un petit bruit de corps qui s'étale ; en effet, ses jambes s'étalèrent, mais elle avait les pieds coupés. Les petits mollets roses tronqués, les jambes ouvertes, étaient crispants, en même temps séduisants. Je trouvai un couteau sur une table et coupai une tranche de mollet rose. Ma compagne provisoire s'empara du morceau et le mit dans ma bouche : il avait un horrible goût de bougie amère. Je le crachai par terre, écoeuré. Je n'étais pas entièrement ivre ; j'appréhendai ce qui arriverait si je suivais cette fille dans une chambre d'hôtel (il me restait bien peu d'argent,

je n'en pouvais sortir que les poches vides, encore devrais-je me laisser insulter, accabler de mépris).

La fille me vit parler à Xénie et à d'autres; elle pensa sans doute que je devrais rester avec eux et que je ne pourrais pas coucher avec elle : brusquement, elle me dit au revoir et disparut. Peu après, mes amis quittèrent Fred Payne et je les suivis : nous avons été boire et manger chez Graff. Je restais sans rien dire à ma place, sans penser à rien, je commençais à devenir malade. J'allai au lavabo sous prétexte que j'avais les mains sales et que j'étais dépeigné. Je ne sais pas ce que j'ai fait : un peu plus tard, je dormais à moitié quand j'entendis appeler « Troppmann ». J'étais déculotté, assis sur la cuvette. Je remontai mon pantalon, je sortis et mon ami qui m'avait appelé me dit que j'avais disparu depuis trois quarts d'heure. J'allai m'asseoir à la table des autres, mais, peu après, ils me conseillèrent de retourner aux toilettes : j'étais très pâle. J'y retournai, je passai un assez long temps à vomir. Ensuite, tout le monde disait qu'il fallait rentrer (il était déjà quatre heures). On me reconduisit chez moi dans le spider d'une voiture.

Le lendemain (c'était dimanche), j'étais encore malade et la journée se passa dans une léthargie odieuse, comme s'il ne restait plus de ressources à utiliser pour continuer de vivre : je me suis habillé vers trois heures avec l'idée d'aller voir quelques personnes et j'essayai, sans y réussir, de ressembler à un homme en état normal. Je rentrai me coucher de bonne heure : j'avais la fièvre et mal à l'intérieur du nez comme cela se produit après de longs vomissements; de plus, j'avais eu mes vêtements trempés de pluie et j'avais pris froid.

3

Je m'endormis d'un sommeil maladif. Toute la nuit, des cauchemars ou des rêves pénibles se succédèrent, achevant de m'épuiser. Je me réveillai, plus malade que jamais. Je me rappelai ce que je venais de rêver : je me trouvais, à l'entrée d'une salle, devant un lit à colonnes et à baldaquin, une sorte de corbillard sans roues : ce lit, ou ce corbillard, était entouré d'un certain nombre d'hommes et de femmes,

les mêmes, apparemment, que mes compagnons de la nuit précédente. La grande salle était sans doute une scène de théâtre, ces hommes et ces femmes étaient des acteurs, peut-être les metteurs en scène d'un spectacle si extraordinaire que l'attente me donnait de l'angoisse... Pour moi, j'étais à l'écart, en même temps à l'abri, dans une sorte de couloir nu et délabré, situé par rapport à la salle du lit comme les fauteuils des spectateurs le sont par rapport aux planches. L'attraction attendue devait être troublante et pleine d'un humour excessif : nous attendions l'apparition d'un vrai cadavre. Je remarquai à ce moment un cercueil allongé au milieu du lit à baldaquin : la planche supérieure du cercueil disparut en glissant sans bruit comme un rideau de théâtre ou comme un couvercle de boîte d'échecs, mais ce qui apparut n'était pas horrible. Le cadavre était un objet de forme indéfinissable, une cire rose d'une fraîcheur éclatante; cette cire rappelait la poupée aux pieds coupés de la fille blonde, rien de plus séduisant; cela répondait à l'état d'esprit sarcastique, silencieusement ravi, des assistants; un tour cruel et plaisant venait d'être joué, dont la victime demeurait inconnue. Peu après, l'objet rose, à la fois inquiétant et séduisant, s'agrandit dans des proportions considérables : il prit l'aspect d'un cadavre géant sculpté dans du marbre blanc veiné de rose ou d'ocre jaune. La tête de ce cadavre était un immense crâne de jument; son corps une arête de poisson ou une énorme mâchoire inférieure à demi édentée, étirée en ligne droite; ses jambes prolongeaient cette épine dorsale dans le même sens que celles d'un homme; elles n'avaient pas de pieds, c'étaient les tronçons longs et noueux des pattes d'un cheval. L'ensemble, hilarant et hideux, avait l'aspect d'une statue de marbre grecque, le crâne était couvert d'un casque militaire, juché au sommet de la même façon qu'un bonnet de paille sur une tête de cheval. Je ne savais plus personnellement si je devais être dans l'angoisse ou rire et il devint clair que, si je riais, cette statue, cette sorte de cadavre, était une plaisanterie brûlante. Mais, si je tremblais, elle se précipiterait sur moi pour me mettre en pièces. Je ne pus rien saisir : le cadavre couché devint une Minerve en robe, cuirassée, dressée et agressive sous un casque : cette Minerve était elle-même de marbre, mais elle s'agitait comme une folle. Elle continuait sur le mode violent la plaisanterie dont j'étais

ravi, qui toutefois me laissait interloqué. Il y avait, dans le fond de la salle, une extrême hilarité, mais personne ne riait. La Minerve se mit à faire des moulinets avec un cimetière de marbre : tout en elle était cadavérique : la forme arabe de son arme désignait le lieu où les choses se passaient : un cimetière aux monuments de marbre blanc, de marbre livide. Elle était géante. Impossible de savoir si j'avais à la prendre au sérieux : elle devint même plus équivoque. A ce moment, il n'était pas question que, de la salle où elle s'agitait, elle descendît dans la ruelle où j'étais installé craintivement. J'étais alors devenu petit et, quand elle m'aperçut, elle vit que j'avais peur. Et ma peur l'attirait : elle avait des mouvements d'une folie risible. Soudain, elle descendit et se précipita sur moi en faisant tournoyer son arme macabre avec une vigueur de plus en plus folle. C'était sur le point d'aboutir : j'étais paralysé d'horreur.

Je compris vite que, dans ce rêve, Dirty, devenue folle, en même temps morte, avait pris le vêtement et l'aspect de la statue du Commandeur et qu'ainsi, méconnaissable, elle se précipitait sur moi pour m'anéantir.

4

Avant de tomber tout à fait malade, ma vie était d'un bout à l'autre une hallucination malade. J'étais éveillé, mais toutes choses passaient trop vite devant mes yeux, comme dans un mauvais rêve. Après la nuit passée chez Fred Payne, dans l'après-midi, je sortis dans l'espoir de rencontrer quelqu'ami qui m'aidât à rentrer dans la vie normale. L'idée me vint d'aller voir Lazare chez elle. Je me sentais très mal. Mais au lieu de ce que j'avais cherché, cette rencontre ressembla à un cauchemar, même plus déprimant que ce rêve, que je devais faire la nuit suivante.

C'était un après-midi de dimanche. Ce jour-là, il faisait chaud et il n'y avait pas d'air. Je trouvai Lazare dans l'appartement qu'elle habite rue de Turenne en compagnie d'un personnage tel que, l'apercevant, l'idée comique passa dans ma tête que j'aurais à conjurer le mauvais sort... C'était

un homme très grand qui ressemblait de la façon la plus pénible à l'image populaire de Landru. Il avait de grands pieds, une jaquette gris clair, trop large pour son corps efflanqué. Le drap de cette jaquette était passé et roussi par endroits; son vieux pantalon lustré, plus sombre que la jaquette, descendait en tire-bouchon jusqu'à terre. Il était d'une politesse exquise. Il avait comme Landru une belle barbe châtain sale et son crâne était chauve. Il s'exprimait rapidement, en termes choisis.

Au moment où j'entrai dans la chambre, sa silhouette se détachait sur le fond du ciel nuageux : il était debout devant la fenêtre. C'était un être immense. Lazare me présenta à lui et le nommant me dit qu'il était son beau-père (il n'était pas, comme Lazare, de race juive; il avait dû épouser la mère en secondes noces). Il s'appelait Antoine Melou. Il était professeur de philosophie dans un lycée de province.

Quand la porte de la chambre se fut fermée derrière moi et que je dus m'asseoir, absolument comme si j'avais été pris au piège, devant ces deux personnages, je ressentis une fatigue et un mal au cœur plus gênants que jamais : je me représentais en même temps que, peu à peu, j'allais perdre contenance. Lazare m'avait parlé plusieurs fois de son beau-père, me disant que, d'un point de vue strictement intellectuel, c'était l'homme le plus subtil, le plus intelligent qu'elle ait rencontré. J'étais terriblement gêné de sa présence. J'étais alors malade, à demi dément, je ne me serais pas étonné si, au lieu de parler il avait ouvert la bouche grande : j'imaginai qu'il aurait laissé la bave couler dans sa barbe sans dire un mot...

Lazare était irritée par mon arrivée imprévue, mais il n'en allait pas de même du beau-père : sitôt les présentations faites (pendant lesquelles il était resté immobile, sans expression) à peine assis dans un fauteuil à demi brisé, il se mit à parler :

— Je suis intéressé, monsieur, de vous mettre au fait d'une discussion qui, je l'avoue, me situe dans un abîme de perplexité...

De sa voix mesurée d'absente, Lazare tenta de l'arrêter :

— Ne pensez-vous pas, mon cher père, qu'une telle discussion est sans issue, et que... ce n'est pas la peine de fatiguer Troppmann. Il a l'air épuisé.

Je gardai la tête basse, les yeux fixés sur le plancher à mes pieds. Je dis :

— Ça ne fait rien. Expliquez toujours de quoi il s'agit, ça n'oblige pas... Je parlais presque bas, sans conviction.

— Voici, reprit M. Melou, ma belle-fille vient de m'exposer le résultat de méditations ardues qui l'ont littéralement absorbée depuis quelques mois. La difficulté, d'ailleurs, ne me paraît pas résider dans les arguments très habiles et, à mon humble avis, convaincants, qu'elle utilise en vue de déceler l'impasse dans laquelle l'histoire est engagée par les événements qui se développent sous nos yeux...

La petite voix flûtée était modulée avec une élégance excessive. Je n'écoutais même pas : je savais déjà ce qu'il allait dire. J'étais accablé par sa barbe, par l'aspect sale de sa peau, par ses lèvres couleur de tripes qui articulaient si bien pendant que ses grandes mains s'élevaient dans le but d'accentuer les phrases. Je compris qu'il était tombé d'accord avec Lazare pour admettre l'effondrement des espoirs socialistes. Je pensai : les voilà propres, les deux zèbres, les espoirs socialistes effondrés... je suis bien malade...

M. Melou continuait, énonçant de sa voix professorale le « dilemme angoissant » posé au monde intellectuel en cette époque déplorable (c'était, selon lui, un malheur pour tout dépositaire de l'intelligence de vivre justement aujourd'hui). Il articula en plissant le front avec effort :

— Devons-nous nous ensevelir en silence? Devons-nous, au contraire, accorder notre concours aux dernières résistances des ouvriers, nous destinant de cette manière à une mort implacable et stérile?

Quelques instants, il demeura silencieux, fixant des yeux l'extrémité de sa main dressée.

— Louise, conclut-il, incline pour la solution héroïque. Je ne sais ce que vous pensez personnellement, monsieur, des possibilités dévolues au mouvement d'émancipation ouvrière. Permettez-moi donc de poser ce problème... provisoirement (il me regarda sur ces mots avec un sourire fin; il s'arrêta longuement, il donnait l'impression d'un couturier qui, pour mieux juger de l'effet, recule un peu)... dans le vide, oui, c'est bien là ce qu'il faut dire, (il se prit les mains l'une dans l'autre et, très doucement, les frotta) dans le vide... Comme si nous nous trouvions devant les données

d'un problème arbitraire. Nous sommes toujours en droit d'imaginer, indépendamment d'une donnée réelle, un rectangle ABCD... Énonçons, si vous voulez bien, dans le cas présent : soit la classe ouvrière inéluctablement destinée à périr...

J'écoutais cela : la classe ouvrière destinée à périr... J'étais beaucoup trop vague. Je ne songeai même pas à me lever, à partir en claquant la porte. Je regardais Lazare et j'étais abruti. Lazare était assise sur un autre fauteuil, l'air résigné et cependant attentif, la tête en avant, le menton dans la main, le coude sur le genou. Elle n'était guère moins sordide et plus sinistre que son beau-père. Elle ne bougea pas et l'interrompit :

— Sans doute voulez-vous dire « destinée à succomber politiquement »...

L'immense fantoche s'esclaffa. Il gloussait. Il concéda de bonne grâce :

— Évidemment ! Je ne postule pas qu'ils périssent tous corporellement ...

Je n'ai pu m'empêcher de dire :

— Que voulez-vous que ça me fasse ?

— Je me suis peut-être mal exprimé, monsieur...

Alors Lazare, d'un ton blasé :

— Vous l'excuserez de ne pas vous dire *camarade*, mais mon beau-père a pris l'habitude des discussions philosophiques... avec des confrères...

M. Melou était imperturbable. Il continua.

J'avais envie de pisser (j'agitais déjà les genoux) :

— Nous nous trouvons, il faut le dire, en face d'un problème menu, exsangue, et tel qu'à première vue, il semble que sa substance se dérobe (il eut l'air désolé, une difficulté l'épuisait que lui seul pouvait voir, il esquissa un geste des mains) mais ses conséquences ne sauraient échapper à un esprit aussi caustique, aussi inquiet que le vôtre...

Je me tournai vers Lazare et lui dis :

— Vous m'excuserez, mais je dois vous demander de m'indiquer les cabinets...

Elle eut un moment d'hésitation, ne comprenant pas, puis elle se leva et m'indiqua la porte. Je pissai longuement, j'imaginai ensuite que je pourrais vomir et je m'épuisai en efforts inutiles, enfonçant deux doigts dans la gorge et toussant

avec un bruit affreux. Cela me soulagea pourtant un peu, je rentrai dans la chambre où étaient les deux autres. Je restai debout, plutôt mal à l'aise, et, immédiatement, je dis :

— J'ai réfléchi à votre problème mais, tout d'abord, je poserais une question.

Leurs jeux de physionomie me firent savoir que — si interloqués qu'ils fussent — « mes deux amis » m'écouteraient attentivement :

— Je crois que j'ai la fièvre (je tendis en effet à Lazare ma main brûlante).

— Oui, me dit Lazare avec lassitude, vous devriez rentrer chez vous et vous coucher.

— Il y a tout de même une chose que je voudrais savoir : si la classe ouvrière est foutue, pourquoi êtes-vous communistes... ou socialistes?... comme vous voudrez...

Ils me regardèrent fixement. Puis ils se regardèrent l'un l'autre. Enfin Lazare répondit, je l'entendis à peine :

— Quoi qu'il arrive, nous devons être à côté des opprimés.

Je pensai : elle est chrétienne. Bien entendu!... et moi, je viens ici... J'étais hors de moi, je n'en pouvais plus de honte...

— Au nom de quoi « il faut » ? Pour quoi faire ?

— On peut toujours sauver son âme, fit Lazare.

Elle laissa tomber la phrase sans bouger, sans même lever les yeux. Elle me donna le sentiment d'une conviction inébranlable.

Je me sentais pâlir ; j'avais, de nouveau, très mal au cœur... Pourtant, j'insistai :

— Mais vous, monsieur ?

— Oh..., fit M. Melou, les yeux perdus dans la contemplation de ses maigres doigts, je ne comprends que trop votre perplexité. Je suis perplexe moi-même, ter-ri-ble-ment perplexe... D'autant plus que... vous venez de dégager, en quelques mots, un aspect imprévu du problème... Oh, oh! (il sourit dans sa longue barbe) voilà qui est ter-ri-ble-ment intéressant. En effet, ma chère enfant, pourquoi sommes-nous encore socialistes... ou communistes?... Oui, pourquoi?...

Il parut s'abîmer dans une méditation imprévue. Il laissa peu à peu tomber, du haut de son immense buste, une petite tête longuement barbue. Je vis ses genoux anguleux. Après un silence gênant, il ouvrit d'interminables bras et, tristement, il les éleva :

— Les choses en arrivent là, nous ressemblons au paysan qui travaillerait sa terre pour l'orage. Il passerait devant ses champs, la tête basse... Il saurait la grêle inévitable

.
.
.

« Alors... le moment approchant... il se tient devant sa récolte et, comme je le fais maintenant moi-même (sans transition, l'absurde, le risible personnage devint sublime, tout à coup sa voix fluette, sa voix suave avait pris quelque chose de glaçant) il élèvera pour rien ses bras vers le ciel... en attendant que la foudre le frappe... lui et ses bras... »

Il laissa, sur ces mots, tomber ses propres bras. Il était devenu la parfaite image d'un désespoir affreux.

Je le compris. Si je ne m'en allais pas, je recommencerais à pleurer : moi-même, par contagion, j'eus un geste découragé, je suis parti, disant presque à voix basse :

— Au revoir, Lazare.

Puis, il passa dans ma voix une sympathie impossible :

— Au revoir, monsieur.

Il pleuvait à verse, je n'avais ni chapeau ni manteau. J'imaginai que le chemin n'était pas long. Je marchai pendant presque une heure, incapable de m'arrêter, glacé par l'eau qui avait trempé mes cheveux et mes vêtements.

5

Le lendemain, cette échappée dans une réalité démente était sortie de ma mémoire. Je m'éveillai bouleversé. J'étais bouleversé par la peur que je venais d'éprouver en rêve, j'étais hagard, brûlant de fièvre... Je n'ai pas touché au petit déjeuner que déposa ma belle-mère à mon chevet. Mon envie de vomir durait. Elle n'avait pour ainsi dire pas cessé depuis l'avant-veille. J'envoyai chercher une bouteille de mauvais champagne. J'en bus un verre glacé : après quelques minutes, je me suis levé pour aller vomir. Après le vomissement, je me suis recouché, j'étais légèrement soulagé, mais la nausée

ne tarda pas à revenir. J'étais pris de tremblements et de claquements de dents : j'étais évidemment malade, je souffrais d'une façon très mauvaise. Je retombai dans une sorte de sommeil affreux : toutes choses commencèrent à se décrocher, des choses obscures, hideuses, informes, qu'absolument il aurait fallu fixer ; il n'y avait aucun moyen. Mon existence s'en allait en morceaux comme une matière pourrie... Le médecin vint, il m'examina des pieds à la tête. Il décida finalement de revenir avec un autre ; à sa façon de parler, je compris que j'allais peut-être mourir (je souffrais affreusement, je sentais en moi quelque chose de coincé et j'éprouvais un violent besoin de répit : ainsi je n'avais pas la même envie de mourir que les autres jours). J'avais une grippe, compliquée de symptômes pulmonaires assez graves : inconsciemment, je m'étais exposé au froid la veille sous la pluie. Je passai trois jours dans un horrible état. A l'exception de ma belle-mère, de la bonne et des médecins, je ne vis personne. Le quatrième jour, j'allais plus mal, la fièvre n'était pas tombée. Ne me sachant pas malade, Xénie téléphona : je lui dis que je ne quittais pas la chambre et qu'elle pouvait venir me voir. Elle arriva un quart d'heure après. Elle était plus simple que je ne l'avais imaginé : elle était même très simple. Après les fantômes de la rue de Turenne, elle me paraissait humaine. J'ai fait porter une bouteille de vin blanc, lui expliquant avec peine que je prendrais plaisir à la regarder boire du vin — par goût pour elle et pour le vin — je ne pouvais boire que du bouillon de légumes, ou du jus d'orange. Elle ne fit aucune difficulté pour boire le vin. Je lui dis que, le soir où j'étais ivre, j'avais bu parce que je me sentais très malheureux.

Elle l'avait bien vu, disait-elle.

— Vous buviez comme si vous aviez voulu mourir. Le plus vite possible. J'aurais bien voulu... mais je n'aime pas empêcher de boire, et puis, moi aussi, j'avais bu.

Son bavardage m'épuisait. Cependant, il m'obligea de sortir un peu de la prostration. Je m'étonnais que la pauvre fille ait aussi bien compris, mais, pour moi, elle ne pouvait rien. Même en admettant que, plus tard, j'échappe à la maladie. Je lui pris la main, je l'attirai vers moi et la lui passai doucement sur ma joue pour que la pique la barbe rèche qui avait poussé depuis quatre jours.

Je lui dis en riant :

— Impossible d'embrasser un homme aussi mal rasé.

Elle attira ma main et l'embrassa longuement. Elle me surprit. Je ne sus pas quoi dire. Je cherchai à lui expliquer en riant — je parlais très bas comme les gens très malades : je souffrais de la gorge :

— Pourquoi m'embrasses-tu la main ? Tu le sais bien. Je suis ignoble au fond.

J'aurais pleuré à l'idée qu'elle ne pouvait rien. Je ne pouvais rien surmonter.

Elle me répondit simplement :

— Je le sais. Tout le monde sait que vous avez une vie sexuelle anormale. Moi, j'ai pensé que vous étiez surtout très malheureux. Je suis très sotte, très ricieuse. Je n'ai que des bêtises dans la tête, mais, depuis que je vous connais et que j'ai entendu parler de vos habitudes, j'ai pensé que les gens qui ont des habitudes ignobles... comme vous... c'est probablement qu'ils souffrent.

Je la regardais longuement. Elle me regardait également sans rien dire. Elle vit que, malgré moi, les larmes me coulaient des yeux. Elle n'était pas très belle mais touchante et simple : jamais je ne l'aurais pensée si vraiment simple. Je lui dis que je l'aimais bien, que, pour moi, tout devenait irréel : je n'étais peut-être pas ignoble — à tout prendre — mais j'étais un homme perdu. Il vaudrait mieux que je meure maintenant, comme je l'espérais. J'étais si épuisé par la fièvre, et par une si profonde horreur, que je ne pouvais rien lui expliquer ; d'ailleurs, moi-même, je ne comprenais rien...

Elle me dit alors, avec une brusquerie presque folle :

— Je ne veux pas que vous mourriez. Je vous soignerai, moi. J'aurais tellement voulu vous aider à vivre...

J'essayai de lui faire entendre raison :

— Non. Tu ne peux rien pour moi, personne ne peut plus rien...

Je le lui dis avec une telle sincérité, avec un désespoir si évident, que nous sommes restés silencieux l'un et l'autre. Elle-même n'osa plus rien dire. A ce moment, sa présence m'était désagréable.

Après ce long silence, une idée se mit à m'agiter intérieurement, une idée stupide, haineuse, comme si, tout à coup, il y allait de la vie, ou plutôt, en l'occasion, de plus que la vie.

Alors, brûlé de fièvre, je lui dis avec une exaspération démente :

— Écoute-moi, Xénie — j'ai commencé à pérorer et j'étais hors de moi sans raison — tu t'es mêlée à l'agitation littéraire, tu as dû lire Sade, tu as dû trouver Sade formidable — comme les autres. Ceux qui admirent Sade sont des escrocs — entends-tu ? — des escrocs...

Elle me regarda en silence, elle n'osait rien dire. Je continuai :

— Je m'énerve, je suis enragé, à bout de force, les phrases m'échappent... Mais pourquoi ont-ils fait ça avec Sade ?

Je criai presque :

— Est-ce qu'ils avaient mangé de la merde, oui ou non ?

Je râlais si follement, tout à coup, que je pus me dresser et, de ma voix cassée, je m'égosillai en toussant :

— Les hommes sont des valets de chambre... S'il y en a un qui a l'air d'un maître, il y en a d'autres qui en crévent de vanité... mais... ceux qui ne s'inclinent devant rien sont dans les prisons ou sous terre... et la prison ou la mort pour les uns... ça veut dire la servilité pour tous les autres ...

Xénie appuya doucement la main sur mon front :

— Henri, je t'en supplie — elle devenait alors, penchée sur moi, une sorte de fée souffrante et la passion inattendue de sa voix presque basse me brûlait — arrête de parler... tu es trop fiévreux pour parler encore...

Bizarrement une détente succéda à mon excitation maldive : le son étrange et envahissant de sa voix m'avait empli d'une torpeur à demi heureuse. Je regardai Xénie assez longtemps, sans rien dire, en lui souriant : je vis qu'elle avait une robe de soie bleu marine et un col blanc, des bas clairs et des souliers blancs ; son corps était élancé et paraissait joli sous cette robe ; son visage était frais sous les cheveux noirs bien peignés. Je regrettais d'être si malade.

Je lui dis sans hypocrisie :

— Tu me plais beaucoup aujourd'hui. Je te trouve belle, Xénie. Quand tu m'as appelé *Henri* et que tu m'as dit *tu*, ça m'a semblé bon.

Elle sembla heureuse, folle de joie même, pourtant folle d'inquiétude. Dans son trouble, elle se mit à genoux près de mon lit et elle m'embrassa le front ; je lui mis la main dans les

jambes sous la jupe... Je ne me sentais pas moins épuisé mais je ne souffrais plus. On frappa à la porte et la vieille bonne entra sans attendre une réponse : Xénie se releva, aussi vite qu'elle le put. Elle fit semblant de regarder un tableau, elle avait l'air d'une folle, même d'une idiote. La bonne, elle aussi, eut l'air d'une idiote : elle portait le thermomètre et une tasse de bouillon. J'étais déprimé par la stupidité de la vieille femme, rejeté dans la prostration. L'instant d'avant, les cuisses nues de Xénie étaient fraîches dans ma main, maintenant tout vacillait. Ma mémoire elle-même vacillait : la réalité était en morceaux. Rien ne restait plus que la fièvre, en moi la fièvre consumait la vie. J'introduisis le thermomètre moi-même, sans avoir le courage de demander à Xénie de tourner le dos. La vieille était partie. Bêtement, Xénie m'a regardé fouiller sous les couvertures, jusqu'au moment où le thermomètre entra. Je crois que la malheureuse eut envie de rire en me regardant, mais l'envie de rire acheva de la torturer. Elle eut l'air égaré : elle demeurait devant moi debout, décomposée, décoiffée, toute rouge; le trouble sexuel aussi était visible sur sa figure.

La fièvre avait augmenté depuis la veille. Je m'en moquais. Je souriais, mais, visiblement, mon sourire était malveillant. Il était même si pénible à voir que l'autre, près de moi ne savait plus quelle grimace faire. A son tour, ma belle-mère arriva voulant savoir ma fièvre : je lui racontai sans lui répondre que Xénie, qu'elle connaissait depuis longtemps, resterait là pour me soigner. Elle pouvait coucher dans la chambre d'Édith si elle voulait. Je le dis avec dégoût, puis recommençai à sourire méchamment, regardant les deux femmes.

Ma belle-mère me haïssait pour tout le mal que j'avais fait à sa fille; en outre, elle souffrait toutes les fois que les convenances étaient heurtées. Elle demanda :

— Vous ne voulez pas que je télégraphie à Édith de venir?

Je répondis de ma voix éraillée, avec l'indifférence d'un homme qui d'autant plus est maître de la situation qu'il est plus mal :

— Non. Je ne veux pas. Xénie peut coucher là si elle veut.

Debout, Xénie était presque tremblante. Elle serra la lèvre inférieure dans les dents pour ne pas pleurer. Ma belle-mère était ridicule. Elle avait le visage de circonstance. Ses

yeux perdus s'affolaient d'agitation, ce qui allait bien mal avec sa démarche apathique. A la fin, Xénie balbutia qu'elle allait chercher ses affaires : elle quitta la chambre sans mot dire, sans jeter un regard sur moi, mais je compris qu'elle contenait ses sanglots.

Je dis en riant à ma belle-mère :

— Qu'elle s'en aille au diable, si elle veut.

Ma belle-mère se précipita pour accompagner Xénie à la porte. Je ne savais pas si Xénie avait ou non entendu.

J'étais le détritius que chacun piétine et ma propre méchanceté s'ajoutait à la méchanceté du sort. J'avais appelé le malheur sur ma tête et je crevais là ; j'étais seul, j'étais lâche. J'avais interdit de prévenir Édith. A l'instant, je sentis un trou noir en moi, comprenant bien que jamais plus je ne pourrais la serrer contre ma poitrine. J'appelais mes petits enfants de toute ma tendresse : ils ne viendraient pas. Ma belle-mère et la vieille bonne étaient là près de moi : elles avaient bien la gueule, en effet, l'une et l'autre, à laver un cadavre et à lui ficeler la bouche pour l'empêcher de s'ouvrir risiblement. J'étais de plus en plus irritable ; ma belle-mère me fit une piqûre de camphre, mais l'aiguille était émoussée, cette piqûre me fit très mal : ce n'était rien, mais il n'était rien non plus que je pusse attendre, sinon ces infâmes petites horreurs. Ensuite tout s'en irait, même la douleur, et la douleur était alors en moi ce qui restait d'une vie tumultueuse... Je pressentais quelque chose de vide, quelque chose de noir, quelque chose d'hostile, de géant... mais plus moi... Les médecins arrivèrent, je ne sortis pas de la prostration. Ils pouvaient écouter ou palper ce qu'ils voulaient. Je n'avais plus qu'à supporter la souffrance, le dégoût, l'abjection, qu'à supporter plus loin que je ne pouvais attendre. Ils ne dirent à peu près rien ; ils n'essayèrent même pas de m'arracher de vaines paroles. Le lendemain matin, ils reviendraient, mais je devais faire le nécessaire. Je devais télégraphier à ma femme. Je n'étais plus en état de refuser.

6

Le soleil entrait dans ma chambre, il éclairait directement la couverture rouge vif de mon lit, la fenêtre ouverte à deux battants. Ce matin-là, une actrice d'opérette chantait chez elle, ses fenêtres ouvertes, à tue-tête. Je reconnus, malgré la prostration, l'air d'Offenbach de *La Vie parisienne*. Les phrases musicales roulaient et éclataient de bonheur dans sa jeune gorge. C'était :

*Vous souvient-il ma belle
D'un homme qui s'appelle
Jean-Stanislas, baron de Frascata ?*

Dans mon état, je croyais entendre une réponse ironique à une interrogation qui se précipitait dans ma tête, allant à la catastrophe. La jolie folle (je l'avais autrefois aperçue, se l'avais même désirée) continuait son chant, apparemment joulevée par une vive exultation :

*En la saison dernière,
Quelqu'un, sur ma prière,
Dans un grand bal à vous me présenta !
Je vous aimai, moi, cela va sans dire !
M'aimâtes-vous ? je n'en crus jamais rien.*

Écrivant aujourd'hui, une joie aiguë m'a porté le sang à la tête, si folle que j'aimerais chanter moi aussi.

Ce jour-là, Xénie, qui avait résolu dans le désespoir que lui donna mon attitude, à venir passer du moins la nuit près de moi, allait entrer sans plus tarder dans cette chambre ensoleillée. J'entendais le bruit d'eau qu'elle faisait dans la salle de bains. La jeune fille n'avait peut-être pas compris mes derniers mots. Je n'en avais pas de regret. Je la préférais à ma belle-mère — du moins pouvais-je un instant me distraire à ses dépens... La pensée que, peut-être, je devrais lui demander le bassin m'arrêta : je me moquais de la dégoûter, mais j'avais honte de ma situation; en être réduit à faire ça

dans mon lit par les services d'une jolie femme et la puanteur, je défailtais (à ce moment, la mort m'écoeurait jusqu'à la peur; cependant, j'aurais dû en avoir envie). La veille au soir, Xénie était revenue avec une valise, j'avais fait une grimace, j'avais grogné sans desserrer les dents. J'avais fait semblant d'être à bout, au point de ne pouvoir articuler un mot. Exaspéré, j'avais même fini par lui répondre, en grimaçant avec moins de retenue. Elle n'en avait rien vu. D'un instant à l'autre, elle allait entrer : elle s'imaginait qu'il fallait les soins d'une amoureuse pour me sauver! Quand elle frappa, j'avais réussi à m'asseoir (il me semblait que, provisoirement, j'allais un peu moins mal). J'ai répondu : *Entrez!* d'une voix presque normale, même d'une voix un peu solennelle, comme si j'avais joué un rôle.

J'ajoutai en la voyant, moins haut, sur le ton tragi-comique de la déception :

— Non, ce n'est pas la mort... ce n'est que la pauvre Xénie...

La charmante fille regarda son amant prétendu avec des yeux ronds. Ne sachant que faire, elle tomba à genoux devant mon lit.

Elle s'écria doucement :

— Pourquoi es-tu si cruel? J'aurais tellement voulu t'aider à guérir.

— Je voudrais seulement, lui répondis-je avec une amabilité de convention, que, pour l'instant, tu m'aides à me raser.

— Tu vas te fatiguer peut-être? Ne peux-tu pas rester comme tu es?

— Non. Un mort mal rasé, ça n'est pas beau.

— Pourquoi veux-tu me faire mal. Tu ne vas pas mourir. Non. Tu ne peux pas mourir...

— Imagine ce que j'endure en attendant... Si chacun pensait à l'avance... Mais quand je serai mort, Xénie, tu pourras m'embrasser comme tu voudras, je ne souffrirai plus, je ne serai plus odieux. Je t'appartiendrai tout entier...

— Henri! tu me fais si affreusement mal que je ne sais plus lequel de nous deux est malade... Tu sais, ce n'est pas toi qui va mourir, j'en suis sûre, mais moi, tu m'as mis la mort dans la tête, comme si elle n'en devait jamais sortir.

Il se passa un peu de temps. Je devenais vaguement absent.

— Tu avais raison. Je suis trop fatigué pour me raser seul,

même aidé. Il faut téléphoner au coiffeur. Il ne faut pas te fâcher, Xénie, quand je dis que tu pourras m'embrasser... C'est comme si je parlais pour moi. Sais-tu que j'ai un goût vicieux pour les cadavres...

Xénie était restée à genoux, toujours à un pas de mon lit, l'air hagard et ainsi elle me regardait sourire.

A la fin, elle baissa la tête et me demanda à voix basse :

— Qu'est-ce que tu veux dire? Je t'en supplie, tu dois tout me dire à présent, parce que j'ai peur, j'ai très peur...

Je riais. J'allais lui raconter la même chose qu'à Lazare. Mais ce jour-là c'était plus étrange. Soudain, je pensai à mon rêve : dans un éblouissement, ce que j'avais aimé au cours de ma vie surgissait, comme un cimetière aux tombes blanches sous une lumière lunaire, sous une lumière spectrale : au fond, ce cimetière était un bordel; le marbre funéraire était vivant, il était *poilu* par endroits...

Je regardai Xénie. Je pensai avec une terreur d'enfant : *maternelle!* Xénie, visiblement, souffrait. Elle dit :

— Parle... maintenant... parle... j'ai peur, je deviens folle...

Je voulais parler et je ne pouvais pas. Je m'efforçai :

— Il faudrait alors que je te raconte toute ma vie.

— Non, parle... dis seulement quelque chose... mais ne me regarde plus sans rien dire...

— Quand ma mère est morte...

(Je n'avais plus la force de parler. Je me rappelais brusquement : à Lazare, j'avais eu peur de dire « ma mère », j'avais dit, dans ma honte : « une femme âgée. »)

— Ta mère?... parle...

— Elle était morte dans la journée. J'ai couché chez elle avec Édith.

— Ta femme?

— Ma femme. J'ai pleuré sans finir, en criant. J'ai... Dans la nuit, j'étais couché à côté d'Édith, qui dormait...

Une fois de plus, je n'avais plus la force de parler. J'avais pitié de moi, j'aurais, si j'avais pu, roulé par terre, j'aurais hurlé, crié au secours, j'avais, sur l'oreiller, le peu de souffle d'un agonisant... j'avais d'abord parlé à Dirty, puis à Lazare... à Xénie, j'aurais dû demander pitié, j'aurais dû me jeter à ses pieds... Je ne le pouvais pas, mais je la méprisais de tout mon cœur. Stupidement, elle continuait de gémir et de supplier.

— Parle... Aie pitié de moi... parle-moi...

— ...Les pieds nus, je m'avançais dans le couloir en tremblant... Je tremblais de peur et d'excitation devant le cadavre, à bout d'excitation... j'étais en transe... J'enlevai mon pyjama... je me suis... tu comprends...

Si malade que je fusse, je souriais. A bout de nerfs, devant moi, Xénie baissait la tête. C'est à peine si elle bougea... mais, convulsivement, quelques secondes passèrent, qui n'en finissaient plus, elle céda, elle se laissa tomber et son corps inerte s'étala.

Je délirai et je pensai : elle est odieuse, le moment vient, j'irai jusqu'au bout. Je me glissai péniblement au bord du lit. Il me fallut un long effort. Je sortis un bras, j'attrapai le bas de sa jupe et je la retroussai. Elle poussa un cri terrible, mais sans bouger : elle eut un tremblement. Elle râlait, la joue à même le tapis, la bouche ouverte.

J'étais dément. Je lui dis :

— Tu es ici pour rendre ma mort plus sale. Déshabille-toi maintenant : ce sera comme si je crevais au bordel.

Xénie se redressa, appuyée sur les mains, elle retrouva sa voix brûlante et grave :

— Si tu continues cette comédie, me dit-elle, tu sais comment elle finira.

Elle se leva et, lentement, alla s'asseoir sur le rebord de la fenêtre : elle me regardait, sans trembler.

— Tu le vois, je vais me laisser aller... en arrière.

Elle commença, en effet, le mouvement qui, achevé, l'aurait basculée dans le vide.

Si odieux que je sois, ce mouvement me fit mal et il ajouta le vertige à tout ce qui déjà s'effondrait en moi. Je me dressai. J'étais oppressé, je lui dis :

— Reviens. Tu le sais bien. Si je ne t'aimais pas, je n'aurais pas été si cruel. J'ai peut-être voulu souffrir un peu plus.

Elle descendit sans hâte. Elle paraissait absente, le visage flétri par la fatigue.

Je pensai : je vais lui raconter l'histoire de Krakatoa. Il y avait maintenant une fuite dans ma tête, tout ce que je pensais me fuyait. Je voulais dire une chose et, tout aussitôt, je n'avais rien à dire... La vieille bonne entra portant sur un plateau le petit déjeuner de Xénie. Elle le déposa sur

une petite table à un pied. En même temps, elle me portait un grand verre de jus d'orange, mais j'avais les gencives et la langue enflammées, j'avais plus peur qu'envie de boire. Xénie versa pour elle le lait et le café. Je tenais mon verre à la main, voulant boire, je ne pouvais pas me décider. Elle vit que je m'impatientais. Je tenais un verre dans la main et je ne buvais pas. C'était un non-sens évident. Xénie, l'apercevant, voulut aussitôt me débarrasser. Elle se précipita, mais avec une telle gaucherie qu'elle renversa, en se levant, la table et le plateau : tout s'effondra dans un bruit de vaisselle cassée. Si, à ce moment, la pauvre fille avait disposé de la moindre réaction, elle aurait facilement sauté par la fenêtre. A chaque minute, sa présence à mon chevet devenait plus absurde. Elle sentait cette présence injustifiable. Elle se baissa, ramassa les morceaux épars et les disposa sur le plateau : de cette manière, elle pouvait dissimuler son visage et je ne voyais pas (mais je devinais) l'angoisse qui la décomposait. Enfin elle épongea le tapis inondé de café au lait, se servant d'une serviette de toilette. Je lui dis d'appeler la bonne, qui lui apporterait un autre déjeuner. Elle ne répondit pas, ne leva pas la tête. Je voyais qu'elle ne pouvait rien demander à la bonne, mais elle ne pouvait rester sans rien manger.

Je lui dis :

— Ouvre l'armoire. Tu verras une boîte de fer-blanc où il doit y avoir des gâteaux. Il doit y avoir une bouteille de champagne presque pleine. C'est tiède, mais si tu en veux...

Elle ouvrit l'armoire et, me tournant le dos, elle commença à manger des gâteaux, puis, comme elle avait soif, elle se servit un verre de champagne et l'avalait vite; elle mangea encore rapidement et se servit un second verre, enfin elle ferma l'armoire. Elle acheva de tout mettre en ordre. Elle était désespérée, ne sachant plus quoi faire. Je devais avoir une piqûre d'huile camphrée : je le lui dis. Elle alla préparer dans la salle de bains et demander le nécessaire à la cuisine. Après quelques minutes, elle revint avec une seringue pleine. Je me plaçai difficilement sur le ventre, et lui offrit une fesse après avoir descendu le pantalon de mon pyjama. Elle ne savait pas s'y prendre, me dit-elle.

— Alors, lui dis-je, tu vas me faire mal. Il vaudrait mieux demander à ma belle-mère...

Sans plus attendre, elle enfonça résolument l'aiguille. Il était impossible de mieux s'y prendre. De plus en plus, la présence de cette fille qui m'avait mis l'aiguille dans la fesse me déconcertait. Je parvins à me retourner, non sans mal. Je n'avais pas la moindre pudeur; elle m'aida à remonter mon pantalon. Je souhaitais qu'elle continuât de boire. Je me sentais moins mal. Elle ferait mieux, lui dis-je, de prendre dans l'armoire un verre et la bouteille, de les garder à côté d'elle et de boire.

Elle dit simplement :

— Comme tu veux.

Je pensai : si elle continue, si elle boit, je lui dirai *couche-toi* et elle se couchera, *lèche la table* et elle la lèchera... j'allais avoir une belle mort... il n'était rien qui ne me soit odieux : odieux profondément.

Je demandai à Xénie :

— Connais-tu une chanson qui commence par : *J'ai rêvé d'une fleur* ?

— Oui. Pourquoi ?

— Je voudrais que tu me la chantes. Je t'envie de pouvoir avaler même du mauvais champagne. Bois encore un peu. Il faut finir la bouteille.

— Comme tu veux.

Et elle but à longs traits.

Je continuai :

— Pourquoi tu ne chanterais pas ?

— Pourquoi : *J'ai rêvé d'une fleur* ?...

— Parce que...

— Alors. Ça ou autre chose...

— Tu vas chanter, n'est-ce pas ? J'embrasse ta main. Tu es gentille.

Elle chanta, résignée. Elle était debout, les mains vides, elle avait les yeux rivés au tapis.

*J'ai rêvé d'une fleur
Qui ne mourrait jamais.
J'ai rêvé d'un amour
Qui durerait toujours.*

Sa voix grave s'élevait avec beaucoup de cœur et hachait les derniers mots, pour finir, avec une lassitude angoissante :

*Pourquoi faut-il, hélas, que sur la Terre
Le bonheur et les fleurs soient toujours éphémères?*

.....

Je lui dis encore :

— Tu pourrais faire quelque chose pour moi.

— Je ferai ce que tu voudras.

— Cela aurait été beau si tu avais chanté nue devant moi.

— Chanté nue?

— Tu vas boire un peu plus. Tu fermes la porte à clé. Je te laisserai une place près de moi, dans mon lit. Déshabille-toi maintenant.

— Mais ce n'est pas sensé.

— Tu me l'as dit. Tu fais ce que je veux.

Je la regardai sans plus rien dire, comme si je l'avais aimée. Elle but encore lentement. Elle me regardait. Ensuite elle enleva sa robe. Elle était d'une simplicité presque folle. Elle ôta sa chemise sans hésitation. Je lui dis de prendre, au fond de la pièce, dans le réduit où pendaient les vêtements, une robe de chambre de ma femme. Elle pourrait la passer rapidement s'il le fallait, s'il arrivait quelqu'un : elle garderait ses bas et ses chaussures ; elle cacherait la robe et la chemise qu'elle venait de quitter.

Je dis encore :

— J'aurais voulu que tu chantes encore une fois. Ensuite, tu t'allongeras à côté de moi.

A la fin, j'étais troublé, d'autant qu'elle avait le corps plus joli et plus frais que la figure. Surtout elle était lourdement nue dans les bas.

Je lui dis encore, et cette fois très bas. Ce fut une sorte de supplication. Je me penchai vers elle. Je simulai l'amour brûlant dans ma voix qui tremblait.

— Par pitié, chante debout, chante à pleine gorge...

— Si tu veux, dit-elle.

Sa voix, dans sa gorge, se contractait tant l'amour et le sentiment d'être nue la troublait. Les phrases de la chanson roucoulerent dans la chambre et tout son corps sembla

brûler. Un élan, un délire semblait la perdre et secouer sa tête ivre qui chantait. O démence ! Elle pleurait lorsqu'elle s'avança follement nue vers mon lit — que je croyais un lit de mort. Elle tomba à genoux, elle tomba devant moi pour cacher ses larmes dans les draps.

Je lui dis :

— Allonge-toi près de moi et ne pleure plus...

Elle répondit :

— Je suis ivre.

La bouteille était vide sur la table. Elle se coucha. Elle avait toujours ses souliers. Elle s'étendit le derrière en l'air, enfonçant la tête dans le traversin. Qu'il était bizarre de lui dire à l'oreille avec une douceur brûlante qu'on ne trouve ordinairement que dans la nuit.

Je lui disais très bas :

— Ne pleure plus, mais j'avais besoin que tu sois folle, j'en avais besoin pour ne pas mourir.

— Tu ne mourras pas, tu dis vrai ?

— Je ne veux plus mourir. Je veux vivre avec toi... Quand tu t'es mise sur le rebord de la fenêtre, j'ai eu peur de la mort. Je songe à la fenêtre vide... j'ai eu terriblement peur... toi... et puis moi... deux morts... et la chambre vide...

— Attends, je vais fermer la fenêtre, si tu veux.

— Non. C'est inutile. Reste à côté de moi, encore plus près... je veux sentir ton souffle.

Elle s'approcha de moi, mais sa bouche avait une odeur de vin.

Elle me dit :

— Tu es brûlant.

— Je me sens plus mal, ai-je repris, j'ai peur de mourir... J'ai vécu obsédé par la peur de la mort et maintenant... je ne veux plus voir cette fenêtre ouverte, elle donne le vertige... c'est cela.

Xénie aussitôt se précipita.

— Tu peux la fermer, mais reviens... reviens vite...

Tout se troublait. Parfois, de la même façon, un sommeil irrésistible l'emporte. Inutile de parler. Déjà les phrases sont mortes, inertes, comme dans les rêves...

Je balbutiai :

— Il ne peut pas entrer...

- Qui donc, entrer ?
- J'ai peur...
- De qui as-tu peur ?
- ... De Frascata...
- Frascata ?
- Mais non, je rêvais. Il y en a un autre...
- Ce n'est pas ta femme...
- Non. Édith ne peut pas arriver... il est trop tôt...
- Mais quel autre, Henri, de qui parlais-tu ? Il faut me le dire... je m'affole... tu sais que j'ai trop bu...
- Après un pénible silence, je prononçai :
- Personne n'arrive !

Soudain, une ombre tourmentée tomba du ciel ensoleillé. Elle s'agita en claquant dans le cadre de la fenêtre. Contracté, je me repliai sur moi-même en tremblant. C'était un long tapis lancé de l'étage supérieur : un court instant j'avais tremblé. Dans mon hébétude, je l'avais cru : celui que j'appelais le « Commandeur » était entré. Il venait toutes les fois que je l'invitais. Xénie elle-même avait eu peur. Elle avait, avec moi, l'appréhension d'une fenêtre où elle venait de s'asseoir avec l'idée de se jeter. Au moment de l'irruption du tapis, elle n'avait pas crié... elle s'était, contre moi, couchée en chien de fusil, elle était pâle, elle avait le regard d'une folle.

Je perdais pied.

— C'est trop noir...

... Xénie, le long de moi s'allongea... elle eut alors l'apparence d'une morte... elle était nue... elle avait des seins pâles de prostituée... un nuage de suie noircissait le ciel... il dérobaient en moi le ciel et la lumière... un cadavre à côté de moi, j'allais mourir ?

... Même cette comédie m'échappait... c'était une comédie...

Histoire d'Antonio

I

Peu de semaines plus tard, j'avais même oublié d'avoir été malade. Je rencontrai Michel à Barcelone. Je me trouvai soudain devant lui. Assis à une table de la Criolla. Lazare lui avait dit que j'allais mourir. La phrase de Michel me rappelait un passé pénible ¹.

Je commandai une bouteille de cognac. Je commençai à boire, emplissant le verre de Michel. Je ne tardai guère à devenir ivre. Je connaissais depuis longtemps l'attraction de la Criolla. Elle manquait de charme pour moi. Un garçon vêtu en fille faisait sur la piste un tour de danse : il portait une robe de soirée décolletée jusqu'aux fesses. Les coups de talon de la danse espagnole sonnaient sur le plancher...

Je ressentis un profond malaise. Je regardais Michel. Il n'avait pas l'habitude du vice. Michel était d'autant plus gauche qu'à son tour il devenait ivre : il était agité sur sa chaise.

J'étais excédé. Je lui dis :

— Je voudrais que Lazare te voie... dans un bouge!

Il m'arrêta, surpris :

— Mais Lazare venait souvent à la Criolla.

Je me suis tourné naïvement vers Michel, comme quelqu'un de déconcerté.

— Mais oui, l'an dernier, Lazare a séjourné à Barcelone et elle passait souvent la nuit à la Criolla. Est-ce si extraordinaire?

La Criolla est en effet l'une des curiosités connues de Barcelone.

Je pensais néanmoins que Michel plaisantait. Je le lui dis : la plaisanterie était absurde, à la seule idée de Lazare, j'étais malade. Je sentais monter la colère insensée que je contenais.

Je criai, j'étais fou, j'avais pris la bouteille dans la main :
— Michel, si Lazare était devant moi, je la tuerais.

Une autre danseuse — un autre danseur — entra sur le plateau dans les éclats de rire et les cris. Il avait une perruque blonde. Il était beau, hideux, risible.

— Je veux la battre, la frapper...

C'était si absurde que Michel se leva. Il me prit par le bras. Il avait peur : je perdais toute mesure. Il était ivre, à son tour. Il eut l'air égaré, retombant sur sa chaise.

Je me calmai, regardant le danseur à la chevelure solaire.

— Lazare! Ce n'est pas elle qui s'est mal conduite, s'écria Michel. Elle m'a dit au contraire que tu l'avais violemment maltraitée, — en paroles...

— Elle te l'a dit.

— Mais elle ne t'en veut pas.

— Ne me dis plus qu'elle est venue à la Criolla. Lazare à la Criolla!...

— Elle est venue ici plusieurs fois, avec moi : elle s'y est vivement intéressée. Elle ne voulait plus en partir. Elle devait être suffoquée. Jamais elle ne m'a parlé des sottises que tu lui as dites.

Je m'étais à peu près calmé :

— Je t'en parlerai une autre fois. Elle est venue me voir au moment où j'étais à la mort! Elle ne m'en veut pas?... Moi, je ne lui pardonnerai jamais. Jamais! tu m'entends? Enfin, me diras-tu ce qu'elle venait faire à la Criolla?... Lazare?...

Je ne pouvais imaginer Lazare assise où j'étais, devant un spectacle scandaleux. J'étais dans l'hébétude. J'avais le sentiment d'avoir oublié quelque chose — que j'aurais su l'instant d'avant, qu'absolument j'aurais dû retrouver. J'aurais voulu parler, plus entièrement, parler plus fort; j'avais conscience d'une parfaite impuissance. J'achevais de devenir ivre.

Michel, préoccupé, devenait plus gauche. Il était en sueur, malheureux. Plus il réfléchissait, plus il se sentait dépassé.

— J'ai voulu lui tordre un poignet, me dit-il.

— ...

— Un jour... ici-même...

J'étais sous pression, j'aurais éclaté.

Michel, au milieu du vacarme, s'esclaffa :

— Tu ne la connais pas ! Elle me demandait de lui planter des épingles dans la peau ! Tu ne la connais pas ! Elle est intolérable...

— Pourquoi des épingles ?

— Elle voulait s'entraîner...

Je criai :

— A quoi ? s'entraîner ?

Michel rit de plus belle.

— A endurer la torture...

Soudain, il reprit son sérieux, gauchement, comme il pouvait. Il eut l'air pressé, il eut l'air idiot. Il parla aussitôt. Il enrageait :

— Il y a autre chose, que tu dois savoir, absolument. Tu le sais, Lazare envoûte ceux qui l'entendent. Elle leur semble hors de terre. Il y a des gens ici, des ouvriers, qu'elle mettait mal à l'aise. Ils l'admiraient. Puis, ils la rencontraient à la Criolla. Ici, à la Criolla, elle avait l'air d'une apparition. Ses amis, assis à la même table, étaient horrifiés. Ils ne pouvaient pas comprendre qu'elle soit là. Un jour, l'un d'entre eux, excédé, s'est mis à boire... Il était hors de lui ; il a fait comme toi, il a commandé une bouteille. Il buvait coup sur coup. J'ai pensé qu'il coucherait avec elle. Certainement, il aurait pu la tuer, il aurait mieux aimé se faire tuer pour elle, mais jamais il ne lui aurait demandé de coucher avec lui. Elle le séduisait et jamais il n'aurait compris si j'avais parlé de sa laideur. Mais à ses yeux, Lazare était une sainte. Et même, elle devait le rester. C'était un très jeune mécanicien, qui s'appelait Antonio.

Je fis ce qu'avait fait le jeune ouvrier ; je vidai mon verre et Michel, qui buvait rarement, s'était mis à ma mesure. Il entra dans un état d'extrême agitation. Moi, j'étais devant le vide, sous une lumière qui m'aveuglait, devant une extravagance qui nous dépassait.

Michel essuya la sueur de ses tempes. Il continua :

— Lazare était irritée de voir qu'il buvait. Elle l'a regardé dans les yeux et lui a dit : « Ce matin, je vous ai donné un papier à signer et vous avez signé sans lire. » Elle parlait sans la moindre ironie. Antonio a répondu : « Quelle importance ? » Lazare a répliqué : « Mais si je vous avais donné à signer une profession de foi fasciste ? » Antonio, à son tour, regarda Lazare, les yeux dans les yeux. Il était fasciné, mais hors de lui. Il a répondu posément : « Je vous tuerais. » Lazare lui dit : « Vous avez un revolver dans la poche ? » Il répondit : « Oui. » Lazare dit « Sortons. » Nous sommes sortis. Ils voulaient un témoin.

Je finissais par respirer mal. Je demandai à Michel, qui perdait son élan, de continuer sans attendre. De nouveau, il essuya la sueur de son front :

— Nous sommes allés au bord de la mer, à l'endroit où il y a des marches pour descendre. Le jour pointait. Nous marchions sans dire un mot. J'étais déconcerté, Antonio excité à froid, mais assommé par la boisson, Lazare absente, calme comme un mort!...

— Mais, c'était une plaisanterie ?

— Ce n'était pas une plaisanterie. Je laissais faire. Je ne sais pourquoi j'étais angoissé. Au bord de la mer, Lazare et Antonio sont descendus sur les marches les plus basses. Lazare a demandé à Antonio de prendre en main son revolver et de mettre le canon sur sa poitrine.

— Antonio l'a fait ?

— Il avait l'air absent, lui aussi ; il a sorti un browning de sa poche, il l'a armé et il a placé le canon contre la poitrine de Lazare.

— Et alors ?

— Lazare lui a demandé : « Vous ne tirez pas ? » Il n'a rien répondu et il est resté deux minutes sans bouger. A la fin, il a dit « non » et il a retiré le revolver...

— C'est tout ?

— Antonio avait l'air épuisé : il était pâle et, comme il faisait frais, il se mit à frissonner. Lazare a pris le revolver, elle a sorti la première cartouche. Cette cartouche était dans le canon quand elle l'avait sur la poitrine, ensuite elle a parlé à Antonio. Elle lui a dit : « Donnez-la-moi. » Elle voulait la garder en souvenir.

— Antonio la lui a donnée?

— Antonio lui a dit : « Comme vous voulez. » Elle a mis la cartouche dans son sac à main.

Michel se tut : il avait l'air plus mal à son aise que jamais. Je songeais à la mouche dans du lait. Il ne savait plus s'il devait rire ou éclater. Il ressemblait vraiment à la mouche dans du lait, ou encore au mauvais nageur qui avale de l'eau... Il ne supportait pas la boisson. A la fin, il était au bord des larmes. A travers la musique, il gesticulait bizarrement, comme s'il devait se débarrasser d'un insecte :

— Imaginerais-tu une histoire plus absurde? me dit-il encore.

La sueur, en coulant du front, avait commandé sa gesticulation.

2

L'histoire m'avait abasourdi.

Je pus demander encore à Michel — nous étions malgré tout lucides — comme si nous n'étions pas ivres, mais obligés d'avoir une attention désespérée :

— Tu peux me dire quel homme était Antonio?

Michel me désigna un garçon à une table voisine, me disant qu'il lui ressemblait.

— Antonio? il avait l'air emporté... Il y a quinze jours, on l'a arrêté : c'est un agitateur.

J'interrogeai encore aussi gravement que je pouvais :

— Peux-tu me dire ce qu'est la situation politique à Barcelone? Je ne sais rien.

— Tout va sauter...

— Pourquoi Lazare ne vient-elle pas?

— Nous l'attendons d'un jour à l'autre.

Lazare allait donc venir à Barcelone, afin de participer à l'agitation.

Mon état d'impuissance devint si pénible que, sans Michel, cette nuit aurait pu mal finir.

Michel avait lui-même la tête à l'envers, mais il réussit

à me faire rasseoir. Je tentais, non sans difficulté, de me rappeler le ton de voix de Lazare, qui, un an plus tôt, avait occupé l'une de ces chaises.

Lazare parlait toujours de sang-froid, lentement, avec un ton de voix intérieur. Je riais en songeant à n'importe quelle phrase lente que j'avais entendue. J'aurais voulu être Antonio. Je l'aurais tuée... L'idée que, peut-être, j'aimais Lazare m'arracha un cri qui se perdit dans le tumulte. J'aurais pu me mordre moi-même. J'avais l'obsession du revolver — le besoin de tirer, de vider les balles... dans son ventre... dans sa... Comme si je tombais dans le vide avec des gestes absurdes, comme, en rêve, nous tirons des coups de feu impuissants.

Je n'en pouvais plus : je dus, pour me retrouver, faire un grand effort. Je dis à Michel :

— J'ai horreur de Lazare à tel point que j'en ai peur.

Devant moi, Michel avait l'air d'un malade. Il faisait lui-même un effort surhumain pour se tenir. Il se prit le front dans les mains, ne pouvant s'empêcher de rire à moitié :

— En effet, selon elle, tu lui avais manifesté une haine si violente... Elle-même en a eu peur. Moi aussi, je la hais.

— Tu la hais ! Il y a deux mois, elle est venue me voir dans mon lit quand elle a cru que j'allais mourir. On l'a fait entrer ; elle s'est avancée vers mon lit sur la pointe des pieds. Quand je l'ai vue au milieu de ma chambre, elle est restée sur la pointe des pieds, immobile : elle avait l'air d'un épouvantail immobile au milieu d'un champ...

« Elle était, à trois pas, aussi pâle que si elle avait regardé un mort. Il y avait du soleil dans la chambre, mais elle, Lazare, elle était noire, elle était noire comme le sont les prisons. C'était la mort qui l'attirait, me comprends-tu ? Quand soudain je l'ai vue, j'ai eu si peur que j'ai crié.

— Mais, elle ?

— Elle n'a pas dit un mot, elle n'a pas bougé. Je l'ai injuriée. Je l'ai traitée de sale conne. Je l'ai traitée de curé. J'en suis même arrivé à lui dire que j'étais calme, de sang-froid, mais je tremblais de tous mes membres. Je bégayais, je perdais ma salive. Je lui ait dit que c'était pénible de mourir, mais de voir en mourant un être aussi abject, c'était trop. J'aurais voulu que mon bassin soit plein, je lui aurais lancé la merde à la figure.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Elle a dit à ma belle-mère qu'il valait mieux qu'elle s'en aille, sans élever la voix.

Je riais. Je riais. Je voyais double et je perdais la tête.

Michel, à son tour, s'esclaffa :

— Elle est partie ?

— Elle est partie. J'ai mouillé mes draps de transpiration. J'ai cru mourir au moment même. Mais, à la fin de la journée, j'allais mieux, j'ai senti que j'étais sauvé... Comprends-moi bien, j'ai dû lui faire peur. Sinon, ne le penses-tu pas ? je serais mort !

Michel était prostré, il se redressa : il souffrait mais, en même temps, il avait l'air qu'il aurait eu s'il venait d'assouvir sa vengeance ; il délirait :

— Lazare aime les petits oiseaux : elle le dit, mais elle ment. Elle ment, entends-tu ? Elle a une odeur de tombe. Je le sais : je l'ai prise un jour dans mes bras...

Michel se leva. Il était blême. Il dit, avec une expression de stupidité profonde :

— Il vaut mieux que j'aille aux toilettes.

Je me levai moi-même. Michel s'éloigna pour aller vomir. Tous les cris de la Criolla dans la tête, j'étais debout, perdu dans la cohue. Je ne comprenais plus : eussé-je crié, personne ne m'aurait entendu, eussé-je crié, même à tue-tête. Je n'avais rien à dire. Je n'avais pas fini de m'égarer. Je riais. J'aurais aimé cracher à la figure des autres.

Le bleu du ciel

I

En me réveillant, la panique me prit — à l'idée de me trouver devant Lazare. Je me suis habillé rapidement pour aller télégraphier à Xénie de me rejoindre à Barcelone. Pourquoi avais-je quitté Paris sans avoir couché avec elle? Je l'avais supportée, assez mal, tout le temps que j'étais malade, pourtant, une femme qu'on n'aime guère est plus supportable si l'on fait l'amour avec elle. J'en avais assez de faire l'amour avec des prostituées.

J'avais peur de Lazare honteusement. Comme si j'avais eu des comptes à lui rendre. Je me souvenais du sentiment absurde que j'avais éprouvé à la Criolla. J'avais tellement peur à l'idée de la rencontrer que je n'avais plus de haine pour elle. Je me levai et m'habillai hâtivement pour télégraphier. Dans mon désespoir, j'avais été heureux pendant près d'un mois. Je sortais d'un cauchemar, maintenant le cauchemar me rattrapait.

J'expliquai à Xénie, dans mon télégramme, que je n'avais pas eu jusque-là d'adresse durable. Je souhaitais qu'elle vienne à Barcelone au plus vite.

J'avais rendez-vous avec Michel. Il avait l'air préoccupé. Je l'ai emmené déjeuner dans un petit restaurant du Paralello, mais il mangea peu, il but encore moins. Je lui dis que je ne lisais pas les journaux. Il me répondit, non sans ironie, que la grève générale était prévue pour le lendemain. Je ferais mieux d'aller à Calella où je retrouverais des amis.

Je tenais, au contraire, à rester à Barcelone où j'assisterais aux troubles, s'il y en avait. Je ne voulais pas m'en mêler, mais je disposais d'une voiture qu'un de mes amis, qui séjournait alors à Calella, m'avait prêtée pour une semaine. S'il avait besoin d'une voiture, je pouvais le conduire. Il éclata de rire, avec une franche hostilité. Il était sûr d'appartenir à un autre bord : il était sans argent, prêt à tout pour aider la révolution. Je pensai : dans une émeute, il sera, comme il est d'ordinaire, dans la lune, il se fera bêtement tuer. Toute l'affaire me déplaisait : en un sens, la révolution faisait partie du cauchemar dont j'avais cru sortir. Je ne me rappelais pas sans un sentiment de gêne la nuit passée à la Criolla. Michel lui-même. Cette nuit, je le suppose, le préoccupait, elle le préoccupait et l'accablait. Il trouva un ton indéfinissable, — provocant, angoissé — pour me dire à la fin que Lazare était arrivée la veille.

Devant Michel, et surtout, devant ses sourires — encore que la nouvelle m'eût déconcerté par sa brusquerie — j'étais en apparence indifférent. Rien ne pouvait faire, lui dis-je, que je sois un ouvrier du pays et non un riche Français en Catalogne pour son agrément. Mais une voiture pouvait être utile en certains cas, même en des circonstances risquées (je me le demandai aussitôt : je pourrais regretter cette proposition : je ne pouvais pas éviter de voir que je m'étais, de cette manière, jeté dans les pattes de Lazare; Lazare avait oublié ses désaccords avec Michel, elle n'aurait pas le même mépris pour un instrument utile, or il n'était rien qui, plus que Lazare, pût me faire trembler).

Je quittai Michel excédé. Je ne pouvais pas nier en moi-même que j'avais mauvaise conscience à l'égard des ouvriers. C'était insignifiant, insoutenable, mais j'étais d'autant plus déprimé que ma mauvaise conscience à l'égard de Lazare était du même ordre. Dans un tel moment, je le voyais, ma vie n'était pas justifiable. J'en avais honte. Je décidai de passer la fin de la journée et la nuit à Calella. Je n'avais plus envie, ce soir-là, de traîner dans les bas quartiers. J'étais incapable pourtant de rester dans ma chambre à l'hôtel.

Après une vingtaine de kilomètres dans la direction de Calella (à peu près la moitié du chemin), je changeai d'avis. Je pouvais avoir à mon hôtel une réponse télégraphique de Xénie.

Je revins à Barcelone. J'étais mal impressionné. Si les désordres commençaient, Xénie ne pourrait plus me rejoindre. Il n'y avait pas encore de réponse : j'envoyai un nouveau télégramme demandant à Xénie de partir le soir même sauf impossible. Je ne doutais plus que, si Michel utilisait ma voiture, je n'eusse toutes chances de me trouver devant Lazare. Je détestai la curiosité qui m'engageait à participer, de très loin, à la guerre civile. En fait d'être humain, décidément, j'étais injustifiable; surtout je m'agitais inutilement. Il était à peine cinq heures et le soleil était brûlant. Au milieu de la rue, j'aurais voulu parler aux autres; j'étais perdu au milieu d'une foule aveugle. Je ne me sentais ni moins stupide, ni moins impuissant qu'un enfant en bas âge. Je revins à l'hôtel; je n'avais toujours pas de réponse à mes télégrammes. Décidément, j'aurais voulu me mêler aux passants et parler, mais à la veille de l'insurrection, c'était impossible. J'aurais voulu savoir si l'agitation avait commencé dans les quartiers ouvriers. L'aspect de la ville n'était pas normal, mais je n'arrivais pas à prendre les choses au sérieux. Je ne savais quoi faire et je changeai d'avis deux ou trois fois. Je décidai finalement de rentrer à l'hôtel et de m'étendre sur mon lit : il y avait quelque chose de trop tendu, d'excité, pourtant de déprimé dans toute la ville. Je passai par la place de Catalogne. J'allais trop vite : un homme, probablement ivre, se mit tout à coup devant ma voiture. Je donnai un violent coup de frein et je pus l'éviter, mais j'avais ébranlé mes nerfs. Je suis à grosses gouttes. Un peu plus loin, sur la Rambla, je crus reconnaître Lazare en compagnie de M. Melou vêtu d'une jaquette grise et coiffé d'un canotier. L'appréhension me rendait malade (je le sus plus tard avec certitude, M. Melou n'était pas venu à Barcelone).

A l'hôtel, refusant l'ascenseur, je grimpai l'escalier. Je me suis jeté sur un lit. J'entendis le bruit de mon cœur sous mes os. Je sentis le battement des veines, pénible, à chaque temps. Longtemps, je me perdis dans le tremblement de l'attente. Je me passai de l'eau sur la figure. J'avais très soif. Je téléphonai à l'hôtel où Michel était descendu. Il n'était pas là. Je demandai alors Paris. Il n'y avait personne dans l'appartement de Xénie. Je consultai un indicateur et je calculai qu'elle pouvait déjà être à la gare. J'essayai d'avoir

mon appartement, qu'en l'absence de ma femme ma belle-mère continuait d'habiter provisoirement. Je pensais que ma femme pouvait être rentrée. Ma belle-mère répondit : Édith était restée en Angleterre avec les deux enfants. Elle me demanda si j'avais reçu un pneumatique qu'elle avait mis sous enveloppe, peu de jours auparavant : elle l'avait transmis par avion. Je me rappelai avoir oublié dans ma poche une lettre d'elle, qu'ayant reconnu l'écriture, je n'avais pas ouverte. J'affirmai que oui et je raccrochai, agacé d'avoir entendu une voix hostile.

L'enveloppe, chiffonnée dans ma poche, était vieille de plusieurs jours. Après l'avoir ouverte, je reconnus l'écriture de Dirty sur le pneumatique. Je doutais encore et je déchirai fébrilement la bande extérieure. Il faisait affreusement chaud dans la chambre : c'était comme si je ne devais jamais arriver à déchirer jusqu'au bout et je sentais la sueur ruisseler sur ma joue. Je vis cette phrase qui m'horrifia : « Je me traîne à tes pieds » (la lettre commençait ainsi, très bizarrement). Ce dont elle voulait que je la pardonne était d'avoir manqué du courage de se tuer. Elle était venue à Paris pour me revoir. Elle attendait que je l'appelle à son hôtel. Je me sentis très misérable : je me demandai un instant, j'avais de nouveau décroché l'appareil, si je trouverais même les mots. Je réussis à demander l'hôtel à Paris. L'attente me tua. Je regardai le pneumatique : il était daté du 30 septembre et nous étions le 4 octobre. Désespéré, je sanglotai. Après un quart d'heure, l'hôtel répondit que M^{lle} Dorothea S... était sortie (Dirty n'était que l'abréviation, provocante, de Dorothea) : je donnai les indications nécessaires. Elle pouvait m'appeler dès qu'elle rentrerait. Je raccrochai : c'était plus que ma tête ne pouvait supporter.

J'avais l'obsession du vide. Il était neuf heures. En principe, Xénie était dans le train de Barcelone et, rapidement, se rapprochait de moi : j'imaginai la vitesse du train brillant de lumières dans la nuit se rapprochant de moi dans un bruit terrible. Je crus voir passer une souris, peut-être un cafard, quelque chose de noir, sur le plancher de la chambre, entre mes jambes. C'était sans doute une illusion causée par la fatigue. J'avais une sorte de vertige. J'étais paralysé, ne pouvant bouger de l'hôtel dans l'attente du téléphone : je

ne pouvais rien éviter; la moindre initiative m'était retirée. Je descendis dîner dans la salle à manger de l'hôtel. Je me levai chaque fois que j'entendais le téléphone. Je craignais que, par erreur, la téléphoniste appelât ma chambre. Je me fis donner l'indicateur et j'envoyai chercher des journaux. Je voulais les heures des trains qui vont de Barcelone à Paris. J'avais peur qu'une grève générale m'empêchât d'aller à Paris. Je voulus lire les journaux de Barcelone, et je lisais mais ne comprenais pas ce que je lisais. Je pensai qu'au besoin, j'irais jusqu'à la frontière avec la voiture.

Je fus appelé à la fin du dîner : j'étais calme, mais je suppose que si l'on avait tiré un coup de revolver près de moi, je l'aurais à peine entendu. C'était Michel. Il me demandait de venir le rejoindre. Je lui dis que, pour l'instant, je ne le pouvais pas, à cause du coup de téléphone que j'attendais, mais que, s'il ne pouvait passer à mon hôtel, je le rejoindrais au cours de la nuit. Michel me donna l'adresse où le retrouver. Il voulait absolument me voir. Il parlait comme celui qu'on a chargé de donner des ordres, et qui tremble à l'idée d'oublier quelque chose. Il raccrocha. Je donnai un billet au standardiste et je retournai dans ma chambre où je m'étendis. Il faisait dans cette chambre une chaleur pénible. J'avalai un verre d'eau pris au lavabo : l'eau était tiède. Je retirai mon veston et ma chemise. Je vis mon torse nu dans la glace. Je m'étendis encore une fois sur mon lit. On frappa pour me porter un télégramme de Xénie : comme je l'avais imaginé, elle arriverait le lendemain par le rapide de midi. Je me lavai les dents. Je me frottai le corps avec une serviette mouillée. Je n'osais pas aller aux cabinets de peur de manquer l'appel du téléphone. Je voulus tromper l'attente en comptant jusqu'à cinq cents. Je n'allai pas jusqu'au bout. Je pensai que rien ne valait la peine de se mettre en un tel état d'angoisse. N'était-ce pas un non-sens criant? Depuis l'attente à Vienne, je n'avais rien connu de plus cruel. A dix heures et demie, le téléphone sonna : j'étais en communication avec l'hôtel où Dirty était descendue. Je demandai à lui parler personnellement. Je ne pouvais comprendre qu'elle me fit parler par un autre. La communication était mauvaise, mais je réussis à rester calme et à parler clairement. Comme si j'étais le seul être calme dans ce cauchemar. Elle n'avait pu téléphoner elle-même, parce qu'au moment où elle était

rentrée, elle s'était immédiatement décidée à partir. Elle avait tout juste eu le temps de prendre le dernier train pour Marseille : elle irait de Marseille en avion jusqu'à Barcelone, où elle arriverait à deux heures dans l'après-midi. Elle n'avait pas eu le temps matériel, elle n'avait pu me prévenir elle-même. Pas un seul instant, je n'avais pensé revoir Dirty le lendemain, je n'avais pas pensé qu'elle pouvait prendre l'avion à Marseille. Je n'étais pas heureux mais presque hébété, assis sur mon lit. Je voulus me rappeler le visage de Dirty, l'expression trouble de son visage. Le souvenir que j'avais m'échappait. Je pensai qu'elle ressemblait à Lotte Lenia, mais, à son tour, le souvenir de Lotte Lenia m'échappait. Je me rappelai seulement Lotte Lenia dans *Mahagonny* : elle avait un tailleur noir d'allure masculine, une jupe très courte, un large canotier, des bas roulés au-dessus du genou. Elle était grande et mince, il me semblait aussi qu'elle était rousse. De toute façon, elle était fascinante. Mais l'expression du visage m'avait échappé. Assis sur le lit, j'étais vêtu d'un pantalon blanc, les pieds et le torse nus. Je cherchai à me rappeler la chanson de bordel de *L'Opéra de quat'sous*. Je ne pus retrouver les paroles allemandes, mais seulement les françaises. J'avais le souvenir, erroné, de Lotte Lenia la chantant. Ce souvenir vague me déchirait. Je me levai pieds nus et je chantai très bas mais déchiré :

*Le navire de haut bord
Cent canons au bâbord
BOM-BAR-DE-RA le port...*

Je pensai : il y aura demain la révolution dans Barcelone...
J'avais beau avoir trop chaud, j'étais transi...

J'allai vers la fenêtre ouverte. Il y avait du monde dans la rue. On sentait que la journée avait été brûlante de soleil. Il y avait plus de fraîcheur au dehors que dans la chambre. Il fallait que je sorte. Je passai une chemise, un veston, je me chaussai le plus vite possible, et je descendis dans la rue.

J'entrai dans un bar très éclairé où j'avalai rapidement une tasse de café : il était trop chaud, je me brûlai la bouche. J'avais tort, évidemment, de boire du café. J'allai prendre ma voiture pour me rendre où Michel m'avait demandé de venir le rejoindre. Je fis marcher mon klaxon : Michel viendrait lui-même ouvrir la porte de l'immeuble.

Michel me fit attendre. Il me fit attendre à n'en plus finir. J'espérai finalement qu'il ne viendrait pas. Dès l'instant où ma voiture s'était arrêtée devant l'immeuble indiqué, j'avais eu la certitude de me trouver devant Lazare. Je pensai : Michel a beau me détester, il sait que je ferai comme lui, que j'oublierai les sentiments que Lazare m'inspire, pour peu que les circonstances le demandent. Il avait d'autant plus raison de le penser que, dans le fond, j'étais obsédé par Lazare; dans ma stupidité j'avais envie de la revoir; j'éprouvai alors un insurmontable besoin d'embrasser ma vie entière en un même temps : toute l'extravagance de ma vie.

Mais les choses se présentaient mal. Je serais réduit à m'asseoir dans un coin sans dire un mot : sans doute, dans une chambre pleine de monde, dans la situation d'un accusé, qui doit comparaître, mais que, par pitié, l'on oublie. A coup sûr, je n'aurais pas l'occasion d'exprimer mes sentiments à Lazare, elle penserait donc que je regrettais, que mes insultes étaient à mettre au compte de la maladie. Je pensai encore tout à coup : le monde serait plus supportable pour Lazare s'il m'arrivait malheur; elle doit sentir en moi le crime qui exige une réparation... Elle inclinera à me placer dans une mauvaise histoire; même en ayant conscience, elle pourra se dire qu'il vaut mieux exposer une vie aussi décevante que la mienne, plutôt que celle d'un ouvrier. Je m'imaginai tué, Dirty apprenant ma mort à l'hôtel. J'étais au volant de la voiture et je mis le pied sur le démarreur. Mais je n'osai pas appuyer. Je fis même, au contraire, marcher le klaxon à plusieurs reprises, me contentant d'espérer que Michel ne viendrait pas. Au point où j'en étais, je devais aller au bout de chaque chose que le sort me proposait. Je me représentais

malgré moi, avec une sorte d'admiration, la tranquillité et l'audace incontestable de Lazare. Je ne prenais plus l'affaire au sérieux. Elle n'avait pas de sens à mes yeux : Lazare s'entourait de gens comme Michel, incapables de viser, tirant comme on bâille. Et pourtant, elle avait l'esprit de décision et la fermeté d'un homme à la tête d'un mouvement. Je riais en pensant : tout au contraire, je n'ai su que perdre la tête. Je me rappelais ce que j'avais lu sur les terroristes. Depuis quelques semaines, ma vie m'avait éloigné de préoccupations analogues à celles des terroristes. Le pis, évidemment, serait d'aboutir au moment où je n'agirais plus selon mes passions, mais selon celles de Lazare. Dans la voiture, attendant Michel, j'adhérais au volant — comme une bête prise au piège. L'idée que *j'appartenais* à Lazare, qu'elle me possédait, m'étonnait... Je me souvenais : comme Lazare, j'avais été sale quand j'étais enfant. C'était un souvenir pénible. En particulier, je me rappelais ceci de déprimant. J'avais été pensionnaire dans un lycée. Je passais les heures d'études à m'ennuyer, je restais là, presque immobile, souvent la bouche ouverte. Un soir, à la lumière du gaz, j'avais levé mon pupitre devant moi. Personne ne pouvait me voir. J'avais saisi mon porte-plume, le tenant, dans le poing droit fermé, comme un couteau, je me donnai de grands coups de plume d'acier sur le dos de la main gauche et sur l'avant-bras. Pour voir... Pour voir, et encore : *Je voulais m'endurcir contre la douleur*. Je m'étais fait un certain nombre de blessures sales, moins rouges que noirâtres (à cause de l'encre). Ces petites blessures avaient la forme d'un croissant, qui avait en coupe la forme de la plume.

Je descendis de la voiture et ainsi je vis le ciel étoilé par-dessus ma tête. Après vingt années, l'enfant qui se frappait à coups de porte-plume attendait, debout sous le ciel, dans une rue étrangère, où jamais il n'était venu, il ne savait quoi d'impossible. Il y avait des étoiles, un nombre infini d'étoiles. C'était absurde, absurde à crier, mais d'une absurdité hostile. J'avais hâte que le jour, le soleil, se levât. Je pensais qu'au moment où les étoiles disparaîtraient, je serais certainement dans la rue. En principe, j'avais moins peur du ciel étoilé que de l'aube. Il me fallait attendre, attendre deux heures... Je me rappelai avoir vu passer, vers deux heures de l'après-midi, sous un beau soleil, à Paris — j'étais sur le

pont du Carrousel — une camionnette de boucherie : les cous sans tête des moutons écorchés dépassaient des toiles et les blouses rayées bleu et blanc des bouchers éclataient de propreté : la camionnette allait lentement, en plein soleil. Quand j'étais enfant, j'aimais le soleil : je fermais les yeux et, à travers les paupières, il était rouge. Le soleil était terrible, il faisait songer à une explosion : était-il rien de plus solaire que le sang rouge coulant sur le pavé, comme si la lumière éclatait et tuait ? Dans cette nuit opaque, je m'étais rendu ivre de lumière ; ainsi, de nouveau, Lazare n'était devant moi qu'un oiseau de mauvais augure, un oiseau sale et négligeable. Mes yeux ne se perdaient plus dans les étoiles qui luisaient au-dessus de moi réellement, mais dans le bleu du ciel de midi. Je les fermais pour me perdre dans ce bleu brillant : de gros insectes noirs en surgissaient comme des trombes en bourdonnant. De la même façon que surgirait, le lendemain, à l'heure éclatante du jour, tout d'abord point imperceptible, l'avion qui porterait Dorothea... J'ouvris les yeux, je revis les étoiles sur ma tête, mais je devenais fou de soleil et j'avais envie de rire : le lendemain, l'avion, si petit et si loin qu'il n'atténuerait en rien l'éclat du ciel, m'apparaîtrait semblable à un insecte bruyant et, comme il serait chargé, dans la cage vitrée, des rêves démesurés de Dirty, il serait dans les airs, à ma tête d'homme minuscule, debout sur le sol — au moment où en elle la douleur déchirerait plus profondément que d'habitude — ce qu'est une impossible, une adorable « mouche des cabinets ». J'avais ri et ce n'était plus seulement l'enfant triste aux coups de porte-plume, qui allait, dans cette nuit, le long des murs : j'avais ri *de la même façon* quand j'étais petit et que j'étais certain qu'un jour, *moi*, parce qu'une insolence heureuse me portait, je devrais tout renverser, de toute nécessité tout renverser.

3

Je ne comprenais plus comment j'avais pu avoir peur de Lazare. Si, au bout de quelques minutes d'attente, Michel ne venait pas, je m'en irais. J'étais assuré qu'il ne viendrait

pas : j'attendais par excès de bonne conscience. Je n'étais pas loin de m'en aller, lorsque s'ouvrit la porte de l'immeuble. Michel vint à moi. Il avait, à vrai dire, un aspect d'homme qui vient de l'autre monde. Il avait la mine d'un égosillé... Je lui dis que j'allais m'en aller. Il me répondit que « là-haut », la discussion était si désordonnée, si bruyante, que personne ne s'entendait.

Je lui demandai :

— Lazare est là ?

— Naturellement. C'est elle qui est la cause de tout... Il est inutile que tu montes. Je n'en peux plus... J'irai prendre un verre avec toi.

— Parlons d'autre chose?...

— Non. Je crois que je ne pourrais pas. Je vais te dire...

— C'est ça. Explique-toi.

Je n'avais que vaguement le désir de savoir : à ce moment, je trouvais Michel risible, à plus forte raison, ce qui s'agitait « là-haut ».

— Il s'agit d'un coup de main avec une cinquantaine de types, de vrais « pistoleros », tu sais... C'est sérieux. Lazare veut attaquer la prison.

— Quand ça ? Si ce n'est pas demain, j'y vais. J'amènerai des armes. J'amènerai quatre hommes dans la voiture.

Michel cria :

— C'est ridicule.

— Ah !

J'éclatai de rire.

— Il ne faut pas attaquer la prison. C'est absurde.

Michel avait dit cela à tue-tête. Nous étions arrivés dans une rue passante. Je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Ne crie pas si fort...

Je l'avais décontenancé. Il s'arrêta, regardant autour de lui. Il eut une expression d'angoisse. Michel n'était qu'un enfant, un hurluberlu.

Je lui dis en riant :

— C'est sans importance : tu parlais français...

Rassuré aussi vite qu'il avait pris peur, il se mit à son tour à rire. Mais dès lors il ne cria plus ; même il perdit le ton méprisant qu'il avait pour me parler. Nous étions devant un café, où nous avons pris une table à l'écart.

Il s'expliqua :

— Tu vas comprendre pourquoi il ne faut pas attaquer

la prison. Ça n'a pas d'intérêt. Si Lazare veut un coup de main à la prison, ce n'est pas parce que c'est utile, mais pour ses idées. Lazare a le dégoût de tout ce qui ressemble à la guerre, mais comme elle est folle, elle est malgré tout pour l'action directe, et elle veut tenter un coup de main. Moi, j'ai proposé d'attaquer un dépôt d'armes et elle ne veut pas en entendre parler parce que, suivant elle, c'est retomber dans la vieille confusion de la révolution et de la guerre! Tu ne connais pas les gens d'ici. Les gens d'ici sont merveilleux, mais ils sont marteaux : ils l'écoutent!...

— Tu ne m'as pas dit pourquoi il ne faut pas attaquer la prison.

Au fond, j'étais fasciné par l'idée d'une prison attaquée, et je trouvais bien que les ouvriers écoutent Lazare. D'un coup, l'horreur que m'inspirait Lazare était tombée. Je pensai : elle est macabre, mais elle est la seule qui comprenne : les ouvriers espagnols aussi comprennent la Révolution...

Michel continuait l'explication, parlant pour lui seul :

— C'est évident : la prison ne sert à rien. Ce qu'il faut d'abord, c'est trouver des armes. Il faut armer les ouvriers. Si le mouvement séparatiste ne met pas les armes dans les mains des ouvriers, quel sens a-t-il? La preuve, c'est que les dirigeants catalanistes sont fichus de rater leur coup, parce qu'ils tremblent à l'idée de mettre des armes dans les mains des ouvriers... C'est clair. Il faut d'abord attaquer un dépôt d'armes.

Une autre idée me vint : qu'ils déraillaient tous.

Je recommençais à penser à Dirty : pour mon compte, j'étais mort de fatigue, de nouveau angoissé.

Je demandai vaguement à Michel :

— Mais quel dépôt d'armes?

Il n'eut pas l'air d'entendre.

J'insistai : sur ce point, il ne savait rien, la question s'imposait, elle était même embarrassante, mais il n'était pas du pays.

— Lazare est-elle plus avancée?

— Oui. Elle a un plan de la prison.

— Veux-tu que nous parlions d'autre chose?

Michel me dit qu'il devait me quitter assez vite.

Il resta tranquille un moment sans dire un mot. Puis il reprit :

— Je pense que ça va mal tourner. La grève générale est prévue pour demain matin, mais chacun ira de son côté et tout le monde se fera bousiller par les gardes civils. Je finirai par croire que c'est Lazare qui a raison.

— Comment ça ?

— Oui. Les ouvriers ne se mettront jamais ensemble et ils se feront battre.

— Le coup de main sur la prison est-il impossible ?

— Est-ce que je sais, moi ? Je ne suis pas militaire...

J'étais excédé. Il était deux heures du matin. Je proposai un rendez-vous à Michel dans un bar de la Rambla. Il viendrait quand les choses seraient plus claires et me dit qu'il y serait vers cinq heures. Je faillis lui dire qu'il avait tort de s'opposer au projet contre la prison, mais j'en avais assez. J'accompagnai Michel jusqu'à la porte où je l'avais attendu et où j'avais laissé la voiture. Nous n'avions plus rien à nous dire. J'étais content du moins de n'avoir pas rencontré Lazare.

4

J'allai aussitôt jusqu'à la Rambla. J'abandonnai la voiture. J'entrai dans le *barrio chino*. Je n'étais pas en quête de filles, mais le *barrio chino* était le seul moyen de tuer le temps, la nuit, pendant trois heures. A cette heure-là, je pouvais entendre chanter des andalous, des chanteurs de *cants jondo*. J'étais hors de moi, exaspéré, l'exaspération du *cants jondo* était la seule chose qui pût s'accorder à ma fièvre. J'entrai dans un cabaret misérable : au moment où j'entrai, une femme presque difforme, une femme blonde, avec une face de bouledogue, s'exhibait sur une petite estrade. Elle était presque nue : un mouchoir de couleur autour des reins ne dissimulait pas le sexe très noir. Elle chantait et dansait du ventre. J'étais à peine assis qu'une autre fille, non moins hideuse, vint à ma table. Je dus boire un verre avec elle. Il y avait beaucoup de monde, à peu près la même assistance qu'à la Criolla, mais plus sordide. Je fis semblant de ne pas savoir parler espagnol. Une seule fille était jolie et jeune. Elle me

regarda. Sa curiosité ressemblait à une passion subite. Elle était entourée de monstres à têtes et à poitrines de matrone dans des châles crasseux. Un jeune garçon, presque un enfant, dans un maillot de marin, les cheveux ondulés et les joues fardées, s'approcha de la fille qui me regardait. Il avait un aspect farouche : il eut un geste obscène, éclata de rire, puis alla s'asseoir plus loin. Une femme voûtée, très vieille, couverte d'un mouchoir paysan, entra avec un panier. Un chanteur vint s'asseoir sur l'estrade avec un guitariste; après quelques mesures de la guitare, il se mit à chanter... de la manière la plus éteinte. A ce moment, j'aurais eu peur qu'il chantât, comme d'autres, en me déchirant de ses cris. La salle était grande : à l'une des extrémités un certain nombre de filles, assises en rang, attendaient les clients pour danser : elles danseraient avec les clients dès que les tours de chants seraient finis. Ces filles étaient à peu près jeunes, mais laides, habillées de robes misérables. Elles étaient maigres, mal nourries : les unes somnolaient, d'autres souriaient comme des sottés, d'autres, subitement, donnaient sur l'estrade de petits coups de talon précipités. Elles poussaient alors un *olé* sans écho. L'une d'elles, vêtue d'une robe de toile bleu pâle, à demi passée, avait un visage maigre et blême sous la chevelure flasse : évidemment, elle mourrait avant quelques mois. J'avais besoin de ne plus m'occuper de moi, du moins pour l'instant, j'avais besoin de m'occuper des autres et de bien savoir que chacun, sous son propre crâne, était en vie. Je restai sans parler, peut-être une heure, à observer tous mes semblables dans la salle. Ensuite j'allai dans une autre boîte, au contraire pleine d'animation : un très jeune ouvrier en bleus tournoyait avec une fille en robe de soirée. La robe de soirée laissait passer les bretelles sales de la chemise, mais la fille était désirable. D'autres couples tournoyaient : je me décidai vite à m'en aller. Je n'aurais pu supporter plus longtemps une excitation quelconque.

Je retournai sur la Rambla, j'achetai des journaux illustrés et des cigarettes : il était à peine quatre heures. Assis à la terrasse d'un café, je tournais des pages de journaux sans rien en voir. Je m'efforçais de ne penser à rien. Je n'y arrivais pas. Une poussière vide de sens se soulevait en moi. J'aurais voulu me souvenir de ce qu'était réellement Dirty. Ce qui revenait vaguement à la mémoire était en moi quelque chose d'impos-

sible, d'affreux, et surtout d'étranger. L'instant d'après, j'imaginai puérilement que j'irais manger avec elle dans un restaurant du port. Nous mangerions toutes sortes de choses fortes que j'aimais, ensuite nous irions à l'hôtel : elle dormirait et je resterais près du lit. J'étais si fatigué que je pensais en même temps à dormir auprès d'elle dans un fauteuil, ou même allongé comme elle sur le lit : une fois qu'elle serait arrivée, nous tomberions l'un et l'autre de sommeil ; ce serait évidemment un mauvais sommeil. Il y avait aussi la grève générale : une grande chambre avec une bougie et rien à faire, les rues désertes, des bagarres. Michel ne tarderait plus à venir et je devrais m'en débarrasser au plus vite.

J'aurais voulu ne plus entendre parler de rien. J'avais envie de dormir. Ce qu'on pouvait me dire alors de plus urgent passerait à côté de mes oreilles. Je devais m'endormir, tout habillé, n'importe où. Je m'endormis sur ma chaise à plusieurs reprises. Que ferais-je quand Xénie arriverait. Un peu après six heures, Michel arriva, me disant que Lazare l'attendait sur la Rambla. Il ne pouvait pas s'asseoir. Ils n'avaient abouti à rien : il avait l'air aussi vague que moi. Il n'avait pas plus que moi envie de parler, il était endormi, abattu.

Je lui dis aussitôt :

— Je vais avec toi.

Le jour se levait : le ciel était pâle, il n'y avait plus d'étoiles. Des gens allaient et venaient, mais la Rambla avait quelque chose d'irréel : d'un bout à l'autre des platanes il n'y avait qu'un seul chant d'oiseau étourdissant : je n'avais jamais rien écouté d'aussi imprévu. J'aperçus Lazare qui marchait sous les arbres. Elle nous tournait le dos.

— Tu ne veux pas lui dire bonjour ? me demanda Michel.

A ce moment, elle se retourna et revint vers nous, toujours dans des vêtements noirs. Je me demandai un instant si elle n'était pas l'être le plus humain que j'eusse jamais vu ; c'était aussi un rat immonde qui m'approchait. Il ne fallait pas fuir et c'était facile. En effet, j'étais absent, j'étais profondément absent. Je dis seulement à Michel :

— Vous pouvez vous en aller tous les deux.

Michel eut l'air de ne pas comprendre. Je lui serrai la main, ajoutant, je savais où ils habitaient l'un et l'autre :

— Prenez la troisième rue à droite. Téléphone-moi demain soir, si tu peux.

Comme si Lazare et Michel, en même temps, avaient perdu même une ombre d'existence. Je n'avais plus une réalité véritable.

Lazare me regarda. Elle était aussi naturelle que possible. Je la regardai et je fis à Michel un signe de la main.

Ils s'en allèrent.

De mon côté, je me dirigeai vers mon hôtel. Il était à peu près six heures et demie. Je ne fermai pas les volets. Je m'endormis bientôt, mais d'un mauvais sommeil. J'avais la sensation qu'il faisait jour. Je rêvai que j'étais en Russie : je visitais, en touriste, l'une ou l'autre des capitales, plus probablement Léninegrad. Je me promenais à l'intérieur d'une immense construction de fer et de vitres, qui ressemblait à la vieille *Galerie des Machines*. Il faisait à peine jour et les vitres poussiéreuses laissaient passer une lumière sale. L'espace vide était plus vaste et plus solennel que celui d'une cathédrale. Le sol était en terre battue. J'étais déprimé, absolument seul. J'accédai par un bas-côté à une série de petites salles où étaient conservés les souvenirs de la Révolution ; ces salles ne formaient pas un véritable musée, mais les épisodes décisifs de la Révolution y avaient eu lieu. Elles avaient primitivement été consacrées à la vie noble et empreinte de solennité de la cour du tzar. Au cours de la guerre, des membres de la famille impériale avaient confié à un peintre français le soin de représenter sur les murs une « biographie » de la France : celui-ci avait retracé dans le style austère et pompeux de Lebrun des scènes historiques vécues par le roi Louis XIV ; au sommet de l'un des murs, une France drapée s'élevait, porteuse d'une grosse torchère. Elle paraissait issue d'un nuage ou d'un débris, elle-même déjà presque effacée, car le travail du peintre, vaguement esquissé par endroits, avait été interrompu par l'émeute : ainsi ces murs ressemblaient à une momie pompéienne, saisie par une pluie de cendre en pleine vie, mais plus *morte* qu'aucune autre. Seuls le piétinement et les cris des émeutiers étaient suspendus dans cette salle, où la respiration était pénible, proche, tant la soudaineté terrifiante de la Révolution y était sensible, d'un spasme ou d'un hoquet.

La salle voisine était plus oppressante. Sur ces murs, il n'y avait plus trace de l'ancien régime. Le plancher était sale,

le plâtre nu, mais le passage de la Révolution était marqué par de nombreuses inscriptions au charbon rédigées par les matelots ou par les ouvriers qui, mangeant et dormant dans cette salle, avaient tenu à rapporter dans leur langage grossier ou par des images, plus grossières, l'événement qui avait renversé l'ordre du monde, et qu'avaient suivi leurs yeux épuisés. Jamais je n'avais rien vu de plus crispant, rien de plus humain non plus. Je restais là, regardant les écritures grossières et maladroites : les larmes me venaient aux yeux. La passion révolutionnaire me montait lentement à la tête, elle s'exprimait tantôt par le mot « fulguration », tantôt par le mot « terreur ». Le nom de Lénine revenait souvent, dans ces inscriptions tracées en noir, cependant semblables à des traces de sang : ce nom était étrangement altéré, il avait une forme féminine : *Lenova* !

Je sortis de cette petite salle. J'entrai dans la grande nef vitrée, sachant que, d'un instant à l'autre, elle allait exploser : les autorités soviétiques avaient décidé de la jeter bas. Je ne pus retrouver la porte et j'étais inquiet pour ma vie, j'étais seul. Après un temps d'angoisse, je vis une ouverture accessible, une sorte de fenêtre pratiquée au milieu du vitrage. Je me hissai et ne réussis qu'à grand-peine à me glisser dehors.

J'étais dans un paysage désolé d'usines, de ponts de chemin de fer et de terrains vagues. J'attendais l'explosion qui allait soulever d'un seul coup, d'un bout à l'autre, l'immense édifice délabré dont je sortais. Je m'éloignai. J'allai dans la direction d'un pont. A ce moment, un flic me pourchassa en même temps qu'une bande d'enfants déguenillés : le flic était apparemment chargé d'éloigner les gens du lieu de l'explosion. En courant je criai aux enfants la direction dans laquelle il fallait courir. Nous arrivâmes ensemble sous un pont. A ce moment, je dis en russe aux enfants : *Zdies, mojno...* « Ici, nous pouvons rester. » Les enfants ne répondaient pas : ils étaient excités. Nous regardions ensemble l'édifice : il devint visible qu'il explosait (mais nous n'entendîmes aucun bruit : l'explosion dégageait une fumée sombre, qui ne se déroulait pas en volutes, mais elle s'élevait vers les nuages, tout droit, semblable à des cheveux coupés en brosse, sans la moindre lueur, tout était irrémédiablement sombre et poussiéreux...). Un tumulte suffocant, sans gloire, sans grandeur, qui se

perdait en vain, à la tombée d'une nuit d'hiver. Cette nuit n'était même pas glacée ou neigeuse.

Je m'éveillai.

J'étais allongé, abruti, comme si ce rêve m'avait vidé. Je regardais vaguement le plafond et, par la fenêtre, une partie de ciel brillant. J'avais une sensation de fuite, comme si j'avais passé la nuit en chemin de fer, dans un compartiment bondé.

Peu à peu, ce qui arrivait me revint à la mémoire. Je sautai hors du lit. Je m'habillai sans me laver et je descendis dans la rue. Il était huit heures.

La journée commençait dans un enchantement. J'éprouvai la fraîcheur du matin, en plein soleil. Mais j'avais mauvaise bouche, je n'en pouvais plus. Je n'avais nul souci de réponse, mais je me demandais pourquoi ce flot de soleil, ce flot d'air et ce flot de vie m'avaient jeté sur la Rambla. J'étais étranger à tout, et, définitivement, j'étais flétri. Je pensai aux bulles de sang qui se forment à l'issue d'un trou ouvert par un boucher dans la gorge d'un cochon. J'avais un souci immédiat : avaler ce qui mettrait fin à mon écœurement physique, ensuite me raser, me laver, me peigner, enfin descendre dans la rue, boire du vin frais et marcher dans des rues ensoleillées. J'avalai un verre de café au lait. Je n'eus pas le courage de rentrer. Je me fis raser par un coiffeur. Encore une fois, je fis semblant d'ignorer l'espagnol. Je m'exprimai par signes. En sortant des mains du coiffeur, je repris goût à l'existence. Je rentrai me laver les dents le plus vite possible. Je voulais me baigner à Badalona. Je pris la voiture : j'arrivai vers neuf heures à Badalona. La plage était déserte. Je me déshabillai dans la voiture et je ne m'étendis pas sur le sable : j'entrai en courant dans la mer. Je cessai de nager et je regardai le ciel bleu. Dans la direction du nord-est : du côté où l'avion de Dorothea apparaissait. Debout, j'avais de l'eau jusqu'à l'estomac. Je voyais mes jambes jaunâtres dans l'eau, les deux pieds dans le sable, le tronc, les bras et la tête au-dessus de l'eau. J'avais la curiosité ironique de me voir, de voir ce qu'était, à la surface de la terre (ou de la mer), ce personnage à peu près nu, attendant qu'après quelques heures l'avion sortît du fond du ciel. Je recommençai à nager. Le ciel était immense, il était pur, et j'aurais voulu rire dans l'eau.

Étendu sur le ventre, au milieu de la plage, je me demandai finalement ce que j'allais faire de Xénie, qui allait arriver la première. Je pensai : je dois me rhabiller bien vite, sans tarder, je devrai filer à la gare et l'attendre. Je n'avais pas, depuis la veille, oublié l'insoluble problème que me posait l'arrivée de Xénie, mais chaque fois que j'y pensais je remettais la solution à plus tard. Je ne pourrais peut-être pas me décider avant d'être avec elle. Je n'aurais plus voulu la traiter brutalement. Parfois, je m'étais conduit comme une brute avec elle. Je n'en avais pas de regret, mais je ne pouvais pas supporter l'idée d'aller plus loin. Depuis un mois, j'étais sorti du pire. J'aurais pu croire que, depuis la veille, le cauchemar recommençait, pourtant il me semblait que non, que c'était autre chose, et même que j'allais vivre. Je souriais maintenant à la pensée des cadavres, de Lazare... de tout ce qui m'avait traqué. Je me retournai dans la mer, et sur le dos je dus fermer les yeux : j'eus un instant la sensation que le corps de Dirty se confondait avec la lumière, surtout avec la chaleur : je me raidis comme un bâton. J'avais envie de chanter. Mais rien ne me semblait solide. Je me sentais aussi faible qu'un vagissement, comme si ma vie, cessant d'être malheureuse, était dans les langes une chose insignifiante.

La seule chose à faire avec Xénie était d'aller la chercher à la gare et de la conduire à l'hôtel. Mais je ne pouvais pas déjeuner avec elle. Je ne trouvais pas d'explication à lui donner. Je pensai à téléphoner à Michel pour lui demander de déjeuner avec elle. Je me rappelais que, parfois, ils se rencontraient à Paris. Si fou que cela fût, c'était la seule solution possible. Je me rhabillai. Je téléphonai de Badalona. Je doutais de l'acceptation de Michel. Mais il était au bout du fil, il accepta. Il me parla. Il était parfaitement découragé. Il parlait de la voix d'un homme affaissé. Je lui demandai s'il m'en voulait de l'avoir traité brusquement. Il ne m'en voulait pas. Au moment où je l'avais quitté, il était si fatigué qu'il n'avait pensé à rien. Lazare ne lui parla de rien. Elle lui demanda même de mes nouvelles. Je trouvai l'attitude

de Michel inconséquente : un militant sérieux aurait-il dû, ce jour-là, déjeuner dans un hôtel chic avec une femme riche ! Je voulais me représenter logiquement ce qui s'était passé à la fin de la nuit : j'imaginai que Lazare et Michel, en même temps, avaient été liquidés par leurs propres amis, à moitié comme Français étrangers à la Catalogne, à moitié comme intellectuels étrangers aux ouvriers. J'appris plus tard que leur affection et leur respect pour Lazare les avaient mis d'accord avec l'un des Catalans, qui proposa de l'écartier comme étrangère ignorant les conditions de la lutte ouvrière à Barcelone. Ils devaient en même temps écartier Michel. A la fin, les anarchistes catalans qui étaient en relation avec Lazare restèrent entre eux, mais sans résultats : ils renoncèrent à toute entreprise commune et se bornèrent le lendemain à faire isolément le coup de feu sur les toits. Pour moi, je ne voulais qu'une chose : que Michel déjeunât avec Xénie. J'espérais au surplus qu'ils s'entendraient pour passer la nuit ensemble, mais d'abord il suffisait que Michel fût dans le hall de l'hôtel avant une heure, comme nous l'avions entendu au téléphone.

Après coup, je m'en souvins : Xénie, chaque fois qu'elle en avait l'occasion, affichait ses opinions communistes. Je lui dirai que je l'avais fait venir pour qu'elle assistât aux troubles de Barcelone : elle pouvait s'exciter à l'idée que je l'avais jugée digne d'y prendre part. Elle parlerait avec Michel. Si peu convaincante qu'elle fût, j'étais satisfait de cette solution, je n'y pensai plus.

Le temps passa très vite. Je retournai à Barcelone : la ville avait déjà un aspect inaccoutumé, les terrasses des cafés rentrées, les rideaux de fer des magasins à moitié tirés. J'entendis un coup de feu : un gréviste avait tiré dans les vitres d'un tramway. Il y avait une animation bizarre, fugace parfois et parfois lourde. La circulation des voitures était presque nulle. Il y avait des forces armées un peu partout. Je compris que la voiture était exposée aux pierres et aux coups de feu. J'étais ennuyé de ne pas être du même bord que les grévistes, mais je n'y songeais guère. L'aspect de la ville, soudain en mal d'insurrection, était angoissant.

Je renonçai à rentrer à l'hôtel. J'allai directement à la

gare. Il n'y avait encore aucun changement prévu dans les horaires. J'aperçus la porte d'un garage : elle était entrouverte; j'y laissai la voiture. Il était seulement onze heures et demie. J'avais plus d'une demi-heure à tuer avant l'arrivée du train. Je trouvai un café ouvert : je demandai une carafe de vin blanc, mais je n'avais pas de plaisir à boire. Je pensais au rêve de révolution que j'avais fait cette nuit-là : j'étais plus intelligent — ou plus humain — quand je dormais. Je pris un journal catalan, mais je comprenais mal le catalan. L'atmosphère du café était agréable et décevante. De rares clients : deux ou trois lisaient eux-mêmes des journaux. Malgré tout, j'avais été frappé par le mauvais aspect des rues centrales au moment où j'avais entendu un coup de feu. Je comprenais qu'à Barcelone, j'étais en dehors des choses, alors qu'à Paris, j'étais au milieu. A Paris, je parlais avec tous ceux dont j'étais proche au cours d'une émeute.

Le train avait du retard. J'étais réduit à aller et venir dans la gare : la gare ressemblait à la « Galerie des Machines », où j'avais erré dans mon rêve. L'arrivée de Xénie m'agaçait à peine, mais si le train avait un long retard, Michel pouvait s'impatienter à l'hôtel. Dirty serait là à son tour dans deux heures, je lui parlerais, elle me parlerait, je la saisirais dans mes bras : ces possibilités, toutefois, n'étaient pas intelligibles. Le train de Port-Bou entra en gare : peu d'instantes après j'étais devant Xénie. Elle ne m'avait pas encore aperçu. Je la regardais; elle s'occupait de ses valises. Elle me parut plutôt petite. Elle avait jeté sur ses épaules un manteau et quand elle voulut prendre à la main une petite valise et son sac, le manteau tomba. Dans le mouvement qu'elle fit pour ramasser son manteau, elle m'aperçut. J'étais sur le quai; je riais d'elle. Elle devint rouge, me voyant rire, elle éclata elle-même de rire. Je pris la petite valise et le manteau qu'elle me passa par la fenêtre du wagon. Elle avait beau rire : elle était devant moi comme une intruse, étrangère à moi. Je me demandais — j'en avais peur — si la même chose n'allait pas arriver avec Dirty. Dirty elle-même allait me sembler loin de moi : Dirty était même impénétrable pour moi. Xénie souriait avec inquiétude — elle éprouvait un malaise, qui s'accentua quand elle vint se blottir dans mes bras. Je l'embrassai sur les cheveux et sur le front. Je pensais que si je n'avais pas attendu Dirty, j'aurais été heureux à ce moment-là.

J'étais résolu à ne pas lui dire dès l'abord que les choses iraient entre nous autrement qu'elle ne pensait. Elle me vit l'air préoccupé. Elle était touchante : elle ne disait rien, elle me regardait simplement, elle avait les yeux de quelqu'un qui, ne sachant rien, est rongé de curiosité. Je lui demandai si elle avait entendu parler des événements à Barcelone. Elle avait lu quelque chose dans les journaux français mais elle n'avait qu'une idée vague.

Je lui dis doucement :

— Ils ont commencé la grève générale ce matin et il est probable que, demain, quelque chose se passera... Tu viens juste pour les troubles.

Elle me demanda :

— Tu n'es pas fâché ?

Je la regardai, je crois, l'air ailleurs. Elle gazouillait comme un oiseau, elle demanda encore :

— Est-ce qu'il va y avoir une révolution communiste ?

— Nous allons déjeuner avec Michel T... Tu pourras parler de communisme avec lui, si tu veux.

— Je voudrais qu'il y ait une vraie révolution... Nous allons déjeuner avec Michel T... ? Je suis fatiguée, tu sais.

— Il faut déjeuner d'abord... Tu dormiras après. Pour l'instant, reste ici : les taxis sont en grève. Je vais revenir avec une voiture.

Je la plantai là.

C'était une histoire compliquée — une histoire aberrante. J'avais de l'aversion pour le rôle que j'étais condamné à jouer avec elle. De nouveau, j'étais obligé d'agir avec elle comme je l'avais fait dans ma chambre de malade. Je m'en apercevais, j'avais tenté de fuir ma vie en allant en Espagne, mais je l'avais tenté inutilement. Ce que je fuyais m'avait poursuivi, rattrapé et me demandait à nouveau de me conduire en égaré. Je ne voulais plus, à tout prix, me conduire ainsi. Malgré cela, quand Dirty serait arrivée, il n'était rien qui ne dût tourner au pire. Je marchai assez vite, au soleil, dans la direction du garage. Il faisait chaud. J'épongeai mon visage. J'enviais les gens qui ont un Dieu auquel se rattraper, tandis que moi... je n'aurais bientôt plus « que les yeux pour pleurer ». Quelqu'un me dévisagea. J'avais la tête basse. Je relevai la tête : c'était un va-nu-pieds, il avait une trentaine

d'années, un mouchoir sur la tête noué sous le menton et de larges lunettes jaunes de motocycliste sur la figure. Il me dévisagea longuement de ses grands yeux. Il avait un aspect insolent, au soleil, un aspect solaire. Je pensai : « Peut-être est-ce Michel, déguisé ! » C'était d'une stupidité enfantine. Jamais ce bizarre va-nu-pieds ne m'avait rencontré.

Je le dépassai, aussitôt je me retournai. Il me dévisagea de plus belle. Je m'efforçais d'imaginer sa vie. Cette vie avait quelque chose d'indéniable. Je pouvais devenir moi-même un va-nu-pieds. En tout cas, *lui*, l'était, il l'était *pour de bon*, et n'était rien d'autre : c'était le sort qu'il avait attrapé. Celui que j'avais attrapé, *moi*, était plus gai. Revenant du garage, je passai par le même chemin. Il était encore là. Une fois de plus, il me dévisagea. Je passai lentement. J'eus du mal à m'en détacher. J'aurais voulu avoir cet aspect affreux, cet aspect solaire comme lui, au lieu de ressembler à un enfant qui jamais ne sait ce qu'il veut. Je pensai alors que j'aurais pu vivre heureux avec Xénie.

Elle se tenait debout à l'entrée de la gare, ses valises à ses pieds. Elle ne vit pas venir ma voiture : le ciel était d'un bleu vif, mais tout avait lieu comme si l'orage allait éclater. Entre ses valises, la tête basse et défaite, Xénie donnait le sentiment que le sol lui manquait. Je pensais : dans la journée, j'aurai mon tour, à la fin le sol manquera sous mes pieds, comme il lui manque. Arrivé devant elle, je la regardai sans sourire, avec une expression désespérée. Elle eut à me voir un sursaut : à ce moment, son visage exprima sa détresse. Elle se reprit en avançant vers la voiture. J'allai prendre les valises : il y avait aussi un paquet de journaux, des illustrés et *L'Humanité*. Xénie était venue en wagon-lit à Barcelone, mais elle lisait *L'Humanité* !

Tout eut lieu rapidement : nous sommes arrivés à l'hôtel peu après sans avoir parlé. Xénie regardait les rues de la ville qu'elle voyait pour la première fois. Elle me dit qu'au premier abord Barcelone lui semblait une jolie ville. Je lui montrai des grévistes et des gardes d'assaut massés devant un édifice.

Elle me dit aussitôt :

— Mais c'est affreux.

Michel était dans le hall de l'hôtel. Il s'empressa avec sa gaucherie habituelle. Visiblement, il avait pour Xénie de

l'intérêt. Il s'était animé en l'apercevant. A peine entendit-elle ce qu'il disait, elle monta dans la chambre que j'avais fait préparer.

J'expliquai à Michel :

— Maintenant, je dois m'en aller... Peux-tu dire à Xénie que je quitte Barcelone en voiture jusqu'à ce soir, mais sans préciser l'heure ?

Michel me dit que j'avais mauvaise mine. Il avait lui-même l'air ennuyé. Je laissai un mot pour Xénie : j'étais, lui disais-je, affolé par ce qui m'arrivait, j'avais eu tous les torts avec elle, maintenant j'avais voulu me conduire autrement, c'était impossible depuis la veille : comment aurais-je pu prévoir ce qui m'arrivait ?

J'insistai, parlant à Michel : je n'avais pas de raison personnelle de me soucier de Xénie, mais elle était très malheureuse ; à l'idée de la laisser seule, j'avais le sentiment d'un coupable.

Je me précipitai, malade à l'idée qu'on avait pu saboter la voiture. Personne n'y avait touché. Un quart d'heure après, j'arrivai au champ d'aviation. J'avais une avance d'une heure.

6

J'étais dans l'état d'un chien tirant sur la laisse. Je ne voyais rien. Enfermé dans le temps, dans l'instant, dans la pulsation du sang, je souffrais de la même façon qu'un homme qu'on vient de lier pour le tuer, qui cherche à casser la corde. Je n'attendais plus rien d'heureux, de ce que j'attendais je ne pouvais plus rien savoir, l'existence de Dorothea était trop violente. Peu d'instantes avant l'arrivée de l'avion, tout espoir écarté, je devins calme. J'attendais Dirty, j'attendais Dorothea de la même façon qu'on attend la mort. Le mourant, soudainement, le sait : tout est fini. Cependant, ce qui va survenir un peu plus tard est la seule chose au monde qui importait ! J'étais devenu calme, mais l'avion, volant bas, arriva brusquement. Je me précipitai : je ne vis pas d'abord Dorothea. Elle était derrière un grand vieillard. Je n'étais pas sûr en premier lieu que ce soit elle. Je m'approchai : elle avait le visage maigre d'une malade. Elle était sans forces, il fallut

l'aider à descendre. Elle me voyait, mais ne regardait pas, se laissant soutenir sans bouger, la tête basse.

Elle me dit :

— Un instant...

Je lui dis :

— Je te porterai dans mes bras.

Elle ne répondit pas, elle se laissa faire et je l'emportai. Sa maigreur était squelettique. Elle souffrait visiblement. Elle était inerte dans mes bras, non moins indifférente qu'elle aurait été, portée par un homme de peine. Je l'installai dans la voiture. Assise dans la voiture, elle me regarda. Elle eut un sourire ironique, caustique, un sourire hostile. Qu'avait-elle de commun avec celle que j'avais connue, trois mois plus tôt, buvant comme si jamais elle ne devait se rassasier. Ses vêtements étaient jaunes, couleur de soufre, de la même couleur que les cheveux. Longtemps, j'avais été obsédé par l'idée d'un squelette solaire, les os couleur de soufre : Dorothea était maintenant un déchet, la vie semblait l'abandonner.

Elle me dit doucement :

— Dépêchons-nous. Il faudrait que je sois dans un lit, le plus vite possible.

Elle n'en pouvait plus.

Je lui demandai pourquoi elle ne m'avait pas attendu à Paris.

Elle eut l'air de ne pas entendre, mais elle finit par me répondre :

— Je ne voulais plus attendre.

Elle regardait devant elle sans rien voir.

Devant l'hôtel, je l'aidai à descendre. Elle voulut marcher jusqu'à l'ascenseur. Je la soutenais et nous avançons lentement. Je l'aidai, dans la chambre, à se déshabiller. Elle me dit à mi-voix le nécessaire. Je devais éviter de lui faire mal et je lui donnai le linge qu'elle voulait. La déshabillant, à mesure qu'apparût sa nudité (son corps maigri, était moins *pur*) je ne pus retenir un sourire malheureux : il valait mieux qu'elle soit malade.

Elle dit avec une sorte d'apaisement :

— Je ne souffre plus. Seulement, je n'ai plus la moindre force.

Je ne l'avais pas effleurée de mes lèvres, elle m'avait à peine regardé, mais ce qui arrivait dans la chambre nous unissait.

Quand elle s'allongea sur le lit, la tête bien au milieu de l'oreiller, ses traits se détendirent : elle apparut bientôt aussi belle qu'autrefois. Un instant, elle me regarda, puis elle se détourna.

Les volets de la chambre étaient fermés mais des rayons de soleil passaient au travers. Il faisait chaud. Une femme de chambre entra, portant de la glace dans un seau. Dorothea me pria de mettre la glace dans une poche de caoutchouc et de lui placer la poche sur le ventre.

Elle me dit :

— C'est là que je souffre. Je reste étendue sur le dos avec de la glace.

Elle me dit encore :

— J'étais sortie hier quand tu m'as téléphoné. Je ne suis pas aussi malade que j'en ai l'air.

Elle souriait : mais son sourire gênait.

— J'ai dû voyager en troisième jusqu'à Marseille. Sinon, je serais partie ce soir, pas avant.

— Pourquoi? Tu n'avais pas assez d'argent?

— Je devais en garder pour l'avion.

— C'est le voyage en train qui t'a rendue malade?

— Non. Je suis malade depuis un mois, les secousses m'ont seulement fait du mal : j'ai eu mal, très mal, pendant toute la nuit. Mais...

Elle prit ma tête dans ses deux mains et se détourna pour me dire :

— J'étais heureuse de souffrir.

M'ayant parlé, ses mains qui m'avaient cherché m'écartèrent.

Mais jamais, depuis que je l'avais rencontrée, elle ne m'avait parlé de cette façon.

Je me suis levé. J'allai pleurer dans la salle de bains.

Je revins aussitôt. J'affectai une froideur qui répondait à la sienne. Ses traits s'étaient durcis. Comme si elle devait se venger de son aveu.

Elle eut un élan de haine passionnée, un élan qui la fermait.

— Si je n'étais pas malade, je ne serais pas venue. Maintenant, je suis malade : nous allons être heureux. Je suis malade enfin.

Dans sa fureur contenue, une grimace la défigura.

Elle devint hideuse. Je compris que j'aimais en elle ce violent mouvement. Ce que j'aimais en elle était sa haine, j'aimais la laideur imprévue, la laideur affreuse, que la haine donnait à ses traits.

7

Le médecin que j'avais demandé se fit annoncer. Nous étions endormis. La chambre, étrange, à demi-obscur, où je m'éveillai semblait abandonnée. Dorothea s'éveilla elle-même en même temps. Elle eut un sursaut quand elle m'aperçut. J'étais dressé sur le fauteuil : je cherchais à savoir où j'étais. Je ne savais plus rien. Était-ce la nuit ? c'était évidemment le jour. Je décrochai le téléphone qui sonnait. Je priai le bureau de faire monter le médecin.

J'attendais la fin de l'examen : je me sentais très bas, mal réveillé.

Dorothea avait une maladie de femme : malgré un état grave, elle pouvait guérir assez vite. Le voyage avait aggravé les choses, elle n'aurait pas dû voyager. Le médecin reviendrait. Je l'accompagnai jusqu'à l'ascenseur. A la fin, je lui demandai comment les choses allaient dans Barcelone : il me dit que, depuis deux heures, la grève était complète, rien ne marchait plus, mais la ville était calme.

C'était un homme insignifiant. Je ne sais pourquoi je lui dis, souriant bêtement :

— Le calme avant l'orage...

Il me serra la main et s'en alla sans répondre, comme si j'étais un homme mal élevé.

Dorothea, détendue, se peigna. Elle mit du rouge à lèvres. Elle me dit :

— Je suis mieux... Qu'as-tu demandé au médecin ?

— Il y a une grève générale et peut-être il va y avoir une guerre civile.

— Pourquoi une guerre civile ?

— Entre les Catalans et les Espagnols.

— Une guerre civile ?

L'idée d'une guerre civile la déconcertait. Je lui dis encore :
— Tu dois faire ce qu'a dit le médecin...

J'avais tort d'en parler si vite : c'était comme si une ombre
avait passé; le visage de Dorothea se ferma.

— Pourquoi guérirais-je? dit-elle.

Le jour des morts

I

Dorothea était arrivée le 5. Le 6 octobre, à dix heures du soir, j'étais assis près d'elle : elle me disait ce qu'elle avait fait dans Vienne après m'avoir quitté.

Elle était entrée dans une église.

Il n'y avait personne et, d'abord, elle s'était agenouillée sur les dalles, ensuite elle s'était mise à plat ventre, elle avait étendu les bras en croix. Cela n'avait pour elle aucun sens. Elle n'avait pas prié. Elle ne comprenait pas pourquoi elle l'avait fait mais, après un temps, plusieurs coups de tonnerre l'avaient ébranlée. Elle s'était relevée, et, sortie de l'église, elle était partie en courant sous la pluie d'averse.

Elle entra sous un porche. Elle était sans chapeau et mouillée. Sous le porche, il y avait un garçon en casquette, un garçon très jeune. Il avait voulu rire avec elle. Désespérée, elle ne pouvait pas rire : elle s'était approchée et l'avait embrassé. Elle l'avait touché. En réponse, il l'avait touchée. Elle était déchaînée, elle l'avait terrifié.

Me parlant, elle était détendue. Elle me dit :

— C'était comme un petit frère, il sentait le mouillé, moi aussi, mais j'étais dans un tel état qu'en jouissant, il tremblait de peur.

A ce moment, écoutant parler Dorothea, j'avais oublié Barcelone.

Nous entendîmes une sonnerie de clairon assez proche. Dorothea s'arrêta court. Elle écoutait, surprise. Elle parla

de nouveau mais, cette fois, elle se tut vraiment. Il y avait eu une salve de coups de feu. Il y eut un instant de répit, ensuite la fusillade reprit. Ce fut une brusque cataracte, pas très loin. Dorothea s'était dressée : elle n'avait pas peur, mais c'était d'une brutalité tragique. J'allai à la fenêtre. Je vis des gens armés de fusils, qui criaient et couraient sous les arbres de la Rambla, cette nuit-là mal éclairée. On ne tirait pas sur la Rambla mais dans les rues avoisinantes : une branche cassée par une balle tomba.

Je dis à Dorothea :

— Cette fois, ça va mal !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne sais pas. Sans doute est-ce l'armée régulière qui attaque les autres (les autres, c'étaient les Catalans et la Généralité de Barcelone). On tire dans la Calle Fernando. C'est tout près.

Une fusillade violente ébranlait l'air.

Dorothea vint à l'une des fenêtres. Je me retournai. Je lui dis en criant :

— Tu es folle. Recouche-toi tout de suite !

Elle avait un pyjama d'homme. Échevelée, pieds nus, elle avait un visage cruel.

Elle m'écarta et regarda par la fenêtre. Je lui montrai à terre la branche cassée.

Elle revint vers le lit et enleva la veste de son pyjama. Le torse nu, elle se mit à chercher autour d'elle : elle avait l'air folle.

Je lui demandai :

— Que cherches-tu ? Tu dois absolument te recoucher.

— Je veux m'habiller. Je veux aller voir avec toi.

— Tu perds la tête ?

— Écoute-moi, c'est plus fort que moi. J'irai voir.

Elle semblait déchaînée. Elle était violente, elle était fermée, elle parlait sans réplique, soulevée par une sorte de fureur.

A ce moment, on frappa à la porte en l'ébranlant à coups de poing. Dorothea jeta la veste qu'elle avait quittée.

C'était Xénie. (Je lui avais tout dit la veille, la laissant avec Michel.) Xénie tremblait. Je regardai Dorothea, je la vis provocante. Muette, mauvaise, elle était debout, les seins nus.

Je dis brutalement à Xénie :

— Il faut retourner dans ta chambre. Il n'y a rien d'autre à faire.

Dorothea m'interrompit sans la regarder :

— Non. Vous pouvez rester, si vous voulez. Restez avec nous.

Xénie était immobile à la porte. On continuait à tirer. Dorothea me prit par la manche. Elle m'entraîna à l'autre extrémité de la chambre et me dit à l'oreille :

— J'ai une idée horrible, tu comprends ?

— Quelle idée ? Je ne comprends plus. Pourquoi inviter cette fille à rester ?

Dorothea recula devant moi : elle avait l'air sournois et, en même temps, il était évident qu'elle n'en pouvait plus. Le bruit des coups de fusil défonçait la tête. Elle me dit encore, la tête basse, la voix agressive :

— Tu sais que je suis une bête !

L'autre pouvait l'entendre.

Je me précipitai vers Xénie, la suppliant :

— Va-t-en tout de suite.

Xénie me supplia elle aussi. Je répliquai :

— Comprends-tu ce qui va se passer si tu restes ?

Dorothea riait cyniquement en la fixant. Je poussai Xénie vers le couloir : Xénie, qui résista, m'insultait sourdement. Elle était affolée dès l'abord et, j'en suis sûr, sexuellement hors d'elle. Je la bousculai, mais elle résista. Elle se mit à crier comme un démon. Il y avait dans l'air une telle violence ; je la poussai de toutes mes forces. Xénie tomba de tout son poids, s'étalant en travers du couloir. Je fermai la porte au verrou. J'avais perdu la tête. J'étais une bête, moi aussi, mais, en même temps, j'avais tremblé. J'avais imaginé Dorothea profitant de ce que j'étais occupé avec Xénie pour se tuer en sautant par la fenêtre.

Dorothea était épuisée ; elle se laissa porter sans dire un mot. Je la couchai : elle se laissa faire, inerte dans mes bras, les seins nus. Je retournai à la fenêtre. Je fermai les volets.

Effrayé, j'aperçus Xénie, sortie de l'hôtel. Elle traversa la Rambla en courant. Je n'y pouvais rien : je ne pouvais pas laisser Dorothea seule un instant. Je vis Xénie se diriger non vers la fusillade, mais vers la rue où Michel habitait. Elle disparut.

La nuit entière fut trouble. Il n'était pas possible de dormir. Peu à peu, le combat augmenta d'intensité. Les mitrailleuses, puis les canons commencèrent à donner. Entendu de la chambre d'hôtel où Dorothea et moi étions enfermés, cela pouvait avoir quelque chose de grandiose, mais c'était surtout inintelligible. Je passai une partie du temps à marcher dans cette chambre de long en large.

Au milieu de la nuit, pendant une accalmie, j'étais assis au bord du lit. Je parlai à Dorothea :

— Je ne comprends pas que tu sois entrée dans une église.

Nous nous taisions depuis longtemps. Elle tressaillit, mais ne répondit pas.

Je lui demandai pourquoi elle ne disait rien.

Elle rêvait, me répondit-elle.

— Mais de quoi rêves-tu ?

— Je ne sais pas.

Un peu après, elle dit :

— Je peux me prosterner devant lui si je crois qu'il n'existe pas.

— Pourquoi es-tu entrée dans l'église ?

Elle tourna le dos dans son lit.

Elle dit encore :

— Tu devrais t'en aller. Il vaudrait mieux que je reste seule maintenant.

— Si tu préfères, je peux sortir.

— Tu veux aller te faire tuer...

— Pourquoi ? Les fusils ne tuent pas grand monde. Écoute : on n'arrête pas de tirer. Cela montre assez bien que les obus eux-mêmes laissent un grand nombre de survivants.

Elle suivait sa propre pensée :

— Ça serait moins faux.

A ce moment, elle se tourna vers moi. Elle me regardait avec ironie :

— Si seulement tu pouvais perdre la tête !

Je ne sourcillai pas.

Le lendemain après-midi, le combat de rues, diminué d'intensité, reprenait sévèrement de temps à autre. Pendant une accalmie, Xénie téléphona du bureau de l'hôtel. Elle cria dans l'appareil. A ce moment, Dorothea dormait. Je descendis dans le hall. Lazare était là, tâchant de maintenir Xénie. Xénie, échevelée, était sale, elle avait l'aspect d'une folle. Lazare n'était pas moins ferme, ni moins funèbre que d'habitude.

Xénie, échappant à Lazare, se précipita sur moi. Comme si elle voulait me sauter à la gorge.

Elle criait :

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Elle avait au front une large plaie qui saignait sous une croûte déchirée.

Je la pris par les poignets et, les lui tordant, l'obligeai de se taire. Elle avait la fièvre, elle tremblait.

Sans lâcher les poignets de Xénie, je demandai à Lazare ce qui arrivait.

Elle me dit :

— Michel vient de se faire tuer et Xénie est convaincue que c'est par sa faute.

Je devais faire un effort pour maintenir Xénie : en entendant parler Lazare, elle s'était débattue. Elle cherchait sauvagement à me mordre les mains.

Lazare m'aida à la maintenir : elle lui maintint la tête. Je tremblais, moi aussi.

Au bout d'un certain temps, Xénie resta tranquille.

Elle était affolée devant nous.

Elle dit d'une voix rauque :

— Pourquoi as-tu fait ça avec moi?... Tu m'as jetée par terre... comme une bête...

Je lui avais pris la main et je la serrais très fort.

Lazare alla demander une serviette mouillée.

Xénie continua de parler :

— ... avec Michel... j'ai été horrible... Comme toi avec moi... c'est ta faute... il m'aimait, lui... il n'y avait que lui au monde qui m'aimait... J'ai fait avec lui... ce que tu as

fait avec moi... il a perdu la tête... il est allé se faire tuer... et maintenant... Michel est mort... c'est horrible...

Lazare lui mit la serviette sur le front.

Nous l'avons soutenue chacun d'un côté pour la conduire à sa chambre. Elle se traînait. Je pleurais. Je vis que Lazare commençait à pleurer, elle aussi. Les larmes coulaient sur ses joues : elle n'était ni moins maîtresse d'elle-même, ni moins funèbre et c'était monstrueux de voir ses larmes couler. Nous avons étendu Xénie dans sa chambre, sur son lit.

Je dis à Lazare :

— Dirty est ici. Je ne peux pas la laisser seule.

Lazare me regarda et, à ce moment-là, je vis qu'elle n'avait plus le courage de me mépriser.

Elle dit simplement :

— Je resterai avec Xénie.

Je serrai la main de Lazare. Je gardai même un moment ma main dans la sienne, mais je pensais déjà que c'était Michel, que ce n'était pas moi qui était mort. Je serrai ensuite Xénie dans mes bras : j'aurais voulu l'embrasser vraiment, mais je me sentis devenir hypocrite; aussitôt, je partis. Quand elle vit que je m'en allais, elle se mit à sangloter sans bouger. Je passai dans le couloir. Je pleurais aussi, par contagion.

4

Je restai en Espagne avec Dorothea jusqu'à la fin du mois d'octobre. Xénie rentra en France avec Lazare. Dorothea allait mieux de jour en jour : elle sortait au soleil dans l'après-midi avec moi (nous étions allés nous installer dans un village de pêcheurs).

A la fin d'octobre, nous n'avions plus d'argent. Ni l'un ni l'autre. Dorothea devait rentrer en Allemagne. Je devais l'accompagner jusqu'à Francfort.

Nous sommes arrivés à Trèves un dimanche matin (le 1^{er} novembre). Nous devons attendre l'ouverture des banques, le lendemain. L'après-midi, le temps était pluvieux,

mais nous ne pouvions nous enfermer à l'hôtel. Nous avons marché dans la campagne, jusqu'à une hauteur qui surplombe la vallée de la Moselle. Il faisait froid, la pluie commençait de tomber. Dorothea avait un manteau de voyage en drap gris. Elle avait les cheveux décoiffés par le vent, elle était humide de pluie. A la sortie de la ville, nous demandâmes à un petit bourgeois à grandes moustaches, en chapeau melon, de nous montrer notre chemin. Avec une gentillesse déconcertante, il prit Dorothea par la main. Il nous mena au carrefour où nous pouvions nous retrouver. Il s'éloigna pour nous sourire en se retournant. Dorothea le regarda elle-même avec un sourire désenchanté. Faute d'avoir écouté ce que disait le petit homme, un peu plus loin, nous nous sommes trompés. Nous avons dû marcher longtemps, loin de la Moselle, dans des vallées adjacentes. La terre, les pierres des chemins creux et les roches nues étaient rouge vif : il y avait beaucoup de bois, des terres labourées et des prés. Nous avons traversé un bois jauni. La neige commença de tomber. Nous avons croisé un groupe de Hitlerjugend, des enfants de dix à quinze ans, vêtus d'une culotte courte et d'un boléro de velours noir. Ils marchaient vite, ne regardaient personne et parlaient d'une voix claquante. Il n'était rien qui ne soit triste, affreusement : un grand ciel gris qui se changeait doucement en neige qui tombe. Nous allions vite. Nous dûmes traverser un plateau de terre labourée. Les sillons fraîchement ouverts se multipliaient ; au-dessus de nous, sans finir, la neige était portée par le vent. Autour de nous, c'était immense. Dorothea et moi, pressant le pas sur une petite route, le visage cinglé par le froid, nous avons perdu le sentiment d'exister.

Nous arrivâmes à un restaurant surmonté d'une tour : à l'intérieur, il faisait chaud, mais il y avait une sale lumière de novembre, il y avait là de nombreuses familles bourgeoises attablées. Dorothea, les lèvres pâles, le visage rougi par le froid, ne disait rien : elle mangeait un gâteau qu'elle aimait. Elle demeurait très belle, pourtant son visage se perdait dans cette lumière, il se perdait dans le gris du ciel. Pour redescendre, sans difficulté nous avons pris le bon chemin, très court, tracé en lacets à travers les bois. Il ne neigeait plus, ou presque plus. La neige n'avait pas laissé de trace. Nous allions vite, nous glissions ou nous trébuchions de temps à autre et la nuit tombait. Plus bas, dans la pénombre,

apparut la ville de Trèves. Elle s'étendait sur l'autre rive de la Moselle, dominée par de grands clochers carrés. Peu à peu, dans la nuit, nous cessâmes de voir les clochers. En passant dans une clairière, nous avons vu une maison basse, mais vaste, qu'abritaient des jardins en tonnelles. Dorothea me parla d'acheter cette maison et de l'habiter avec moi. Il n'y avait plus entre nous qu'un désenchantement hostile. Nous le sentions, nous étions peu de chose l'un pour l'autre, tout au moins dès l'instant où nous n'étions plus dans l'angoisse. Nous nous hâtions vers une chambre d'hôtel, dans une ville que la veille nous ne connaissions pas. Dans l'ombre, il arrivait que nous nous cherchions. Nous nous regardions les yeux dans les yeux : non sans crainte. Nous étions liés l'un à l'autre, mais nous n'avions plus le moindre espoir. A un tournant du chemin un vide s'ouvrit au-dessous de nous. Étrangement, ce vide n'était pas moins illimité, à nos pieds, qu'un ciel étoilé sur nos têtes. Une multitude de petites lumières, agitées par le vent, menaient dans la nuit une fête silencieuse, inintelligible. Ces étoiles, ces bougies, étaient par centaines en flammes sur le sol : le sol où s'alignait la foule des tombes illuminées. Je pris Dorothea par le bras. Nous étions fascinés par cet abîme d'étoiles funèbres. Dorothea se rapprocha de moi. Longuement, elle m'embrassa dans la bouche. Elle m'enlaça, me serrant violemment : c'était, depuis longtemps, la première fois qu'elle se déchaînait. Hâtivement, nous fîmes, hors du chemin, dans la terre labourée, les dix pas que font les amants. Nous étions toujours au-dessus des tombes. Dorothea s'ouvrit, je la dénudai jusqu'au sexe. Elle-même, elle me dénuda. Nous sommes tombés sur le sol meuble et je m'enfonçai dans son corps humide comme une charrue bien manœuvrée s'enfonce dans la terre. La terre, sous ce corps, était ouverte comme une tombe, son ventre nu s'ouvrit à moi comme une tombe fraîche. Nous étions frappés de stupeur, faisant l'amour au-dessus d'un cimetière étoilé. Chacune des lumières annonçait un squelette dans une tombe, elles formaient ainsi un ciel vacillant, aussi trouble que les mouvements de nos corps mêlés. Il faisait froid, mes mains s'enfonçaient dans la terre : je dégrafai Dorothea, je souillai son linge et sa poitrine de la terre fraîche qui s'était collée à mes doigts. Ses seins, sortis de ses vêtements, étaient d'une blancheur lunaire. Nous nous abandonnions de temps à autre, nous laissant aller à

trembler de froid : nos corps tremblaient comme deux rangées de dents claquent l'une dans l'autre.

Le vent fit dans les arbres un bruit sauvage. Je dis en bégayant à Dorothea, je bégayais, je parlais sauvagement :

— ... mon squelette... tu trembles de froid... tu claques des dents...

Je m'étais arrêté, je pesais sur elle sans bouger, je soufflais comme un chien. Soudain j'enlaçai ses reins nus. Je me laissai tomber de tout mon poids. Elle poussa un terrible cri. Je serrai les dents de toutes mes forces. A ce moment, nous avons glissé sur un sol en pente.

Il y avait plus bas une partie de rocher en surplomb. Si je n'avais, d'un coup de pied, arrêté ce glissement, nous serions tombés dans la nuit, et j'aurais pu croire, émerveillé, que nous tombions dans le vide du ciel.

Je dus, comme je pouvais, tirer mon pantalon. Je m'étais mis debout. Dirty restait le derrière nu, à même le sol. Elle se leva péniblement, elle attrapa une de mes mains. Elle embrassa mon ventre nu : la terre s'était collée à mes jambes velues : elle la gratta pour m'en débarrasser. Elle s'accrochait à moi. Elle jouait avec des mouvements sournois, avec des mouvements d'une folle indécence. Elle me fit d'abord tomber. Je me relevai difficilement, je l'aidai à se mettre debout. Je l'aidai à remettre ses vêtements, mais c'était difficile, nos corps et nos vêtements devenus terreux. Nous n'étions pas moins excités par la terre que par la nudité de la chair ; le sexe de Dirty était à peine couvert, sous les vêtements, que j'eus hâte de le mettre encore à nu.

En rentrant, le cimetière dépassé, les rues de la petite ville étaient désertes. Nous traversions un quartier formé d'habitations basses, de vieilles maisons entre des jardins. Un petit garçon passa : il dévisagea Dirty avec étonnement. Elle me fit penser aux soldats qui faisaient la guerre dans des tranchées boueuses, mais j'avais hâte d'être avec elle dans une chambre chauffée et d'enlever sa robe à la lumière. Le petit garçon s'arrêta pour mieux nous voir. La grande Dirty tendit la tête et lui fit une horrible grimace. Le petit garçon, cosu et laid, disparut en courant.

Je pensai au petit Karl Marx et à la barbe qu'il eut plus tard, à l'âge adulte : il était aujourd'hui sous terre, près de Londres. Marx avait dû courir, lui aussi, dans les rues désertes de Trèves, quand il était petit garçon.

5

Le lendemain, nous devions aller à Coblenz. De Coblenz, nous avons pris un train pour Francfort, où je devais quitter Dorothea. Tandis que nous remontions la vallée du Rhin, une pluie fine tombait. Les rives du Rhin étaient grises, mais nues et sauvages. Le train longeait, de temps à autre, un cimetière dont les tombes avaient disparu sous des jonchées de fleurs blanches. Avec la venue de la nuit, nous vîmes des bougies allumées sur les croix des tombes. Nous devions nous quitter quelques heures plus tard. A huit heures, Dorothea aurait à Francfort un train vers le sud ; peu de minutes après, je prendrais le train de Paris. La nuit tomba après Bingerbrück.

Nous étions seuls dans un compartiment. Dorothea se rapprocha de moi pour me parler. Elle eut une voix presque enfantine. Elle me serra très fort un bras, elle me dit :

— Il y aura bientôt la guerre, n'est-ce pas ?

Je répondis doucement :

— Je n'en sais rien.

— Je voudrais savoir. Tu sais ce que je pense parfois : je pense que la guerre arrive. Alors, je dois annoncer à un homme : la guerre est commencée. Je vais le voir, mais il ne doit pas s'y attendre : il pâlit.

— Et alors ?

— C'est tout.

Je lui demandai :

— Pourquoi penses-tu à la guerre ?

— Je ne sais pas. Auras-tu peur, toi, s'il y a la guerre ?

— Non.

Elle s'approcha plus près de moi, appuyant sur mon cou un front brûlant :

— Écoute, Henri... je sais que je suis un monstre, mais quelquefois, je voudrais qu'il y ait la guerre...

— Pourquoi pas ?

— Toi aussi, tu voudrais ? Tu serais tué, n'est-ce pas ?

— Pourquoi penses-tu à la guerre ? C'est à cause d'hier ?

— Oui, à cause des tombes.

Dorothea resta longtemps serrée contre moi. La nuit précédente m'avait épuisé. Je commençais à m'endormir.

Dorothea, comme je m'endormais, pour me réveiller, me caressa, presque sans bouger, sournoisement. Elle continuait de parler doucement :

— Tu sais, l'homme auquel j'annonce qu'il y a la guerre...

— Oui.

— Il ressemble au petit homme à moustaches qui m'a prise par la main sous la pluie : un homme tout à fait gentil, avec beaucoup d'enfants.

— Et les enfants ?

— Ils meurent tous.

— Ils sont tués ?

— Oui. Chaque fois, je vais voir le petit homme. C'est absurde, n'est-ce pas ?

— C'est toi qui lui annonce la mort de ses enfants ?

— Oui. Toutes les fois qu'il me voit, il pâlit. J'arrive avec une robe noire et tu sais, lorsque je m'en vais...

— Dis-moi.

— Il y a une flaque de sang, là où j'avais les jambes.

— Et toi ?

Elle expira comme une plainte, comme si elle suppliait tout à coup :

— Je t'aime...

Elle colla sa bouche fraîche à la mienne. Je fus dans un état d'intolérable joie. Quand sa langue lécha la mienne, ce fut si beau que j'aurais voulu ne plus vivre.

Dirty, qui avait enlevé son manteau, avait, dans mes bras, une robe de soie d'un rouge vif, du rouge des drapeaux à croix gammée. Son corps était nu sous la robe. Elle avait une odeur de terre mouillée. Je m'éloignai d'elle, à moitié sous le coup de l'énervement (je voulais bouger), à moitié pour aller à l'extrémité du wagon. Dans le couloir, je dérangeai deux fois un officier S.A., très beau et très grand. Il avait des yeux de faïence bleue qui, même à l'intérieur d'un wagon

éclairé, étaient perdus dans les nuages : comme s'il avait en lui-même entendu l'appel des Walkyries, mais sans doute son oreille était-elle plus sensible aux trompettes de la caserne. Je m'arrêtai à l'entrée du compartiment. Dirty mit la lampe en veilleuse. Elle était debout, immobile, sous une faible lueur : elle me fit peur ; je voyais derrière elle, malgré l'obscurité, une plaine immense. Dirty me regardait mais elle était elle-même absente, perdue dans un horrible rêve. Je m'approchai d'elle, et je vis qu'elle pleurait. Je la serrai entre mes bras, elle ne voulut pas me donner ses lèvres. Je lui demandai pourquoi elle pleurait.

Je pensai :

— Je la connais aussi peu que possible.

Elle répondit :

— Pour rien.

Elle éclata en sanglots.

Je la touchai en l'étreignant. J'aurais sangloté, moi aussi. J'aurais voulu savoir pourquoi elle pleurait, mais elle ne parla plus. Je la voyais telle qu'elle était quand j'étais revenu dans le compartiment : debout devant moi, elle avait la beauté d'une apparition. De nouveau, j'en eus peur. Je pensais soudain, perdu d'angoisse à l'idée qu'elle me quitterait dans quelques heures : elle est si avide qu'elle ne peut pas vivre. Elle ne vivra pas. J'avais sous les pieds le bruit des roues sur les rails, de ces roues qui écrasent, dans les chairs écrasées qui éclatent.

6

Les dernières heures passèrent rapidement. A Francfort, je voulais aller dans une chambre. Elle refusa. Nous avons dîné ensemble : le seul moyen de supporter était une occupation. Les dernières minutes, sur le quai, furent intolérables. Je n'eus pas le courage de m'en aller. Je devais la revoir dans quelques jours, mais j'étais obsédé, je pensais qu'auparavant, elle mourrait. Elle disparut avec le train.

J'étais seul sur le quai. Dehors il pleuvait à verse. Je m'en

allai en pleurant. Je marchais péniblement. J'avais encore dans la bouche le goût des lèvres de Dirty, quelque chose d'inintelligible. Je dévisageai un homme de la compagnie des chemins de fer. Il passa : j'éprouvai devant lui un malaise. Pourquoi n'avait-il rien de commun avec une femme que j'aurais pu embrasser ? Il avait lui-même des yeux, une bouche, un derrière. Cette bouche me donnait envie de rendre. J'aurais désiré la frapper : il avait l'aspect d'un bourgeois obèse. Je lui demandai les cabinets (j'aurais dû y courir le plus vite possible). Je n'avais pas même essuyé mes larmes. Il me donna une indication en allemand : c'était difficile à comprendre. J'arrivai à l'extrémité du hall : j'entendis un bruit de musique violente, un bruit d'une aigreur intolérable. Je pleurais toujours. De la porte de la gare, je vis de loin, à l'autre extrémité d'une place immense, un théâtre bien éclairé et, sur les marches du théâtre, une parade de musiciens en uniforme : le bruit était splendide, déchirant les oreilles, exultant. J'étais si surpris qu'aussitôt, je cessai de pleurer. Je n'avais plus envie d'aller aux cabinets. Sous la pluie battante, je traversai la place vide en courant. Je me mis à l'abri sous l'auvent du théâtre.

J'étais devant des enfants en ordre militaire, immobiles, sur les marches de ce théâtre : ils avaient des culottes courtes de velours noir et de petites vestes ornées d'aiguillettes, ils étaient nu-tête ; à droite des fifres, à gauche des tambours plats.

Ils jouaient avec tant de violence, avec un rythme si cassant que j'étais devant eux le souffle coupé. Rien de plus sec que les tambours plats qui battaient, ou de plus acide, que les fifres. Tous ces enfants nazis (certains d'entre eux étaient blonds, avec un visage de poupée) jouant pour de rares passants, dans la nuit, devant l'immense place vide sous l'averse, paraissaient en proie, raides comme des triques, à une exultation de cataclysme : devant eux, leur chef, un gosse d'une maigreur de dégénéré, avec le visage hargneux d'un poisson (de temps à autre, il se retournait pour aboyer des commandements, il râlait), marquait la mesure avec une longue canne de tambour-major. D'un geste obscène, il dressait cette canne, pommeau sur le bas-ventre (elle ressemblait alors à un pénis de singe démesuré, décoré de tresses de cordelettes de couleur) ; d'une saccade de sale petite brute, il élevait alors le pommeau à hauteur de la bouche. Du ventre

à la bouche, de la bouche au ventre, chaque allée et venue, saccadée, hachée par une rafale de tambours. Ce spectacle était obscène. Il était terrifiant : si je n'avais disposé d'un rare sang-froid, comment serais-je resté debout regardant ces haineuses mécaniques, aussi calme que devant un mur de pierre. Chaque éclat de la musique, dans la nuit, était une incantation, qui appelait à la guerre et au meurtre. Les battements de tambour étaient portés au paroxysme, dans l'espoir de se résoudre finalement en sanglantes rafales d'artillerie : je regardais au loin... une armée d'enfants rangée en bataille. Ils étaient cependant immobiles, mais en transe. Je les voyais, non loin de moi, envoûtés par le désir d'aller à la mort. Halluciné par des champs illimités où, un jour, ils s'avanceraient, riant au soleil : ils laisseraient derrière eux les agonisants et les morts.

A cette marée montante du meurtre, beaucoup plus acide que la vie (parce que la vie n'est pas aussi lumineuse de sang que la mort), il serait impossible d'opposer plus que des vétilles, les supplications comiques de vieilles dames. Toutes choses n'étaient-elles pas destinées à l'embrasement, flamme et tonnerre mêlés, aussi pâle que le soufre allumé, qui prend à la gorge. Une hilarité me tournait la tête : j'avais, à me découvrir en face de cette catastrophe une ironie noire, celle qui accompagne les spasmes dans les moments où personne ne peut se tenir de crier. La musique s'arrêta : la pluie avait cessé. Je rentrai lentement vers la gare : le train était formé. Je marchai quelque temps, le long du quai, avant d'entrer dans un compartiment; le train ne tarda pas à partir.

Mai 1935.

NOTES

MADAME EDWARDA

Publié sous le pseudonyme de Pierre Angélique en :

1937 (en fait 1941) : Éditions du Solitaire ;

1942 (en fait 1945) : édition illustrée de gravures de Jean Perdu (Fautrier) ; chez le Solitaire, imprimeur-libraire ;

1956 : Éditions Pauvert, nouvelle version augmentée d'une préface de Georges Bataille (notre texte).

La page de titre était toujours précédée d'un faux-titre : *Divinus Deus*, qu'on retrouvera en tête d'un projet de Suite à Madame Edwarda, dont nous donnons le détail dans le second volume de ces Œuvres littéraires (cf. t. IV, *Divinus Deus*, p. 169-311, et Notes, p. 387-418).

Page 9.

1. Nous n'avons pu consulter le manuscrit original de Madame Edwarda, dédié à Paul Éluard, que grâce à l'amabilité du docteur Roger Delbos. On ne trouve en effet, dans les papiers de Bataille, que des copies du texte révisé et ces six projets de préface :

a) J'écrivis ce petit livre en septembre-octobre 1941, juste avant *Le Supplice*, qui forme la seconde partie de *L'Expérience intérieure*. Les deux textes, à mon sens, sont étroitement solidaires et l'on ne peut comprendre l'un sans l'autre. Si *Madame Edwarda* n'est pas demeurée unie au *Supplice*, c'est en partie pour des raisons de convenance regrettables. Bien entendu, *Madame Edwarda* m'exprime avec plus de vérité efficace ; je n'aurais pu écrire *Le Supplice* si je n'en avais d'abord donné la clé lubrique. Toutefois, je n'ai voulu décrire dans *Edwarda* qu'un mouvement d'extase indépendant, sinon de la dépression d'une vie débauchée, du moins des transes sexuelles proprement dites.

Le présent manuscrit constitue, avec les corrections que je viens de faire au texte imprimé (de l'édition prétendue de 1937, en réalité parue en décembre 1941), la bonne version de ce livre.

b) Il est malaisé de saisir l'intention de Pierre Angélique, et même il est vraisemblable de supposer qu'il n'en eût pas. *Madame Edwards* se réduirait à l'effet d'une inconséquence : sa bizarrerie n'aurait aucun sens. Ce serait bien vite donner pleine raison à l'auteur, enragé de faire à la fin table rase.

Trop vite, me semble-t-il.

Nous devrions, me semble-t-il, nous méfier un peu plus de cet Angélique.

Ainsi parle-t-il aux premiers mots de ce livre minuscule de celui qui règne aujourd'hui : au sein d'une foule promise aux secrets désordres de l'érotisme, le personnage jugé digne du nom équivoque de « souverain » serait perdu, lui-même avide de dissimuler sa honteuse royauté. Comme si l'obscénité, la salacité éhontées étaient souveraines, comme si toutes choses devaient pâlir devant les horreurs qu'autorise la nuit.

c) Ainsi le souverain serait-il méconnaissable sous les traits d'un homme entre les autres, à peine un peu plus vague, à peine un peu plus terne. Et de même, il deviendrait impossible de ne plus confondre la nausée que nous donne une putain obscène avec le sentiment le plus inintelligible et le plus violent. Je ne voudrais pas appuyer sur l'identité classique de la personne divine et de la dignité royale, mais fût-ce sans en avoir eu l'intention, l'auteur incontestablement s'élança dans une voie où les mouvements les plus intimes parvenus à la convulsion n'ont plus d'autre issue que l'horreur et la haine. Alors il n'est plus rien qui ne se coince. La tête enflée par un travail d'étau comme si le poids du fer y traduisait ce qui n'est pas moins terrible dans l'unicité que dans l'étendue insaisissable des cieux.

Ce qui souvent m'opresse en ce monde d'écrivains où je suis placé est de sentir

d) Que Pierre Angélique diffère du fait même d'un souci de souveraineté des autres écrivains, il assume à lui seul l'interrogation de l'homme sur l'ensemble de l'espèce humaine, il interrompt le cours. Sartre, par exemple, se dérobe, encore qu'il se situe sur la voie mais il s'autorise d'une sorte de cafouillage traditionnel pour faire de la philosophie d'école, au lieu de ce qu'avaient fait Platon, Bouddha, Jésus, Hegel, Nietzsche, mais il y a dans le cas d'Angélique une disparition (comme Lao-tseu). Le monde de la sexualité n'étant pas un monde de la parole, étant un monde du silence.

Le fait d'assumer ainsi toute l'humanité — même celle du passé et de l'avenir — suppose évidemment une erreur. Mais cette erreur est en quelque sorte admise dans le silence.

Cela se rattache aux positions de la première partie.

Un homme quelconque ne peut pas faire cela.

Il y a opposition entre un homme quelconque et celui qui assume, mais cela suppose la croyance à une qualification véritable. Il n'y a pas plus d'homme de ce genre réel que de souverain réel, c'est toujours une apparence.

Que signifie la réponse d'Angélique sinon le silence.

Le pseudonyme est la négation du diabolique.

Le complet humour de la situation. Hegel. Dieu.

C'est la transgression de tout langage. Dieu est cette transgression, à laquelle, dans la transgression de la règle humaine, nous appartenons.

Mais ceci : cela doit devenir clair, un peu plus chaque fois.

Cependant l'humour lui-même ne permet pas de musique.

e) Angélique aperçut le premier qu'en trouvant la condition souveraine dans l'inavouable et le délire divin dans l'ordure, il ne diminuait pas la vérité profonde et ne la réduisait pas aux dimensions du démoniaque. Le démoniaque, dans le christianisme, est la chienlit que domine à la rigueur en la prolongeant l'ombre divine, qui est seule la nuit de terreur. Mais la grâce de la luxure étant directement dans ce petit livre le sommet de l'obscénité est aussi l'étendue infinie de la nuit dans le cœur, c'est l'absence de limites acquise à la mort : c'est en même temps la folle familiarité du divin baignant dans la boue et les replis de la nudité voluptueuse, d'autant plus divine qu'elle est nue et d'autant plus voluptueuse qu'elle est la mort, qu'elle est la volupté infinie de la mort.

f) Dans *Madame Edwarda*, le divin n'est plus ce qu'il est dans le christianisme, l'eau noire d'un fleuve entre les quais, les quais où sont à sec les étalages multicolores, c'est le débordement des eaux n'entraînant plus que dans son excès les cadavres et les débris et n'ayant plus, comme la mer, de bornes que le ciel.

Qu'afin de s'efforcer d'atteindre au plus profond il existe un autre langage, nous en devons douter. Ainsi n'avons-nous jamais trouvé les mots qui éclairent le monde en deux parties égales, merveilleux et nauséabond de la volupté et de la mort, jamais les mots n'avaient la force fulgurante, jamais ils n'avaient la saleté qui suffise. Nous tournons autour et jamais nous n'entrons horriblement dans le saint des saints. Nous vivons en dehors de ce terrible, peut-être sur le seuil, mais sans le soupçonner. Nous ne voyons que l'alentour.

La pensée s'acharne peut-être à cet alentour, elle se fait réflexion philosophique et les plus vigoureux sont traversés des bruits et des fumées de tunnel de la pensée. Encore tremblant, l'esprit humain s'efforce d'épingler les nocturnes papillons de la poésie. Il existe un désordre, une incohérence de délire d'où, à tout prix, nous voulons sortir. A ce point la nécessité d'agir semble une issue, et si elle introduit les confusions angoissantes des combats, des supplices, de la mort, nous pensons n'avoir pas déserté. Nous avons déserté cependant. De même nous désertons si nous nous perdons dans ces sentines philosophiques où la mauvaise odeur n'est plus là que pour mieux en sortir par la décision.

g) Si nous devons nous effrayer en un point d'autre chose que de la mort ou de la douleur, ce que nous éprouvons en ce point n'est pas moins lourd que la peur d'être torturé ou tué, en un mot, si le monde, ce qui nous entoure — à quoi chacun de nous est uni par le plus tendre enlacement, le plus tendre en même temps le plus sournois — si soudain le monde nous paraît être en son entier le vide inintelligible qu'en effet nous enlaçons et qui nous

enlace, si dans ce vide nous nous sentons nous-mêmes et notre histoire

Page 17.

1. *Les premières éditions donnent :*

L'ANGOISSE EST SEULE ABSOLUE SOUVERAINE. LE SOUVERAIN N'EST PLUS UN ROI : IL EST CACHÉ DANS LES GRANDES VILLES. IL S'ENTOURE D'UN SILENCE DISSIMULANT SA TRISTESSE. IL EST TAPI DANS L'ATTENTE D'UN TERRIBLE ET POURTANT SA TRISTESSE SE RIT DE TOUT.

Page 20.

1. *Le manuscrit, pour ce paragraphe :*

[...] Je la choisis : elle vint s'asseoir auprès de moi. Le garçon prit ma commande : un court instant. Mais déjà j'avais pris Madame Edwarda dans mes bras ; elle me serra et nos bouches se mêlèrent en un baiser [*biffé* : plus profond qu'un drapeau déchiré] malade : la salle était bondée d'hommes et de femmes, désert où les convulsions du baiser se prolongèrent. Un instant sa main glissa, quelque chose en moi comme une vitre se brisa, j'inondai ma culotte et sentis Madame Edwarda dont mes mains [*biffé* : étreignaient les fesses] ouvraient le sexe elle-même en même temps traversée vive par une lame... et dans ses yeux plus grands, renversés, l'horreur, dans sa gorge un doux râle.

2. *Le manuscrit :*

[...] mais c'était plus simple, décisif. Je devins [...]

Page 22.

1. *Le manuscrit :*

[...] accouplement : mais à leur fête échappait ce vertige de ciel qui, à chaque petit mouvement, achevait de nous vider.

[*dans la marge :*]

et je crus un instant qu'elle n'était plus qu'un domino vide et flottant, à l'intérieur sombre comme un deuil, en même temps absent comme un rire.

2. *Le manuscrit :*

— [*biffé* : Je suis, me dit-elle, une putain de bordel, mais DIEU est libre.] Vite, fifi [...]

Page 26.

1. *Le manuscrit :*

[...] Le désordre de ses mouvements l'avait dénudée, les seins jaillis du boléro, le ventre plat et pâle, la fente velue ouverte au-dessus des bas. Cette nudité, maintenant [...]

2. *Le manuscrit :*

[...] ceci ne peut avoir de suite en *philosophie* : ce que j'ai dit par là n'aurait pu se dire autrement, c'est tout. Le rieur, ici,

jugera de mon angoisse : l'envie qu'il a de rire m'abandonne à la cruauté (celle-ci doit s'exercer avec rigueur) qui commande la fidélité du récit. Ce qui est en cause — qui ronge la vie, comme l'acide un métal — seul le saisit celui dont le cœur est blessé [...]

Page 29.

1. *Le manuscrit* :

[...] d'une main : elle en sortit le membre long et lourd.

2. *Le manuscrit* :

[...] voluptueuse, elle enfonça de sa main le nœud dur dans son trou. Je demeurai [...]

Page 33.

LE PETIT

Première édition datée de 1934 (en fait 1943), sans nom d'éditeur et sous le pseudonyme de Louis Trente.

Rédition posthume, en 1963, chez Jean-Jacques Pauvert.

Il n'existe du Petit, dans les papiers de Bataille, qu'un manuscrit partiel (Ms., 22 pages), pages extraites d'un carnet, où se mêlent ébauches et notes diverses (en particulier sur la dépense — voir plus loin, p. 496-500).

Par ailleurs deux carnets de 1942-1943 (Carn.) contiennent :

l'un (carnet de L'Archangélique), les poèmes de p. 65 (voir aussi t. IV, Notes, p. 357, n. 1 pour p. 11, et p. 359, n. 1 pour p. 23) ;

l'autre, au milieu de notes pour *La Part maudite*, un brouillon de p. 69.

Page 39.

1. *Ms. (p. 5)* :

Tout est consommé, reste un pur rayonnement d'agonie.

L'univers lui-même envisagé comme angoisse.

Dieu, l'univers, il n'importe, mais la plaie de mon âme au fond de moi, le glissant sale, gluant et chute soudaine, c'est le contraire du possible : étant certain mais impossible en même temps.

La souveraineté méconnue du petit, sa divinité de certitude impossible.

Page 41.

1. *Ms. (p. 1)* :

J'appelle lâche qui ne rirait pas de ma mort, à moins qu'il ne m'aime à crier.

2. *Ms. (p. 1)* :

Si j'avais intelligiblement parlé, j'aurais touché le fond des souffrances — où l'on n'imagine pas d'issue désirable, où le possible a toujours un masque d'absurdité. Dieu comme une bête, traquée par la meute des nécessités, des absences de limite.

3. Ms. (p. 1) :

celui qui le fait a comme moi (comme Marie ou Jésus) un « petit »

4. Ms. (p. 2) :

Fraicheur dans l'obscurité humide d'un couloir... la main glissée entre est la main du mal.

Page 60.

1. Troppman : dans *Le Bleu du ciel*, le narrateur s'appelle Henri Troppman et s'accuse de la même nécrophilie.

Page 63.

1. Dans *Carn.*, c'est le titre de ma fêlure (p. 65).

Page 69.

1. Ms. (p. 22) :

Écrire est chercher la chance, non de l'auteur isolément, mais d'un tout-venant anonyme. En moi-même ce mouvement emporté qui m'oblige d'écrire est (pris, emporté : *biffés*) dans la trajectoire d'une chance appartenant à l'homme en général. Toutefois, de la chance je ne puis pas dire : « elle appartient » (elle peut à chaque instant se dérober); ni exactement : « je la cherche » : je peux l'être, non la chercher. La chance humaine est trajectoire vivante, déjà trouvée, mais elle cesserait d'être si

2. *S'intercale ici dans Carn.* :

Mesurer (ou Menacer? *illisible* — *biffé* : Pleurer) en tremblant la chance perdue, l'exprimer, n'est en nous qu'un aveugle ressaut pris dans le mouvement de la chance humaine. Ni sottise ni faiblesse mais état de grâce.

Tremblant, sa (trace? *illisible*), semblait-il, à jamais perdue, le mouvement de la chance animait mon angoisse.

Puis ces notes, dans Ms. :

a) P. 6-11 :

En matière de sensualité, le seul obstacle : la considération du temps à venir. Cette considération écartée, les vêtements tombent et, pour aller plus vite, le ventre se relâche. L'occlusion intestinale limite de l'individu, sans laquelle il ne peut être isolé dans l'espace comme dans le temps. Dans la fureur érotique, plus de temps à venir, c'est fini, plus de quant-à-soi : j'anéantis le quant-à-soi de mon prochain, le mien aussi. Toute-puissance exorbitante, c'est en personne le Tout-Puissant mais sa puissance, en un moment de foudre, il la perd : ensuite il demeure ridé, brenneux, malade. Inutile de cacher cette fin. On ne l'évite qu'en biaisant, on va doucement, on veut couper au réveil dans du vomit (je ne parle pas de mort). La question d'argent est sur le même plan : on ne veut pas non plus s'éveiller ruiné. Pourtant, de vouloir éviter ruine et vomit, l'érotisme est voilé. Le sommet au-dessus d'un précipice à l'air d'une plaine.

En matière d'érotisme, le temps a deux formes. Le désir d'un

salut et sa contrepartie, la crainte du châtement, d'une part. De l'autre, le souci du temps à venir ici-bas. L'un et l'autre ont le même sens : absolu dans le premier cas, relatif dans le second. Il s'agit toujours de crainte liée au sentiment de la durée d'un être identique (isolé dans l'espace). Le projet dans le temps de l'être individuel, c'est l'étoile changée en ténèbres, tissant la toile de l'araignée qu'elle devient.

De deux choses l'une : demeurer naïf et, de l'érotisme, ne rien « savoir » (dans ce cas : « être vécu » par lui, atteindre un état ultime sans rien préméditer — ainsi la fille irréfléchie mais curieuse), ou rejeter l'innocence. Dans ce dernier cas, c'est l'impaisable soif, le besoin d'atteindre chaque fois les sommets, les sens portés d'excès en excès, d'horreur en horreur. On arrive aux mangeurs de merde chaude, aux personnages des 120 Journées, au désir de désirer, à ces hommes impossibles (supplices, hurlements de Sade, baves brûlantes). La première voie est seule heureuse mais dès l'abandon du « projet » on a la seconde. L'innocence suppose le « souci du temps à venir ». Le « souci » vient-il à manquer, surviennent la soif et la recherche. Que tout « projet » l'abandonne, la fille sage s'enivre, pisse sur elle, montre son cul. L'abandon du « projet » c'est volcan, vertige, terre qui tourne, ivresse, soleil exorbitant.

[guérison de la névrose

Le rêve que la société ne touche plus en rien au fond de l'être, qu'on y touche individuellement. C'est ce que signifie la souveraineté du « petit » (plus de souveraineté dans la société)

Nécessité de sentir le fond jusqu'à sentir tout perdu ensuite passé, avenir

Le combat du « petit » entraîne l'homme au fond de lui-même]

Le savoir humain à la recherche des origines! ... conduit à trahir sa futilité. Sans m'arrêter, je vais plus loin et représente, opposé à la complexité actuelle, un état de choses simple, un âge d'or où n'entraîne pas le « souci du temps à venir » : présence entière et consommation des vies dans un feu érotique. Filles et garçons ivres mêlés, perdus, chaos de membres et de fentes, dents saliveuses qui déchirent, cœurs battant si fort que l'on croit mourir. Aucun souci de l'un ou de l'autre, mais coulée dans la mort, voluptueuse, simple et sans phrase.

La faiblesse de Sade est d'avoir admis le « souci du temps à venir » : il ne vit pas les conséquences du « souci » : corrodant puis glaçant la vie érotique. Le « souci » condamne; se refusant à condamner mais ne sachant renvoyer le « souci », Sade inventa les monstres où « souci » et fureur se composent :

Le président de Curval :

« ... âgé de près de soixante ans et singulièrement usé par la débauche, il n'offrait presque plus qu'un squelette, il était grand, sec, mince, des yeux creux et éteints, une bouche livide et malsaine.. des fesses molles et tombantes qui ressemblaient plutôt à deux sales

torchons sur le haut de ses cuisses... au bas d'un ventre aussi plissé que livide et molasse, on apercevait dans une forêt de poils un outil qui dans l'état d'érection pouvait avoir environ 8 pouces de long sur 7 de pourtour, mais cet état n'était plus que fort rare, et il fallait une furieuse suite de choses pour le déterminer... Peu d'hommes avaient été aussi lestes et aussi débauchés que le président, mais entièrement blasé, absolument abruti, il ne lui restait plus que la dépravation et la crapule du libertinage, il fallait plus de trois heures d'excès et d'excès les plus infâmes pour obtenir de lui un chatouillement voluptueux, quant à la décharge, quoiqu'elle eût lieu chez lui bien plus souvent que l'érection et presque une fois tous les jours, elle était cependant si difficile à obtenir, ou elle n'avait lieu qu'en procédant à des choses singulières et souvent si cruelles ou si malpropres, que les agents de ses plaisirs y renonçaient souvent, et de là naissait chez lui une sorte de colère lubrique qui quelquefois par ses effets réussissait mieux que ses efforts... »

L'impasse où l'érotisme accule. L'impossibilité ne tient pas qu'au souci du temps à venir. Les héros des 120 Journées sont dans la misère encore en ceci qu'ils ne peuvent faire du globe entier un château de... Ce n'est pas affirmation hâtive, mais fondement. L'impossibilité où se trouvent Blangis, l'évêque, Curval, n'est que la transposition de celle où Sade lui-même s'épuisait. Même la toute-puissance de l'écrivain, déplaçant à son gré les bornes du réel, est elle-même bornée, mise en face du possible. Ceci revient à dire que le désir est insatiable — Sade le savait. L'érotisme est une expérience où l'on a d'abord et vite des triomphes. Pour un temps, l'on va d'embrassement en embrassement, la chance aidant la force d'embraser s'accroît, mais on trouve à la fin ses limites. L'érotisme réel est dépassé par le désir, mais le désir est tenu lui-même à n'imaginer que du possible : l'embrassement infini est non-sens.

l'âge d'or est embrassement infini mais l'érotisme réel sort de l'âge d'or pour entrer dans la chance

Le non-sens entre ainsi dans l'érotisme, dont il est l'horizon nécessaire. X. a trente ans, mais déjà, pour ce qu'il m'en dit, me semble avoir atteint la misère (à laquelle il se résigne). Ce n'est pas que les possibilités lui fassent défaut, mais il rêve d'une société érotique, d'un ordre humain au service du désir, constamment échauffé puis rassasié. C'est l'obsession de l'âge d'or commune à

b) P. 14-18.

déplacement, plus dans la cité, mais dans la nature, donc moyens de transport

perte générale de la conscience d'une destinée glorieuse. dépense aussi réelle mais moins sensible. prédominance du repos, mollesse, confort, hôpitaux, et malaise : crises, etc.

La crise contrepartie? = névrose

Le bilan est en somme

confort accru

perte de conscience de la force glorieuse

de l'homme

inviabilité de l'activité économique

l'inviabilité à transcrire de façon plus nette en termes religieux
la contrepartie ensuite

individualisation, État, science

névrose — amour (êtres vides), poésie (langage), nature

Dans le rire, suppression du temps à venir du fait d'un transfert

Un si petit livre n'a pu vous mener qu'où vous alliez. Doutez-vous que ce ne soit négligeable? Chaque être a besoin d'une absence de solution. Naturellement le livre demande d'être dominé de haut : l'auteur le dominait de cette façon, du moins l'a-t-il cru car il ne manquait pas de désinvolture — ni de fermeté. Exercez-vous devant la glace. Lisez devant la glace à haute voix. N'ayez pas trop d'angoisse. Il ne vous sera fait aucun mal. En peu de temps vous ne verrez plus un terrible visage mais une expression indéchiffrable.

L'auteur un jour vit un jeune homme assis sur un banc de jardin, disant à des vieillards : « ... le mal ne peut exister seul, mais comme un noyau. Il se peut que la vie rayonne autour d'un noyau de mal; les sages prétendus ne [voient? nient? *illisible*] pas que sans ce noyau ils n'auraient pas les lumières de couleurs, les enchainements de force, les endurance, les sacrifices qui les rassurent. A mon âge (le jeune homme connaissait ce défaut) on n'est guère tenté de rassurer, mais si je veux le mal, si j'ai, fût-ce un instant, tourné le dos au bien, c'est pour atteindre la rigueur, je sentais que de là dépendait mon humeur virile. Je me suis habitué à l'effort, j'ai préféré la naïveté d'une vie ennuyeuse, obscure, sans chercher à savoir, il m'a suffi de supporter. Il me semble participer ainsi à l'enjouement des animaux, à l'ingénuité des hommes d'autres temps qui n'avaient que la gloire en tête... » Ceux qui se tenaient devant lui étaient de vieux professeurs. A l'exception de l'un deux, presque un fou, qui s'en allant avec l'auteur lui dit : « Ce qui le perd, et par où la punition est déjà suspendue sur sa tête, est de parler. » Le fou n'ajouta rien, logique avec lui-même. (Il se dégageait de ses traits une sorte de torpeur, on ne pouvait savoir d'où venait son angoisse, le tremblement habituel de ses lèvres donnait une impression de futilité, d'impuissance.) L'auteur répondit poliment, dissimulant un sentiment accablé : il était là comme si un grand nombre d'animaux-énigmes en même temps le menaçaient, les vieillards, le fou, le jeune homme, le ciel gris, les arbres du jardin, que pouvait-il sinon plier le dos sous le poids des siècles. L'agitation se poursuivait sans jamais mener à une porte d'issue, mais chaque jour à un nouvel après-midi, celui-ci gris, d'autres ensoleillés. Combien l'auteur aurait aimé le jeune homme s'il avait décrit avec minutie une position où l'on ne peut saisir que l'insaisissable, où l'on parle encore, où l'on ne peut que parler toujours, mais où — comme l'archevêque de Paris se promenant accompagné d'une amante dans ses jardins faisait par trois hommes armés de râtaux effacer

à mesure la trace de ses pas — l'on est tenu de dissoudre en silence une phrase à peine formée. Mais l'auteur ne pouvait supporter du jeune homme qu'il ait fait un discours politique aux vieillards.

Si le jeune homme en parlant s'était regardé dans la glace, il aurait convenu de sa défaillance. Il lui manqua de devenir indéchiffrable, non qu'il soit bon d'être obscur, de s'exprimer mal ou d'observer le silence : encore faut-il donner la transparence aux paroles, effacer un visage aussi vite que le fait la glace, qui, l'instant d'avant, en était la pesanteur bornée.

Le mal ne peut être un serviteur du bien. La liberté ne peut être le bien : en quoi serait-elle liberté sans cela ? L'objet est comme insaisissable, il existe un instant, un éclair où l'oiseau passe, où le cœur est traversé, mais que la flèche ait le plus petit écart, ce n'est que gesticulation grimaçante, flots de paroles asservies. D'ailleurs l'instant passé, l'oiseau fût-il atteint, tout retombe à la même stupeur, aux mêmes grimaces.

Quand l'instant infime se présente, il est bon de disposer de forces considérables, d'être tendu à l'avance. La plus petite question étant à ce moment-là superflue a dès maintenant un caractère suspect. Il existe une interrogation favorable néanmoins.

les institutions les plus vénérées autour du mal et tenant à lui
 l'église et la crucifixion
 mais on ne peut le dire simplement
 pas sûr que cela dure
 dans ce cas ce serait les individus

Page 71.

L'ARCHANGÉLIQUE

Rédigé, selon les manuscrits, d'août à décembre 1943, et publié en 1944 aux éditions Messages (notre texte).

La première partie (Le Tombeau) avait paru en 1943, sous le titre La Douleur, dans un volume anthologique, Domaine français (Messages, Éditions des Trois Collines). Nous dirons dans ces notes :

DF : La Douleur (Domaine français, 1943), p. 75-78 de notre texte.

Dans les papiers de Bataille, on trouve 4 groupes de manuscrits, correspondant à des rédactions successives :

Ms. 1 : La Douleur, p. 75-78 de notre texte.

Ms. 2 : p. 76-80.

Ms. 3 : le manuscrit complet, daté.

Ms. 4 : p. 75-82.

À quoi s'ajoutent :

Carn. (carnet de 1942-1943) : p. 86-89.

B (brouillons) : p. 80-86 et 95-96.

Tous ces manuscrits contiennent plusieurs poèmes non utilisés (page de titre de Ms. 3 : « poèmes d'août à décembre 1943 et inédits d'octobre 43 à avril 44 »), qu'on trouvera dans le tome IV (p. 16-19).

D'autre part, Carn. donne, sur deux pages, ces projets d'édition datés du 16 octobre 1943 :

Première page :

Je ferai un livre au lieu de celui * qui est prévu avec :

Anus solaire **
 Dirty ***
 le paysage ****
 l'absence ****
 les poèmes érotiques *****
 le tombeau

plus les poèmes suivants

crache le sang
 je te trouve dans l'étoile
 le malheur est innommable
 je suis maudit voilà ma mère
 dent de haine
 la bouse dans la tête
 noire mort tu es mon pain
 le malheur a des chevaux *****

rien d'autre

comme titre du livre : DEAE DIANAE

Deuxième page :

DEAE DIANAE
 L'Anus solaire
 Dirty
 le paysage
 l'absence
 l'aveugle ****
 poèmes érotiques.

DIANUS et DIANE

1. Le tombeau
2. suite de poèmes (voir page précédente)
3. Deae Dianac.

* L'Archangélique?

** Publié en 1931. Cf. t. I, p. 79-86.

*** Écrit en 1928, publié en 1945. Voir plus loin *Le Bleu du ciel*, notes, p. 560.

**** Non identifié.

***** Cf. t. IV, *Douleur et quatre poèmes*, p. 11-14, et *La Tombe de Louis XXX*, p. 153-161?

***** Voir plus loin, p. 507, n. 2 pour la page 88.

Page 73.

1. Ms. 1, DF : La Douleur.

Page 75.

1. Ms. 1 : dégât sans limites
 2. Mss et DF : mais
ce dernier vers étant toujours suivi d'un blanc, d'un astérisque ou d'un chiffre 2 indiquant que ces trois premières strophes constituent un poème.
 3. Ms. 1 : . . . mes lignes
 4 et 5.
 Ms. 1 : Pas de blanc entre ces deux vers
 . . . que la mort
 . . . la nuit
 6. Ms. 1 : la beauté d'un ange est le fond des caves
 Ms. 2 : la beauté d'une fille est le fond des caves le cri
 Mss 3 et 4 et DF donnent pareillement : le cri
 7. Ms. 1 : éblouissement d'un instant dans la nuit sans retour
 Ms. 2 et DF : de ténèbres définitives
 8. DF : le frisson qui la glace
 9. Ms 1 et DF : est la hâte de la nuit
 Ms. 2 : chute dans

Page 76.

1. Ms. 1 : à mon exécration mensonge
 Ms. 2, 3, 4 et DF : insensés
 2. V. 4-6.
 Ms. 1 : je mens car il ment
 l'immensité et moi
 se mentent l'un à l'autre
 3. Ms. 2, 3, 4 et DF : . . . l'impudence . . .
 4. Ms. 1 : rien n'est en ce monde . . .
 5. V. 19-21.
 Ms. 1 : . . . la parodie . . .
 . . . la parodie . . .
 comique
 Ms. 2 : amour parodie . .
 vérité
 univers

Dans DF, seul le premier vers change :

l'amour, parodie . . .

6. Ms. 1 : l'immensité ne sait que faire d'elle-même

Ms. 3 confond ces dernières strophes :

l'amour est parodie du non-amour
 l'immensité tombe en elle-même
 ne sachant que faire

Page 77.

1. Ms. 1 : tout semble à d'autres en paix

2. Dans Ms. 1, suivi de ces deux vers :

s'il est calme (je ne puis l'être : *biffé*)
je le conduis à la conquête de la mort

3. V. 8-9.

Très raturés dans Ms. 1. On lit :

lui-même est la mort
il touche à l'impossible immensément
glissant à l'impossible immensément

4. Dans Ms. 1, précédé de ces deux vers :

coupable est la paisible jouissance
jouir en paix nourrit les remords

qui deviennent, dans Ms. 2 et DF :

coupables sont les plaisirs calmes
jouir sans cris
nourrit le remords

5. Ms. 1 : ... sur lui-même en rond

6. Ms. 1 : quelque

7. Ms. 1 : ... par-delà le...

8. V. 19-21.

Ms. 1 : l'homme est la nuit
où s'enfonce l'immensité
(il est : *biffé*)
seul et puéril

Ms. 2 et DF : et seul petit enfant
l'homme est la nuit
où s'enfonce l'immensité

Ms. 3 : je ne suis qu'un rire
qu'une nuit enfantine
où l'immensité sombre

Page 78.

1. Ms. 1 : l'excès de la nuit froide

2. Ms. 1 : les dés jaillissent de la mort

3. Ms. 1 : du froid qui dure en mon cœur

Fin de D. F. Ms. 1 se termine sur cette date : Vézelay, août 43, qui est donc la date de composition de ce premier état de La Douleur.

Page 79.

1. Ms. 2 : ... (ruisseaux : *biffé*) torrents...

2. Ms. 2 : ... l'horrible coup...

Ms. 3 : ... (l'horrible : *biffé*) l'affreux coup

Ms. 4 : ... l'horrible coup...

Page 80.

1. Ms. 2 : ... la bouche

2. Ms. 2 : ... (me terrassant : *biffé*) m'accablant

3. V. 10-12. Biffés dans Ms. 2 qui s'interrompt ici.

4. B donne sept versions successives de ces trois strophes, la première version étant datée : Vézelay, 9 au 13 septembre 43.

1) Grande sœur de ma mort sœur aux cheveux de vent
sœur à la bouche de miel rouge
grand couloir où je pleure
à genoux dans le sang de mes yeux morts
grand couloir où je ris d'être aveugle
grand couloir où je ris dans le claquement des portes
où j'adore une furie où je meurs
terrassez-moi force du vent du rire et du jour
frappez-moi je mourrai nu dans un courant d'air giflé
alcool vent et grand jour sœur virile de ma mort
tonnez-moi le clairon dans l'oreille
je vois
les yeux morts voient
je vois la mort

2) La sœur de ma vie a une chevelure de vipères
un grand rire de miel rouge
 Brusque courant d'air
coup de vent de la mort où je pleure
aveugle agenouillé
et les orbites vides
couloir où je ris de ma nuit insensée
couloir où je ris d'un claquement de portes
où j'adore ce vent qui éclate où je tremble
accable-moi rire de vent et de vin
frappe-moi je veux mourir nu dans un courant d'air giflé
alcool vie et grand jour gifle virile de ma mort
sonne-moi dans l'oreille un grand coup de trompette
joli le ton de fausset de la mort

Les derniers vers étant ensuite repris :

alcool riant fouet viril de ma joie
fais retentir dans mon oreille
les coups de clairon immortels de la mort

3) sœur de ma mort à la chevelure siffiante
rire dominateur de ta langue de miel rouge
soudain coup de vent de ma mort où je crie
aveugle à deux genoux
et les orbites vides
couloir où je ris de ma nuit insensée
couloir où je ris du claquement des portes
où j'adore le vent qui éclate où je pleure
accable-moi rire de vent et de vin
frappe-moi je veux mourir nu dans un courant d'air giflé

alcool riant fouet viril de ma joie
 fais résonner dans mon oreille
 le coup de clairon de ma mort

- 4) la lumière de ma mort a une chevelure de vipères
 le rire heureux d'une langue de miel rouge
 dans un ciel insondable de joie
 soudaine bourrasque de ma mort où je crie

Puis comme la version définitive sauf :

V. 16 : ... de ma nuit...

V. 18 : où j'adore le vent qui éclate

V. 19-21 :

et je tombe en sanglots
 terrasse-moi rire de vent et de vin
 gifle-moi je veux mourir nu dans un coup de vent giflé
 tue-moi alcool riant sœur virile de ma fièvre
 et fais mugir dans mon oreille
 le coup de clairon de ma mort

- 5) *Comme la version définitive, sauf :*

V. 16 : ... de ma nuit...

V. 18 : où je t'adore foudre

V. 20-21 :

accable-moi rire d'orage et de vin
 gifle-moi je veux mourir nu dans un coup de vent giflé
 alcool hilare tue-moi ma sœur virile
 et fais mugir dans mon oreille
 le coup de clairon de ma mort

- 6) *Comme 5), mais le vers 16 est corrigé et les 3 derniers vers supprimés : le poème s'achève sur :*

gifle-moi je veux mourir nu dans un coup de vent giflé

- 7) *Comme la version définitive sauf, v. 18 :*

où j'adore une flamme

Par ailleurs, Mss 3 et 4 donnent pour le dernier vers :

a mugi dans mon oreille

Page 81.

1. V. 1-6.

B donne successivement :

- 1) Comme dans l'ombre un phare immensément
 en tournant fait danser le brillant et l'obscur
 après mon dernier rôle la terre dans le ciel
 alternera le jour et les ténèbres sans trêve
 au-delà de moi plus vrai que moi
 plus vrai que jamais cœur ni pensée n'atteignent

qui se dérobe à moi et me supprime
à quoi je ne me voue qu'en me lâchant
sombre vérité dont je suis le jour
absence de repos dont parlent les bûchers

2) De même qu'immensément dans des cieux sombres
un phare
en tournant fait danser le brillant et l'obscur
quand je serai mort dans l'insondable ciel
ce globe continuant sa course
alternera le jour et les ténèbres sans trêve

3) au-delà de moi-même
un jour
la terre roulera dans l'immensité
je serai mort
et les ténèbres
sans fin alterneront avec le jour

2. V. 10-12.

B : seule en moi la mort
regarde l'univers
et m'étouffe

je suis le néant
le soleil est ma tombe
mon absence est l'être

Page 82.

1. V. 1-6.

B : Je suis la fièvre l'impatience
et le désir inassouvi
je suis le rire le vertige

je suis l'amour retirant les robes
et le vin qui fait rire
des robes retirées

Et dans Ms. 4, à côté de la version définitive, on lit :

Je suis la fièvre le désir
je suis la soif
le vertige

je suis la joie retirant la robe
le vin qui fait (pleurer : *biffé*) rire
d'être nus

2. V. 7-9.

Ms. 4 donne à côté de la version définitive :

les étoiles tombent
dans un bol de gin
une nuit de fête

3. *Dans Ms. 3, suivi de la date : 13-9-43.*

Page 85.

1. *B et Ms. 3* : tu es folle comme un départ

Page 86.

1. *B* : suivi, après un blanc, de ces deux vers :

les yeux tournent la bouche avale
le fiel comique de la joie

2. *Ms. 3* : douloureuse comme une lame
achève-moi douleur
inépuisable nuit

3. *Ms. 3* : elle consume le jour

4. *V. 17-22.*

Carn : Je suis maudit voilà ma mère
l'enfant de la nuit noire
la nuit est avare de larmes
la nuit est avare d'amour
j'ai le cœur cassé de pierre
l'enfer de ma bouche est de cendres

5. *V. 18-19* :

Ms. 3 : enfant d'une nuit pâle
immense nuit

6. *V. 21-22* :

Ms 3 : le cœur
l'enfer . . . cendres

7. *Carn. et Ms. 3* : . . . de mes larmes

Page 87.

1. *Carn.* : buse . . .

2. *Carn. et Ms. 3* : la douleur . . .

3. *Carn* : le grand soleil . . .

4. *Carn.* : ton ciel . . .

5. *Dans Carn., ce poème est daté du vendredi 15 octobre 1943,*
11 heures du soir.

6. *Carn., Ms. 3* : il est horrible . . .

Page 88.

1. *V. 1-4.*

Carn., Ms. 3 :

. . . le cercueil sans fond
la langue coule je pleure
il n'importe pas que l'immensité
soit ronde et tombe dans le

2. *Carn., Ms. 3* :

Le malheur a des chevaux
aux sabots de gras
le froid glace dans le cœur
et des jambes folles

nouer la corde du pendu
avec les dents d'un cheval mort
le fond de l'horreur est la joie

3. *Carn.*, *Ms. 3* : ... grand soleil

4. *V.* 19-21.

Carn., *Ms. 3* :

... que le malheur les larmes...
... fond des cieux
... de ta voix

ce dernier vers étant alors suivi, après un blanc, des V. 11-14 de page 89 (que par la suite, dans Ms. 3, on retrouve à leur place).

Page 89.

1. *V.* 3-5.

Ms. 3 : un vent froid brise...

la dureté...
le silence est...

2. *V.* 5-6.

Carn. : les ténèbres sont...

..... des porcs

3. *Dans Ms 3, daté du 28 octobre (1943).*

4. *Ces deux strophes, dans Carn. et Ms 3, viennent à la suite du dernier vers de p. 88 (mais aussi, dans Ms 3, à leur place).*

5. *Dans Carn., ces trois vers viennent à la suite des quatre suivants.*

Page 90.

1. *Ms. 3* : la mort rit l'oiseau fend la nue

Page 91.

1. *Précédé, dans Ms. 3, de cette strophe :*

dans l'obscurité noire
mon nez a cogné fortement
la colonne du baldaquin

2. *Ms. 3* : ... (puent : *biffé*) crachent...

3. *Ms. 3* : hihan aux étoiles...

Page 95.

1. *Ms. 3* : ... la tête

2. *V.* 17-18.

Carn., *Ms. 3* : sur un...

est blotti le singe néant

Page 96.

1. *Carn.* : dans l'attente du...

Ms. 3 : dans l'attente du malheur
où les lumières s'éteindront

Page 97.

L'IMPOSSIBLE

Publié en 1947 aux Éditions de Minuit, sous le titre *La Haine de la Poésie*, puis réédité, augmenté d'une préface, en 1962 (notre texte).

On sait, d'après une dédicace sur l'exemplaire de M^{me} G. Bataille, que la rédaction de *L'Orestie* (paru en 1945 aux Éditions des Quatre Vents, après la publication en revue de plusieurs des poèmes — cf. nos notes p. 522) s'étend sur deux ans, de l'automne 1942 à l'automne 1944. La rédaction d'*Histoire de rats* et de *Dianus* est certainement postérieure à 1944, mais les manuscrits de ces deux textes, ou toute autre indication, nous manquent. (On trouve pourtant, dans un carnet de 1945, un projet d'édition associant *La Haine de la poésie* à *Méthode de méditation* — cf. t. V, notes du carnet 8 pour *Méthode de méditation*.)

Page 101.

1. Dans *La Haine de la poésie*, le texte de *L'Orestie* venait en début de volume et, au lieu de la Préface, on lisait cet avertissement, placé en tête d'*Histoire de rats* :

Sur la publication, en un même livre, de poésies et d'une contestation de la poésie, du journal d'un mort et des notes d'un prélat de mes amis, j'aurais peine à m'expliquer. Ces sortes de caprices toutefois ne sont pas sans exemple, et j'aimerais dire ici qu'à juger par mon expérience, ils peuvent traduire aussi l'inévitable.

Dans les papiers de Bataille, le manuscrit de la Préface s'accompagne de 184 feuillets de notes pour une autre préface, que Bataille souhaitait plus importante et dont nous donnons, ci-dessous, le projet. (Certaines de ces notes sont rassemblées en liasses portant des indications : Chapitre I, Chapitre II, etc., et forment un texte à peu près continu. D'autres sont éparpillées — développements parallèles ou notes isolées — que nous insérons, entre crochets, dans ce premier texte.)

PREMIÈRES NOTES

[Histoire de rats (Journal de Dianus)]

Histoire de rats écrit par Dianus

Dianus écrit par Mgr Alpha (non)

Dianus frère de Mgr Alpha.

Dianus = moi *. Donc : Histoire de rats : JI de D. absurde.]

qu'Histoire de rats est une description
de l'inviabilité non du réel
de l'impossible non d'un désirable
d'une absence d'issue

* Cf. p. 522 notre note pour la page 103.

cela aboutit à

« je ne sais si A. ment disant appartenir à l'ordre des Jésuites ».

Il faut prévenir qu'il s'agit d'inviabile, de vaine exaspération, d'exaspération insensée

définir et expliquer le lien d'*Histoire de rats* et de *Dianus*

construire au besoin
la volonté d'impossible

Appeler le livre

l'impossible

expliciter dans la préface le titre du livre

impossible dans le sens d'absence d'issue

l'existence humaine appartient pour une part à l'impossible

par exemple à la *mort*

et à la *chair*

la chair d'une part

le possible les *amants* [*enfants?* illisible]

bien entendu le livre écrit d'abord (il y a quinze ans).

Marcher dans la tempête sur un

Il ne s'agit de rien fonder

pas le moindre principe

ce serait ne pas avoir compris ce que je propose que de confondre
avec un fondement

pas de sens caché

surtout pas de système

insister sur le caractère réaliste

demander à Lindon la distinction de 1947

impossible

bon mais

cela n'aurait pas de sens si c'était impossible

il ne s'agit en vérité que du possible mais supprimant tout
ce qui l'annule

(à refaire)

Le principe d'une action est général. J'énonce moi le principe
de non-action qui peut être acceptation d'une forme donnée.

J'aurai mis quinze ans pour m'expliquer.

J'aurai su attendre et l'attente n'était possible qu'à la condition
de ne plus penser, d'oublier.

Je cherchais donc je n'avais pas trouvé

quand je dis (p. 110) « la douceur de la nudité (la naissance
des jambes ou des seins) touchait l'infini » je définis l'impossible.

Dire ce qu'est l'impossible

mais de toutes façons préalable à cette préface, plus vieille de
quinze ans

néanmoins hors de question que ce soit une définition philosophique

il suffit de limiter le possible vaguement

il s'agit d'ouvrir une voie opposée à la Voix des parents

la mort

la sexualité

donc sans prétention

ne rien exiger

ne rien revendiquer

c'est l'essentiel

le sentiment bizarrement *justifié* mais *justifié* d'une identité dans le fond, de l'identité entière, mais inaccessible, de l'extase voluptueuse et de celle des saints

l'une et l'autre condamnables

mais cette identité dans sa profondeur étant la vérité inaccessible des vies humaines.

C'est *Histoire de rats* et *Dianus* qui justifiaient cette publication

que je me souviens d'une imagination

mais seulement par une reconstitution

l'auteur : le frère d'un prélat romain

E. maîtresse de l'auteur et de D*.

tout le livre en italiques

les passages en italiques, en romaines.

PRÉFACE

Chapitre I**.

Le sens de cette préface est lié au fait que cette seconde édition place en premier les parties romanesques de ce livre, ouvertement liées à l'impossible et à la mort (*Histoire de rats*, *Dianus*).

La première partie, *L'Orestie*, rejetée à la fin, accède elle-même à cette vérité de l'impossible et de la mort. Moins directement.

[Mais je suis loin d'avoir la certitude aujourd'hui de me faire mieux entendre qu'il y a quinze ans.

Introduisant d'abord les deux passages qui lient ma pensée à une forme romancée, reportant à la fin les parties où j'avais cédé au désordre poétique, il me semble malgré tout être plus clair.

Sans doute suis-je aussi plus clair en mettant en avant le désordre sexuel, qui marque les deux premières parties de cette édition. Je n'ai cependant pas l'intention de faire ici l'éloge de ce désordre. Au contraire. A mon sens, le désordre sexuel est maudit. A cet égard, en dépit de l'apparence, je m'oppose à la tendance qui semble aujourd'hui l'emporter. Je ne suis pas de ceux qui voient

* Cf. *La Scissiparité*, p. 227-232, et ci-dessous, p. 545-554.

** Il s'agit du texte imprimé. Mais le manuscrit comporte un dernier paragraphe, non retenu, que nous donnons ici, suivi de deux variantes (entre crochets).

dans l'oubli des interdits sexuels une issue. Je pense même que la possibilité humaine dépend de ces interdits : cette possibilité, nous ne pouvons l'imaginer sans ces interdits (tout au moins serait-il en fait impossible pour nous de l'imaginer). Je ne crois d'ailleurs pas que ce livre pourrait jouer dans le sens d'une liberté sexuelle invivable. Au contraire : ce que la folie sexuelle a d'irrespirable en ressort.]

[Je viens de dire ce qui m'amène à préférer maintenant ce second titre *L'Impossible*. Le premier soulignait seulement la haine d'une poésie prétendue liée au goût du possible, mais ce n'était pas dit clairement. *L'Impossible* est encore, est avant tout la violence tout entière et l'invivable tragédie. C'est ce qui excède es conventions d'une poésie littéraire.

L'Impossible d'abord, il m'a semblé pouvoir le souligner en insistant sur l'aspect érotique que donnent à mon livre les deux parties que j'ai mises en tête : *Histoire de rats* et *Dianus*. Cet aspect érotique a pour moi une valeur essentielle du point de vue de l'impossible. En effet l'érotisme est en un sens une affirmation de la volupté infinie liée à l'agitation sexuelle. Mais nous devons retenir avant tout ce désir obsédant, ce désir féérique, qui ne dépend en rien du résultat parfois voulu mais souvent redouté de la reproduction. Comme je l'ai dit, je n'ai pas l'intention de parler dans ce livre des aspects défendables de l'instinct sexuel. Cet instinct a pris dans le monde un sens coupable, un sens s'opposant de toute manière aux calculs utilitaires liés à la sexualité. L'activité sexuelle se situe dans l'éclat d'une lumière brutalement séduisante, d'un éclat si ardent, si dur, qu'il serait vain le plus souvent de s'y opposer.]

Chapitre II.

Comment se place la catégorie de l'impossible (écrit vendredi après-midi)

La catégorie de l'impossible est loin d'avoir été l'objet d'une attention suffisante. Elle servit d'abord de prétexte à l'emphase, le possible étant seul l'objet de recherches constantes. De l'impossible, finalement, la sagesse et la réflexion se détournèrent.

Avant tout, l'essentiel est de vivre; et l'impossible a partie liée avec la mort. C'est voué à une destinée tragique qu'un homme en vient à choisir l'impossible. Il le choisit dans un désordre inévitable et, qu'il le veuille ou non, pour une part, son choix est aveugle.

A l'opposé, le possible est l'objet d'un choix inévitable. L'essentiel est évidemment de vivre. L'impossible, au contraire, est la mort, à laquelle il est vrai que l'homme est voué.

La réflexion claire a toujours le possible pour objet. L'impossible, au contraire, est un désordre, une aberration. C'est un désordre qu'amènent seuls le désespoir et la passion... Un désordre excessif auquel seule la folie condamne!

Seul un tel désordre aspire à la mort.

Celui que désigne un destin tragique est seul avide de l'impossible. Il doit pour cela s'aveugler.

L'impossible, il est sûr, ne peut être défini.

Je puis définir le possible, alors que l'impossible ne peut l'être...

11

L'impossible! Les textes qu'à présent désigne ce nouveau titre lui répondent mieux qu'ils ne répondirent au premier.

J'ai voulu, il y a quinze ans, parler de *La Haine de la poésie*. Ce premier titre n'était pas clair. J'avais songé à l'aversion que m'inspirait alors la « belle poésie ». Jamais la poésie de Baudelaire — ou celle de Rimbaud — ne m'ont inspiré cette haine. Mais je n'aimais pas les fadeurs du lyrisme...

[C'est pour cette raison qu'à mon gré la poésie ne délire pas, qu'elle accède rarement à la violence, que j'ai voulu parler de *Haine de la poésie*. Le seul moyen que j'ai sans doute de m'exprimer est l'extrême lenteur. Je ne sais si l'équivoque qui ressort aujourd'hui du mot délire durera autant que la première. Je voudrais à vrai dire la résoudre d'emblée. Peut-être après avoir admis ma première aberration quelques rares lecteurs admettront-ils la seconde. Je ne hais guère moins que la poésie le délire. Le délire a toutefois sur la poésie l'avantage d'être involontaire. Et comment serais-je parvenu à me faire entendre sans passer par le double détour de la *haine de la poésie* et de la haine du délire.

Je n'ai pas voulu ces détours mais — j'en suis sûr — je n'aurais pu (mais je ne pourrai d'ailleurs y parvenir, sinon très rarement)

J'aurai dû décanter mon objet, l'impossible, de l'échec qu'est la belle poésie — le décanter enfin de la pauvreté du délire — pour conduire un lecteur à cette violence froide qui ne supporte pas la confusion (qui exige la lucidité).]

Le possible envisage seul le réel, mais la réalité humaine est double.

Elle est d'abord réelle au sens commun. Elle est ce qu'aujourd'hui décrit la science — et qu'autrefois voulurent décrire les religions. Mais dans l'esprit des religions la suppression est possible. C'est pourquoi la mort peut être envisagée de deux manières. Mais si la religion discerne le possible, elle peut encore atteindre l'impossible. En quoi la science ne peut la suivre.

Mais si la science discerne le possible — elle doit le discerner exactement. Elle se tait dès l'instant où la réflexion est égarée dans l'impossible. La science envisage la mort mais, si elle en parle, il s'agit de ses conséquences réelles. Si elle tient compte des sentiments qui oppressent les survivants, c'est dans la mesure où les manifestations qui purent en être provoquées sont exactement mesurables. Si j'envisage les déchirements — la terreur et l'horreur — qui suivent la mort, ils ne sont objets de science que réduits à l'analyse objective des comportements.

Je ne veux pas avoir recours aux descriptions des phénoménologiques : elles ne sont objectives que par un glissement. La phéno-

ménologie envisage l'effet des suppressions : seule la littérature atteint l'effet des suppressions. La littérature n'est pas un vide, mais elle n'est plus connaissance objective. Ma tristesse, dans ma conscience, a un sens, mais je ne puis faire d'un tel sens un objet. La tristesse de la mort, que la phénoménologie décrit, n'est jamais un objet.

Le domaine de la mort appartient au sujet. Si au-delà d'aspects que le médecin décrit objectivement je parle de la mort, c'est dans la mesure où la subjectivité de la conscience est en jeu.

Il en va de la même façon si je veux mettre en jeu la vérité objective de l'amour. D'évidence, comme celle de la mort, elle n'a rien à voir avec des sentiments qui sont littérairement descriptibles. C'est une richesse, mais c'est encore une impuissance. A cette impuissance, je puis apparemment me dérober, me donnant une richesse trompeuse. Mais m'enfermant en vain dans cette tromperie, je perds — en gagnant l'insatisfaction d'une lourdeur gluante (celle de phrases qui ne sont que « plumes du paon ») — l'honnêteté d'un désespoir auquel j'ai droit.

Le désespoir n'est pas toujours un triste gémissement. Mon désespoir, si je veux, se réduit à l'ironique sobriété du silence. Mais sans l'ombre de prétention.

En vérité, nous ne pouvons rien dire objectivement de la mort. Nous ne pouvons non plus rien dire de l'amour au niveau de la science. Ni du rire ou des larmes. Ou de la poésie.

Rien dire, où je n'aurais que l'objectivité du biologiste. Elle ne touche pas mon être si j'aime, si je ris, si je pleure.

Tout d'abord, il est vrai sans vouloir trancher, je doute même de la possibilité d'une philosophie, en ce sens où la connaissance me trompe.

Il se pourrait à la fin que l'impossible et non le possible se révèle.

M'enfonçant dans la nuit la poésie, les sanglots, les larmes dérobent à mes yeux l'impossible. La philosophie le déguise et l'amour ou le rire achèvent de m'abuser.

Ces brèves indications ne peuvent sans doute décider la conviction. Nous pourrions cependant saisir enfin le piège où, de manières diverses, l'ensemble des hommes est tombé. Nous l'avons cherché de tous les côtés. Mais là où l'impossible sévit (où à la clarté — mais à la limite de la raison — l'émotion convulsive succéda), l'explication se dérobe; là où l'impossible sévit toute explication se dérobe.

Ce livre est d'ailleurs en entier l'opposé de l'explication.

[Depuis les temps les plus lointains, le rire se joua du rieur, le sanglot, le chant et l'amour achevèrent d'égarer l'être humain.

Depuis les temps les plus lointains, le rire se joue du rieur, chaque fois les larmes ont achevé d'égarer celui qui cédait aux sanglots

le délire épuisant m'éblouit

rire

larmes

amour
et la philosophie
la poésie

si je n'abuse des autres abusent de moi.

Mais les explications qu'un jour je n'éviterai pas d'ébaucher, je l'imagine du moins, dénonceront à mes yeux le menteur que je n'aurai pu cesser d'être.

Ce livre le premier me dénonce. Il s'engage dans le dédale où du moins j'aurai su le premier que je me perdais.

Mais si je l'écrivis jadis, j'ai su que je mentais mais j'étais la première victime de ce mensonge. La littérature ment et son alacrité entière est faite de la certitude de mentir.]

Sombrant dans la philosophie, je tente de dire en des termes possibles ce que seule aurait le pouvoir d'exprimer la poésie, qui est le langage de l'impossible.

La misère de la vie tient à la méconnaissance de la misère qui en secret est gloire éclatante dont l'éclat est lié au secret.

Il se peut que la philosophie soit possible. Cela se peut. Mais l'impossible seul est fait de son secret.

Déchiffrant l'indéchiffrable, j'en viens à la nécessité de cacher ce que je dévoile, je voudrais en venir à l'évidence des larmes.

Seule la mort est assez folle pour me donner l'apparence de l'horreur et la simplicité d'une chanson plus idiote que le silence.

Je voudrais si je [danse?] ne pas manquer de pleurer la mort : de pleurer la mort hagarde, folle et sanglante ainsi qu'un fou-rire décevant le cœur. Il est sûr qu'avant tout j'aimerais décevoir ma résolution. J'aimerais me réduire aux larmes, à la fatigue, à la honte, mais en finir avec l'inertie des regrets, trouvant à la fin le silence d'un mort — mais un hoquet me trahirait.

Mais il manque à la mort une dissimulation, le sourire en coin d'un cadavre de théâtre. Comme si j'allais en finir avec la vie — naïvement — avec de l'encre!

en revenir à mon propos
c'est-à-dire à la vérité

Chapitre III.

De la mort déprimante au rire.

Essentiellement la réalité humaine est double.

D'abord la réalité au sens commun, celle que la science envisage et dont la base est donnée dès l'abord

et d'autre part la mort, qui peut être elle-même aperçue de deux manières.

Il ne s'agit pas à proprement parler de réalité, au contraire il s'agit de disparition, de suppression

mais la suppression elle-même peut être envisagée de plusieurs manières

ainsi tristement
ou gaiement

mais la tristesse ou la gaieté ne représentent que des aspects opposés à l'intérieur d'une grande complexité.

Il est facile d'apercevoir que la tristesse est parfois exaltante mais qu'elle est plus souvent liée à la dépression.

Si j'envisage la mort conventionnellement, dans les conditions actuelles elle est foncièrement déprimante mais c'est là un principe susceptible de variations. Si je la compare à ce sentiment, la réalité a un sens qui peut être défini, qui ne varie pas, ou varie peu, suivant les cas.

Le sentiment au contraire est très variable.

Ainsi la mort d'un ami ou celle d'un ennemi ont-elles des aspects différents suivant les cas.

en principe : la mort d'un ami est tragique

la mort d'un ennemi peut être envisagée sous l'aspect tragique, mais alors il ne s'agit pas d'une nécessité contraignante. A l'extrême, la mort de l'ennemi est susceptible de revêtir l'aspect comique.

Entre les deux, je puis sacrifier l'ennemi. Dans ce cas, le mort que l'ennemi devient dans le sacrifice est sacré — ce qui ouvre les perspectives développées de la religion.

Mais le sacrifice n'est pas nécessairement celui de l'ennemi : dans le christianisme il est non seulement l'ami mais le dieu.

D'un autre côté le rire se rapporte à l'ensemble des possibilités contraires à la tristesse et pourtant je ne puis négliger la possibilité d'un complexe où les possibilités s'ouvrent en des sens apparemment contradictoires. Rire et tristesse, larmes joyeuses, ne représentent nullement les limites de possibilités parfois torrentielles : la lourdeur elle-même est parfois délirante.

Si nous ne savons rien des tortures excessives de la mort, il s'agit de difficultés qui ne sont pas toutes des limites dernières.

Sans doute le rire *a priori* semble écarter toute possibilité lointaine et il est vrai que dans l'ensemble il exclut le caractère sérieux. Ses limites sont ainsi bien tranchées. Mais cet aspect même n'est pas si clair qu'il semble d'abord. Si le rire en son principe exclut le sérieux, si la mort d'un être aimé coupe la possibilité du rire, il ne s'agit pas nécessairement de contradiction définitive. La machine humaine est susceptible d'incohérences.

[Ces quelques considérations je dois le dire ont un tel aspect que l'on pourrait en conclure qu'elles ne mènent à rien.

Il m'est possible toutefois d'en tirer une conclusion précise au-delà d'une certaine expérience positive mais limitée

correspondant à l'expérience banale de la mesure

j'ai l'expérience de la mort individuelle qui dans la religion a divers aspects

ces aspects sont peu cohérents ils sont variables.

Ils peuvent être envisagés dans cette pensée, populaire ou non, qui s'affirme en tant que pensée religieuse.

Si je n'aboutis à partir de là à aucune croyance

et d'ailleurs je ne le puis sans abus car en fait l'expérience de ce qui dépasse l'expérience utilitaire

qui est essentiellement l'expérience de la mort n'aboutit qu'à une possibilité donnée à partir de l'expérience de la mort

naturellement cette expérience de la mort peut être supprimée mais la suppression pure et simple — qui est possible — laisse toutefois une sorte d'ouverture

qui est soit terreur pure et simple qui ne peut être entièrement supprimée

qui d'autre part est ouverture poétique

donnée soit dans la tragédie soit dans la comédie (pour me contenter d'un aperçu d'ensemble des possibilités ouvertes dans l'écriture).

Si bien que l'on peut dire à la fin dans le rire et dans les larmes ce que sans doute signifie ce qu'ouvre la mort.]

[Si j'envisage la totalité du monde, à partir du fondement, de la base inaccessible de l'immense réalité qui m'entoure, il m'est difficile de parler.

Comment que je parvienne à lui donner un sens, ce sens demeure à jamais contestable. Pourtant je ne puis de là conclure au non-sens. Une autre intelligence apercevrait peut-être ce qui m'échappe!...

Mais le fait que je ne puis découvrir à coup sûr le sens de ce qui est, laisse cette vie humaine que je porte en proie au non-sens. Cette vie humaine dont pourtant je puis dire en même temps que, de toute manière, elle échappe au non-sens, que son destin même est de lui échapper et de le nier à tout prix. Mais qu'il en soit ainsi n'empêche pas que le sens auquel il lui est loisible de parvenir ne soit jamais le seul concevable et que, pour finir, il demeure douteux.

Il n'est à la fin de vérité sur laquelle je me puis fonder que négative.

Il n'est d'absolu que ce désespoir, cet égarement définitif auquel — je le sais bien — je suis abandonné.

Et le reste est insignifiant!

Non que je ne puisse tirer de ce monde un grand nombre de certitudes. Mais de telles certitudes en dehors d'effets limités me laissent indifférent. Elles ne me sauvent pas de la mort. Elles m'abandonnent pour finir à la solitude de la mort.

Cette solitude n'est pas nécessairement terrible. La disparition peut être jusqu'au bout joyeuse, jusqu'au bout passer à mes yeux pour une plaisanterie sans limites, mais cette négation de la limite implique néanmoins que je disparaisse : elle implique à la fin que toute phrase que ma présence au monde avait fondée perde un sens initial : celui du *je* que soudainement la mort dérobe et sur lequel repose la totalité du monde.

La totalité du monde repose à la fin sur la précarité du moi, sur la mort. Mais la mort en principe est un accident de l'individu. Envisagée comme elle l'est dans la proposition de Valéry (« Nous autres civilisations, nous savons que nous sommes mortelles »), la mort perdrait cet aspect individuel. D'ailleurs une civilisation

n'est pas la totalité du monde : il se pourrait ainsi que la mort ne puisse en aucun cas la concerner. Si bien que le glissement du moi mortel au monde serait un abus que je fais du langage.

Il est possible, mais cet abus, je ne puis l'éviter dans la mesure où l'individu m'enferme.

Je suis individu : rien en moi n'échappe à la mort sinon dans la mesure où j'imagine échapper à l'individu. Mais l'au-delà de l'individu n'est en moi qu'une supposition arbitraire. Et cette supposition arbitraire en moi est une construction abstraite qui s'élabore sur des fondements qui ne sont pas des fondements mais des imaginations variables.

Seuls l'individu et la mort n'échappent pas à ce caractère incertain.]

[Je ne dois pas laisser la moindre ambiguïté : je puis atteindre le réel. Même si je puis mettre en question la science. Mais j'ai beau la mettre en question, je ne puis la dissoudre. De quelque façon que je la figure, je ne pourrai la supprimer. Elle laisse à la pensée un fondement stable. Mais il demeure en marge de ce fondement un inaccessible, un *impossible* que je ne puis non plus éliminer

impossible non dans le sens d'une renonciation acceptée, mais d'une exaspération douloureuse et insurmontable. Cette exaspération, je ne puis d'aucune façon la *définir*. Si je puis en parler, c'est par un biais que j'appelle le biais poétique.

Je ne puis aborder ce biais que dans la renonciation à la connaissance. La poésie est la renonciation à la connaissance et dès l'abord il me faut empiriquement affirmer l'impossibilité de parvenir à la connaissance de la mort. En même temps je ne puis parvenir à la connaissance de ce qui peut à la rigueur être donné comme son contraire, le trouble génésique. Sans doute les agitations mesurables auxquelles donnent lieu les désordres sexuels ont-elles des aspects saisissables à partir de changements matériels. Mais en dehors de ces changements précis et matériels en jeu dans la sexualité, ceux que la conscience lie banalement à la reproduction *, il est une sorte d'aura transfigurant dans l'être le désir, au moment de l'accouplement.

Cette aura est le signe du désordre interrompant dans l'être humain tout ce que — plus ou moins raisonnablement — l'activité consciente déchaîne en vue de résultats calculés.]

Chapitre iv.

De la mort à la sexualité
et au désordre sexuel.

peut-être

développement contre le désordre sexuel

après un II au centre

Mais avant de réimprimer à la suite la peinture du désordre sexuel (que caractérisent les récits qui suivent) ou celle du désarroi

* Mais tardivement, voir Malinowski (*note de Bataille*).

tragique (?) (qu'à son principe voulait atteindre *L'Orestie*) j'ai cru nécessaire ici d'insister sur l'horreur à laquelle le désordre conduit.

Je crois nécessaire ayant gardé une équivoque qui de plus avait cessé de me paraître soutenable d'en sortir

exemples mais n'en pas parler moi-même

Madame Edwarda

et Le Mort

glisser vers l'horreur de la volupté

la haine de la volupté

haine de la poésie haine de la volupté la synthèse

comment échapper

à la poésie

en remontant à la source

qui est l'Impossible

dialectique

la poésie est une impossibilité

la littérature

nécessite de lui échapper

et de retourner au réel impossible

au réel en tant qu'il est réel

mais défi au possible

seul sens de Sade

les divers impossibles

l'impossible sexuel

le plus terrible : Sade

que Sade fut le plus terrible

mais enfin conclure sur Sade, justement

a) il fut l'impossible dans sa vie

b) dans sa mort

au fond le possible logique est peut-être le plus impossible

le possible un jour je dois dire que c'est Khrouchtchev

exemple de Blanchot

peut-être Sade à la fin de la préface

donc l'impossible doit être une catégorie philosophique

c'est en effet le seul aboutissement de la philosophie

en particulier Sartre-Heidegger

peut-être le choix Sartre-Heidegger est-il une indication

le fait est que personnellement

bien que sans doute

Kojève

Koyré

L'impossible c'est la littérature.

Je crois devoir poser le problème, non le résoudre

un livre seul est l'impossible

je dois faire cette préface c'est le seul possible

car parler de l'impossible c'est la seule façon de décrire le

possible car l'homme possible doit être mis en face de l'impossible

évidemment ce n'est pas une résolution

donc la littérature ne peut

l'impossible donc c'est l'homme
pris au sérieux
justement la poésie est l'impossible

Chapitre v.

Lettre à Lindon en tant que formulation d'une conclusion et d'abord d'un premier plan.

[Fontenay-le-Comte, 5 janvier 1962.

Mon cher ami,

Je travaille à *La Haine de la poésie* (ancien titre). Je pense pouvoir vous remettre le manuscrit le 15. Voilà le titre qui me semblerait bien :

L'Impossible

avec comme sous-titre

(*Histoire de rats*, suivi de *Dianus* et de *L'Orestie*)

La préface dont j'espère qu'elle sera relativement longue porterait sur le fait que l'homme est en un sens le contraire de l'impossible et que cependant il dépend de ce qu'il est nécessaire de nommer ainsi.

Naturellement, une partie de la préface serait consacrée à rendre compte de la composition du livre historiquement. (Le titre ancien *La Haine de la poésie* serait expliqué.) Essentiellement il s'agirait de montrer l'importance fondamentale de l'impossible pour l'homme, mais si je dois donner un sens philosophique à ce fondement, ce sera ailleurs.]

[Paris, le 26 janvier 1962.

Cher Monsieur,

J'ai bien reçu la préface que vous m'avez envoyée. Bien que courte, en effet, je la trouve excellente. Il est seulement dommage que ses dimensions ne permettent pas de considérer *L'Impossible* comme une édition présentant un caractère véritablement inédit. [...] Reste le problème des quelques lignes que vous aviez placées en tête d'*Histoire de rats*. Étant donné le nouvel ordre des textes, il faudrait modifier cet avertissement. Étant donné d'un autre côté votre préface, je me demande si on ne pourrait pas le supprimer, purement et simplement. [...]

Jérôme Lindon.]

Orléans, le 31-1-62.

Mon cher ami,

[...] Je vous donne à la suite le plan de la préface modifiée. Je crois que vous serez d'accord pour juger que ce retard insignifiant pourrait être utilement compensé par le caractère nouveau que prendront cette préface et par conséquent le titre du livre.

À la suite de la partie déjà donnée, j'indiquerai que l'impossible

donné dans mon livre c'est au fond la sexualité et que Sade en est la forme essentielle, aussi bien dans sa mort que dans sa vie.

J'affirmerai à la suite que l'impossible c'est la littérature, que l'on ne saisit pas le sens de la littérature sans l'apercevoir. Mais avant tout, la philosophie est le sens de l'impossible, mais que la philosophie dans la mesure où elle est impossible cesse d'avoir quoi que ce soit de commun avec la philosophie formelle qui domine. L'impossible, dans ce sens, est plutôt exprimé par Blanchot et par moi. Blanchot a écrit sur Sade. Moi-même...

Caractère de la philosophie impossible :

a) l'accord ironique avec son principe et la valeur formelle de ce principe;

b) l'incident Heidegger : Heidegger confondant Blanchot et Bataille;

c) le côté commun de Blanchot et de Bataille, la renonciation à la philosophie formelle menant à une philosophie impossible;

d) Blanchot philosophe et politique et côtés philosophiques et politiques personnels;

e) sur le mode de l'ironie, cela veut dire une politique de l'impossible;

f) la politique de l'impossible est la meilleure voie pour découvrir la politique du possible qui ne peut être qu'une inconnue à plusieurs solutions (Khrouchtchev, et surtout les formes multiples se perpétuant dans l'opposition sans issue, mais il ne peut y avoir de conclusion).

Tout ceci devrait être dit rapidement.

[...] En ce qui concerne le développement, j'insisterai bien entendu sur le possible, c'est à dire sur la politique (tout au moins en ce qui concerne le *sens* de ce texte).

[...] La préface modifiée devrait être de 12 à 15 pages.

DERNIÈRES NOTES

Mais je suis à la fin tenu d'apercevoir dans son ensemble la convulsion que le mouvement global des êtres met en jeu : il répond en même temps au souci de la mort, de la disparition totale, et d'une fureur voluptueuse à jamais sans limites. Il y a dans l'ardeur voluptueuse une aspiration fondamentale au néant, à la suppression de l'être séparé que nous sommes, suppression que nous n'acceptons qu'à la condition de la confondre avec une perte éblouissante, la perte seule ayant la vertu de fomenter l'aveuglement et la perte

à mettre en face

éclat

éblouissement et la mort

confusion

éclat

l'éblouissement

et la confusion

s'opposent à la mort
en devenant un éclat

un éblouissement
et une confusion
plus terribles

la vie allant vers la mort en allant vers l'éclat etc.
donc identité de la lumière et de la mort.

En un certain point j'aperçois une perspective double
d'abord celle de la science du calcul et de la mesure
mais humainement je ne puis échapper à ce qui s'oppose en
moi au calcul et à Descartes
qui touche l'éblouissement et la mort.

À ce point je suis tenu de conduire à leurs extrémités des
contraires que je ne puis éliminer.

D'une part ma lucidité m'engage vers les représentations
distinctes et mesurables de la science.

Mais je ne puis dans les calculs en même temps satisfaisants
et décevants de la science me laisser éblouir c'est-à-dire céder
à ce que m'apporte d'aveuglant une vision trouble. Je précise :
le trouble dont il s'agit c'est celui de la poésie. Je puis le dire,
la poésie me trouble, elle m'enchanté, elle fait surgir une autre
vérité que celle de la science. C'est la vérité de la mort, de la
disparition. Or la disparition et la mort aveuglent, elles éblouissent,
elles ne sont jamais distinctes. Il en est d'elles comme de la poésie
qui est faite de mort de disparition d'aveuglement d'éblouisse-
ment

ce n'est pas le point mort de la science

c'est un autre point de vue

celui de la poésie

de la mort

de la lumière éblouissante

de l'aveuglement par rapport à la science

mais d'un aveuglement qui éblouit

ce à quoi je veux en venir est contraire à la science
aveuglant

éblouissant

(Fin du dossier préface.)

Page 103.

1. *Pas de variante notable, ni pour Histoire de rats, ni pour Dianus, entre les éditions de 1947 et 1962. Mais rappelons que Dianus est le pseudonyme sous lequel Bataille publia (L'Amitié in « Mesures », 15 avril 1940) les premières pages du Coupable.*

Page 187.

1. *On ne trouve de L'Orestie, dans les papiers de Bataille, que trois groupes de manuscrits partiels, qu'on peut classer :*

Ms. 1 : 11 pages d'un carnet pour Sur Nietzsche, Le Coupable et La Part maudite : p. 197-199 de notre texte.

Ms. 2 : 15 pages de poèmes (dont plusieurs éliminés : cf. t. IV, Poèmes éliminés, p. 20-26, et Notes, p. 358-359) : p. 189-212.

Ms. 3 :

— p. 3-8 d'un carnet bleu pour *Le Coupable et La Part maudite* : p. 203-207 de notre texte ;

— p. 28-37 et 40-41 du carnet bleu : p. 217-223 ;

— p. 38-39 et 42-44 du carnet bleu : notes ;

— 6 feuilles volantes : p. 217-220 ;

— 30 pages de notes détachées d'un carnet.

On trouve en outre un manuscrit de 10 pages intitulé *Histoire abstraite du surréalisme*, qui reprend *Ms. 3* pour nos pages 217-223 (*Être Oreste*).

Par ailleurs : les deux premiers poèmes de *L'Orestie* (p. 189) avaient paru en 1943, sous le titre *Invocation à la Chance*, dans le volume anthologique *Domaine français (Messages, Éditions des Trois Collines)*.

De même, *Je me jette chez les morts* (p. 211-213), sous le titre *La nuit est ma nudité*, en février 1945 dans *L'Éternelle Revue*.

De même *La Discorde* (p. 193-194), en septembre 1945, dans le numéro II de *Quatre Vents* (*Cahiers de littérature, textes réunis par Henri Parisot*).

Nous désignerons ces éditions successives :

DF *Invocation à la Chance* (*Domaine français*).

ER *La nuit est ma nudité* (*L'Éternelle Revue*).

4V *La Discorde* (*Quatre Vents*).

Or. *L'Orestie* (*Éditions des Quatre Vents, 1945*).

HP *La Haine de la poésie* * (*Éditions de Minuit, 1947*).

Page 189.

1. Partout (*Ms. 2, DF, Or., HP*), les quatre premières strophes sont rattachées aux deux suivantes pour former un poème intitulé *Invocation à la Chance* et précédé, dans *Or.*, de :

Rayer la vitre du ciel
aveugle
à ce que n'est pas
la mort

qu'on retrouve plus loin (voir p. 525) dans *Ms. 1*.

2. *Ms. 2, DF* : ... sein la lame d'un couteau

Or. : ... sein noire lame nausée

HP (correction manuscrite sur l'exemplaire de *Bataille*) : ... sein longue épée de la nuit

3. Ce vers manque dans *DF*.

Ms. 2, Or. : ... de la mort...

4. *Ms. 2* : donne aux mondes vivants tes cheveux d'assassin

DF : et laisse aller au vent tes cheveux d'assassin

5. *DF* : ... divinité blême

Or. : ... lascive divinité

6. Suivi, dans *Ms. 2* et *DF*, de ces deux vers :

éclatante
déchirure des os

* *La Haine de la Poésie* : dans *Or.*, c'est le titre d'une première partie (correspondant à nos pages 189-213), *Être Oreste* étant le titre de la seconde.

7. Partout ailleurs, rattaché à la strophe suivante.
8. Dans Ms. 2 et DF, suivi de cette strophe :

éperdument
les os noués
mon cœur est froid
ma langue est lourde

Page 193.

1. Strophe reprise dans Poèmes éliminés : Les Maisons (Cf. t. IV, p. 20).
2. 4V : images...
3. Ms. 2 : dans...
4. Dans 4V, ce dernier vers est suivi de deux strophes :

Un cœur de glace une soupe fumante
un pied sale de sang
la moustache des larmes
une crécelle de mourant *

Flamme de nuit
jambe sciée
cervelle nue et pied nu

Dans Ms. 2 il se lit :

auréole de ma mort
liberté
sans voix
inespérée de ma mort

puis viennent les deux strophes de 4V.

Page 194.

1. Dans Ms 2 et 4V, suivi de ces deux strophes :

Je me consume d'amour
mille bougies dans ma bouche
mille étoiles dans la tête

mes bras se perdent dans l'ombre
mon cœur tombe dans le fond
bouche à bouche de la mort **.

dont on retrouve une copie, intitulée Bougies, dans les Poèmes éliminés (cf. t. IV, Notes, p. 358, n. 1 pour p. 20).

Page 197.

1. Au verso de ce poème, dans Ms. 2, le brouillon de Crâne fêlé (cf. Poèmes éliminés, t. IV, p. 25).
2. Ms. 2 : pas de blanc entre ce vers et le précédent.

* Cf. Poèmes éliminés : L'ossuaire (t. IV, p. 21).

** Ms. 2 : bouche à bouche d'un grand vide

3. Ms. 2 poursuit, après un blanc :

étoile de gel
justice sans cœur

Ms. 2 donne au verso de ce poème le brouillon du Sol (cf. Poèmes éliminés, t. IV, p. 24).

Par ailleurs, Ms. 1 commence ici, par ce texte :

19-11-42.

I

Espèce de mort lente; chaque pensée comme un abus de pouvoir, un mensonge empoisonné. Comment me dégager? m'imaginer ivre? un ivrogne? mais encore, hélas! c'est faux. Quel à peu près dans les paroles : j'arrive où j'en suis sans m'être aperçu de rien. Un faux pas, j'ai glissé, je suis tombé : je ne le savais pas. Mais du sang sur le pavé, c'est gluant, et mes yeux, mes pauvres yeux? c'est ainsi et c'est mieux.

Mourant? Mourant! dix ans, dix mille ans mourant.

Je m'étais pris pour un homme. Je vivais au milieu d'hommes, l'un d'entre eux (entre parenthèses, une bande de tigres, tuant les femmes, incendiant, pérorant, sans pitié, ils sentent la suie, me font peur). Je m'explique, si j'en avais je dirais de toutes mes forces : ici jamais on n'a parlé au naturel, je suis couché au milieu de vous, agonisant, aveuglé, mes désirs de tigre encore chauds, immobile, couché dans mon sang. Les prédicateurs, debout *, assemblent les autres disant pourquoi, ce serait impossible pour moi, si l'on m'écoute c'est qu'autour d'un accident il se fait toujours un petit rassemblement. Je parle de même que je perds du sang.

Dans la blessure, l'agonie, je suis à l'aise, je ne suis plus gêné, je suis content. J'en voudrais à ceux qui m'entendent de m'avoir fait me prendre pour un homme? mais non, je suis content, la comédie finie, quel soulagement!

... parlé à la galerie. Pour sentir ma lucidité, ma méchanceté. Ma solitude est si parfaite au fond qu'en un trait de plume, en rayant, je détruirais la galerie. De l'instant où j'écris il se passera beaucoup de temps où je pourrai rayer, déchirer, brûler, perdre les autres!

J'agonise, je ne suis plus un homme, je parle... à d'autres, que je peux rayer. Éternellement, je pourrais les rayer. Ceux qui entendent se disent : avons-nous entendu? avons-nous même encore des oreilles?

A jamais l'insistance naïve de la « nature » à vouloir faire une aurore de ce qui vient, et même de la nuit qui tombe. Être est toujours un bruit de chaînes détachées. La naïveté de la nature recommencée : [rien ne pouvait la rajeunir, autant la ramener à l'aube. L'agonie est un chant d'amour] ** : les larmes, le sang

* de haut? (illisible).

** Nous mettons entre crochets ce passage, dont la transcription est douteuse.

coulent : le ciel transparait dans les larmes, dans le rouge aveuglant du sang

aurora d'aveugle
baiser au sang
mort
mon cri
silence
silence de tout

Les tigres, les juges, lundi la robe des juges rassure, celle des tigres donne la colique; mais mardi? le contraire.

La semaine finie : plus de jour, plus de juge, plus de tigre, interminable nuit de lie, de bâillement, d'innocence, de sang.

A tire d'ailes, colombes, agneaux, quittez ce monde. Agneaux dans la serre des aigles. Laissez mourir, dans la boue s'anéantir, se nier l'intelligence de l'aigle. Aucun de vous ne sait que dans cette boue, dans sa puanteur, un ange aux yeux de tigre agonise, se noie, jouit d'agoniser, de se noyer.

innocence de tigre
agonie de tigre
ange-mère

à force de mourir
à force de rire
à force d'indifférence
d'impudeur
ventre ouvert vide comme une tombe
ENFANTER
égorge
casse les doigts

(L'ange-mère aux yeux de tigre donnerait le jour à un enfant qui accable, étouffe, anéantit l'homme et sa mémoire.)

raier la vitre du ciel
aveugle au jour
aveugle
à ce qui n'est pas toi
mort *

l'étoile s'éteint
le cœur

mort
Dieu
jeunesse
guerre
aurore
mensonge

étoile de cendre
silence sans fond
mon amante la mort
étoile de chaux vive
cœur de glace cœur d'eau
cœur aux cheveux de givre
que de silence **

* Cf. plus haut, p. 523.

** Cf. Poèmes éliminés : Le givre (t. IV, p. 22).

II

Je reconnais sans ambages mes abus, mes mensonges. Ce que je viens d'écrire, étranger à moi-même, est faux dans un certain sens : j'étais le jouet de supercheries. Dans un autre sens, j'étais *inspiré*, subissant ce que j'écrivais. Au moment d'écrire j'étouffais, n'étais qu'un être sans issue, enfermé en lui-même et comme en prison, à qui manquait le cœur de penser ce qu'il pense. Dans cette détresse, comme un noyé s'accroche, je suivais des règles de rhétorique, chercher l'effet à produire. J'incarnais la galerie (ceux qui écoutent), le désir qu'elle a qu'on l'étonne.

L'ennui est la faiblesse, l'à-vau-l'eau que cela suppose : mais « l'enfant à venir » oppresse l'homme en moi, le supprime.

Ms. 1 donne alors J'ouvre en moi-même [...] (p. 198), puis Entretemps, je lis [...] (p. 199), et seulement ensuite A travers le mensonge.

4. *Ms. 1* : A travers [...] l'indifférence, le dégoût de moi-même, [...] le bonheur pur *, la certitude, [...] puits — où je suis jeté, tout avec moi —, dent [...]

Page 198.

1. *Mss. 1 et 2, Or., HP* remplacent vie par des pointillés : parcelle de ... aveuglant

2. *Ms. 1* : [...] persiste, injectée brutalement dans [...]

Ms. 2 : [...] insiste, injectée dans [...]

Or., HP : [...] insiste, injectée, dans [...]

3. *Ms. 1* : [...] un filet de sang coule de la plaie, se mêle à ma bave, à mes larmes, baigne ma cuisse nue, (*Ms. 2* donne pareillement : ma cuisse nue.)

4. *Ms. 1* : [...] née de la négation, des supercheries, des regards fielleux, des avarices impudentes,

5. *Ms. 1* : inviolable, inconnaissable, non moins la nuit, non moins indifférente à soi-même que la totalité [...]

Ms. 2 retient inviolable et soi-même mais donne, avec *Or.*, solitude pour hauteur.)

6. *Ms. 1* : infinie pureté de bourreau, séduction nue de la fournaise, d'une explosion coupante, d'un immeuble changé en pluie de morts

Ms. 2 : pureté d'un bourreau, d'une explosion coupante,

Or. : [...] d'explosion coupante,

7. *Ms. 1* reliait ce poème au précédent par ces vers, ensuite biffés, don
Ms. 2 donne un brouillon :

âme naïve enjouée

palais d'illusion de nudités cruelles **

et de princesses dérobées

grand jeu de miroirs enflammés

où se perdent multipliées

des images de désirs vides

* Ou fou, ou faux (illisible).

** *Ms. 2* : château d'illusions de nudités offertes.

j'ouvre en moi-même un théâtre
[...]

puis :

[...]
la bougie soufflée

assez
je mords
je vais hurler *

la suée interroge
que suis-je
que sais-je

chien
je serais joué
homme
c'est plus faux **

Page 199.

1. Ms. 1 :

Le plus étrange.

La lucidité ajoute au mensonge, je rêve de ne rien savoir, de devenir la nuit, d'être un coup sourd inintelligible à lui-même. Désirs oiseux, mégalomanie de grenouille.

Il me semble, à mesure que vont les choses, avancer dans un mensonge inextricable.

Entre-temps je lis les *Nuits d'octobre* [...] heureux d'un cabaret, d'une petite fleur, d'un rien, plus muet seulement [...] leur mélancolie prenait à la gorge ***.

A l'aise surtout dans la négation, point mathématique de coïncidence entre une virilité heureuse et la nostalgie du délire.

Dans la négation, l'enfantillage et le sentiment de nullité se dissipent : l'existence se fait dure, rigoureuse, irréprochable. La négation, cependant, n'est que la garantie de la véritable passion. Sans négation, il n'y aurait pas de *passion*, pas d'affirmation épuisante, mais la volonté *active*, fabriquée, l'impudeur du prédicateur.

Je *subis* l'affirmation profonde, elle crie en moi comme le jour dans le ciel. L'amour en moi, la nostalgie de la mort, me sont aussi étrangers que le soleil à l'espace qu'il éclaire, mais la mort m'embrase comme le jour embrase l'espace.

Ms. 1 s'achève alors sur :

A travers le mensonge, l'indifférence [...]

* Ms. 2 : vers supprimé.

** Ms. 2 : c'est plus fou.

*** Cf. t. IV, *Le Mort*, et Notes, p. 364.

Page 207.

1. Ms. 3, pour ces pages 203-207, donne :

LE TOIT DU TEMPLE

Longue conversation avec T. (l'angoisse, la chance, la nuit dont nous sortons, qui nous environne...) Chassé par une « mise en demeure » intime : je me trouve sur le *toit du temple* — en fuite. A mes pieds, le monde et la tentation de sa surdité!

Du haut de mon édicule. — T. à côté de moi. Le monde à nos pieds nous ignore. Il ignore également la nuit où nous nous trouvons. Cette nuit est d'autant plus entière qu'en dehors de lui et de moi, personne ne s'en doute.

Je ne pourrais m'appesantir mais ne puis que jouer, miser ma vie.

Que devenir? à demi solitaire, ma situation est garante d'une définitive solitude.

Dans le temple même, la mort, la douleur, l'inévitable règnent. L'indifférence que nous opposons à la mort... est celle du sommeil infini appesanti autour du « lieu saint ».

Sur le toit de ma « mise en demeure » :

la réponse que la nuit refuse, pourrais-je me la refuser à moi-même?

L'angoisse attendant la réponse de la nuit savait déjà que la nuit ne peut répondre à l'inépuisable contestation de l'angoisse.

En dehors de T., personne ne m'entend. T. m'entend : son silence m'assure du caractère de ma solitude. Il est comme un rappel : si quelque mort doutait de sa situation, la discrète fidélité du cercueil la lui rappellerait.

En ce qui touche les autres, seule une part ignorée d'eux-mêmes pourrait nous rejoindre...

Moi seul, inaccessible, impénétrable et...

(Page 203)

Sentiment d'un combat décisif dont rien ne me détournerait maintenant. Dans la certitude du combat, je vacille.

La réponse serait-elle « oublier la question »?

Je ne trouve en Dieu que ma défaillance.

Je piétine et quelle difficulté! Je n'ai qu'une issue provisoire, un instant m'arrêter, ne plus songer à rien. Je ne suis qu'une folle énervée depuis quelques heures.

EN CE LIEU FIGURÉ DE DOUBLE SOLITUDE ET DE NUDITÉ
DANS LE FROID

DU HAUT DUQUEL EN DÉPIT DE LA NUIT JE DEVINE
L'ÉTENDUE DU MONDE, LE POSSIBLE DE L'ÊTRE
COMMENT PUIS-JE EXPRIMER MON SENTIMENT?

(Page 204)

Il me semble avoir parlé à ma glace, c'était l'anticipation de l'absence, mon interlocuteur avait l'apparence et non la chaleur de la vie.

Hier T. demeurait tassé dans un angle, un peu de lumière éclairait son visage (blond, rose, les lèvres minces) et son corps (apparence de vêtements vides).

Il me semblait apercevoir, loin comme en éclair, les régions où l'angoisse l'a conduit; sentiment introduit par une phrase : la phrase s'accompagnait d'un imperceptible changement, comme si, un déclic détachant un lien *, le mouvement d'éloignement qui entraînait T. (et moi-même avec lui?) avait repris plus vite.

Un mouvement de recul aussi décevant que celui d'un être surnaturel, d'un démon, d'un enchanteur d'enfants ou de rats.

Rien de plus détaché ni de plus contraire à la malveillance.

Au cours de la conversation T. me dit : « Je puis parler de telle façon qu'il en soit comme si rien n'avait été dit. »

(Page 205)

Mon angoisse me représenta l'impossibilité de jamais annuler mes affirmations... La conversation était lente et, comme si quelque inadmissible oppression nous gênait, nous cherchions longuement les mots.

J'aurais voulu qu'à tout prix T. devine dans la chance l'implication de l'angoisse — sans laquelle l'angoisse serait dérobée à sa propre mise en question (elle serait retirée du jeu si elle n'était pas à la merci de la chance).

Dans mon angoisse il me sembla que T. jamais ne rirait de la chance et mon impuissance m'accablait.

Mon effort se perdait dans l'air raréfié des régions vers lesquelles T. malgré lui m'entraînait.

Un bruit nous déranga et T. s'étant levé partit sans plus attendre (il avait laissé passer l'heure).

Je demeurai à lire accablé par un sentiment d'absence.

(Page 206)

Seule une phrase de Bérénice me frappa : « cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie... »

Je lus *Le Corbeau*. Je demeurai glacé, touché de contagion. Je me levai et me procurai du papier. Je me rappelle la hâte fébrile avec laquelle j'atteignis la table et j'étais calme. J'étais absorbé en moi-même et jeté dans mon propre vide. J'écrivis dans ma nuit comme on appelle :

* Or. : [...] changement peu perceptible, comme un coup de ciseau coupant les liens.

Il s'avança

.

v. 5 elle avança comme un mur en poussière

.

v. 17 de ne pas oublier

à ce moment

v. 19 j'entendis tomber le ciel

(Page 207)

v. 5 le champ avec moi tomba *

.

v. 12 une chute si noire.

J'aurais dû faire entendre en même temps que l'amour me brûlait [...] Mais sans pouvoir exprimer mon désir.

Comme si l'angoisse de T. m'avait tenu. Comme si T. mesurait mes mots.

Hébétude [...] les dents nues.

(Ms. 3 s'interrompt ici pour reprendre plus loin avec Être Oreste.)

Page 209.

1. ER présente ces poèmes de Je me jette chez les morts comme autant de strophes d'un même poème, intitulé La nuit est ma nudité.

Page 211.

1. Tout ce poème : A ma mort [...] retourne les ongles (p. 212) manque dans ER.

Ms. 2 : ... rire je mort

Or. : ... rire JE mort

Page 212.

1. Ms. 2 : crie gloire à toi

l'ange le vide des cercueils

et l'absence de (toi : *biffé*) moi

Or. : ... de toi

2. Ms. 2 : plus que folle

(fin de Ms. 2).

3. Or. : ... feu

4. Or. : ... vastes...

ER, HP : ... grands...

5. ER, Or., HP : plus aveuglants que...

* Or. donne pareillement : avec moi.

6. ER : pas de blanc entre ce vers et le précédent.

7. ER, Or. : ... sujet je

Page 213.

1. ER : pas de blanc entre ce vers et le précédent.

2. ER : mon envie de vomir en vic

3. ER : ô ma faillite
extase qui me dort

4. ER : toi qui es qui seras

5. ER, Or. : ... ma tête de nuit.

6. Or. : pas de blanc entre ce vers et le précédent.

Page 215.

1. Ms. 3 reprend ici et donne en titre : L'Exercice de la méditation, avec, comme sous-titre aux pages 217-220 : L'être est la contestation qu'il fait de l'être en lui-même.

(Les notes du carnet bleu sont intitulées : Le Devenir Oreste ou l'Exercice de la Méditation et les pages détachées : Être Oreste, L'être mise en question de l'être en lui-même.)

Pareillement, sur une page intercalée, Or. donne en sous-titre aux pages 217-220 : L'être mise en question de l'être lui-même.

Renonçant à donner toutes les variantes d'Être Oreste, nous ne retiendrons des trois étapes de son élaboration (Ms. 3, Histoire abstraite du surréalisme, Or.) que les passages inutilisés de Ms. 3 et ceux, non retenus, d'Or.

Page 218.

1. Or. : Tout ce passage (Ma bêtise [...] je me contente de lui) s'intercale entre mais par excès et C'est la pénombre (l. 19-20).

Page 219.

1. Or. : Tout l'éclat de la poésie se révèle hors des beaux moments qu'elle atteint : comparée à son échec, la poésie rampe.

Page 221.

1. Or. : Pour qui sont ces serpents est donné (sur une page intercalée) comme sous-titre aux pages 221-223.

Ms. 3 :

II

La maladie d'Arthur Rimbaud

La voie où l'homme est engagé en tant qu'il met la nature en question est essentiellement négative. Elle va de contestation en contestation, faite de mouvements rapides et vite brisés, d'excitations et de dépressions.

Le mouvement de la poésie part du connu et mène à l'inconnu. Il touche à la folie s'il s'accomplit. Mais à l'approche de la folie le reflux commence. A peu près toute la poésie n'est qu'un reflux : le mouvement vers la poésie, par là vers la folie, cherche à rester

dans les limites du possible. La poésie est de toute façon négation d'elle-même : elle se nie en se conservant et se nie en se dépassant.

La négation dépassant la poésie est toutefois d'autre conséquence qu'un reflux. Allant à la folie, le poète peut sombrer. Mais la folie n'a pas davantage que la poésie le moyen de se maintenir en elle-même. S'il est des poètes et des fous — comme il est des sages des uns et des autres — poètes et fous ne sont que des moments fixés. La limite du poète est semblable à celle du fou en ce qu'elle l'atteint personnellement et n'est pas limite pour la vie humaine. Le temps d'arrêt marqué ne laisse qu'à des épaves le moyen de se maintenir en elles-mêmes. Le mouvement des eaux n'en est qu'un instant retardé.

Le texte suivant marque en même temps que la conscience de l'affaissement personnel celle des mouvements impersonnels qui le poursuivent. Il exprime la poésie engagée dans sa propre négation. Mais ce qui touche à la connaissance de soi-même est simplement désir, évocation, c'est le vide, le chaos, laissé par la poésie : aucune distinction n'y est faite entre la folie, à laquelle on succombe, et l'épuisement raisonné des possibles de l'être. La folie est masquée sous l'apparence d'une volonté d'expérience, et cette volonté sous l'apparence d'un dérèglement. L'inviabilité procède de l'excès du désir — dirigé en même temps dans plusieurs sens — l'affaissement à l'avance éprouvé dans la fatigue empêche l'esprit de dépasser le désir et l'exacerbe.

« La première étude... » (lettre à Isebard du 13 mai 1871).

L'échec est à la mesure de l'enjeu. L'excitation est l'annonce de la dépression. La poésie est niée par un déplacement. Le poète n'est plus le langage détruit refaisant un monde faux par le moyen de figures décomposées mais l'homme même qui, lassé du jeu, veut faire de ce royaume de la folie l'objet d'une conquête réelle. Ce qu'affaîssé par anticipation le *voyant* ne peut *voir* est la différence entre l'affaissement subi (la folie ou l'équivalence, la négation pure) et la quête des possibles au-delà de cet affaissement. Ces deux moments se confondent en un seul comme avec celui de la poésie.

III

La grandeur de Rimbaud est d'avoir mené la poésie à l'échec de la poésie. La poésie n'est pas une connaissance de soi-même [...]

2. *Or.* : [...] *me changer*. Elle substitue à la servitude des liens naturels la liberté de l'association verbale : l'association verbale détruit les liens qu'on veut mais verbalement.

La suite du texte reste au présent de l'indicatif.

Page 222.

1. *Or.* :

[...] je deviens fou.

Ma folie peut toucher le monde du dehors, exigeant qu'on le

change en fonction de la poésie. L'exigence tournée vers la vie intérieure demande un pouvoir qui n'appartient qu'à l'existence évoquée. Dans l'un ou l'autre cas, je fais l'expérience du vide, aussi bien au dedans qu'au dehors.

La folie est l'absence de renoncement.

Si je mens, je demeure sur le plan de la [...]

2. Or. :

[...] l'au-delà de ces mille figures et le vide qui le détruirait.

Demeuré ébloui, sachant, — ayant la conscience vague — que les figures dépendent de la facilité (de l'absence de rigueur) qui les a fait naître, je puis volontairement maintenir l'équivoque. Le désordre alors, la souffrance et le peu de satisfaction me donnent le sentiment d'être fou.

Les figures poétiques tenant leur brillant d'une destruction du réel, demeurant à la merci du néant, le doivent frôler, tirer de lui leur aspect louche et désirable : déjà, elles ont de l'inconnu vide l'absence et les yeux d'aveugle.

La rigueur est hostile à qui les désire (elle signifie la pauvreté prosaïque).

Si j'avais (mais pour quelles raisons?) maintenu la rigueur en moi, je n'aurais pas connu les figures du désir. Mon désir s'éveille aux lueurs du désordre, au sein d'un monde transfiguré. Le désir éveillé m'impose une nécessité de rigueur.

La rigueur dissipant les figures poétiques, le désir est enfin dans la nuit.

Mais le désir humain a l'inconnu, c'est-à-dire cette nuit précisément pour objet. La nuit tout d'abord est la négation du désir. Elle ne peut en paraître l'objet, son jeu anéantit l'objet, en découvre le vide.

Mon existence dans la nuit ressemble à celle [...] (p. 223, l. 2-3).

Page 223.

1. Ms. 3 : L'être est dans la nuit comme l'amant à la mort de l'amante (Oreste à l'annonce du suicide d'Hermione) : il ne peut en l'espèce de la nuit reconnaître — « ce qu'il désire ». Le désir ne peut à l'avance savoir qu'il est désir de sa propre négation. La nuit où sombrent comme vains non seulement les objets du premier désir mais tout objet de savoir est en premier lieu l'horreur même. En elle toute valeur s'anéantit et comme on y entre (*biffé* : n'entre en elle qu') au comble du désir, elle (*biffé* : on ne peut l'accueillir que dans) la nausée.

Puis viennent ces notes :

a) *Le Devenir Oreste ou l'Exercice de la Méditation.*

1. L'existence de l'homme mise en question et au-delà de la nature.

2. La lettre de Rimbaud.

3. La nuit :

a) le poétique comme moyen terme entre le monde logique et la nuit,

b) la nuit comme simple expérience du vide de la poésie,

c) la véritable nuit exige le déchirement la destruction de tous les moyens termes et non seulement de la poésie,

d) le pouvoir qu'a la poésie d'évoquer la nuit Oreste

4. La nuit d'Oreste.

L'auteur et l'auditeur (peu importe) posent pour la fiction poétique un au-delà de l'existence logique.

Cet au-delà peut être placé devant soi comme un spectacle : pas d'équivoque.

On peut aussi essayer de s'en approcher par l'exercice de la poésie : c'est l'équivoque ou l'évocation;

reprenre l'analyse à partir de celle de Rimbaud,

perdu la tête etc., c'est la confusion des moments, le vouloir aller trop vite.

5. Faire l'expérience du possible pour l'homme est peut-être seulement ramasser les possibles tracés, ne plus les laisser traîner.

Aller au bout de ce qui est offert.

Un principe résulte de l'exp. poétique : elle a un sens du fait de sa nature comique, du fait qu'elle est accessible à l'homme développé alors que l'état d'Oreste ne l'est pas.

Opposition
la légèreté :
se retrouvera
dans le rire
final, le rire
d'Oreste

un monde intermédiaire voulant la durée dans l'équivoque

il faut seulement en dissiper l'équivoque. Il reste alors simplement un état placé au-dessus de l'état logique et dont l'être logique a le désir d'avoir l'expérience.

Cette possibilité froide donnée dans l'exp. chrét. parce qu'il y avait quelque chose à gagner.

Plus rien à gagner mais ne plus rester en deçà du déjà éprouvé, ne plus tolérer l'équivoque.

Tout cela dans le monde de l'attention calme et pour l'horreur (homme? *illisible*) de la mise en action.

plus de maître : Oreste non historique.

6. Parvenir à l'absence de sens par un silence entier.

digression sur la contagion et ses modes

ici faire des par. avec des titres

expliquer le yoga par la contagion.

Rien ne m'est davantage étranger que le dédain de la poésie.

Il est vrai qu'un jugement de ce genre n'engage à rien, mais je mets peu de choses au-dessus de quelques vers de Racine. (Je vais au-delà sans humeur : tous les moments de l'être jouent et sont détruits, le dédain a déjà le sens d'un arrêt).

Et même, afin d'exprimer qui je suis, je dois me reporter toujours à des passages d'Andromaque et de Phèdre...

Phèdre achevant sa vie :

« Déjà. »

. * »

Oreste délirant. . . :

« Mais quelle épaisse nuit

. »

Eh bien! filles d'enfer ** »

Ni l'Oreste réel, ni quelque être humain de lui-même et pour lui-même n'auraient pu faire *pour moi* ce que seule a pu l'évocation de Racine. Les figures de la poésie tragique diffèrent profondément des êtres réels en ce qu'étant évoqués non seulement les limites banales de ce monde ne les arrêtent pas mais leur existence entière est à moi destinée.

Les cris d'Oreste ne répondent qu'à la rigueur au profond besoin d'Oreste (à le supposer vrai). C'est à mes besoins qu'ils répondent. Ce sont les cris que je devais entendre.

Plus loin : l'état d'Oreste évoqué n'est pas un être (un caractère) mais l'énoncé d'un rapport possible entre l'existence négative et le donné naturel nié (reprendre en termes concrets).

le côté spasmodique

le côté fête

morale

ou l'on part de l'évocation

ou l'on part de l'erreur.

Sur le feuillet suivant je lis dans le même livre :

« Ma foi sur l'avenir. . . »

« Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse » ***

A la suite de quoi j'introduis cette phrase de Hegel (copiée un peu plus haut dans mon carnet ****) :

« Le vrai est. . . »

Le plus difficile sans doute est la *transparence* sans laquelle les moment s'insultent se méconnaissant les uns les autres ou s'écrasent en quelque catastrophe gluante. Mais la *transparence* est moins le repos qu'un mouvement s'accéléralant faute d'obstacle, soudain si libre qu'il semble l'analogue d'un calme : il en diffère en ce que la levée des obstacles communique à l'angoisse latente un caractère d'infinité. Et l'infinité de l'angoisse (incapable d'application) se résoud librement dans le rire.

La transparence de Hegel envisagée comme un repos n'est que le jour gris d'un savoir absolu. Mais comme le mouvement

* Déjà je ne vois plus qu'à travers un nuage

Et le ciel et l'époux que ma présence outrage. (Phèdre, acte V, sc. VII.)

** Andromaque, acte V, sc. V.

*** Les Plaideurs, acte I, sc. I.

**** Plusieurs pages du carnet bleu manquent, dont celle portant cette citation.

du rire elle est le non-savoir, la nuit qui l'emporte en éclat sur la lumière.

b)

ÊTRE ORESTE

L'être mise en question de l'être en lui-même.

Il vaudrait mieux dire : *la mise en jeu* (seule issue contre la nature : il est naturel de délirer).

Tout sert à l'évasion de la mise en jeu.

Nécessité de l'attention calme (des détours).

La maladie de Rimbaud la confusion des plans

La folie ou la nuit

La figure d'Oreste

rapport entre poésie et sens (dialectique)

sens = composition arbitraire (langage)

poésie = destruction de ce monde

reliquat de sens, interférence : c'est cela l'évocation

différence entre Oreste et Joseph Dupré

la souveraineté et le crime [*un mot illisible*] à la perte du sens

le sens est le donné.

Toute l'analyse de la poésie

langage perversi

rythme

Ensuite exercice

dilemme fondamental.

L'homme serait un donné naturel sans le jeu.

Le jeu lui-même insère sans fin ses résultats dans le donné naturel

équivalence entre la mise en jeu et la mise en question

différence entre la mise en jeu et le résultat.

Toutefois le jeu ne peut être qu'à partir du donné naturel :

a) mise en action,

b) poésie.

Lautréamont comme bible de l' [*mot illisible*], en réalité cette bible est encore la tragédie antique, poésie faite par tous.

Ce que j'écris se situe (prend un sens) sur une portée décrite d'avance (par le langage et la pensée humaines). Fût-ce négativement, je ne pense qu'en fonction d'enfantillages. Chacune de mes phrases est l'acceptation d'un jeu, jusqu'à celle où je veux le refuser. Que j'en sois satisfait ou non, je suis « auteur », tissant et défilant l'étoffe des pensées possibles.

Imaginant Oreste avec un sentiment hostile à ces limites, je puis me le représenter justement comme un point de l'existence où elles sont détruites, mais je dois voir en même temps que la destruction fut possible à des conditions équivalant à l'acceptation.

Une pure et simple suppression des limites est pur et simple verbalisme. Le donné naturel est là, comprenant maintenant les

sens que les hommes lui ont prêtés. Le donné (exprimable en loi) ne peut être dépassé que par le jeu. La simple hostilité, la révolte et la colère, s'insèreraient en lui. L'aléa * seul met l'existence au-delà des lois.

Le jeu lui-même veut un donné, qui ne peut qu'être part du donné général. Mais dans le jeu précisément cette part du donné naturel est *mise en jeu*. Je puis aller jusqu'à mettre en moi-même l'univers en question. Les réponses ou les résultats (s'il en est, ou dans la mesure où il en serait) entreraient à leur tour à l'intérieur du donné. Mais ces nouvelles parts, aussitôt échues, sont remises en jeu comme l'argent l'est par le vrai joueur, qui ne gagne jamais que ses nouvelles mises.

Si l'homme avait trouvé sa place à l'intérieur de la nature (non adéquation), il n'en pourrait plus mettre une part en question mais seulement le tout.

D'un côté, la mise en question de l'angoisse maintient une fantasmagorie de réponses (religieuses) à des questions que la

* *A propos d'aléa, il convient ici de citer cette note (au milieu d'autres, pour Le Coupable), p. 18 du carnet bleu :*

LA VOLONTÉ

Dans *Alea*, la phénoménologie du savoir décrit les déchets du savoir mûr (déchets rencontrés au niveau de la conscience naturelle par l'esprit se tenant au sommet du savoir). Cette aperception des déchets commande le rire, le rire (ou l'extase) suppose la décision du *jacta est* et ne se dégage de la stérilité du *rien ne va plus* que dans l'échéance de la *volonté* — qui d'abord a l'aspect d'une lucidité infinie, dans la pleine conscience de la nuit.

Cette note étant à rapprocher de ces deux plans, aux dernières pages du carnet bleu : (les titres cités renvoient pour la plupart au premier volume de ces Œuvres complètes — cf. aussi, plus haut, p. 500; Drugeac est une commune du Cantal où Bataille séjourna pendant l'exode : les pages de Journal qu'il y écrivit seront publiées ultérieurement dans les notes pour Le Coupable).

I.

ALÉA

L'anus solaire
 Dirty
 art. œil
 art. Dali
 Tour du Monde
 Van Gogh
 La mère-tragédie
 Le paysage
 Le sacré
 Le mangeur d'étoiles
 derniers exposés de sociologie, si...?
 L'aveugle
 L'absence
 poésies
 La cosmogonie
 La douleur
 restent : textes de Drugeac
 Documents Crit. Soc.

puérilité ou le malheur dérobaient à l'insondable angoisse. Et de l'autre côté, l'existence simple réduit la position humaine aux données évidentes (à l'action nécessaire dans la nature, à la raison développée dans l'action).

Dans la réduction, l'angoisse réduite à sa part insondable met en jeu (en question) l'être en lui-même, *ce qui est*, regardé comme un tout « glissant à l'impossible immensément ».

Bien qu'il soit l'évocation d'une humanité aux craintes puérides, Oreste est d'avantage la figure de la poésie qu'un fantôme de la religion. Les terreurs qui l'on fait naître ayant disparu, sa figure n'en est pas dissipée. Mais bien qu'elle réponde à l'angoisse de tous les temps (plutôt qu'à celle des anciens grecs en particulier) elle n'est pas pour autant la figure de la pure angoisse.

La mythologie et la fiction religieuse en général diffèrent peu de la poésie, mais elles assignent le réel, à quoi la poésie renonce, tant en raison du peu de caractère des poètes que d'un souci d'ombrageuse liberté. En dehors d'une servitude imposée ou subie, la mythologie, d'autre part, est « faite par tous » et la poésie « par un ». La mythologie est plus loin de la pure angoisse que la poésie : celle-ci néanmoins n'est comme celle-là que l'inversion (ou la perversion) du donné naturel. Dans ce donné, nous vivons immergés profondément et nous *sommes* ces eaux et ces algues qui le composent. Ce n'est pas directement, en niant, que nous émergeons, c'est en décomposant suivant les lignes d'angoisse les multiples parties de notre élément. Nous n'avons pas la force de nier mais nous jouons. L'angoisse au fond de nous ne prend pas corps; son essence est moins peur que soif de mettre en jeu. Ce n'est pas l'ensemble, ce sont de petites parties qui se proposent d'abord à la mobilité du jeu.

2. A réunir plus tard en un vol. intitulé (Débris : *biffé*) *Aquilon* :

L'anus solaire (1927)

Dirty (1928)

les textes de Drugeac (?)

différentes notes de mes carnets, etc.

Le sacré

L'aveugle

L'absence

mes poèmes isolés (tous?)

dans la douleur tu enfanteras

la Cosmogonie

textes de Documents?

Acéphale?

Le rire de Nietzsche

L'apprenti-sorcier?

L'Obélisque?

etc.

art. Dali

art. œil

T. du monde en 80 j.

Van Gogh

préparer pour la

coll. Métamorphoses?

En plus : La part maudite

Être Oreste

Alea

Exp. Intérieure

Le Coupable

Œil

Le Petit

Mme E.

La mise en jeu veut le mouvement du jeu qui ne s'anime d'abord que dans une multiplicité d'occasions rapides, seulement à demi effrayantes (ce n'est pas l'effroi qui constitue l'essence de l'angoisse, c'est l'ennui, le désir d'excéder le donné). La somme d'effroi liée à la vie n'est au fond que la plus petite possible en réponse au désir de mettre en jeu — la vie même, le donné. Dans le même sens, ce « plus petit » est aussi le « plus grand » : nous nous jouons le plus que nous pouvons. Mais nous n'aurions pu directement mettre en jeu la totalité de ce qui est, d'une part en raison de l'irréalité relative d'une semblable mise en jeu — qui, étant abstraite, n'est pas angoissante —, d'autre part, au contraire, en raison de l'excès d'angoisse qui s'en dégage malgré tout : l'angoisse d'une mise en jeu totale est nulle ou trop grande, elle ne peut à la vérité résulter que d'une extension des mises en jeu partielles. Comment le caractère de tangence — du possible et de l'impossible, du plus petit et du plus grand — inhérent à la mise en jeu, serait-il atteint par une autre voie ? Nous n'accédons aux mouvements précis de l'existence qu'à travers des épreuves continues.

Mettre en jeu exprime *après coup* d'obscures démarches poursuivies dans la mythologie, le rire, la poésie, ... la notion de *mise en jeu* explique moins la poésie que la poésie la *mise en jeu*. Cette notion n'a de sens qu'en ses formes vivantes.

Rien ne peut excéder le donné naturel qui n'en soit tout d'abord une expression. Ce qui est *mis en jeu* doit d'abord *être*.

La poésie *magnifie* même le donné qu'elle met en jeu, L'étrange est que nous devons, affirmer et grandir le donné... pour l'anéantir. Réduites à ce qu'elles sont les choses se maintiennent en elles-mêmes et n'excèdent jamais rien. Les démarches dans lesquelles nous excédons ce que nous sommes exigent de nous cette déformation préalable : le rire ou la poésie (procédant de façon contraire) ont l'un et l'autre un premier pas grandiloquent.

moment de folie, mouvement vers la folie

dès le 2^e titre, anticipation d'un au-delà de la poésie : la poésie échoue

(parenthèse sèchement théorique)

l'opération poursuivie a lieu mouvement sur plusieurs plans
la poésie évoque, crée une possibilité, en l'évoquant, n'est pas elle

ce premier stade est nécessaire à l'excès

mais la poésie elle-même a lieu sur plusieurs plans

1) plan mythologique, religieux, plan du langage pris pour le réel

d'où un premier au-delà du donné

(dans ce développement il doit y avoir l'arrière religieux)

il n'y a pas simple addition d'irréalités analogues aux réalités
mais création-poésie d'un nouvel ordre de choses insérables dans le donné mais après coup

les dieux se jouent

dans un sens ils sont un donné primordial la base du donné, magnifiés comme tels

c'est le donné lui-même mais privé de ses limites grossières.

C'est que le jeu consiste à mettre en cause le donné le moins limité possible, le plus grand possible

la destruction est la mise à mort de ce donné magnifié, mais la mise à mort est fiction. C'est de cette façon une mise en jeu moins grossière qu'on ne l'imagine. Ce qui semble un résultat, le sacré n'est en vérité que la mise en jeu elle-même.

le résultat est seulement donné dans les croyances liées et les effets sociaux, dans les normes religieuses et les réponses à l'angoisse profonde (cette analyse refuse d'épuiser les questions et tente seulement de situer les rapports de la mythologie, de la poésie tragique, de la poésie libre, et de l'e.i.)

il y a mise en jeu dans le sacré dans la mesure où son appréhension représente un moment de glissement de l'un dans l'autre, glissement, par la mort, de l'un dans l'au-delà de l'autre. Je ne retiens ici dans la mythologie que ce qui est en rapport avec ce mouvement. C'est-à-dire les thèmes de la mort, du dieu ou du héros. Il y a un déchet (de même que dans la poésie).

La mythologie par rapport au rite (au sacrifice) marque bien la nécessité de changer de plan (impossible d'entrer ici dans la question de savoir s'il y a primauté originelle du sacrifice ou de l'invention mythologique — c'est sans intérêt) — mettons qu'il y ait primauté du rite : c'est la même chose, il y a deux plans au moins et une tendance à la totalité dans la fête, répondant à son contraire, l'ennui, dans lequel les choses ne sont plus ce qu'elles sont.

De même que dans la vie (individuelle) le donné est excédé, dans la fête aussi ce qui n'était pas est. Mais la simple vie, me semble-t-il, n'est mise en jeu qu'en tant qu'elle est et ne sait rien tirer de plus du risque de mort. Elle dépasse elle-même le donné mais, l'ayant une fois dépassé, s'insère en lui.

L'homme apprend à reconnaître la mort et à mettre en question la vie comme tributaire de la mort. Cette sorte de mise en question demande que la vie s'approche sans cesse de la mort et d'aussi près qu'elle le peut. Ce n'est pas encore la mise en question intime de tout dans laquelle la mort ne joue plus (la mort est une mise en question naturelle, en somme, et donnée du dehors) mais l'impuissance où l'être est, à la fin, de s'échapper à lui-même, où, simplement, d'être dans le monde qui est il tire une défaillance plus entière que la mort : mettant l'être en question jusqu'au pur vertige — indépendant de la mort. Cette sorte de mise en question est donnée dans l'expérience intérieure non dans le sacrifice, dans la poésie c'est transition.

Dans la poésie l'élément de la mise en question intime apparaît sous forme d'inconnu de la poésie (la poésie est ce qui lie la plus grande somme d'inconnu au connu).

Préface d'ÊTRE ORESTE

J'ignore si jamais l'on fit tant d'efforts pour examiner la *possibilité de l'être*. L'être que j'ai représenté n'est pas celui que nous sommes tous, dont la vie n'est pas assurée, qui doit résoudre heure par heure une multiplicité de problèmes matériels. Cet être en lutte, à la rigueur l'homme de tous les temps, de toutes les conditions, consacre à peu près toutes les forces humaines à satisfaire des besoins urgents. Toutefois, l'on peut apercevoir une marge constante d'intérêt ne portant plus sur les nécessités premières, inégalement répartie sans doute selon les conditions et les temps. J'ai posé cette question anachronique : quel est ou quel serait le possible d'un être ayant su répondre aux nécessités premières. En d'autres termes, quel sens a le fait d'être.

Cette question ne se pose pas d'habitude en raison d'implications infinies et mobiles de l'être humain. Chaque sens est donné dans un tissu de possibilités multiples où chacune prend un sens par rapport à l'autre sans jamais qu'un sens proprement dit se donne de lui-même. Sans doute, l'au-delà des nécessités premières est donné dans ces implications, mais dans les conditions générales des sens relatifs l'un à l'autre. Seules émergent de l'imbroglio les philosophies sectaires ou les constructions religieuses tardives (bouddhiste, chrétienne, musulmane), mais l'intégrité de leur sens résiste peu de temps à l'analyse, leur fondement commun étant le bien, lui-même implication de tout l'imbroglio (abstraction, si l'on veut, des implications de l'homme, tirées à des moments divers des relations entre éléments divers).

Je regrette d'avoir donné peu de place à l'aspect le plus grossier du problème. Le possible d'un homme insouciant serait la jouissance. Ceux qu'indigne cette conception m'inspirent de la répugnance. La jouissance de l'homme est sans doute la chose la plus sainte et la plus digne d'éloges en elle-même. La vérité est que l'ennemi de la jouissance est précisément le souci de jouir qui engage à de misérables manœuvres ayant pour but le maintien de la jouissance dans le temps. La jouissance, si l'on veut, la joie, demeure plutôt indice dans la recherche d'un sens. Et le repos, la paix, sont des indices contraires. J'admets que l'horizon (le possible) de l'être est une joie — ce ne serait pas son horizon sans cela, il faut que l'être le désire, sinon cela disparaîtrait du champ du possible. Mais en même temps cette joie risque de toucher la douleur de près, en ce sens que le possible nécessairement doit s'étendre aussi loin qu'il se peut, au mépris d'une douleur probablement la plus grande qui puisse coïncider avec la joie. En tout cas c'est plutôt ce qui répond à mon désir que je puis regarder comme nécessairement joyeux, que simplement la joie l'objet de mon désir.

Pour parler de façon plus serrée je dois dire d'ailleurs que la jouissance criante s'écarte vite d'elle-même dans l'expérience du possible de l'homme. La répétition l'épuise. Je puis me dire sans doute : un plaisir répété n'est pas si aigu. Mais n'est-ce pas autre

chose? Si le plaisir était l'égoïste satisfaction que l'on y voit d'habitude, on ne pourrait l'épuiser. Au contraire, nous poursuivons quelque réalité bien plus profonde que la volupté des sens. Pour les sens, le doux est toujours doux, le sucré reste sucré, même s'il y a répétition, s'il n'y a pas excès. Cette loi est celle du plaisir en général, mais au-delà de la sim

(Fin de Ms. 3.)

Finalem^{ent} : Or. donnait en Appendice six Poèmes disparates intitulés, dans la table des matières :

- 1.) Poème de circonstance
- 2.) Poème écrit sans m'être entièrement éveillé
- 3.) Sonnet
- 4 et 5.) Deux poèmes exprimant l'amour perdu
- 6.) Poème érotique

1. Jusqu'aux bottes dans les yeux
 jusqu'aux larmes de la boue
 jusqu'aux mains enflées de pus
 mène le chemin du défi

des longs râles de la tombe
où siffla une mort sans air
et de l'absence d'espoir
naît l'étoile de la nue.

(no^{vembre} 49)

2. I gave to Limbour a rendez-vous
 on the Champs-Élysées
 to speak of heaven

I said
heaven is a cat
a third said
heaven is two cats
another said
heaven is a tongue
thicker than a mob.

3. Je rêvais de toucher la tristesse du monde
 au bord désenchanté d'un étrange marais
 je rêvais d'une eau lourde où je retrouverais
 les chemins égarés de ta bouche profonde
 j'ai senti dans mes mains un animal immonde
 échappé à la nuit d'une affreuse forêt
 et je vis que c'était le mal dont tu mourais
 que j'appelle en riant la tristesse du monde
 une lumière folle un éclat de tonnerre
 un rire libérant ta longue nudité
 une immense splendeur enfin m'illuminèrent

et je vis ta douleur comme une charité
rayonnant dans la nuit la longue forme claire
et le cri de tombeau de ton infinité*.

4. En mourant je voudrais tenir
l'objet que tu me donneras
le serrer dans ma main gelée
puis de mes lèvres le souiller
de la bave de l'agonie.
5. Vêtue de ma sueur de sang
fantôme échevelé de vieille
tes dents le vent les gèlera
alors je les baiserais
tu seras morte.
6. La profondeur d'une nuit
ensevelit de sa poussière
la grande étoile Boucherie
· · · · ·
le LAIT du ciel.

Il existe quatre versions manuscrites de ce dernier poème. La version définitive est isolée, les autres sont dans différents groupements de poèmes où l'on retrouve chaque fois des brouillons pour Le Petit (cf. p. 65) et pour La Tombe de Louis XXX (cf. t. IV, p. 151).

a) Dans un carnet (1942-1943) pour L'Archangélique, quatre vers biffés :

mon dimanche est solitaire
mon œil est solitaire
un désert de safran
ma faim est solitaire.

suivis de trois vers raturés, illisibles, puis :

profondeur étoilée
ensevelis de ta poussière
la longue pine boucherie
le lait qui coule

Dieu te roucoule
lait du ciel

- b) Le lait qui coule devient : le lait du ciel.
c) Les deux derniers vers sont supprimés.

* Le brouillon de ce sonnet se trouve daté de mars 1944 dans le manuscrit original de Sur Nietzsche.

Page 225.

LA SCISSIPARITÉ

Publié au printemps 1949, dans Les Cahiers de la Pléiade.

On en retrouve trois manuscrits successifs :

— Ms. 1 (17 pages), qui donne (p. 13-17) une suite au texte imprimé ;

— Ms. 2 (7 pages), où l'on ne trouve du texte que les chapitres III, IV et V, donnés en Prologue (p. 2) à un livre, Costume d'un curé mort (p. 1), dont la Première partie aurait eu pour titre La Scissiparité (p. 7^{*}) ;

— Ms. 3 (15 pages).

Aux manuscrits s'ajoutent :

— 3 pages isolées de variantes ;

— 8 pages d'un carnet d'août 1944 ;

— enfin, le texte d'une préface non identifiée (pour Histoire de rats et Dianus?).

On trouvera ci-dessous :

- a) La préface ;
- b) Le carnet de 1944 ;
- c) Les variantes.

a) La préface :

Certain d'être joué, mis au pilori et lié par mes propres phrases — par ma propre pensée — j'ai cherché en pensant — ou en écrivant — une tricherie qui dérobe, qui échappe, qui défasse les liens. Aussi sournois, aussi endolori, aussi tendu que serait un détenu épié et ligoté! Mais le détenu espère! Et je n'ai pas l'ombre d'un doute : au paroxysme de la furie, je ne veux rien. Mes liens et la duperie sont immuables et je puis me tendre à mourir : je me moque, me dérobe et mens. Je suis faux. Je me suis à moi-même aussi pesant qu'une pierre. Ma pesanteur est volatile, ma liberté nouée.

La joie — la volupté infinie — que je ne cherche pas, qui m'ont trouvé, dans ces conditions se font jour comme à peu près chaque chose : fruit du hasard, de l'indifférence aux dés, de l'oubli. Ce livre est composé, principalement, de deux histoires qui ressemblent, j'en suis sûr, à beaucoup d'autres. Si elles n'ont ni queue ni tête, c'est voilé : elles sont lestes, macabres et sacerdotales — mais avant moi le monde eut ces aspects lestes, macabres et sacerdotaux. Leur nouveauté est d'être heureuses. Mon livre irradie un bonheur si grand qu'il a pu aussi bien s'exprimer par la douleur.

G. B.

* Le 29 septembre 1945, Bataille écrivait aux Éditions Gallimard : « Je compte vous donner ces mois-ci [...] un roman qui s'appelle le Costume d'un curé mort, plus long qu'Histoire de rats et qui, commercialement, sera plus sortable (au point que je mise là-dessus pour sortir de difficulté). Je puis l'achever dans les deux mois. »

b) *Le carnet* :

Bois-le-Roi, 8 août 1944.

Je me sens la tête lasse. Combien, au moment du vide, de l'usure, j'aimerais m'en tenir à quelque idée tranchée de moi-même, élevant jusqu'aux nues mon front ridé, niant la nausée, les bassesses de la mort. Combien j'aimerais dominer âprement cet insaisissable glissement de moi-même à l'égoût...

J'ai — lentement — la nausée des cieux dont l'éclatante douceur a l'indécence d'une « fille » endormie.

Je ne serais nullement étonné un jour de succomber à la lâcheté de tous.

Tant est lourd le poids que je porte... Le cœur me manque à définir le vide, à mesurer l'infini du mal.

J'imagine une jolie catin, élégante et nue, mais triste dans sa gaieté de petit porc.

Bois-le-Roi, 10-8.

Dans le jardin d'une auberge de banlieue, à la tombée du jour (au moment où s'approche, portant l'effondrement d'Hitler, une immense armée venue d'outre-manche — les avant-gardes auraient dépassé Orléans), j'écrivais... : Envahit les bosquets, très inattendu, un cortège d'arabes, de fakirs, d'apaches, de grisettes à la 1900.

Bande de riches parisiens en villégiature...

Ils dînent sous les arbres en chantant :

— Ravadjja, la moukère...

— Froufrou, froufrou...

Le fakir à la jardinière :

— Votre chapeau, c'est une réussite. (D'une voix modulée :) Décidément, ce chapeau est une réussite.

Ils se congratulent, désolés de ne pouvoir se photographier.

Le fakir :

— Chacun de nous a deux ou trois appareils à la maison. Nous nous sommes reposés l'un sur l'autre : douze que nous sommes, nous n'en avons pas un.

La tablée avale de la soupe et de temps à autre, ainsi que d'une machine cassée, émet un bout de *ravadjja* qui tâche d'être gai mais déraile.

Samois, 12-8.

Je m'imagine souvent sublime : pour cela, j'ai les forces nécessaires. Je puis égaler l'amour (l'union nue des corps) aux déchirures du ciel étoilé. L'obscénité est sublime aussi, sans elle le délire des sens n'aurait pas ses moments de fleuve.

Je me sens solidaire de tous les êtres. Je discerne en moi-même une nonne, une jeune fille rougissante, un sadique, un vilain moineau. Je ne suis ni noir ni rien que j'aie pu saisir de précis.

Un des côtés de mon caractère les moins accusés est le côté *gustave* ou *cochon*.

Je dis *un homme, une femme*. Je cherche en moi le sens des mots. L'être humain est évidemment *l'amphibie* que, selon Hegel, « la culture spirituelle » a fait de lui : vie partagée entre « deux mondes qui se contredisent ». « Toute vertu a dans son cœur un cochon... » La jeune fille la plus pure jouirait si la chance l'aidait d'une légère honte qui laisserait froide, hélas, la voluptueuse.

Mais *l'amphibie* est loin de l'eau profonde. Je gémiss... Ces têtes de massacre avant-hier... évidemment frivoles (toute la table chantait : *les deux pieds contre la muraille — une femme sur les genoux*) et ne sachant saisir la joie, amers à force d'impuissante bêtise. Ils voulaient s'amuser...

Il existe une équivoque entre délire et déliquescence. Le trouble appel de la chair, d'un côté, prépare au déchaînement âpre; de l'autre, à l'indigence morale. La vraie nudité — qui donne la sensation de manque — éclaire la bêtise inerte, et de même la bêtise donne un sens à la nudité. Le défaut de l'intelligence en découle : elle est le contraire de la nudité, tout entière apprêt, parure. La nudité, qui fait pipi, qui déprime ou excite, est une déchéance (hébétéé). L'expression de l'intelligence a les mêmes caractères de décor qu'un tableau (*décor, décence...* ce qui convient).

Si l'intelligence est femme...

... je voudrais qu'en un mouvement décidé la mienne ressemble à une femme impie. Il est rare qu'une femme ose, aime, être nue. J'entends de la nudité désolée, qui fait rire et s'ouvre. Je n'hésite pas pour mon intelligence à réclamer le rire grossier qu'éveille un derrière de femme — la lune, diraient les pauvres gens.

Il existe une conjugaison des verbes de chair de laquelle la chanson comique est la désinence. Ce qui manquait à la table du jardin, l'autre jour, était une femme nue et masquée. J'aurais aimé l'entendre avec les autres chanter :

Ravadja la moukère

Ravadja bono

puis

Trempe ton cul dans la souprière

Tu verras si c'est chaud...

J'imagine ainsi une femme — mais vraiment saoule et gauche — qui n'aurait eu le choix qu'entre deux possibles.

Ou de quelque façon dépasser la folie sublime...

On trouve en elle un accord des parties opposées de l'être.

Cette fille semblera sans doute arbitraire. Je sais que la plupart du temps le possible est limité. Mais le poids de la vie m'a semblé si lourd, j'ai deviné autour de moi une si grande angoisse : ces sortes d'échappées dans la liberté sale — pour évoquer la folle ingénuité de l'enfant : *derrière nu, la bannière au vent* — ne me paraissent ni plus proches ni moins nécessaires que les autres formes d'héroïsme.

les amours
rompues
le gril de
saint Lau-
rent, la dis-
tortion
l'égoïsme né-
cessaire

Ce qui me semble arbitraire à l'encontre est le parti pris de masquer la vulgarité. Il existe un côté *ravadja* qui appartient au corps fou de volupté et de cette façon à la profondeur de l'être.

Si elle n'allait jusqu'au *ravadja*, la fille perdue n'atteindrait pas la pleine liberté. Elle ouvrirait sa nudité à la débauche, mais le cœur en elle ne serait pas tout à fait corrompu. Et moi qu'elle guide, dans l'enfer de l'intelligence, je n'atteindrais pas l'intime distorsion, le gril de saint Laurent de la bêtise.

Qu'on m'entende ici dans l'excitation.

(Autrement, bernique, autant lire un jésuite.)

La fille, que j'appelle à présent la *Pythis* (je ne l'ai pas davantage inventée que Proust n'inventa M^{lle} Vinteuil), n'est ni une figure de rêve, ni la pauvre fiction d'un roman. Je connais la salive de sa bouche, la saveur de son... Et d'autres (des centaines) connurent la même salive, la même saveur. Nue comme une bête et donnée à la soif des sens comme un drapeau qui claque se donne au vent.

* Si je dois un jour briser violemment, séparant sinon mon existence entière de la masse, du moins la partie d'elle qui m'attarde (si la masse s'anéantit dans une immanence infinie), c'est à bout de forces seulement. Maintenant la transcendance à l'égard de la masse est comme un crachat en l'air à l'instant où le nez du transcendant le reçoit. La transcendance (existence noble, dédain moral et regards sublimes) est maintenant tombée dans la comédie. Nous transcendons encore l'existence aveuïe : c'est à la condition de nous perdre dans l'immanence, luttant également pour tous. Je détesterais le mouvement de la transcendance en moi (la décision tranchée), si je ne saisisais son annulation dans une immanence quelconque. Je tiens pour essentiel de toujours me tenir à *hauteur d'homme*, de ne transcender qu'un déchet composé des plâtres transcendants. Si je n'étais moi-même au niveau d'un ouvrier, je sentirais mon élévation prétendue comme une impuissance. Je sens ces choses dans les cafés, les rues, les lieux publics... Je juge physiquement des êtres auxquels je m'assemble : ils ne peuvent être au-dessous ni au-dessus. Je diffère d'un ouvrier profondément, mais le sentiment d'immanence que j'ai lui parlant (si la sympathie nous unit) est le signe indiquant ma place en ce monde : celle de la vague entre les vagues. Tandis que des bourgeois se hissent secrètement les uns au-dessus des autres me semblent condamnés à une extériorité vide. Les petits bourgeois...

D'un côté, la transcendance, réduite à la comédie (celle du maître — du seigneur — jadis se liait à des larmes teintes de sang), produit des hommes dont les vulgarités trahissent l'immanence profonde (ces riches parisiens déguisés). J'imagine la bourgeoisie détruite — en quelque immense et juste Katyn — l'égalité avec eux-mêmes de ceux qui subsisteraient, cette immanence infinie (plus de séparation des hommes entre eux) à son tour ne viderait-

* Ce qui suit (jusqu'à ce que je pense) est repris dans sur Nietzsche. Q. t. VI, p. 211-212.

elle pas de contenu la reproduction monotone des travailleurs, sans histoire et sans différence?

Ce que je pense.

Je pense *ce qui chante* dans la verge nue si j'embrasse...

Divinité d'une fille ouverte, ouvrant le plus qu'elle peut le plus intime.

Je pense *ce qui coule* en moi devant cette brèche, qui coule, qui jaillit, qui brûle... La brèche ouvre, elle ouvre le fond du ciel.

c) *Variantes :*

D'abord une page isolée :

Après une journée qui épuisa mes nerfs, et non seulement mes nerfs, les muscles de mes jambes, de mon cou, de mes tempes, je souffre en même temps du sentiment de ne pouvoir répondre à ce que d'autres attendent ou exigent de moi (sur le plan matériel), bien que je le désire amèrement, de devoir être dépassé, d'être au-dessous des circonstances. Il me semble d'ailleurs que l'angoisse est toujours composée du sentiment d'un nageur sur lequel gagne la marée, à la condition d'entendre d'abord que l'enjeu est moins la vie qu'une obligation indéfinie, même infinie, que j'ai prise envers elle. Prise, mais non de façon délibérée : de par le mouvement qu'est la vie, sans que j'imagine un instant qu'il en puisse — ou qu'il en ait pu — aller autrement.

Page 227.

1. Ms. 1 :

I

Pris de rage. Et de rage... Je m'étends sur un lit. Ma tête est minuscule : un ongle.

Personne ne m'entend. Une opacité et une éternité de silence. Je tombe et je m'efface, moi.

Mais non. Je recours au langage à seule fin de rayer, de nier, d'abolir — les autres.

proposition

Je veux vivre, écrire, leurrer, mentir, redouter la mort et pâlir à l'idée qu'on me torde un doigt. Je veux n'être pas herbe, ou pierre. N'être pas ciel — immense, informe, infirme.

A une condition :

Je tais la condition?

Je demande —

— J'interromps —

— que ces lignes lues paraissent formées, ce qu'elles sont, de la sottise, du désespoir, des espoirs inavouables, de l'impuissance, de l'intolérable état, de la honte, de la rage et du manque de rage, du sommeil, de l'ennui des autres.

D'où l'on passe au chapitre III (p. 228).

Page 228.

1. Sur une page isolée :

Mon aisance avec moi-même, le mensonge de la glace, l'immensité d'un ciel où je ne puis entrer, dont je suis le reflet, l'effet?

J'écris pour oublier mon nom.

La vérité est nonchalante : c'est la raison pour laquelle la connaît l'ignorance. Elle me fuit si je veux la saisir. Qui suis-je? Évidemment, je le sais bien.

Je sais ce que j'ignore, ignore ce que je sais. Des rateaux de jardiniers effaçaient derrière eux les pas des amants sur le sable : je pense ce qui fait que j'oublie que je l'ai pensé.

Merveille : je suis ce que le temps dérobe et ma mémoire n'est là que pour avérer que je ne suis plus!

Rien, riant, un silence sans bornes, je le suis, l'ignore et le suis à la condition de n'y pas penser.

Que la mémoire serait triste si elle n'était la possibilité de l'oubli; mais la mémoire est justement ce qui fait rire quand elle est soudain l'oubli.

Nulle absence d'effort ne serait acquise sans efforts immenses, mais l'effort aurait-il d'autre sens que l'absence d'effort, la pensée que l'absence de pensée, la mémoire que l'oubli.

Le sens que le non-sens.

Mais non, ma sagesse n'ouvre pas cette possession décisive de la vérité : la possession eût été impossible si elle n'avait été la soif de dépossession de la sagesse.

2. Ms. 1 :

2

A Madame E.

Reçu de Monsignor un télégramme :

RÉUSSI. ACCOUREZ. SITUATION SANS ISSUE.

Passé le temps devant la glace. Crise de fou rire. Enfin : glacé. Monsignor dédoublé. Monsignor, pas moi.

Te rappelles-tu le désir que j'avais d'émerger un jour, comme un avion sort des nuages, au-delà d'une région contaminée?

Moi seul.

Hélas, je me sens dans ma solitude, fût-elle, cette solitude, dédoublée! (comment? me dédoublerais-je, moi?) à moi seul le contaminé entier. Je chante gaiement :

(mais non : je suis sombre, abattu, plein de haine à l'idée d'écrire)

M^{me} E. tu as un loup
il rit de ses dents blanches
M^{me} E. tu as deux loups
dans ta chemise blanche

Mais me voici comme eux — m'abusant de toutes les façons. Je devrais pour me libérer regarder comme des mouches... mais les hommes à la fin me suivent comme une ombre.

3

M^{me} E. à l'auteur

J'ai la gorge serrée. J'ai ri de la liberté qu'enfin Monsignor a su prendre avec lui-même, mais l'état de trouble où me met l'histoire est aussi lourd qu'on peut l'imaginer.

Ms. 2 reprend à peu près Ms. 1, mais on n'y trouve la chanson (M^{me} E. tu as un loup) que plus loin (voir p. 551).

Dans Ms. 3, les deux lettres sont intitulées :

Lettre de l'auteur (B.K.) à M^{me} E.

et :

Lettre de M^{me} E. à B.K.

Page 229.

1. *Ms. 1 :*

[...] Rome où Monsignor m'attend.

Grande irritation. Monsignor, maintenant, m'intéresse, qui donne sur le « vide de la glace », enfin.

Écrire ce qui suit :

grandes quantités d'alcool — le concert auquel j'ai suivi
M^{me} E.

Monsignor dans l'état actuel, ce cri : de l'alcool! casser la bouteille sur ma tête. Et les nuages du ciel? ils sont loin.

Je suis ce matin tombé dans la chambre, un plateau dans les mains, me suis coupé les doigts, verres cassés. Ri avec M^{me} E. Bien ri. Doigts coupés quand même. Je ris d'être gentil, adorable, flottant, désert.

2. *Tout ce paragraphe (depuis Si l'intelligence...) manque dans Mss 1 et 2.*

Ms. 3 :

Si elle n'allait jusqu'au ravadja [...] ni d'être aussi résolument ce qui éclaire : pourriture et soleil aveuglant. Mais c'est [...]

3. *Ms. 3 :*

Visite d'Alexandrette à deux heures : ambassadore di Tutti quanti Vous salue Marie... Je tremblais : tremblement alcoolique. Amitié. d'Alexandrette. Deux amis : petites cages pleines de mouches, de foules de mouches que séparent les vitres. Haine de l'amitié.

M. Alexandrette veut de moi que j'aie tort (il n'en dit rien). Agitation. Pas raison. Alexandrette le pharisien ne voit pas les étoiles, les yeux de M^{me} E., ni ce désert de foutre où je regarde les étoiles.

4. *Ms. 2 :*

[...] qu'enfant je remplissais d'insectes. L'amitié n'est qu'une forme de la haine. Mon « ami », pharisien, reste sourd à mes étoiles : les yeux de M^{me} E. (dans ce désert de f... où je contemple mes étoiles).

5. *Ms. 1 :*

[...] quelle indécence! M'occuper : livres, manifestes, haines,

mépris, attelages et les cœurs en détritns. Haines. Malheur. Méfiance. Raison d'être égarée. Pharisiens. Réseau serré de paroles fausses, cartes fausses, larmes d'eau, arguments, faux départs : tous les billets pour

Moi je pars avec M^{me} E. pour Rome. Adieu terre, cafés, littérature. Je voulais dire : je n'en puis plus. Je veux rompre avec... le monde comme il est. Pars par le bon chemin. Veux rompre. Ne lâche pas d'abord le poids de l'enfer : m'adresse encore aux autres.

Ms. 2 :

[...] quelle indécence! M'occuper : livres, manifestes, haines, mépris. Réseau serré de paroles fausses, de fausses cartes.

J'ai l'idée, pour nier et maudire Alexandrette (ou tel autre), d'écrire la chanson suivante :

M^{me} E. tu as un loup
qui rit dans des dents blanches
M^{me} E. tu as deux loups
dans ta chemise blanche.

Adieu à mes amis, à la littérature! Je n'en puis plus. Mais je ne puis encore oublier mon supplice : je songe aux autres et j'ai peur.

Page 230.

1. *Ce paragraphe manque dans Mss. 1 et 2. Sur une page isolée :*

Quand je faisais l'amour auparavant, ma joie ne m'étais pas dérobée par le sentiment qu'elle allait finir — et que je mourrais sans l'avoir saisie. Il m'arrive aujourd'hui dans d'heureux excès que le plaisir le plus brûlant s'annule, comme en un rêve : j'imagine un temps où je n'aurais plus de moyen de le renouveler. Il me manque le sentiment d'exubérante richesse de la fête, la malice puérile et le rire où j'égalais Dieu! Cette impuissance elle-même est fuyante, il est vrai : elle est de même nature que la joie. Je m'abandonne à son humeur? aussitôt je m'accorde à un impossible, je deviens un monstre excédant les lois.

C'est toujours si, monstrueusement, je m'abandonne à un possible qui semblait la mort que j'entre plus loin dans le cœur

. . . . Les fêtes elles-mêmes s'alimentent, se renouvellent, s'embrasent dans le sentiment qu'elles meurent (se dérobent) : qu'elles apportent la mort.

(fuite à tire-d'aile, alors le ciel s'ouvre en abîme)

2. *Ms. 2 :*

[...] par un chœur d'opéra.

Le reste est silence (d'une telle éternité au silence, j'étouffe).

Venu à Rome dans la folle intention de chanter ainsi.

3. *Ms. 1 :*

Acheté un loup pour M^{me} E. La fête qu'a préparée Cristoforo (*biffé* : la fête de Monsignor) l'emporte en insolence.

4. Ms. 1 :

[...] dents des tiens.

Mort au couteau entre les dents, belle comme les putains.

Mort, à la fin, une dame en décolleté [...] à la mesure du décolleté.

Convoqués par un télégramme de Cristoforo, hommes de tous les temps et de toutes les nuits, réunis en silence, entendez ce qui enivre et oubliez ce qui n'a pas la bouche de fille de la mort.

Ms. 2 s'interrompt à la fin de ce paragraphe. La dernière page est une page de titre : Première Partie — La Scussiparité.

Page 231.

1. Dans Ms. 3, ce paragraphe est biffé.

2. Ms. 1 :

[...] qui t'a répondu? *alpha*? *bêta*?

Nous avons ri.

— Comment savoir? Difficile, si l'on parle à son ami, de lui demander aussi *qui il est*.

3. Ms. 1 :

Cristoforo descendant [...]

Ms. 3 :

Le prêtre (*biffé* : Cristoforo) descendant [...]

4. Ms. : 1 :

[...] la vulgarité de mon amie. Je n'en souffrais pas, au contraire (elle baisa, s'inclinant, l'anneau épiscopal, et cet humble mouvement, comme l'instant d'avant son rire canaille, accusait sa nature et, sous le tailleur de voyage, laissait deviner la chair nue) : je me rappelais que d'habitude on ne voyait en M^{me} E. que la « fille entretenue » et j'admis que dans le palais d'un prélat romain, cela répondait jusqu'à grincer à mon angoisse comme au caractère irréel des lieux.

(Le plus triste de l'histoire est que je demeurai d'un bout à l'autre lié par l'angoisse, paralysé et faisant figure de muet. Pourtant déchiré.)

Et sans doute le moment fut grave. Et bien que l'instant le plus lourd d'ordinaire nous laisse sous le coup de légers détails, cette risible entrée dans l'insensé ne m'émut pas moins que si du haut de l'escalier j'allais voir l'autre versant du monde...

Page 232.

1. Ms. 1 :

Alpha venait d'ouvrir la porte à deux battants.

J'étais là (j'assistais), étranger, tendre douloureusement (M^{me} E.). Les deux avatars du prélat m'accablèrent. Une terreur profonde m'accabla.

Un horrible instant (répugnant).

Quand nous fûmes dans cette salle de vastes dimensions, l'identité d'*alpha* et de *bêta* (calvitie, soutane mauve et désinvolture identiques) — *alpha* referma rapidement la porte à clé — nous ne pûmes éviter, sans mot dire, de nous regarder tous les quatre

et le cœur serré : mais comme sur un billard neuf des billes se rencontrant s'écartent dans un claquement clair, sur un parquet éblouissant nous nous décidâmes : M^{me} E. nous quittant s'avança dans la salle.

— Non, dit-elle, accusant de pas clairs et claqués ses paroles, laissez-moi rire...

Alpha et *bêta*, derrière elle, se hâtèrent. Et moi-même aussi vite, dans un bruit de talons, de parquet trop ciré.

A l'extrémité, des fauteuils de bois doré dont nous séparaient des obliques quadrilatères de soleil, tombés des fenêtres, étaient le but lointain de ce départ, semblable à une envolée de pigeons mauves et gris.

— Doucement, dit *bêta*, s'efforçant suavement de rire et de suivre M^{me} E., vous pouvez glisser.

Mais ce qui sensiblement nous entraînait dans ce mouvement vain, trop rapide et comique, ne pouvait être rattrapé : comme ces éclats de rire qu'il nous faut malgré nous rire sans fin, ou comme ces élans de l'ivresse, si emportés que la tête tourne, qui effraient mais séduisent davantage.

De tels moments, je ne les ai connus, en effet, que dans l'ivresse. Mais nous étions, en somme, gris à sec.

Et il me semble que le grisant, si l'on veut le « je ne peux plus » d'une situation si folle tenait à cet état des nerfs à bout, auxquels nous avons demandé l'effort extrême, quand nous voyons que jusque-là ce n'était rien et que l'impossible commence.

En de tels moments, je comprends bien que nous nous trompons si nous voulons vivre autrement, nous reposer, au lieu d'introduire, à l'avance, au cœur de notre vie, ce mouvement qu'achève l'agonie.

Il y eut, dans l'interminable temps que mon amie traversa la salle, un affolement, un rire si grands : nous étions — j'étais il est vrai en retard sur eux, mais plus lourdement conscient — suspendus dans un tel état de fragilité qu'à ce point un aspect suspendu de toutes choses n'est plus distinct de la laideur.

Et la laideur de M^{me} E., quand à la fin le pied lui manqua et que sur le miroir du parquet son corps se fut allongé brutalement, elle-même (elle me l'avoua) l'éprouva comme un soulagement. La chute de M^{me} E. éclaircit la situation. Il devint inutile de parler, le temps lourd commença. Et toute illusion dissipée, assis dans les fauteuils trop beaux, nous avions les uns et les autres perdu ce qui, en nous, aurait pu répondre à la majesté du décor. Les bas craqués, ouverts aux genoux, de M^{me} E. allaient nous servir d'emblèmes. D'ailleurs, la gêne de la chute avait achevé de nous mettre en sueur et, la chemise mouillée, même des prélats dans leur palais se sentent pris comme des voleurs.

La première fois que je vis Monsignor, j'étais en Espagne, debout sur la plate-forme d'un wagon. Il n'était pas alors entré dans les ordres. Il me parut

reconnu en Monsignor le caractère de l'excès engageant dans l'impossible.

(Fin de *Mds. 1.*)

Page 233.

L'ABBÉ C.

Paru en 1950 aux Éditions de Minuit, après la publication en 1949 (Éditions de Minuit, « Nouvelles Originales », IX) d'Éponine (cf. p. 255-264).

Le manuscrit de L'Abbé C., dans les papiers de Bataille, se réduit à une ébauche pour l'Avant-Propos de Charles C. (cf. p. 335-340), et 4 pages dactylographiées d'aphorismes (pour le Journal de Chianine? cf. p. 345-347). Nous donnons ces deux fragments à la suite des variantes d'Éponine.

Page 255.

1. Éponine :

Ce qui m'attire dans un prêtre est bien sûr ce qui lui manque. L'univers en un sens est un truquage : la porte de derrière d'une maison — qui s'ouvre sur le vide. En cela semblable à l'univers, le prêtre, à l'en croire, serait lui-même un piège. L'homme ordinaire ne cache rien, on en fait le tour aisément : sa maison, par derrière, est mal tenue, et même sent mauvais : nul rideau noir n'y est tendu que garde un silence gêné.

L'irritant dans un prêtre est qu'en vérité il n'a pas non plus de rideau suspect, mais *cela lui manque*. La supercherie, au contraire, est en lui de laisser croire qu'il ouvre sur un vide, mais rapidement de nous contrer, de blaguer avec nous. Parfois, il gravit l'autel la gorge serrée, et d'entendre sa voix trembler, nous nous prenons d'espérer qu'il accède à l'au-delà, qu'il va soudainement et sans vie tomber à nos pieds, mais alors, il faudrait l'aider, armé de cette violence innommée qu'il appelle (ou feint d'appeler), le tuer : l'Église alors abandonnerait le faux-semblant qu'elle ordonne et *ce qui lui manque*, l'infini s'ouvrirait.

Entre tous, cette malédiction de l'urbanité égarait l'abbé C. Rarement jeune prêtre s'acharna davantage à décevoir un désir de silence. Je parlai à l'abbé C. de cette impuissance : il eut, avec un sourire suave, une plaisante réponse.

— Tu n'y es pas [...]

2. Éponine :

Je ne sais pas, même aujourd'hui, ce qu'il prétendait.

Un souci de bonne volonté, d'ouverture, l'emportait en lui sur la prudence : son catholicisme brûlant, son intelligence, son aimable témérité, lui donnaient le pouvoir de tout oser. Le sens d'un mystère qu'il aurait dû réserver lui manquait si bien qu'un jour où il riait avec une secrétaire (elle demandait le genre de culottes que portent les prêtres), retroussant gaiement sa robe, il exhiba des shorts et des chaussettes fines qu'un élastique fixait au jarret. Il n'y avait là nul libertinage : tout au plus répondait-il

à une provocante obsession, qui lui faisait dire, en un bavardage futile, que, lui, s'il faisait l'amour, se tuerait.

En vérité, cet homme voyant, vide et agréable [...]

Page 256.

1. *Éponine* :

Ce qui m'attire en ces émissaires de l'infini est qu'ils ont si bien mis leur Maître au pas qu'ils n'en ont plus rien à espérer ni à craindre. S'ils parlent, ils entendent Sa voix, à laquelle leur langue a donné la suavité. Ils sont sourds suavement.

J'avais ce dimanche-là passé l'après-midi avec une fille incongrue; et nous avons bu sans mesure. Je pris rendez-vous avec mon amie sur la tour de l'église. Je passai tout d'abord au presbytère, demander à C. de m'accompagner.

Page 258.

1. *Éponine* :

Peu d'années auparavant, l'abbé C. n'était comme moi qu'un des jeunes messieurs du village : il avait la faveur d'Éponine, qui n'en avait rien fait qu'en rêve (de rage, elle jouissait d'imaginer des scandales où il serait, c'était doux, mais honteux, si bien qu'elle en fut détraquée).

Page 264.

1. *Éponine (fin)* :

[...] avait la bouche ouverte et suffoquait. Maintenant qu'il est mort (en Allemagne, où les bourreaux lui crevèrent les yeux), qu'Éponine est morte (violée et torturée par des miliciens, mais sans mot dire), dans le paysage enneigé, la tour de l'église a l'air néfaste d'un arbre mort. J'ai survécu, mais comme un corbeau hante la solitude de l'hiver, et ma voix montre assez que je vis des souvenirs d'un temps lointain.

Fragment a) Avant-Propos de Charles C. [Cf. p. 335-340]

Mais ceci me frappe et, dans l'état de prostration où je vis, me donne un sentiment moins de mort, en dépit de raisons aberrantes, que d'aurore.

D'une aurore si douteuse il est certain que la lumière est faible, même, à ce point, la montée du jour dans le ciel fait songer à l'aube d'une exécution : mais peut-être a-t-elle, justement pour cette raison, le don d'émouvoir, d'éveiller à la vie transfigurée.

D'ailleurs, ce qui m'exaspéra dans ces notes a précisément cet éveil pour raison. Aussi bien, au moment d'achever ma part de ce livre, il m'apparaît, comme dans la cellule d'un condamné entretrait une vérité subtile, qui serait une résolution, qu'elles ont simplement le sens contraire de celui que j'ai dit — à une condition : qu'elles soient lues comme l'énoncé d'une énigme.

Tout mon livre, d'ailleurs, ne constitue-t-il pas l'énoncé d'une énigme? Le récit que je donne à lire diffère en effet d'un récit

digne de ce nom en ce qu'il ne fait pas connaître l'événement qu'il rapporte. Mais au contraire il le dissimule, il y a dans le mouvement même du livre la nécessité de dérober, ce n'est pas seulement, comme on pourrait croire, pour obéir à un sentiment de pudeur. Ce sentiment joue sans nul doute, et dans les deux sens. S'il était séparé de l'évidence d'une honte excessive, cet événement, en effet, retrouverait vite l'insignifiance de n'importe quel autre : il n'aurait pas plus de sens que manger ou boire.

Mais il y a encore autre chose, qui d'ailleurs est en rapport avec ce premier point.

Ce que je rapporte ne pouvait d'aucune façon être écrit, simplement rapporté, de telle sorte qu'une lecture passive en donne suffisamment la substance. Ce livre, à cet égard, me fait penser à tout autre chose qu'un livre, par exemple à une danse. Une danse est certainement une invitation à danser. Or le sens d'une danse n'apparaît que si l'on entre dans la danse. De même, la vérité d'un morceau de musique n'apparaît que si l'on se met dans l'état de ceux qui la jouent, dans l'état où se met un directeur sublime. Il y a pourtant une différence.

Je puis, à ce point, me permettre un semblant d'incohérence.

Dans le cas de la danse ou de la musique, il est bien entendu qu'une attitude active est essentielle, mais si l'énergie et l'envie sont suffisantes, il n'y a pas d'obstacle. Dans le cas de ce récit, il est nécessaire de résoudre d'abord l'énigme posée. Non seulement le lecteur ne peut se contenter de l'attitude passive ordinaire, non seulement il ne peut comprendre ce dont il s'agit qu'à la condition de revivre, mais il doit, s'il est tenté dans ce sens, tout d'abord résoudre une authentique énigme. Il doit trouver le sens d'un événement apparemment absurde comme on trouve le mot d'une devinette.

A soi seul ceci indique suffisamment que l'on ne propose à personne d'agir de la même façon que mon frère! Il ne s'agit pas d'un simple symbole : il ne faudrait pas imaginer que l'événement ne signifie pas d'abord *ce qu'il est*, mais il signifie davantage au-delà de *ce qu'il est*.

Justement, il implique ce qui ne peut être dit, ses dehors extravagants placent la lumière sur un point.

Or à considérer les notes de mon frère, une fois reconnu leur caractère décevant, il faut admettre qu'elles ont une valeur : elles fournissent des éléments nécessaires à la résolution de l'énigme.

Toutefois ces notes ont encore ici un sens précis. Mon récit en dépit est en somme la biographie de mon frère. Or l'intérêt d'une telle biographie a ce sens : de décrire un mouvement où il semble que mon frère se libéra. Mais c'est là une chose très difficile à comprendre. Si un récit décrit un mouvement familier, il suffit de procéder par évocation. Mais s'il décrit ce qui justement échappe à l'attention de tous, du fait que

un récit alors doit donner non seulement les éléments habituels mais il propose d'entrer dans un mystère et de l'approfondir. Toutes les traditions du récit s'opposent en principe à ce jeu qui

en interrompt le développement. Il faut procéder par la position des énigmes et associer le lecteur au déchiffrement.

Bien entendu, il semblera non seulement arbitraire mais comique ou scandaleux de rapprocher le sens d'une incongruité extravagante de celui des mystères antiques les plus graves.

Fragment b) Parenthèse pour les sots. [Cf. p. 345-347]

Personne jamais de moins sacrilège, ni de moins démoniaque. Mais j'étais rigoureux, le premier j'ai tiré de la vie en Dieu, — morte, exhalée en Dieu, — ses conséquences dernières.

Nul n'a lavé Dieu des crimes dont il est coupable, sinon dans les conditions où le supplicé le plus dur se défait pour mourir et donne les noms (si bien que, des crimes de Dieu, le plus rusé et le plus long à démêler fut le christianisme).

J'innocentais Dieu dans le crime, vivant innocemment et souverainement dans le crime. Mais je n'aurais pu l'innocenter à demi : je dus le trouver dans la mort. IMPOSTURE est le nom qu'en un moment de débauche du cœur il me révéla. (Et de celles des cœurs et des corps, celle des cœurs répond seule à l'espoir éveillé dans la *débauche*.)

Or imposture, Dieu ne l'est pas au sens où l'imposture peut être démasquée; ce que signifie la divine imposture est que Dieu ne peut pas *ne pas* se tromper ni *ne pas* nous tromper, autrement dit, qu'entre le mensonge et l'être il n'est pas de différence. Si bien que l'imposture que je suis n'est pas moins Dieu que Dieu lui-même, et, réciproquement, qu'il *n'est* rien qui puisse être sans mentir.

Ainsi la culpabilité divine découle-t-elle profondément de ce fait que Dieu n'est pas, n'est qu'un leurre, qui est tout, qui nous force à vivre de leurre, nous réduit à n'être que leurre. Cette vérité théâtrale est contraire à la raison, mais la raison même la révèle, qui ne serait pas la raison si elle ne connaissait pas son impuissance à enfermer l'être en elle-même, — qui ne serait pas la raison si elle n'était jamais la défaillance de la raison! Mais l'expérience sensible lui répond, non l'expérience d'une vérité précise de l'objet donné, mais l'expérience sensible que, précisément, l'absence de vérité de son objet rendit possible. Ceux qui s'avancèrent le plus loin dans la recherche d'un objet sans forme et sans mode savent que cet objet est révélé à l'expérience sensible dans la mesure où, précisément, celle des objets connus s'est avérée trompeuse. Mais nous ne pouvons, allant plus loin, substituer au premier degré un second donné solide. Si le second donné à son tour se solidifie, c'est que le cœur nous manque à l'idée de ne plus jouir, au-delà de ce monde-ci, d'une vérité équivalente. Mais nous pouvons aussi bien, — il suffit pour cela de n'obéir jamais à la tentation de la défaillance, — reconnaître dans l'impos-

ture non la qualité précaire de ce monde-ci, mais la qualité dernière de l'autre. Autrement dit, l'expérience virile montre qu'une sensibilité informe n'est possible en nous qu'à la condition d'apercevoir comme un leurre, eût-elle la simplicité de l'être, chaque forme menaçant de prendre corps. Distinct du néant, l'être, en effet, est encore une forme, mais s'il est en même temps être et néant, s'il est ce qu'il n'est pas, s'il n'est pas ce qu'il est, c'est un leurre, et ce leurre, si elle n'a ni forme ni mode, est l'objet de l'expérience sensible : c'est le possible le plus lointain, auquel est lié la réflexion de l'être sur lui-même, sans laquelle je ne suis que leurre ignorant qu'il l'est.

Pourquoi ne pas dire plus précisément que ce leurre enivre, que cherchant à ne pas être leurré, j'évite une possibilité qu'ouvre le leurre et que ferme la vérité; que la vie n'a de cesse qu'elle n'ait comme objet l'être qui n'est pas et le non-être qui est. Qu'elle est libre dans le leurre aperçu comme leurre et servile dans le leurre pris pour l'irrécupérable vérité. Car le leurre reconnu est à l'objet vulgaire, — à la table, à la loi et aux êtres qui sont ce qu'ils sont —, ce qu'est le crime à la servitude, la souveraineté à la prison ou la volupté au travail.

Quand chianine dans la nuit, il n'était rien dans l'univers que je ne l'ai contraint d'avouer : j'étais le souverain de l'univers en ce que l'univers en moi réfléchissait le mensonge illimité. Mon soulagement était dès lors sans pudeur et sans bornes et comme un cri qui ne m'aurait pas seulement délivré, qui aurait délivré, aurait ouvert le ciel.

Ce n'était pas seulement l'horreur et l'obscénité de ma position, j'étais libre comme un fou rire et dans mon angoisse se jouait une immense monstruosité de l'être, — qui jamais n'a de limites sans l'excéder et qui, même dans l'instant, se dérobe à la pensée qui veut l'atteindre. Et chianine enfin je faisais ce que l'homme jamais ne fait, j'étais obscène et faux comme le ciel et comme Dieu : j'étais divin, sacré, inaccessible et il n'était plus de mesure à laquelle je pouvais être réduit.

Page 367.

L'ÊTRE INDIFFÉRENCIÉ N'EST RIEN

Paru en 1954, dans le numéro XIII de *Botteghe obscure* (p. 14-16).

Nous n'avons pas de manuscrit complet de *L'Être indifférencié n'est rien*, mais les cinq premiers poèmes se retrouvent dans le carnet des *Poèmes érotiques* (cf. t. IV, p. 28-32 et *Notes*, p. 360-361). Nous donnons ci-dessous les variantes entre ce manuscrit et le texte de *Botteghe obscure*.

Page 369.

1. Dans Ms., ce poème est intitulé Blanchot, et les deux premiers vers se lisent :

Blanchot
le feutre

2. Ms. : l'inondent

Page 370.

1. Dans Ms., ce poème vient après celui de p. 371.

Page 372.

1. Ms. : d'un mort

Page 373.

1. Dans Ms., intitulé : La Mort. Une première ébauche (*biffés*) donne :

Je (J'ai : *biffé*) vomis
par le nez
le ciel arachnéen
j'avale
la vague qui me noie
le soleil de midi

2. V. 5-6. Ms. : se chargèrent de l'amincir

j'étais mort

3. Ms. : épuisèrent l'eau distillée

4. V. 9-10. Ms. : pas un mot

je manquais

Page 377.

LE BLEU DU CIEL

Écrit en 1935 et publié en 1957 (éd. J.-J. Pauvert).

Le manuscrit original manque dans les papiers de Bataille, où l'on ne trouve que la copie dactylographiée et corrigée ayant servi à l'édition.

Le Bleu du ciel fut d'abord le titre d'un petit texte, écrit en 1934 au cours d'un séjour en Espagne avec André Masson et publié en juin 1936 dans *Minotaure*, puis en 1943 dans *L'Expérience intérieure*.

Par ailleurs, l'Introduction avait paru en 1945, sous le titre *Dirty*, aux éditions de la *Revue Fontaine* (*Dirty*, daté de 1928, serait un fragment de W.-C., ce texte disparu dont Bataille parle dans *Le Petit* — cf. plus haut, p. 59-60). En exergue à cette édition de 1945 :

« Ce qui est limité à une vie naturelle n'a pas, par soi-même, le pouvoir d'aller au delà de son être-là immédiat; mais il est poussé au delà de cet être-là par un autre, et cet être, arraché à sa position, est sa mort. Mais la conscience est pour soi-même son propre *concept*, elle est donc immédiatement l'acte d'outrepasser la limite, et quand ce limité lui appartient, l'acte de s'outrepasser soi-même. Avec l'existence singulière, l'au-delà est en même temps posé par la conscience, serait-ce encore seulement comme dans l'intuition spatiale, à côté du limité. La conscience subit donc cette violence venant d'elle-même, violence par laquelle se gâte toute satisfaction limitée. Dans le sentiment de cette violence, l'angoisse peut bien reculer devant la vérité, aspirer et tendre à conserver cela même dont la perte menace. Mais cette angoisse ne peut pas s'apaiser : en vain elle se cramponne à une certaine forme de sentimentalité qui assure que tout est bon dans son espèce; cette assurance souffre autant de violence de la part de la raison qui ne trouve pas quelque chose bon précisément en tant que c'est une espèce. »

HEGEL.

suivi de cet avertissement :

« Dommage!
 « L'histoire eût gagné à ne pas sembler malheureuse.
 « Elle eût davantage humilié.
 « Elle eût suffoqué davantage.
 « Quand l'envie d'humilier ou de suffoquer est en moi si grande que j'aurais dû, plutôt qu'un dieu, être un soleil. »

1945.

Page 396.

1. *Tout ce passage (depuis Je mourrai...) est repris du texte de 1934 publié dans « Minotaure » et dans L'Expérience intérieure.*

Page 399.

1. Absolument rien.

La copie dactylographiée saute ici de la p. 17 à la p. 34. En tête de cette page 34, au-dessus de Elle insista, Bataille a écrit : manquent 16 pages supprimées.

Page 440.

1. *Dans une première version, ce paragraphe occupait deux pages (107-108) de la copie dactylographiée. Finalement, la page 107 a disparu, remplacée par une correction manuscrite (le texte imprimé). Nous donnons entre parenthèses le texte biffé de la page 108 :*

(signerai ici sous le nom de Michel. Je ne l'avais pas vu depuis

longtemps et j'étais aussi content que déconcerté de le rencontrer là.

Lui-même s'écria aussitôt qu'il était d'autant plus surpris de se trouver tout à coup en face de moi qu'il pensait que je pouvais être mort.

Michel avait été l'un des rares amis politiques de Lazare — à ce moment-là, il commençait à s'entendre mal avec elle. Je lui demandai qui lui avait donné de mes nouvelles, pensant que c'était Lazare : en effet, Lazare lui avait dit une fois que j'allais sans doute mourir et il ne l'avait pas revue depuis. J'étais content de me trouver assis en face de Michel mais cela me troublait de m'apercevoir que Lazare existait toujours et que, si elle voulait, elle pouvait parler de moi. Je dis à Michel que c'était bien qu'il vienne dans un endroit comme la Criolla, où tout le monde sort du ruisseau... Il répondit avec une conviction naïve qu'à son avis, on ne s'amuse pas à La Criolla pour la pédérastie mais pour la mascarade. Tout ce que Michel disait me paraissait vrai et agréable à entendre : toute la Criolla n'était, en effet, qu'un carnaval crasseux, éclatant de lumière. Les garçons qui venaient danser sur la piste étaient parés de robes de soirée décolletées jusqu'aux fesses...)

Je commandai [...]

On retrouve, par ailleurs, trois pages manuscrites, numérotées 107, 108 et 109, qui semblent détachées du manuscrit original (à moins qu'elles ne correspondent à une première correction) :

I

Après un mois de maladie, je suis parti rejoindre des amis que j'aimais beaucoup et qui habitaient une petite maison sur la côte au nord de Barcelone. Je passais là une partie du temps à me reposer, mais j'allais souvent à Barcelone même, où je pouvais me rendre en deux heures et où il était possible de traîner la nuit. J'avais déjà oublié la maladie : la vie que je menais était devenue presque heureuse, partagée entre les plaisirs équivoques des bordels et la satisfaction qui consiste à s'étendre au soleil sur une plage ou à nager dans la mer. Je ne pensais plus à ce qui m'arrivait. J'avais eu la chance de perdre la tête, ensuite d'échapper à la mort... Je n'avais aucune raison d'attribuer de l'importance à quelque chose : quand je m'apercevais dans la glace du plafond couché nu sur un lit auprès d'une fille de bordel également nue, je ne pouvais m'empêcher de rire en regardant ainsi le ciel... Je savais en même temps que j'avais envie d'étrangler la ou plus exactement l'une des filles allongées à côté de moi ; je n'en avais pas envie (assez : *biffé*) pour penser à le faire ; j'étais calme mais pour vivre jusqu'au bout il aurait fallu étrangler et si je n'avais pas déjà été sur un lit, il me semble que je me serais laissé tomber par terre de lassitude. Il valait mieux la tricherie la plus simple pour tâcher de passer d'un état à un autre, puisqu'une grande partie des états par lesquels on passe sans songer à rien sont agréables... En sortant du bordel, à la Criolla, je trouvai l'occasion

d'oublier les filles. Je m'étais à peine assis que quelqu'un me tapa sur l'épaule. Dans une ville étrangère il est n'importe comment agréable de se trouver au dépourvu devant un de ses amis. Celui-là avait l'avantage de me situer à l'opposé de mes préoccupations actuelles (c'est-à-dire pour quelque chose d'absurde ou d'ignoble) mais je ne savais pas quoi dire tellement j'étais déconcerté de le voir.

Il me dit :

— Je te croyais à Paris. On m'avait raconté que tu étais très malade.

— Qui t'a dit que j'étais malade? Lazare?

— Oui, Lazare! Elle m'a dit aussi que tu n'étais plus communiste.

Je me rendis compte que j'avais bu. Le nouveau venu me faisait parler en riant.

— Oh, je crache sur les communistes. Naturellement. Vos histoires m'ennuient. Je crache dessus, et après je lèche pour essuyer mon crachat. Je ne peux supporter que les communistes; les autres gens m'emmerdent mille fois plus.

L'autre riait aussi, lui aussi était content de me voir :

— Tu n'as jamais été un homme sérieux.

— Je ne vois pas comment je pourrais être sérieux. Je sors d'un bordel. Mais moi, ce n'est pas nouveau, c'est toi. Qu'est-ce que tu fais ici? Je suis déconcerté de te trouver dans un mauvais lieu. Je croyais que lorsque tu allais en Espagne c'était pour la politique.

— J'aime énormément la Criolla. Tu sais que, l'an dernier, Lazare a fait tout le voyage avec moi. Lazare aussi venait souvent à la Criolla avec moi.

— Lazare? Je regardais (...) qui était encore debout et c'était comme s'il me faisait tomber de sommeil en parlant ainsi. Qu'est-ce que Lazare venait faire au milieu des tantes et des lesbiennes de la Criolla? Je vidai mon verre d'une gorgée et avant même qu'il m'ait dit ce qu'il voulait je commandai encore deux whiskies.

(...) protesta aussitôt en riant :

— Mais je n'aime pas ça.

Il s'assit à côté de moi.

— Alors je serai obligé de boire ton verre : tu en seras quitte pour me reconduire chez moi. Mais pourquoi viens-tu à la Criolla puisque tu n'aimes pas les hommes?

— Toi non plus.

— Je n'aime pas les hommes, c'est vrai, mais pour moi c'est un endroit agréable...

— C'est très simple. Je me sens à l'aise ici. C'est plus humain qu'ailleurs et aussi plus populaire. Ça n'a aucune importance. Mais tu as l'air de te porter tout à fait bien. Lazare m'avait raconté que tu étais à la mort.

— Oui, quand elle est venue me voir.

— Elle m'a raconté que tu avais été abominable avec elle mais elle ne t'en veut pas.

— Je me demande bien pourquoi elle ne m'en veut pas.

MADAME EDWARDA	7
PRÉFACE	9
LE PETIT	33
LE MAL	35
PREMIER ÉPILOGUE	53
W.-G.	57
ABSENCE DE REMORDS	63
UN PEU PLUS TARD	67
L'ARCHANGÉLIQUE	71
LE TOMBEAU	73
L'AURORE	83
LE VIDE	93
L'IMPOSSIBLE	97
PRÉFACE DE LA DEUXIÈME ÉDITION	101
HISTOIRE DE RATS	103
DIANUS	157
<i>L'Oiseau.</i>	159
<i>L'Empire.</i>	177
<i>Épilogue.</i>	181

L'ORESTIE	187
<i>La discorde.</i>	191
<i>Moi.</i>	195
<i>Le Toit du Temple.</i>	201
<i>Je me jette chez les morts.</i>	209
<i>Être Oreste.</i>	215
LA SCISSIPARITÉ	225
L'ABBÉ C.	233
PREMIÈRE PARTIE : RÉCIT DE L'ÉDITEUR	237
DEUXIÈME PARTIE : RÉCIT DE CHARLES C.	253
I. <i>Éponine.</i>	255
II. <i>La tour.</i>	261
III. <i>L'abbé.</i>	265
IV. <i>Le passage.</i>	270
V. <i>La promesse.</i>	272
VI. <i>La simplicité.</i>	275
VII. <i>Le boucher.</i>	279
VIII. <i>La montagne.</i>	284
IX. <i>La grand-messe.</i>	287
X. <i>La grâce.</i>	291
XI. <i>Le sommeil.</i>	295
XII. <i>La séparation.</i>	299
XIII. <i>L'anis.</i>	303
XIV. <i>La saleté.</i>	307
XV. <i>Les cris.</i>	310
XVI. <i>La menace.</i>	314
XVII. <i>L'attente.</i>	316
XVIII. <i>L'évidence.</i>	320
TROISIÈME PARTIE : ÉPILOGUE DU RÉCIT DE CHARLES C.	323
QUATRIÈME PARTIE : NOTES DE L'ABBÉ C.	331
Avant-propos de Charles C.	333
Le journal de Chianine.	341
La conscience.	349
<i>Imagination mémorable.</i>	351
<i>Premier discours de Rosie.</i>	353
<i>Second discours de Rosie.</i>	354
<i>L'excès de joie.</i>	355
CINQUIÈME PARTIE : SUITE DU RÉCIT DE L'ÉDITEUR	357
L'ÊTRE INDIFFÉRENCIÉ N'EST RIEN	367

LE BLEU DU CIEL	377
AVANT-PROPOS	381
INTRODUCTION	383
PREMIÈRE PARTIE	393
DEUXIÈME PARTIE	397
<i>Le mauvais présage.</i>	399
<i>Les pieds maternels.</i>	411
<i>Histoire d'Antonio.</i>	440
<i>Le bleu du ciel.</i>	447
<i>Le jour des morts.</i>	474
NOTES	489
<i>Madame Edwarda.</i>	491
<i>Le Petit.</i>	495
<i>L'Archangélique.</i>	500
<i>L'Impossible.</i>	509
<i>La Scissiparité.</i>	545
<i>L'Abbé C.</i>	555
<i>L'Être indifférencié n'est rien.</i>	559
<i>Le Bleu du ciel.</i>	560

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'EXPÉRIENCE INTÉRIEURE (« Tel », n° 23).

LE COUPABLE.

SUR NIETZSCHE. Volonté de chance.

L'EXPÉRIENCE INTÉRIEURE *suivi de* MÉTHODE DE MÉDITATION *et de* POST-SCRIPTUM 1953 (SOMME ATHÉOLOGIQUE, I). Édition revue et corrigée.

LA LITTÉRATURE ET LE MAL. Emily Brontë - Baudelaire - Michelet - Blake - Sade - Proust - Kafka - Genet (« Folio essais », n° 148).

LE COUPABLE *suivi de* L'ALLELUIAH (SOMME ATHÉOLOGIQUE, II). Édition revue et corrigée (« L'Imaginaire », n° 380).

ŒUVRES COMPLÈTES :

- I. PREMIERS ÉCRITS, 1922-1940 : Histoire de l'œil - L'Anus solaire - Sacrifices - Articles. Édition de Denis Hollier. Préface de Michel Foucault.
- II. ÉCRITS POSTHUMES, 1922-1940. Édition de Denis Hollier.
- III. ŒUVRES LITTÉRAIRES : Madame Edwarda - Le Petit - L'Archangélique - L'Impossible - La Scissiparité - L'Abbé C - L'Être indifférencié n'est rien - Le Bleu du ciel. Édition de Thadée Klossowski.
- IV. ŒUVRES LITTÉRAIRES POSTHUMES : Poèmes - Le Mort - Julie - La Maison brûlée - La Tombe de Louis XXX - Divinus Deus - Ébauches. Édition de Thadée Klossowski.
- V. LA SOMME ATHÉOLOGIQUE. I : L'Expérience intérieure - Méthode de méditation - Post-scriptum 1953 - Le Coupable - L'Alleluiah.
- VI. LA SOMME ATHÉOLOGIQUE. II : Sur Nietzsche - Mémorandum - Annexes.
- VII. L'Économie à la mesure de l'univers - La Part maudite - La Limite de l'utile (Fragments) - Théorie de la religion - Conférences 1947-1948 - Annexes.
- VIII. L'Histoire de l'érotisme - Le Surréalisme au jour le jour - Conférences 1951-1953 - La Souveraineté - Annexes. Édition de Thadée Klossowski.
- IX. Lascaux ou La Naissance de l'art - Manet - La Littérature et le mal - Annexes.
- X. L'Érotisme - Le Procès de Gilles de Rais - Les Larmes d'Éros.
- XI. Articles I, 1944-1949. Édition de Francis Marmande, avec la collaboration de Sybille Monod.
- XII. Articles II, 1950-1961. Édition de Francis Marmande, avec la collaboration de Sybille Monod.

THÉORIE DE LA RELIGION. Édition de Thadée Klossowski. Première édition,
« Idées », n° 306; (« Tel », n° 102. Nouvelle édition en 1986).

LE BLEU DU CIEL (« L'Imaginaire », n° 258).

HISTOIRE DE L'ŒIL (« L'Imaginaire », n° 291).

Voir aussi LE COLLÈGE DE SOCIOLOGIE (ouvrage collectif, « Idées », n° 413).

CHOIX DE LETTRES (1917-1962). Édition établie, présentée et annotée par
Michel Surya.

Aux Éditions du Mercure de France

L'ARCHANGÉLIQUE ET AUTRES POÈMES. Édition de Bernard Noël
(« Poésie »).

LA PRATIQUE DE LA JOIE DEVANT LA MORT. Édition de Bernard Noël
(« La Grappe »).

DOCUMENTS. Contribution de Georges Bataille à la revue « Documents ». Édition
de Bernard Noël (« Littérature générale »).

POÈMES ET NOUVELLES ÉROTIQUES. Textes choisis et présentés par Michel
Camus (« Le Petit Mercure »).

*Reproduit et achevé d'imprimer
par Evidence au Plessis-Trévisé,
le 22 février 2008.*

Dépôt légal : février 2008.

1^{er} dépôt légal : avril 1971.

Numéro d'imprimeur : 2903.

ISBN 978-2-07-027805-3/Imprimé en France.

12507

GEORGES BATAILLE

Œuvres complètes

Tome III

Œuvres littéraires

Tous les récits et poèmes de Georges Bataille publiés de son vivant sont réunis ici, à une exception près : *Histoire de l'œil*. C'était son premier livre et il était légitime qu'il figurât dans le premier tome de ces *Œuvres complètes*.

Les œuvres littéraires que l'on a groupées dans ce volume expriment la même exigence que les œuvres théoriques de Bataille. Il s'agit là aussi d'une « expérience intérieure », une expérience de la vérité qui est d'abord ce cri : « Nous n'avons de possibilité que l'impossible. »

La poésie (*L'Archangélique*, *L'Orestie*, *L'Être indifférencié*) se veut « haine de la poésie », allant « au bout de la possibilité misérable des mots ». Elle est le lieu où l'expérience se vit et se communique à la fois. Quant aux fictions, où « l'érotisme envisagé gravement, tragiquement, représente un singulier renversement », elles donnent de l'édifice « la clé lubrique ». Ainsi *Madame Edwarda* et *Le Petit* mènent Dieu au bordel ; *Histoire de rais* et *Dianus* (ces deux récits qui, avec les poèmes de *L'Orestie*, composent *L'Impossible*, et dont *La Scissiparité* semble être un fragment avorté) lient lourdement les fièvres du désir aux fièvres de l'agonie ; *L'Abbé C.* met en scène un prêtre égaré par les débordements de son frère jumeau ; *Le Bleu du ciel*, enfin, est le plus beau roman d'amour, situé sous un ciel trop pur où déjà grondait l'orage des guerres.

Thadée Klossowski



71-IV A 27805 ISBN 978-2-07-027805-3



9 782070 278053